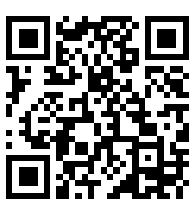
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

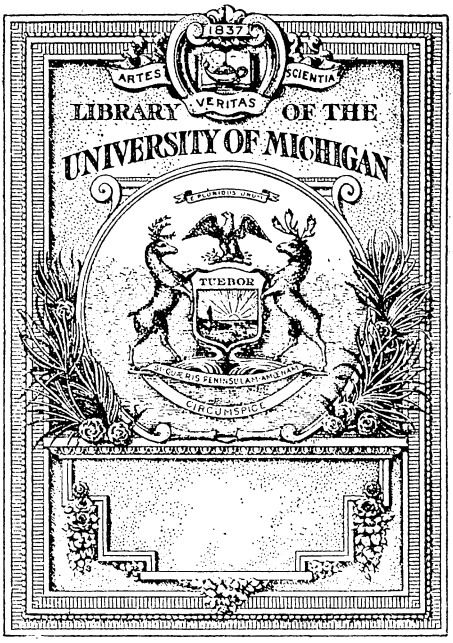
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381197

IMPRIMERIE
FOURNITS DE BUREAUX
CARTES A JOUER
G. GEUDENS-WILLAERT
5, Place St Jean, 5
BRUGES
LIBRAIRIE



Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXXVI

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1902

Hosted by Google

Hosted by Google

UNE ENQUÊTE

SUR

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

EN BELGIQUE [1].

LES PROFESSEURS D'ATHÉNÉE

POUR LE « STATU QUO ».

Les professeurs de nos athénées ont répondu à notre questionnaire avec un louable empressement. En général, ils se sont montrés plus circonspects, sinon plus conservateurs que les professeurs de nos universités. La raison en paraît simple : plus complètement initiés au mécanisme des études élémentaires de grec et de latin, ils sont aussi plus disposés à en goûter et à en vanter l'excellence, à redouter peut-être leur suppression ou toute modification essentielle qui y serait apportée. Leur témoignage a, en somme, une importance égale à celle des avis formulés précédemment; c'est le témoignage d'hommes pratiques ayant vieilli dans le métier pour la plupart.

Mais il faut bien reconnaître qu'il existe parmi cette nouvelle catégorie de professionnels les mêmes divergences d'opinion que parmi les maîtres de l'enseignement supérieur. Divergences n'est pas assez dire; contradiction

[1] Voir la livraison du 15 juillet.

383970

Hosted by Google

conviendrait mieux. Ne voit-on pas certains d'entre eux consentir à la suppression du grec et d'autres demander qu'on le renforce? Ne voit-on pas tel professeur se baser sur le caractère tout spéculatif et désintéressé de l'enseignement des langues anciennes pour l'opposer à l'enseignement pratique et utilitaire des langues modernes et justifier ainsi l'action simultanée de l'un et de l'autre, tandis que son collègue est d'avis de traiter le latin comme une langue vivante et d'apprendre à le parler et à l'écrire, suivant la méthode de M. von Wilamowitz et d'autres érudits de haute marque?

Quoi qu'il en soit, nous allons reproduire les plus notables parties des consultations qui nous ont été adressées; nous ne pouvons songer à donner la totalité de chacune, ni non plus à les communiquer toutes. Comme précédemment, nous éviterons les répétitions et nous nous attacherons à faire entendre le plus de sons qu'il sera possible, non à faire défiler le plus grand nombre de témoins.

Voici comment s'exprime M. DESCAMPS, professeur de rhétorique à l'athénée d'Ixelles :

1. Je crois utile de relever tout d'abord une erreur fort répandue. Lorsqu'il est question des humanités, bon nombre de personnes s'imaginent que ces études sont restées ce qu'elles étaient dans leur jeunesse et perdent leurs peines à censurer des abus qui ont pris fin depuis longtemps. Loin d'être restées stationnaires, les humanités ont été profondément modifiées, surtout depuis vingt-cinq ans. On a cessé de faire « fabriquer » des vers latins, dans les athénées et les collèges : le *Gradus ad Parnassum* et le *Thesaurus poeticus* sont des instruments de torture tombés en désuétude; on a renoncé à faire écrire des discours latins et des dissertations latines; enfin, on a réduit l'exercice du thème latin au minimum : il ne tardera pas à être complètement abandonné dans les classes supérieures.

Mais, par une heureuse compensation, la traduction des auteurs est en progrès, contrairement à ce que disent... ceux qui sont étrangers à l'enseignement. Il est notoire, en effet, que tout le monde se croit compétent en matière d'enseignement, comme en politique. D'autre part, les cours de langues modernes sont véritablement organisés : il n'en existait jadis que des simulacres; le programme des mathématiques a été renforcé et celui des sciences naturelles

Hosted by Google

beaucoup plus encore : au lieu de faire seulement, comme les anciens humanistes, un cours très élémentaire de physique, en rhétorique, les élèves ont maintenant, depuis la 4me jusqu'à la classe finale, un ensemble de cours de botanique, de zoologie, de physique et de chimie, cours faits dans d'excellentes conditions.

J'estime donc qu'il n'y a pas lieu de bouleverser le programme des humanités, mais qu'il faut continuer à l'améliorer, à le moderniser, sans abandonner ce que la tradition a d'utile et de fécond pour la formation des jeunes gens qui se destinent aux études supérieures.

J'ajouterai que les programmes ne sont pas l'élément principal : la valeur des hommes chargés de les appliquer, voilà qui est autrement important. Sous ce rapport, la suppression des écoles normales supérieures de Liége et de Gand me paraît regrettable. Si l'on ne se hâte de prendre des mesures énergiques pour assurer un bon recrutement du corps professoral, on aura bien des mécomptes d'ici à quelques années. Il faudrait particulièrement faire, de bonne heure, une sélection entre les candidats, pour ne pas être amené à confier des chaires d'athénée à des hommes, instruits peut-être, mais qui se soient déformés en des besognes inférieures et qui aient contracté des habitudes de langage et de tenue incompatibles avec la mission d'éducateur. Pour le même motif, il est nécessaire d'assurer une position suffisante aux jeunes professeurs, au lieu de proposer follement de diminuer les traitements de début, ce qui a été fait, tout incroyable que cela paraisse.

2. Si l'on crée de véritables humanités modernes, c'est-à-dire une section de fortes études ayant pour base les langues modernes, il se peut que les élèves de cette section soient aptes, comme ceux des humanités anciennes, à suivre avec fruit les cours des facultés de médecine et des sciences (cela paraît bien difficile pour le droit); mais il faudrait, pour être édifié à ce sujet, créer d'abord cette section d'humanités modernes qui n'existe nulle part, car on s'est contenté jusqu'ici de débaptiser la section professionnelle de nos athénées; on ne l'a pas modifiée.

Qu'on formule donc un programme d'études, qu'on fasse choix d'un personnel capable et qu'on crée cette section nouvelle dans deux athénées, l'un flamand et l'autre wallon : après quelques années, on pourra juger s'il y a lieu de poursuivre l'épreuve, ou d'y renoncer.

3. J'estime qu'il faut s'en tenir à six années d'humanités anciennes, en commençant l'étude du latin en 6me (on la commence maintenant en 7me), et celle du grec, en 5me : attendre que les élèves aient 15 ou 16 ans pour leur apprendre les formes grammaticales, c'est attendre qu'il soit trop tard. A partir de la 4me, j'attribuerais autant d'heures au grec qu'au latin. Car je ne com-

Hosted by Google

prends pas qu'on favorise l'étude du latin au détriment du grec. La langue grecque est incontestablement plus belle que la langue latine; quant aux littératures, elles ne peuvent être sérieusement mises en balance : les œuvres grecques sont originales, les œuvres latines n'en sont que de pâles copies. Les Romains eux-mêmes n'ont jamais hésité à confesser qu'ils étaient de beaucoup inférieurs, au point de vue des arts et des lettres, à ceux qu'ils avaient vaincus et qu'ils prenaient pour modèles. S'il fallait retrancher du programme une des deux langues, je n'hésiterais pas : je supprimerais le latin et je conserverais le grec. L'éloquence grecque, par exemple, est autrement vivante et naturelle que l'éloquence latine, qui, malheureusement, a été plutôt imitée par les Français. Dans notre société, qui a renoncé à la grande éloquence et au convenu majestueux du XVIIe siècle, l'étude de Démosthène est la meilleure qui soit pour former des orateurs substantiels et précis. J'admire fort Cicéron, mais je ne conseillerais pas de l'imiter, d'autant plus qu'il n'a pas prononcé ses discours tels qu'il nous les a transmis...

Comme on le voit, M. Descamps se montre extrêmement conservateur; il réduit les réformes possibles au minimum, rend justice au présent et réserve l'avenir. Sur le point de savoir si l'accès des études supérieures doit être facilité aux élèves qui se dérobent à la discipline gréco-latine, il est remarquablement prudent; il veut d'abord voir quels résultats donneraient des « humanités modernes » convenablement organisées. M. GOEMANS, professeur à l'athénée royal de Louvain, va plus loin; il conteste qu'il puisse être question de préparation sérieuse aux carrières libérales en dehors du cycle gréco-latin. La lettre qu'il nous envoie a la longueur d'un petit mémoire; elle est fortement pensée et écrite, et c'est à grand regret que nous devons l'amputer. Après avoir, lui aussi, exprimé le vœu qu'un élève de collège puisse écrire et parler le latin — « et sans doute la qualité de ce latin ne ferait rien à l'affaire » — et arrive, de la sorte, à une plus sûre intelligence des chefs-d'œuvre de l'antiquité romaine, sinon de la grecque, M. GOEMANS ajoute ceci :

Vous demandez, M. le directeur, *s'il y a encore sérieuse utilité à exiger un certificat d'humanités anciennes complètes des jeunes gens qui se destinent à la plupart des carrières libérales?*

Hosted by Google

A mon avis, il n'y a pas seulement sérieuse utilité, mais nécessité absolue. Tout le monde s'accorde à dire que les carrières libérales sont encombrées, qu'il y a trop d'avocats, de professeurs, de médecins, et les statistiques de ces professions nous révèlent en chiffres éloquents les dangers que fait courir à la société la folie ambitieuse des parents. Ce serait bien plutôt le temps de hausser les barrières des routes qui conduisent à ces carrières que d'en abattre les plus difficiles à franchir. Non, des esprits fort judicieux réclament, au contraire, beaucoup plus de rigueur dans le choix des candidats aux professions libérales. Tandis que, dans tous les pays qui nous entourent, l'université exige des jeunes gens les garanties les plus sérieuses avant de leur ouvrir ses portes, chez nous l'accès des cours universitaires souvent ne reste fermé qu'à ceux qu'ils ne tentent guère et, faute de talents et d'aptitudes, la patience peut suffire à bien des choses. A ce régime, une société s'étouffe bientôt sous le poids des médiocrités. Pour le surplus, supposons un instant que certaines professions libérales puissent à la rigueur se passer de latin et de grec. Il ne faudrait pas pour cela considérer ces langues comme inutiles dans les programmes de l'enseignement moyen. Le principe serait dangereux et, à raisonner de la sorte, on trouverait bien d'autres choses pareillement inutiles dans les programmes moyens et supérieurs. Je connais des médecins consciencieux qui, hormis leurs diagnostics, ignorent tout, même l'orthographe, et des avocats, capables de faire un plaidoyer sérieux et précis, qui seraient embarrassés d'écrire une page de lieux communs sur Corneille.

Leur profession n'en souffre guère sans doute, la société en souffre d'une façon obscure, mais certaine. S'il fallait dès le collège se borner à former des spécialistes et, à l'université, s'en tenir aux seules matières immédiatement utilisables, c'est à coups de hache que l'on taillerait dans les programmes. N'arguons donc pas contre le latin et le grec de leur inutilité immédiate, et non plus de ce qu'ils laissent si peu d'acquis déterminable dans les esprits. Car nous en connaissons tous qui ont étudié, pour leurs examens, sciences, mathématiques, histoire, philosophie, et qui de tout cela n'ont rien conservé de chiffrable, ni de défini. Chacun de nous est plus ou moins dans ce triste cas : *difficile est tenere quæ acceperis, nisi exerceas*, disait Pline qui n'était pas un ignorant.

Ne diminuons pas le débat et posons la question véritable qui est de savoir si les professions libérales doivent se recruter parmi les hommes qui ont une culture intellectuelle générale et supérieure et si cette culture peut s'acquérir ailleurs que dans les humanités anciennes complètes.

« Notre siècle est un travailleur, a dit en 1869 dans un beau plaidoyer pour les études classiques M. François Schollaert; comme

Hosted by Google

tout travailleur, il tend aux résultats immédiats, positifs et personnels. Il me semble que le lucre a plus d'attraits pour lui que la gloire. Ce qui l'intéresse le moins peut-être, ce sont les hautes choses de l'esprit. Ce n'est pas la puissance qui lui manque; mais il lui manque peut-être un peu d'élévation. »

C'est de notre pays surtout que ces paroles sont vraies et si l'orateur s'en est tu, nous avons perdu aujourd'hui ces délicatesses. Il y a d'ailleurs des moments où la brutalité est un devoir, et nous devons avouer que la vie moderne étant un appel constant aux préoccupations utilitaires, notre pays est, hélas! ce qu'il y a de plus moderne en cela. De nos jours surtout, on s'effraie à voir le déchaînement et les ravages de cet esprit positif et compteur. Il envahit toutes les classes de la société jusqu'aux plus hautes. Je comprends, hélas! que l'individu méprise l'idéal ou l'ignore, préfère l'argent, la vie matérielle facile et large, la jouissance épanouie aux rudes efforts dont on paie les joies de l'esprit. Mais ce qui serait un désastre pour notre patrie, c'est que dans le duel des deux forces contraires qui se disputent l'empire au sein des nations comme en nous-mêmes, la victoire ne reste pas à celle qui fait notre dignité, c'est que l'élite, qui gouverne notre cité et lui dicte sa loi intellectuelle et morale, érige le mépris de l'idéal en fondement constitutionnel. Non, ce n'est ni le lieu, ni le moment d'ouvrir les carrières libérales aux esprits ignorants des spéculations désintéressées, des jouissances esthétiques et littéraires, aux esprits qui n'ont appris à voir que les utilités grossières et bornées.

. . . . . .

A mon avis, ce qui unit le mieux les peuples, c'est, au-dessus des intérêts commerciaux, la communauté de culture classique, et si l'élite diffère en somme assez peu de peuple à peuple civilisé, c'est qu'elle a un fond de culture, de connaissances et d'amours communes, c'est que nous avons tous appris à peu près la même chose dans les mêmes langues et que nous sommes tous un peu, par la Grèce et Rome, vieux amis de collège, qui avons connu et vénéré les mêmes maîtres. A peu près toute la civilisation européenne s'érige sur cette base, et renoncer à l'une c'est presque renoncer à l'autre. Sommes-nous inconséquents! Il n'y a pas de moyen de communication que nous n'inventions pour rapprocher les pays et cet antique lien, plus sûr que tout autre pour apparenter les esprits, nous le romprions à plaisir! — Erreur, me dira-t-on. Nous désirons, au contraire, nous unir davantage aux peuples qui nous entourent en enseignant plus à fond leurs langues à nos enfants. — Pour enseigner les langues modernes, il ne faudra supprimer ni latin ni grec, et si, par malheur, on devait le faire, certes les langues modernes que nous aurions apprises conserveraient l'union, mais ce serait, de notre part,

Hosted by Google

une union servile, qui nous condamnerait à rester éternellement tributaires pour toutes les choses de l'esprit.

Non, ne faisons pas fi de cette base de culture générale commune à l'Europe civilisée et ne la rétrécissons pas; ne livrons pas à de périlleuses aventures ce qui nous empêcha jusqu'ici d'être comptés pour barbares. Nous avions jusqu'ici l'habitude, raillée parfois, mais combien salutaire et sage, d'emprunter à nos voisins ce qu'ils avaient de vraiment bon et de supérieur. Voici que, dans une question fondamentale et difficile, nous prendrions une initiative révolutionnaire! Je voudrais ramener, sur ce point du moins, à plus de sagesse et de modestie. Laissons courir aux autres peuples qui, en matière d'enseignement, nous ont montré la route et qui ont plus d'expérience que nous, les hasards des chemins nouveaux et attendons que nos grands frères nous les aient frayés pour nous y engager, s'il le faut, à notre tour. C'est un avis prudent et que je crois patriotique.

Non content de cette brillante charge en faveur des études classiques, M. Goemans débute en portant la lutte sur le terrain ennemi, et il envoie aux études scientifiques, aux mathématiques du moins, une bordée de critiques qui n'est pas la moindre originalité de sa communication :

Quand on parle de l'enseignement du latin et du grec, il est de bon ton aujourd'hui de crier à la routine, au temps perdu. Personne, même parmi les amis des langues anciennes, qui n'en veuille changer les méthodes d'enseignement. Certains d'entre eux vont jusqu'à regretter que nous exigions, pour les apprendre à nos élèves, trop d'efforts de leur mémoire et rêvent d'apporter à ces efforts des tempéraments chimériques, comme celui d'instaurer un enseignement *philosophique* de la grammaire grecque et latine. Pauvres langues anciennes!

Pour les mathématiques, rien de pareil. Elles étalent dans nos humanités anciennes tous les vices d'un programme suranné. Le plus souvent, à cause de ce programme, elles s'égarent loin de leur but qui est de développer la raison des jeunes gens et font, presque autant que les langues, appel à leur mémoire. Au sortir du collège elles s'oublient mieux et plus vite que le grec et le latin et n'ont pas plus qu'eux, pour la plupart de ceux dont elles ont exigé un si rude labeur, de cet intérêt immédiat et réduisible en profits qu'on refuse, à bon droit d'ailleurs, aux langues anciennes. Enfin, elles sont encombrantes et se carrent aux bonnes places dans le peu d'heures dont l'élève dispose chez lui ou à l'étude. Je n'exagère pas. Les étudiants de nos rhétoriques anciennes, par exemple, sont

Hosted by Google

courbés sous un programme d'algèbre, de géométrie, de trigonométrie, qui leur coûte bien d'autres sueurs que les langues anciennes. Les trois heures de cours, où étouffent les mathématiques, leur prennent, en leçons et devoirs, un temps presque égal à celui qu'ils consacrent aux matières littéraires classiques. Le programme est tellement étendu que le professeur le plus dévoué et le plus désireux de ne s'adresser qu'à la raison de ses auditeurs n'y peut parvenir sous peine de rester en deçà de sa tâche, parce que l'élève même passable ne peut s'assimiler, en un temps si court, un amas aussi considérable de matières difficiles. Cette situation n'a jamais suscité ni plaintes ni reproches; les mathématiciens se sont tus par devoir ou fierté, les autres, les profanes, par quelque peur superstitieuse. Un article paru l'an passé dans la *Revue des humanités* et signé de M. Edgar Remy, professeur principal à l'école de navigation d'Ostende, a fini par rompre le charme. Et je puis aujourd'hui, tout profane que je suis, me ranger à l'avis de ce mathématicien dont personne ne contestera la compétence en fait d'enseignement. Oui, le programme de la mathématique dans les humanités anciennes devrait être abrégé, les parties inutiles au but spécial qu'y poursuit cette science devraient tomber. Débarrassé de la sorte, le professeur, tout en imposant aux élèves des efforts moins longs, ennuyeux et inefficaces, pourra faire remplir à l'admirable science qu'il enseigne le rôle qui lui incombe, et développer par elle chez ses disciples le goût, l'amour des raisons solides et de la ferme et loyale logique. Au lieu de ne s'adresser qu'à l'étroite case des cerveaux où logent les signes et les formules, au lieu même de borner à l'intelligence l'écho de ses paroles, il ira jusqu'à former des caractères, ou du moins collaborera-t-il à l'œuvre de l'éducation. Le divorce pitoyable et ridicule cessera qui désunit aujourd'hui dans nos écoles la mathématique et la littérature et tout ensemble les vérités mathématiques et littéraires brilleront d'une lumière plus vive dans les jeunes esprits quand elles s'y seront heurtées pour s'y fondre. La préoccupation qui hante, on le sait, le professeur de mathématiques, cette trépidante inquiétude de finir son programme, se sera apaisée, et les élèves eux-mêmes, soulagés d'un bagage encombrant et inutile, pourront occuper leur temps libre à lire. Car hélas! nos jeunes gens lisent peu. Les meilleurs, ceux qui ont l'ambition de triompher dans toutes les matières, n'en ont point le temps aujourd'hui. C'est malheureux, il faut en convenir.

C'est dans le même sens, en s'appuyant sur diverses autorités, notamment sur l'avis officiel de la classe des sciences de notre Académie, que s'exprime M. Denis

Hosted by Google

MERCKEN, professeur à l'athénée de Tongres. Voici ce qu'inspire à cet esprit éminemment philosophique le désir de défendre la tradition hellénique dans la pédagogie de l'avenir :

... Le grand motif qui rend superflu tout développement à cet égard, c'est que la question des humanités a été, pendant ces dernières années, débattue, ressassée, tournée et retournée sur toutes ses faces, à tel point qu'elle se trouve depuis longtemps complètement épuisée, et qu'il serait radicalement impossible de découvrir, soit « pour », soit « contre », un argument nouveau. Tout homme, tant soit peu au courant du mouvement classique, connaît, au moins de nom, la foule de publications diverses, articles, brochures, volumes, et qui grossit de jour en jour. Les convictions sont donc faites, doivent l'être ou ne le seront jamais : prenez dans le nombre l'*Enseignement au point de vue national*, d'Alfred Fouillée, et demandez-vous si la cause n'est pas entendue. L'auteur, philosophe, érudit, critique, humaniste, est un des esprits les plus distingués, une des plus vastes intelligences de notre époque. Il a traité le sujet d'une façon trop prolixe peut-être, mais avec une hauteur de vues et en même temps une précision de détails de nature à contenter les plus consciencieux, les plus difficiles. Et, dans un ouvrage ultérieur (*Les études classiques et la démocratie*) à tendances trop politiques, de valeur moindre mais très appréciable encore, il constate, sans pouvoir être contredit, que son argumentation est restée sans réponse. Je ne lui reprocherai — à lui, l'exégète platonicien surtout — que son peu d'enthousiasme pour le grec, et je ne sais m'expliquer son affirmation déconcertante que le grec n'a été introduit dans les études secondaires qu'avec la Restauration. Je le renverrai, pour le tirer d'erreur, à l'*Histoire des doctrines de l'éducation,* de Gabriel Compayré, ainsi qu'aux *Études classiques avant la Révolution,* de l'abbé Augustin Sicard et, pour ce qui est de l'importance éducative du grec, je citerai — pour m'en tenir à deux ou trois toutes récentes publications de ses collègues — soit tel passage de la *Réforme de l'enseignement secondaire*, de Marcel Bernès ; soit telle page de l'*Éducation dans l'université* (conférences et discours), d'Alfred Croiset ; soit tel chapitre des *Notes sur l'enseignement secondaire,* d'Henry Michel.

Même en Belgique, cette question du grec a fait l'objet d'une controverse retentissante où se trouvaient aux prises deux hommes d'élite, les professeurs Émile de Laveleye, de Liége, et Frédéric Hennebert, de Gand. C'était en 1868-69, sous le ministre Pirmez. J'ai là, devant moi, l'opuscule, devenu rare, où attaques et ripostes sont relatées, et j'assure que l'avantage n'est pas acquis à

Hosted by Google

l'adversaire du grec qui fut le grand de Laveleye en personne.

Je ne remonterai pas plus haut, mais je ne surprendrai aucun homme d'école en disant que la lutte contre ce que l'on est convenu d'appeler les langues mortes est plus que séculaire. Et je me flatte, pour l'honneur et le bien-être du pays, que, malgré des discours bruyants de fonctionnaires élevés dans la hiérarchie professorale, dont l'imagination est plus vive et le style plus coloré que solide n'est la logique et impeccable le jugement, l'enseignement du grec sortira renouvelé et fortifié de ces inconsidérés assauts. Certains hommes, répéterai-je avec un proviseur de collège sous l'ancien régime, déplorent une éducation qui pourtant ne les a pas empêchés d'entrer à l'Académie.

Avec un véritable esprit de finesse M. FELLER, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Verviers, reprend la même thèse (exposée aussi par plusieurs autres professeurs dont nous ne pouvons insérer les consultations, notamment par MM. BOUHON, GRÉGOIRE, HURDEBISE, ROEGIERS, VALENTIN, etc.). Mais il semble qu'un peu de scepticisme, peut-être de découragement, se mêle chez M. Feller à l'exposé agréable et judicieux d'une thèse conservatrice. Ce pédagogue est de ceux qui estiment que tout arrive ici-bas, et il est de ces esprits tempérés qui aiment mieux concéder une part à l'ogre réformateur que de courir le risque de voir le gâteau disparaître tout entier dans sa gueule. Après une ingénieuse apologie du régime actuel, voici ce qu'il écrit :

Si pourtant on pouvait, sans inconvénient, supprimer ce diplôme d'H. A. pour l'admission au droit, à la médecine, aux sciences? — Ici le professeur de l'enseignement moyen doit se déclarer incompétent. Il n'est pas le principal intéressé. Aux maîtres de l'enseignement supérieur de supputer ce qu'ils perdront, ce qu'ils gagneront à recevoir des élèves autrement formés. Quant à déclarer le certificat d'H. A. nécessaire sur cette simple réflexion égoïste que la suppression de ce certificat va enlever au latin et au grec leur principale clientèle, que d'autres s'en chargent : périssent plutôt les H. A. s'il faut leur conserver une vie factice par des procédés de cette espèce. Les adversaires irréductibles des H. A. peuvent se servir de ce moyen détourné pour anémier ce qu'ils n'espèrent pas tuer d'un coup droit; il ne nous appartient pas de lutter avec les mêmes armes.

Hosted by Google

En apparence, la société n'a besoin que de spécialistes, d'instruments adaptés chacun à une seule fin. Il lui suffit, semble-t-il, d'avoir des ingénieurs qui ne soient qu'ingénieurs, des médecins exclusivement médecins, des chimistes, des traducteurs, des mécaniciens, des opticiens, des astronomes cantonnés strictement dans leur spécialité. D'après ce principe il faut laisser l'histoire aux historiens, la philosophie aux songe-creux, le latin et le grec aux curieux d'étymologie. Peut-être ce raisonnement, mathématiquement basé sur la division du travail, n'est-il pas si puissamment raisonné qu'on le croit. Si le *væ soli* est une menace terrible, c'est surtout pour celui qui a le cœur et l'âme vides, qui ne s'est armé que pour son métier, la société n'exigeant que cela, et qui n'a pas réservé, même malgré la société, du temps pour la culture individuelle. Un triste matin, il s'aperçoit que le métier lui est devenu une chose machinale, occupant ses heures sans occuper sa pensée, et il se réveille, vide, écœuré de lui-même et de sa vie, assoiffé d'émotions, incapable de se tourner vers le mal, parce que le mal est bête, mais impuissant à se diriger vers le beau ou le bien auxquels il n'a point consacré d'autels en son âme. Et c'est ainsi que la société souvent paie chèrement son erreur égoïste de n'avoir fabriqué que des spécialistes et non des hommes.

M. Feller serait disposé à développer l'enseignement du français ; mais il se montre inflexible pour le grec et n'admet pas la réduction du nombre d'années consacrées aux études classiques. Puis, envisageant avec courage le cas probable, disons-le, où le législateur voudrait réduire à la portion congrue le grec et le latin, il ajoute :

Supposons maintenant que le législateur veuille absolument affaiblir les études dites anciennes et renforcer les études modernes, et suivons-le sur ce terrain. Ce ne sont point les sciences de contenu objectif qui devront être le centre des études et leur donner l'unité, mais les sciences de contenu subjectif. Ce qui m'explique l'homme et me rendra un homme, c'est l'étude de ce que l'homme a fait, pensé, senti, souffert. Je trouve tout cela dans les langues, œuvres humaines, véhicules des idées, des passions, des joies, des souffrances, des espérances de l'humanité, vraie psychologie de l'homme : je ne le trouve pas dans la science des nombres et des dimensions, ni dans les sciences naturelles. L'étude de la nature est nécessaire, sans doute. Elle devrait être renforcée dans les programmes d'H. A., à plus forte raison dans les programmes modernistes, et non seulement renforcées, le mot est équivoque, mais magnifiées, si je

Hosted by Google

puis dire, en hauteur et en profondeur plus encore qu'en superficie. Mais, malgré tout, la direction revient à l'enseignement des littératures. A condition, bien entendu, — il n'est pas superflu de l'ajouter, — que les littératures modernes ne soient pas considérées seulement comme un instrument de transaction commerciale et de conversation oiseuse, mais comme des réservoirs d'intellectualité, de morale et d'esthétique.

Nous voici déjà sur un terrain d'entente, ou du moins la terre promise n'est pas loin. Par là-même qu'on se refuse à exprimer un avis sur la nécessité des études gréco-latines pour l'accès de certaines carrières, on est près de déclarer que cette nécessité n'est pas démontrable. A bien considérer, M. FELLER est à égale distance entre les pointus et ceux qui font bon marché de la trop fameuse barrière, si ébranlée aujourd'hui. Et parmi ces derniers, M. DUPONT, professeur à l'athénée royal de Bruxelles, tient une place honorable. Voici comment il résume sa manière de voir :

A. Pour ceux qui se destinent aux carrières libérales, en vue de se créer une position dans un but *professionnel* et *purement lucratif*, il n'y a pas lieu de continuer à exiger un certificat d'humanités anciennes;

B. *Mais* pour ceux qui font des études universitaires en vue d'acquérir *la plus haute, la plus complète culture intellectuelle* qu'il soit possible d'atteindre — et ce serait un crime de lèse-patrie et de lèse-humanité de ne pas faciliter la formation de cette *élite supérieure* — il faut maintenir au programme d'études moyennes les humanités gréco latines et même les renforcer.

C. Pour les partisans des *brodstudien*, c'est-à-dire pour la catégorie A., il faut : *a*) supprimer le grec ; *b*) supprimer le latin, sauf pour le « droit » ; poursuivre les études primaires — générales — jusqu'à la 14e année, et n'appliquer le programme spécial, c'est-à-dire les subdivisions en vue des diverses carrières libérales qu'à partir de la 4me actuelle et n'y consacrer que trois ou quatre ans ; *c*) consacrer le temps rendu disponible par la diminution ou la suppression des études gréco-latines : 1° à l'augmentation (*considérable*) des heures réservées aux langues maternelles ; 2° à fortifier l'étude des langues étrangères ; 3° à renforcer l'étude des sciences.

N. B. — Exception faite des aspirants ingénieurs, le programme des mathématiques devrait être allégé en 2de et en rhétorique.

Hosted by Google

Nous pouvons nous arrêter là, car, un pas de plus, et nous nous trouvons parmi les adversaires du régime actuel. Il a suffi, pour cela, que la parole ait été donnée à un pédagogue disposé à réduire à trois ou quatre années la durée des études gréco-latines. Cette réduction, combinée avec la suppression du privilège réservé à ces études, constitue l'essentiel de la réforme, qui compte tant de partisans à notre époque. Mais, avant d'en arriver là, il est intéressant d'entendre encore un avocat de la partie adverse, et puisqu'il n'a guère été question jusqu'ici de cette division du programme en deux étages, dont l'inférieur serait commun à tous les collégiens et le supérieur divisé en compartiments particuliers, voyons ce qu'on peut objecter de plus solide contre ce système novateur. M. GALLET, professeur à l'athénée royal de Charleroi, va se charger de ce soin. Après une longue et habile apologie des études gréco-latines, il poursuit en ces termes :

Il est vrai que le principe de la subdivision actuelle des études moyennes a fait l'objet de maintes discussions dans les conférences professorales organisées par le gouvernement. Vous obligez, nous dit-on, les parents à se prononcer prématurément sur le choix de la carrière que leurs fils devront suivre plus tard. N'est-ce point contrarier la vocation de l'élève que de lui imposer, dès l'âge de dix ou onze ans, des études dont il pourrait se lasser ou se dégoûter dans l'avenir ? La question est grave assurément, car c'est toujours un grand malheur que d'exercer une profession sans plaisir et sans goût. Pascal l'a dit avant nous : « La chose la plus importante à toute la vie, c'est le choix du métier. » Pour qu'une telle décision soit prise en connaissance de cause, il faudrait supposer à l'enfant une maturité d'esprit, un discernement, une clairvoyance que la plupart des hommes eux-mêmes ne possèdent point. Les tâtonnements sont donc inévitables et il ne faut pas s'étonner de voir que tant de jeunes gens hésitent, durant tout le cours de leurs études, sur le parti qu'ils prendront plus tard. Avec l'âge les préférences se modifient et il arrive que des jeunes gens d'avance se dégoûtent, avant même d'avoir terminé leurs cours universitaires, de la carrière qu'ils avaient librement choisie et qui, tout d'abord, leur semblait remplie d'avantages et d'attraits. Souvent, en effet, les enfants se trompent sur ce qu'ils croient être leur véritable inclination et, se fiant à de vaines apparences, espèrent trouver le succès et la satisfaction

Hosted by Google

intime dans l'exercice d'une profession qui pourrait bien ne leur apporter que mécomptes et déboires.

C'est pourquoi l'influence des parents est la plupart du temps décisive en l'occurrence : ce sont eux qui, d'habitude, éveillent ou encouragent dans l'âme de leurs fils un penchant marqué pour telle carrière plutôt que pour telle autre. Mais les parents, eux aussi, peuvent se tromper et faire inconsciemment le malheur de leurs enfants, soit qu'ils apprécient mal leurs aptitudes ou qu'ils se laissent guider par une sotte vanité ou une préférence irréfléchie : tant il est vrai que, dans ce grave et inquiétant problème, les caprices du hasard, la chance ou la malechance jouent le rôle prépondérant.

Il faut ici faire une part — et une large part — à l'inconnu que réserve l'avenir : l'école peut cependant venir en aide aux parents et empêcher, dans une certaine mesure, que les enfants ne fassent fausse route. Si ceux-ci se montrent dès les premières années absolument rebelles au genre d'études qu'ils ont d'abord choisies, qu'on les fasse passer dans l'autre section, au lieu de les laisser traîner de classe en classe le fardeau de leur apathie et de leur ignorance.

Quant aux réformes préconisées pour remédier à l'état de choses que nous avons signalé, nous ne les croyons guère efficaces : la bifurcation actuelle de l'enseignement moyen s'impose et s'explique par la nature même des études supérieures auxquelles se destine le jeune homme. En vain voudrait-on établir pour tous les élèves un enseignement moyen unique dans lequel on réserverait une place à toutes les branches reconnues essentielles, afin d'aider au développement de toutes les facultés. L'idée est d'une réalisation difficile : l'un des deux programmes devrait nécessairement être sacrifié et la querelle des anciens et des modernes renaîtrait, plus âpre que jamais. D'autres estiment que les langues anciennes ne devraient être enseignées qu'aux jeunes gens ayant pour ces branches des aptitudes spéciales : aussi demandent-ils que les élèves reçoivent jusqu'en 5^{me} ou en 4^{me} une instruction commune, après laquelle ils seraient répartis en trois sections : latine, scientifique, commerciale.

Supposons que la durée des humanités latines soit ramenée à trois ou quatre ans : nous ne pensons pas qu'après avoir achevé sa 4^{me} ou sa 5^{me} l'élève soit davantage fixé sur le genre d'études qui conviendrait à ses dispositions intellectuelles. D'autre part, ainsi réduites, les humanités ne répondent plus suffisamment au but qu'elles se proposent. Il se peut que ce laps de temps suffise à certains élèves, particulièrement doués et soumis à une culture intensive. Ne voit-on pas, à l'université, des jeunes gens subir en une épreuve unique la candidature en philosophie ou bien la candi-

Hosted by Google

dature en sciences? Et dans nos athénées même, n'arrive-t-il pas que des élèves appartenant aux humanités anciennes, et désireux de changer de section arrivent, grâce à un travail supplémentaire, à acquérir les connaissances scientifiques qui leur manquaient?

La question est de savoir si, en restreignant le temps accordé à ces études, on ne restreint pas aussi le profit qu'en pourraient retirer, au point de vue du développement intellectuel, non pas quelques natures d'élite, mais la généralité des élèves.

Beaucoup de professeurs estiment qu'il n'y aurait aucun inconvénient à reculer jusqu'en 6me l'étude du latin de manière à transformer la 7me actuelle en une classe préparatoire, dans laquelle on s'appliquerait surtout à l'enseignement de la langue maternelle, et tout particulièrement aux exercices d'analyse grammaticale et syntaxique, afin que, dans la classe suivante, les élèves puissent s'initier plus aisément aux particularités de la déclinaison et de la conjugaison latines. Mais ce serait, pensons-nous, une erreur de croire que le travail fait en quatre ans équivaudrait à celui qui en comporte sept actuellement.

Les élèves de 4me et de 3me devraient consacrer beaucoup de temps à l'étude du vocabulaire et des principes grammaticaux, et peut-être éprouveraient-ils plus de difficultés que l'élève de 6me à apprendre ces éléments.

L'expérience a suffisamment montré qu'il faut enseigner à l'enfant, tout jeune encore, les notions rudimentaires des langues — mortes ou vivantes —, si l'on veut que la mémoire s'assimile plus rapidement le sens des mots et les tours particuliers du langage.

La bifurcation à partir de la 4me aurait encore, selon nous, un autre désavantage. Pendant les trois premières années de leurs études, les élèves, obligés de suivre un même programme, auraient tous reçu des leçons de français, de sciences et de langues vivantes. A partir de la 4me, les éléments sont connus et l'intérêt commence à s'éveiller chez ces jeunes intelligences, naturellement désireuses d'approfondir et de compléter ce qui est su déjà. C'est à ce moment que l'on voudrait partager les élèves en deux groupes; les uns pourraient rester dans la section des humanités modernes et compléter les connaissances acquises; les autres devraient sinon les abandonner, tout au moins en grande partie les négliger ou ne plus leur accorder que peu de temps, obligés qu'ils seraient d'apprendre les éléments de la langue latine. Ne pensez-vous pas que le jeune homme, si bien doué qu'on le suppose pour les études linguistiques et littéraires, se livrera avec peu d'enthousiasme à cette préparation qui nous semble tardive?

N'oublions pas non plus que les humanités anciennes comprennent tout un plan d'études et embrassent un ensemble d'œuvres dont l'in-

Hosted by Google

terprétation est plus ou moins difficile, tant au point de vue de l'idée que de style : d'où la nécessité de répartir ces œuvres entre différentes classes, en proportionnant les difficultés qu'elles présentent au degré d'avancement de l'élève. Ces études devront donc avoir une certaine durée pour tremper fortement les esprits et y laisser une durable empreinte. Aussi, pensons-nous que la bifurcation complète à partir de la 6me est préférable aux projets de réforme qui ont été, à plusieurs reprises, préconisés dans ces dernières années. Puisque les programmes de l'une et de l'autre section ont un caractère nettement marqué et distinct, c'est une tâche vaine, nous semble-t-il, que de vouloir les fusionner, les concilier ou les confondre. Que chacun des deux enseignements, sans empiéter sur le domaine du voisin, s'achemine vers le but qu'il se propose par les moyens qui lui sont propres, et en disposant du nombre d'années indispensable pour produire des résultats décisifs et sérieux.

(A suivre.)

Hosted by Google

ALFRED DE VIGNY[1]

II. — Ses idées.

Non seulement il déborde sur toutes choses d'idées justes et profondes, ce qui revient à dire qu'il était très intelligent; mais ses idées principales forment une conception du monde originale et puissante, ce qui revient à dire qu'il avait l'*intelligence philosophique*.

Il était très intelligent. Son *Journal* fourmille d'aphorismes, jetés sur le papier au hasard de la plume, qui feraient la fortune d'un penseur. Il esquisse en quelques lignes une magistrale psychologie du Français : « Parler de ses opinions, de ses admirations, avec un demi-sourire, comme de peu de chose, qu'on est tout prêt d'abandonner pour dire le contraire : vice français... Les Français sont satisfaits à peu de frais : un peu de familiarité dans les manières leur semble de l'égalité... Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie; mais la société, les salons, l'esprit, la prose... Les Français ont de l'imagination dans l'action et rarement dans la méditation solitaire. » Le poète se double chez lui d'un physiologue : « Le tempérament ardent, c'est l'imagination des corps. » Voici une maxime médullaire qui pourrait être d'un La Rochefoucauld : « La raison offense tous les fanatismes. » Voici une pensée qui pourrait être d'Ernest Renan : « Le christianisme se transforme sans cesse : c'est un camé-

[1] Suite, voir la livraison du 15 août.

Hosted by Google

léon éternel. » Il écrit, en 1829, ces deux sentences, qui auraient fait rêver Carlyle : « Chaque homme n'est que l'image d'une idée de l'esprit général. L'humanité fait un interminable discours dont chaque homme illustre est une idée. »

Il est noble, et, nous le savons, il porte fièrement sa noblesse. Il est cependant loin d'en avoir le fétichisme. Un soir, encore enfant, il dit à son père : « Qu'est-ce donc que la noblesse ? » Son père sourit, l'attira sur ses genoux et pria sa mère de lui donner un volume de M^me^ de Sévigné : « Voici, lui dit-il, la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à M^me^ de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille : « Nous fûmes tous laboureurs; nous avons tous conduit notre charrue; l'un a dételé le matin, l'autre, l'après-dînée. Voilà toute la différence. »

Aristocrate dans l'âme, il pense que la noblesse a cessé d'être une aristocratie. Il croit que son rôle collectif est terminé. « C'est l'esprit pur, dit-il, qui va régner sur le monde » :

> Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
> Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
> J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
> Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
> J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
> Qu'il soit ancien, qu'importe? Il n'aura de mémoire
> Que du jour seulement où mon front l'a porté.

C'est lui qui anoblit ses aïeux :

> Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi!

Ce qu'il pense du métier des armes et de la gloire, il l'a avoué dans l'admirable livre qui s'appelle *Servitude et grandeur militaire*. « C'est bien servir, en effet, qu'obéir et commander dans une armée. Il faut gémir de cette servitude, mais il est juste d'admirer ces esclaves. L'abnégation du guerrier est une croix plus lourde que celle du martyre. Il faut l'avoir portée longtemps pour en savoir la grandeur et le poids. »

Hosted by Google

Au point de vue politique, il ne croit ni au droit divin ni à la souveraineté du peuple, « deux obscurités » entre lesquelles le monde se balance mollement. « Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Égypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin. » La politique, « c'est l'art de manier des idiots et des circonstances ». Quant aux gouvernants, « on leur doit les sentiments qu'on a pour son cocher : il vous conduit bien ou mal, voilà tout ». Au surplus, l'action rend la conscience élastique : « Quand on veut rester pur, il ne faut pas se mêler d'agir sur les hommes. »

Au point de vue religieux, c'est un homme du XVIII^e^ siècle, un frère cadet de Chamfort. Il ne croit point. Sa femme était protestante, et le mariage religieux fut célébré par le pasteur. Il honorait les dieux de l'empire, selon la formule romaine; mais c'était moins par respect pour eux que par politesse pour leurs fidèles. Au fond, c'était un athée, un athée du grand monde, un révolté d'allures élégantes et polies, mais d'une ardeur si grande, que s'il avait plongé les doigts dans le bénitier, il eût fait bouillir l'eau bénite.

Son système philosophique peut se résumer ainsi :

Le mal et la douleur sont partout. « Le bien est toujours mêlé de mal. L'extrême bien fait mal. L'extrême mal ne fait pas de bien. » Le lot commun, c'est la souffrance. Il est pessimiste à vingt ans, j'allais écrire de naissance, sans avoir souffert. Il n'a, pour voir le monde en noir, aucune des raisons personnelles du pauvre Léopardi. Il est pessimiste, non parce qu'il souffre, mais parce qu'il voit souffrir.

Donc, le mal est partout. Tous les hommes sont voués à la souffrance dans la médiocrité. S'ils s'élèvent au dessus de la foule, leur souffrance est mesurée à leur taille. La foudre tombe sur les sommets, et le génie n'est qu'une solitude. Il en est ainsi non seulement du génie, mais de

Hosted by Google

toute grandeur, même de la grandeur obscure. Moïse connaît la tristesse de la toute-puissance; mais les héros ignorés que le poète nous évoque dans ses récits militaires, l'amiral Collingwood, le capitaine Renaud de la *Canne de Jonc* et le commandant du *Cachet rouge* sont plongés dans une servitude qui est la rançon de leur grandeur morale.

Le mal est partout. Mais pourquoi le mal?

A cette question, point de réponse. « Je sens, écrit-il, je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur! mais ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. » — « Condamnés à la mort, condamnés à la vie, voilà deux certitudes. Condamnés à perdre ceux que nous aimons et à les voir devenir cadavres, condamnés à ignorer le passé et l'avenir de l'humanité, et à y penser toujours. Mais pourquoi cette condamnation? Vous ne le saurez jamais : les pièces du grand procès sont brûlées. »

Ne tournons pas les yeux vers le ciel : il est vide. Le glaive de l'antique fatalité y pend encore. Elle n'a pas été vaincue par le Christ sur la croix du Calvaire. Elle n'a fait que changer de nom. Naître est un crime qu'il faut expier. Sans la grâce, nul ne peut être sauvé. L'Evangile est le désespoir même :

> O sujet d'épouvante à troubler le plus brave!
> Question sans réponse où vos saints se sont tus!
> O mystère! ô tourment de l'âme forte et grave!
>
> Notre mot éternel est-il : « C'était écrit? »
> Sur le livre de Dieu, dit l'Orient esclave;
> Et l'Occident répond : « Sur le livre du Christ ».

Mais si l'antique fatalité n'est pas vaincue, ne nous reste-t-il pas l'amour? Non. L'amour aussi n'est qu'un faux visage, un masque de l'antique fatalité. L'amour n'est qu'un piège, un leurre inventé par la nature pour

Hosted by Google

arriver à ses fins. L'amour n'est qu'une lutte entre les sexes et une occasion de souffrance :

> Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
> Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
> Entre la bonté d'homme et la ruse de femme.

L'amour donc nous trahit; mais la nature? Comme le chante si doucement le chanteur par excellence, Lamartine,

> Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime :
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'offre toujours!
> Quand tout change pour toi, la nature est la même,
> Et le même soleil se lève sur tes jours!

Hélas! Alfred de Vigny a les yeux plus aigus que le poète du *Vallon*. Il ne se laisse pas prendre à de vains mirages. Il sait que la nature est indifférente à l'homme, qu'elle poursuit son but sans même se douter de notre existence, et il répond à Lamartine par ces vers célèbres, et justement célèbres, de la *Maison du berger :*

> ... Ne me laisse jamais seul avec la Nature!
> Je la connais trop bien pour n'en pas avoir peur.

La nature lui dit :

> Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs, à peine
> Je sens passer sur moi la comédie humaine
> Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.
>
> Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
> A côté des fourmis les populations;
> Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
> J'ignore en les portant les noms des nations.
> On me dit une mère, et je suis une tombe.

Alors, déçu par la nature et par le spectacle du monde, l'homme jette un dernier appel au Maître invisible. N'y a-t-il donc aucun recours? Dieu, s'il existe, — comme le dit Ernest Renan — ne finira-t-il point par être juste? Une dernière fois, sur le mont des Oliviers, le Fils pousse vers le Père un cri désespéré. En vain; nulle voix ne répond à

Hosted by Google

la sienne. Eh bien! S'il en est ainsi, s'il est vrai qu'au

> ...Jardin sacré des Écritures
> Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
> Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
> Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté ;
> Le Juste opposera le dédain à l'absence,
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la Divinité!

Il semble bien que ce soit le terme et le dernier mot de sa philosophie. C'est l'Évangile du pessimisme, l'Évangile noir. Ni Léopardi, ni Schopenhauer ne pourraient y ajouter un verset. Il semble aussi qu'il n'existe point de doctrine plus désespérée, ni plus sombre; que ce soit la plus décourageante qu'il soit possible d'imaginer. La seule fin à laquelle son esprit arrive, c'est le néant de tout. Il n'y a plus qu'un mot à ajouter pour dire la haine de tout. Ce mot suprême, va-t-il le proférer?

Eh bien! non, il ne le dira pas. Et c'est ici la péripétie de ce drame idéal. Au lieu d'embrasser la statue de la haine impuissante, le stoïque se redresse. Il a suivi le conseil du loup :

> Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
> Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
> Dans la voie où le sort a voulu t'appeler...
> Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Acceptons notre tâche, la tâche que le sort nous impose, acceptons-la sans la discuter, sans rechercher si elle est plus lourde que celle de notre voisin. Rassemblons toute notre énergie pour l'accomplir, non pas dans le but de cultiver notre moi, comme le conseille M. Maurice Barrès, mais afin de grouper en faisceau toutes les forces de notre race, et, comme la Minerve au Centaure de Botticelli, pour tirer l'homme de la bête, pour faire jaillir de son cœur l'étincelle de la conscience, pour mener jusqu'au bout cette lutte contre la nature, qui fait à la fois notre misère et notre gloire, en un mot, pour affirmer par

Hosted by Google

des actes la beauté et la dignité de l'homme. Et alors, dans une vision splendide, digne d'être réalisée dans le marbre par un Michel-Ange blasphémateur, il nous montre la créature allant saisir derrière les nuages le Créateur humilié, le traînant au tribunal du jugement dernier et lui criant : « J'ai fait ta besogne sur la terre, et c'est toi qui vas être jugé! »

Il n'est donc pas vrai de dire que le pessimisme conduit à l'inertie. Il n'est pas plus vrai de dire qu'il conduit à la haine. Ou du moins, la haine de la nature n'engendre pas nécessairement la haine de l'homme. Vigny, on le sait, hait la nature indifférente et stupide :

> Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
> Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe,
> Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.

Mais il ajoute :

> Et je dis à mes yeux qui leur trouvaient des charmes :
> Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes!
> Aimez ce que jamais on ne verra deux fois!

Voilà le coup de théâtre du dénouement.
Leconte de Lisle, pessimiste aussi, s'écrie :

> Ah! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
> Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

Et Vigny lui répond :

> Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Aimez ce qui passe, aimez ce qui souffre. Aimez les faibles et les doux, aimez aussi les méchants. Aimez la majesté de la souffrance humaine. Aimez comme la Kitty Bell de *Chatterton,* comme le commandant du *Cachet rouge,* comme le Collingwood et le capitaine Renaud de la *Canne de jonc,* soyez bons comme le duc de *Quitte pour la peur*. Aimez le méchant et prenez pitié du mal, comme Eloa. Aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois. La péripétie finale est accomplie. La désolante doctrine, en

Hosted by Google

tournant sur elle-même, nous montre tout à coup une face attendrie, baignée d'une pure lumière. Le pessimisme se résoud en amour. Et c'est comme si l'on voyait jaillir du lait d'une mamelle de bronze.

III. — Son œuvre.

Ce qui frappe tout d'abord quand on pénètre dans son œuvre, c'est son inégalité. Il y a chez lui un grand poète et un rimeur médiocre. Et ce n'est pas que le rimeur médiocre ait fini par devenir un grand poète, ni que le grand poète ait fini en rimeur médiocre : non! ils sont nés le même jour, ils sont jumeaux. Ils écrivent chacun à leur tour; quelquefois même, hélas! ils collaborent. Rien n'est plus intéressant, à ce point de vue, que la chronologie de l'œuvre. Le grand poète et le rimeur médiocre débutent ensemble, à peu près, vers 1815. Le grand poète écrit la *Dryade* et le rimeur médiocre *Héléna*. Ce dernier poème a été retranché des œuvres complètes; mais la *Dryade* est un morceau de maître, d'une souplesse et d'une couleur inconnues aux précurseurs du romantisme. En 1817, le grand poète se délasse à ciseler le *Bain*, mais l'année suivante, le rimeur médiocre se fatigue à écrire le *Bal*. L'un écrit *Moïse* et *Eloa*, l'autre *Dolorida* et le *Trappiste*. Cette dualité regrettable persiste jusqu'à la mort de l'écrivain. Le *Sauvage* et la *Flûte*, dans les derniers poèmes, sont de la même année que la *Mort du loup*. Et non seulement, le bon et le mauvais Vigny publient tour à tour, mais il leur arrive, comme je le disais plus haut, de collaborer au même poème. De là des disparates pénibles et des contrastes qui font mal. La *Maison du berger*, une de ses inspirations les plus hautes, est déparée par des strophes boiteuses et par d'inexplicables impropriétés de langage. Je me contenterai de citer comme exemple la strophe que voici :

Hosted by Google

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil.
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
Le marbre du vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Le dernier vers est admirable. Seul un grand poète pouvait le trouver, et l'idée de la strophe est belle; mais la forme, sauf le dernier vers, est d'un rimeur médiocre et d'un pauvre écrivain. Est-ce qu'on *entr'ouvre* des ronces? Et que signifie : *mettre un appareil à des coups?* On écarte des ronces et c'est aux blessures, et non aux coups qui les ont faites, que l'on met un appareil. Peut-on dire que le dieu Terme soit *enchaîné* dans sa gaine?

Je n'insiste pas. Il est des critiques sur lesquelles il ne faut pas appuyer sous peine de paraître pédant, mais qu'il faut cependant faire, sous peine de n'être pas juste. Je défie d'ailleurs le lecteur le plus indulgent, s'il a quelque délicatesse de goût, de ne pas être blessé par de pareilles défaillances. Elles nous font éprouver un déplaisir qui va jusqu'à la gêne physique. Ne vous est-il jamais arrivé, en entendant parler quelqu'un qui est enroué, de tousser machinalement, comme pour lui éclaircir la voix? Or, la voix de Vigny, pleine et forte, et dont le timbre, quand elle s'attendrit, émeut délicieusement, se voile parfois dans les endroits les plus pathétiques. Il y a des poètes qui vous donnent la sécurité complète; d'autres, au contraire, vous inquiètent toujours. Même s'ils ne tombent pas, on a peur de les voir tomber. C'est ainsi qu'au cirque, il suffit d'une hésitation, d'un geste maladroit de l'acrobate qui marche là-haut sur la corde pour que nous pressentions sur notre nuque le vent d'une chute.

Non seulement il est inégal, mais il lui manque la facilité du développement, l'aptitude à varier les thèmes, en d'autres termes, la richesse de l'imagination verbale. Il n'a pas le perpétuel jaillissement de formes et d'images qui

Hosted by Google

caractérise Rubens et Victor Hugo. Il ne sait pas se servir du lieu commun pour mettre en lumière des idées nouvelles. Bref, il n'a pas la dose de virtuosité nécessaire; il ne sait pas jouer le Carnaval de Venise. Malgré tous les paradoxes sur la sincérité et la loyauté dans l'art, c'est un défaut. On a beau faire dorer ses béquilles, on n'en est pas moins boiteux.

Heureusement pour lui, il ne s'est pas tourné, comme Rubens ou Victor Hugo, vers le spectacle du monde extérieur. Il ne magnifie pas la vie en la décrivant : il en recherche la quintessence et le secret. Il a été conduit naturellement, aussi bien par ses défauts que par ses qualités, vers la poésie philosophique. C'est le genre où son génie grave et noble, aigu et pénétrant, sobre et un peu cérémonieux, devait s'épanouir avec le plus de bonheur. Il a la force d'expression que réclame la force de la pensée. *Moïse,* écrit à 25 ans, abonde en vers d'une seule venue, en alexandrins de marbre, dignes d'évoquer les formidables figures de Michel-Ange. Le premier poème du recueil posthume ne le cède en rien à *Moïse*. Quel bas-relief que cette description, en tercets dantesques, du vol des Destinées remontant vers leur maître divin :

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
Les filles du destin, ouvrant avec effort
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées.

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
Leur main inexorable et leur face inflexible,
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible,
Comme apparaît, au soir, vers l'horizon lointain,
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

De pareils vers, qui rivalisent avec les plus belles sculptures, sont incomparables. Quand Vigny nous donne la sensation de la force — et il nous la donne souvent —, il n'est inférieur à aucun grand poète, pas même à Hugo.

S'il a la force, il a aussi la grâce, non pas la grâce molle

Hosted by Google

de Lamartine, non pas la grâce impertinente de Musset, ni la grâce de Hugo, air de flûte entre deux tonnerres, mais une grâce profonde et pensive, née d'un mélange de tendresse concentrée et d'énergie meurtrie, une grâce voluptueuse et douloureuse, émouvante comme un beau regard qui devient humide. C'est elle qui rend si pathétique la fin de la *Maison du berger :*

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans sa taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant?

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

Cette douceur un peu farouche est unique dans la poésie française. Elle fait songer en même temps à l'accent immatériel de certains poètes anglais, qu'Alfred de Vigny chérissait entre tous, à la tendresse de Virgile et à la suavité du Corrège. Le poète de la *Maison du berger* a inventé le clair-obscur sentimental.

L'œuvre d'Alfred de Vigny, comparée à celle des grands romantiques, n'est pas très étendue. Elle se compose, si l'on y comprend le *Journal d'un poète,* de six volumes. De ces six volumes, il en est trois que la postérité ne lira guère : *Cinq-Mars, Stello* et le *Théâtre complet. Cinq-Mars,* malgré quelques beaux chapitres, est un cadavre de roman. *Stello,* malgré quelques pages éloquentes consacrées à Chénier, n'est qu'une thèse d'histoire littéraire, agaçante et fausse. Gilbert fut un triste sire; Chatterton ne valut pas mieux, et André Chénier fut condamné, non pour

Hosted by Google

crime de poésie, mais pour crime de modérantisme. Le *Théâtre complet,* si l'on en excepte *Quitte pour la peur,* ne contient que des essais, et *Chatterton,* même avec une nouvelle Dorval, ne supporterait plus les feux de la rampe. C'est dans *Stello* et dans *Chatterton* qu'Alfred de Vigny s'est purgé de son romantisme. Ces œuvres lui furent utiles, mais ne nous intéressent pas.

Le vrai Vigny tient tout entier dans quelques poèmes, dans trois nouvelles et dans son *Journal.* Parmi les poèmes, il ne faut compter ni *Eloa,* dont la rhétorique a trop vieilli, ni le *Cor,* ni la *Fille de Jephté,* ni le *Bain,* ni la *Dryade,* qui sont pourtant d'agréables fleurs d'anthologie, mais avant tout *Moïse,* qui a l'éternelle jeunesse des chefs-d'œuvre, et, parmi les poésies posthumes, les *Destinées,* la *Maison du berger,* en dépit de sa composition vicieuse et de son exécution inégale, la *Colère de Samson,* la *Mort du loup,* le *Mont des Oliviers* et la *Bouteille à la mer.* A cette partie de l'œuvre versifiée, il convient d'ajouter *Servitude et grandeur militaire,* et enfin les fragments du *Journal intime* publiés par M. Louis Ratisbonne. C'est peu, et c'est beaucoup.

Cette œuvre, quand on la considère dans son ensemble et non dans certains détails accidentels, n'est guère romantique. Et cependant, il n'est pas un des grands romantiques qui ne lui doive quelque chose, pas un dont Vigny n'ait été le précurseur ou l'éclaireur. *Eloa* inspire à Lamartine la *Chute d'un ange,* et peut-être à Hugo la *Fin de Satan. Cinq-Mars* précède *Notre-Dame de Paris.* Il est certain que Hugo doit à Vigny l'idée première de la *Légende des siècles.* Dolorida est la mère de toutes les héroïnes des *Contes d'Espagne et d'Italie,* et *Quitte pour la peur* précède les proverbes de Musset. C'est sur le mont des Oliviers des *Destinées* que Baudelaire a cueilli quelques-unes de ses *Fleurs du mal.* Il semble même que l'influence de Vigny ait dépassé le romantisme, puisqu'avec André Chénier il a frayé la voie à Leconte de Lisle.

Hosted by Google

Il est isolé parmi les grands romantiques parce qu'il est avant tout un poète philosophique, et que les romantiques n'avaient pas la tête à philosopher. Lamartine se borne à un vague idéalisme sentimental. Hugo se contente d'un dualisme enfantin. Musset, sous prétexte de philosophie, nous raconte dans *Rolla* la plus sotte histoire d'un sot et nous révèle, dans l'*Espoir en Dieu*, une ignorance déconcertante. Baudelaire, contrairement à l'opinion reçue, a beaucoup plus de sensations que d'idées. Seul, Alfred de Vigny a un système philosophique, qu'il exprime en poète, par des symboles. Il est une exception glorieuse et parmi les romantiques et parmi les poètes français en général. Parmi les romantiques, il n'a pas de rival. Parmi les poètes français, il n'en a qu'un, Leconte de Lisle.

Aucun de ses grands contemporains, sinon Victor Hugo, qui n'est pas seulement le seul poète épique de la France, mais, je ne crains pas de le dire, le plus grand poète lyrique de tous les pays et de tous les temps, aucun de ses contemporains ne lui est supérieur. A quoi bon d'ailleurs leur distribuer des prix? Est-ce qu'on mesure les ailes des aigles? Vigny est leur égal en ne leur ressemblant pas. Il nous laisse l'impression d'un très haut esprit, tellement haut qu'il paraît étroit, d'une âme à la fois romaine et tendre, d'une force paralysée et attendrie par la solitude. Il ressemble au dieu Terme qu'il a décrit. De cet homme énergique, désireux d'agir, rien ne vit que la tête pensive, et la tête silencieuse ne vit plus que par le regard, le regard implacable qu'elle jette sur le monde. Mais, voyez! dans ces yeux aigus, qui ont sondé le néant des choses, il y a, pour la sombre beauté de la vie et pour la noblesse douloureuse de l'homme, il y a des larmes.

ALBERT GIRAUD.

Hosted by Google

LES CHASSEURS DE MICROBES

Parmi les expressions symboliques ou concrètes usitées en technologie scientifique, il s'en trouve un certain nombre auxquelles s'attache un sens tellement précis et dont, par ailleurs, la nécessité s'impose d'une façon si péremptoire que tôt ou tard, presque forcément, elles finissent par pénétrer dans le langage usuel. Le mot « cellule » employé à chaque instant par les biologistes est assurément un de ceux-là.

A dire vrai, tel qu'il apparaît à l'imagination du profane, l'objet désigné par ce terme ne répond que très vaguement à la réalité. C'est ainsi que, perpétuant en cela les traditions anciennes, on prêtera à la cellule organique la forme surannée d'une petite cavité close, d'un « utricule » distendu par une matière liquide, et pourtant il siérait d'en mieux connaître la structure, attendu qu'elle représente actuellement l'unité biologique par excellence, celle qui se rencontre à la base de tout être organisé.

Non pas qu'on doive la considérer comme un élément irréductible, comme la subdivision ultime de la matière animale ou végétale. Sous le microscope même, chaque cellule se résout en des particules plus petites composées chacune de molécules non visibles — en nombre quasi incalculable, puisque rien que pour une cellule, leur chiffre outrepasserait 13,000,000,000,000. Mais toujours est-il que, jusqu'à nouvel ordre tout au moins, elle substantialise sous son aspect le plus simple l'idée d'une *individualité vivante*, c'est-à-dire d'un être capable par lui seul d'effectuer des échanges nutritifs, de se reproduire de toutes pièces, de mener en un mot une existence indépendante.

Hosted by Google

Toutefois, il semblerait que l'isolement lui répugne. De même que sous la plume du calculateur les unités mathématiques s'alignent en séries compliquées, de même les cellules, guidées par un vague instinct de sociabilité, tendent à se rapprocher les unes des autres. On les voit alors s'agencer dans un ordre systématique, particulariser ensuite leurs fonctions, s'ériger finalement en d'immenses colonies qui se présentent à nos yeux comme des individualités nouvelles, étonnamment variées, dont le corps humain constitue à l'heure actuelle l'exemplaire le plus parfait.

Car suivant la démonstration fournie il y a un peu plus d'un demi-siècle par celui qui fut mon collègue et mon maître, l'illustre *Schwann*, le corps tout entier de n'importe quel animal supérieur n'est autre chose qu'une collectivité cellulaire où, dans le cercle de ses attributions, chaque élément travaille au profit de la communauté.

Aux cellules cérébrales échoit le soin d'organiser la pensée. L'acte visuel s'exécute au moyen d'autres cellules d'une extrême délicatesse qui relient aux centres nerveux des conducteurs d'origine également cellulaire. Les sécrétions glandulaires, si riches en ferments variés, ne sont que le produit de cellules ayant chacune leur activité propre. Et ce seront encore des cellules plus ou moins modifiées qui développeront l'énergie et régleront les effets de la contraction musculaire. Ai-je besoin d'ajouter enfin que tous, tant que nous sommes, nous devons notre existence à la conjonction fécondatrice de deux cellules de sexe différent? Cellules qui, à leur tour, transmettront à d'autres — et cela indéfiniment — leur pouvoir germinateur.

Si bien qu'à tous les degrés de l'échelle, chez la plus humble plantule comme chez l'animal le plus splendidement organisé, en tout temps et en tout lieu, nous voyons la cellule affirmer sa suprématie. Facteur primordial de la vie, germe unique de la matière animée, c'est elle qui nous engendre, et c'est elle aussi qui, dans la suite, préside au jeu régulier de nos organes.

J'ai dit plus haut que dans l'agrégat si méthodiquement

Hosted by Google

ordonné qu'est le corps d'un animal supérieur, chaque groupe cellulaire s'évertue sans cesse à spécialiser son travail. De tout temps cette discrimination, poussée à l'infini, a servi d'objectif aux recherches physiologiques. Mais si nos biologistes modernes n'ont laissé dans l'ombre aucun des points relatifs à cette étude, il est à noter que selon le caprice du moment, tantôt l'un et tantôt l'autre ont fixé plus spécialement leur attention. En matière de science non moins que dans l'ordre littéraire et politique, on constate en effet qu'à certains tournants le cours des idées prend soudain — on ne sait trop pourquoi — une autre direction. Il se produit alors dans les esprits comme une orientation nouvelle, comme un entraînement irraisonné qui les emportent tous à la fois vers des horizons nouveaux.

Il y a de cela quelques années, la question des cellules nerveuses et de leurs connexions centrales figurait partout à l'ordre du jour, tandis qu'aujourd'hui ce sont les particularités propres aux *globules blancs du sang* qui préoccupent le monde physiologique. Poursuivis avec une inlassable ardeur, ces recherches ont amené la découverte aussi extraordinaire qu'inattendue de certains faits dont la médecine proprement dite a su tirer déjà de très remarquables déductions.

Dans l'exposé qui va suivre, j'ai précisément le projet d'esquisser à grands traits la vie intime de ces corpuscules. Je dirai les incidents de leur aventureuse carrière, leurs étonnantes pérégrinations, leurs multiples avatars, leurs sympathies et leurs haines, les luttes acharnées qu'ils soutiennent contre de microscopiques adversaires, le tort qu'ils nous causent et les services qu'ils nous rendent.

A voir ces misérables globules — dont le plus volumineux n'est même point perceptible à l'œil nu — s'arroger une pareille importance, à les voir revendiquer de la sorte une spontanéité quasi psychique réservée d'ordinaire à des individualités plus hautes, on ne manquera point d'éprouver quelque surprise, et l'on se demandera si vraiment le rang qu'ils occupent dans l'hégémonie humaine est de nature à justifier de semblables prétentions. Mais, hâtons-nous de le dire, l'exiguïté d'une cel-

Hosted by Google

lule n'a rien à faire avec sa valeur biologique. Malgré leur petitesse extrême, car c'est seulement par millièmes de millimètres que se chiffrent leurs dimensions, les globules incolores du sang jouissent d'une incontestable autonomie. Chacun d'eux doit être envisagé comme une personnalité complète, mieux encore comme un véritable *animalcule*, vivant non en parasite, mais en commensal au sein d'un organisme plus noble, plus vaste et plus puissant que lui.

I

Quand d'une blessure faite à la peau le sang coule ou jaillit, ou qu'une déchirure vasculaire le déverse au dehors, cette effusion ne va pas sans nous causer quelque frayeur. Frayeur assez légitime, car avec elle s'épanche le plus pur de notre substance. En qualifiant de chair liquide — *caro liquida* — le contenu de nos artères et de nos veines, les anciens n'ignoraient pas que ce fluide renferme en solution tous les principes chimiques nécessaires à l'entretien de nos tissus. Tout comme nous ils savaient qu'en lui et par lui s'opèrent la plupart des échanges qui sont l'essence même de la vie.

Ce dont la science hippocratique n'avait point le soupçon, c'est que d'autres missions encore lui incombent qui, pour leur accomplissement, exigent la présence dans le liquide sanguin de certains éléments *figurés*, accessibles seulement à l'exploration microscopique.

Parmi ces derniers, les plus caractéristiques et aussi les plus abondants — on n'en compte pas moins de quatre millions dans un millimètre cube — sont les *globules rouges* auxquels le sang emprunte sa riche couleur vermeille. Sous la lentille grossissante, on les voit apparaître comme de petits disques jaunâtres creusés d'une dépression centrale, et l'on constate que, chez les mammifères tout au moins, ils ont perdu déjà en grande partie leur qualité cellulaire. Chargés d'une fonction purement chimique, ce sont eux qui consument les particules sénilisées du corps dont ils facilitent par là l'émonction, en dégageant du même coup le calorique indispensable au travail de nos organes.

Hosted by Google

Mais outre les globules rouges, il existe dans le sang d'autres corpuscules auxquels incombe une tâche moins banale. Je veux parler des *globules blancs* ou, pour les désigner sous leur nom technique, des *leucocytes*.

Numériquement inférieurs aux précédents, ceux-ci les dépassent en dimensions, et comme, d'autre part, ils affectent une configuration sphérique et sont absolument incolores, rien n'est plus facile que de les différencier des globules rouges en compagnie desquels ils circulent dans le sang.

Observé de plus près, chacun de ces globules se montre composé de deux parties distinctes : vers le centre, un petit corpuscule simple ou multiple, aux contours très nets, lequel n'est autre chose que le *noyau;* puis, autour de cet amas central, l'enveloppant de toutes parts, une couche tantôt mince, tantôt assez épaisse, formée d'une substance translucide, grenue, demi fluide : le *cytoplasme*. Dans ces globules incolores se rencontrent donc tous les éléments constitutifs d'une *cellule parfaite*. Et l'on verra bientôt qu'à l'inverse des globules rouges il s'agit ici d'un élément en pleine floraison, recélant en lui des énergies latentes et n'attendant pour les mettre en œuvre qu'une circonstance opportune.

D'où viennent ces animalcules véhiculés par le sang? Quelles sont les usines organiques où la nature procède à leur fabrication?

Les origines en sont encore quelque peu discutées. On est cependant à peu près d'accord pour admettre que les uns sont imposés par les glandes lymphatiques, la rate et le tube digestif, tandis que les autres se développent dans la moelle des os, laquelle s'occupe, en outre, de la confection des globules rouges. La famille leucocytaire comprend ainsi deux branches d'importance inégale.

Chacune d'elles, qui plus est, porte sa *trade mark* : la première se compose de globules presque totalement dépourvus de granulations, possédant un seul noyau; la seconde ne compte guère que des éléments à noyaux multiples, et dont le corps est farci de très fines ponctuations.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs du lieu de leur naissance, tous

Hosted by Google

sans exception sont versés tôt ou tard dans le courant sanguin. Là, pêle-mêle avec la masse des globules rouges, ils seront transportés au loin, jusque dans les dernières ramifications vasculaires — où vont commencer pour eux les phases d'une vie nouvelle.

C'est là, si vous le voulez bien, que nous allons les suivre. Et pour les observer à l'aise, il nous suffira d'étaler sous le microscope, après avoir immobilisé l'animal au moyen du curare, la membrane tendue entre les doigts de la grenouille ou, préférablement encore, cette lamelle transparente, élégamment vascularisée, qui maintient en place les circonvolutions du tube intestinal.

Ce qui vous frappera dès l'abord, si vous portez votre attention sur un des canalicules sanguins sillonnant la membrane, c'est le torrent jaunâtre des globules rouges. Comme emportés sur une pente rapide, ceux-ci galopent tumultueusement les uns derrière les autres, d'une si vertigineuse allure que l'œil éprouve quelque peine à les discerner. Noyées au milieu des globules rouges, les cellules blanches se perçoivent plus malaisément encore. Mais que le cours du sang vienne à se ralentir et vous les verrez alors s'isoler peu à peu de leurs compagnons.

Ne vous occupez plus maintenant que d'elles. Sans les quitter des yeux, laissez s'écouler patiemment deux heures, trois heures, quatre heures... Alors vous aurez la satisfaction d'assister à l'*émigration leucocytaire :* un spectacle nouveau et singulier dont l'intérêt vous fera bientôt oublier les ennuis de votre longue attente.

Comme un passant craintif gagne l'abri du trottoir pour éviter la foule, les leucocytes s'écartent de plus en plus de l'axe du vaisseau, puis en atteignent la paroi, le long de laquelle ils se mettent à rouler pesamment, s'arrêtant par brusques à-coups pour repartir après une courte pause. Arrive alors le moment où l'un d'entre eux, résistant à l'impulsion du courant, refuse d'aller plus loin et s'immobilise définitivement contre la membrane. Ce globule attardé, vous pensez peut-être

Hosted by Google

qu'il est venu là pour y trouver le repos; qu'excédé de ses perpétuels déplacements, il va maintenant s'offrir les délices du *far niente*. C'est précisément le contraire : il rassemble ses forces pour exécuter un fatigant travail. Car cette trompeuse indolence est le prélude de l'acte migratoire.

Voici en effet que, lentement, prudemment, après un stade d'inertie plus ou moins prolongé, le globule en question développe à sa surface une ou deux saillies presque imperceptibles, formées aux dépens de sa propre substance. Après quelques moments, les bourgeons minuscules — désignés en langage biologique sous le nom de *pseudopodes* — se rétractent et disparaissent, mais pour faire place à d'autres qui, plus hardis que les précédents, avancent, de-ci de-là, s'allongent et se raccourcissent en de paresseuses ondulations comme les tentacules d'un poulpe microscopique.

Dès cet instant déjà, notre leucocyte a perdu, ou peu s'en faut, son apparence globulaire. A son aspect sphéroïdal s'est substitué une délinéation confuse, et la régularité géométrique de ses contours s'est métamorphosée en un hérissement désordonné.

Jusqu'à présent, en dépit de cette incessante mobilité, le corps même du leucocyte n'a subi aucune espèce de translation. Patientez encore : et quelques instants plus tard, vous constaterez soudain qu'il a changé de place. Halé par ses pseudopodes, le corpuscule tout entier a progressé en deux ou trois minutes de plusieurs millièmes de millimètre.

Son essor une fois pris, il ne s'arrêtera plus. S'aidant de ses nombreux appendices, il va poursuivre désormais sans interruption sa marche capricieuse.

A n'en juger que par ces fantaisistes évolutions, on s'imaginerait volontiers que notre globule s'abandonne au plaisir d'une flânerie nonchalante. Gardez-vous de le croire. Il ne s'agit nullement ici d'une promenade sans but, mais bel et bien d'un voyage d'exploration. Ses déambulations inorientées, l'indécision apparente de ses mouvements ne sont que d'habiles manœuvres destinées à lui procurer les renseignements qu'il désire. Car ce que cherche le leucocyte dans ces

Hosted by Google

continuels tâtonnements, c'est une issue par laquelle, las de sa réclusion, il puisse s'échapper subrepticement du vaisseau. Cette issue, il finit toujours par la découvrir. Les murs de sa prison ne sont pas, en effet, aussi hermétiquement clos qu'ils le paraissent : il s'y rencontre, par-ci par-là, des lézardes ou plutôt des interstices remplis par un ciment moins dense.

Tout n'est pas dit, malheureusement pour lui, quand, à force de persévérance, il a pu réussir enfin à gagner une de ces fissures, vu que leurs dimensions sont de beaucoup inférieures à celles d'un corpuscule sanguin.

Cela, néanmoins, n'est point fait pour le décourager. Un artifice ingénieux va lui permettre de surmonter cet obstacle. Grâce à leur extrême ductilité, il commence par insinuer l'un ou l'autre de ses pseudopodes entre les cellules de la membrane interne du vaisseau. Puis, une fois engagée dans cette étroite filière, la coulée pseudopodique pénètre peu à peu dans l'épaisseur de la paroi, entraînant à sa suite une portion de plus en plus considérable du globule. Quelques minutes se sont à peine écoulées que l'on voit poindre au dehors, comme une avant-garde au sortir d'un défilé, l'extrémité du pseudopode sous la forme d'une très petite saillie transparente, gélatineuse, parsemée de quelques fines granulations. Insensiblement, cette expansion grandit, attirant à elle la masse intérieure, tant et si bien qu'au bout d'une demi-heure environ, il se trouve qu'elle a acquis le volume ordinaire d'un leucocyte.

C'est qu'alors le corpuscule entier — cytoplasme et noyau — a traversé la membrane. Votre œil le chercherait en vain dans la cavité du vaisseau : il s'est évanoui sans y laisser la moindre trace. Mue par un passionné désir de liberté, l'insconstante cellule a délaissé pour toujours — elle le pense, du moins, — son habitat normal. Une attraction irrésistible sur laquelle nous reviendrons plus loin lui a fait déserter, pour se lancer dans l'inconnu, l'asile où du moins le vivre et le couvert lui étaient gratuitement assurés.

Quel usage va-t-elle faire de son indépendance? Quelle destinée sera désormais la sienne? Va-t-elle, lasse de ce grand

Hosted by Google

effort, jouir en paix de sa délivrance? Ou bien, au contraire, n'est-ce là qu'un premier pas vers une émancipation plus complète? Au sort modeste et tranquille qu'elle aurait encore le pouvoir de s'octroyer, la verrons-nous préférer une existence aventureuse, pleine d'agitations, de soucis et de dangers? Car Dieu sait les obstacles qui se dresseront devant elle au seuil même de sa nouvelle carrière, les embûches qu'on sèmera sur sa route, la déception qui l'attendra peut-être à sa dernière étape!

Questions ardues et complexes auxquelles on n'aurait su répondre il y a quelque vingt ans, mais que des travaux sans nombre accomplis depuis lors permettent actuellement de résoudre.

Certes, aujourd'hui même, nul n'oserait prétendre à une connaissance parfaite de la vie des leucocytes. Il n'a pas toujours été loisible d'en suivre pas à pas les mystérieux détours. Mais si le dernier chapitre de cette histoire reste encore inédit, rien n'empêche d'en tracer au moins les grandes lignes. Et ce que l'on en sait à l'heure actuelle comporte déjà un si haut intérêt, les faits révélés par des études récentes sont à la fois si étranges et si gros de conséquences pratiques, qu'il m'a paru opportun d'en donner ici une relation concise.

II

Nous avons laissé notre leucocyte vaguant, en compagnie de plusieurs autres pressés de suivre son exemple, dans les environs immédiats du vaisseau — avec l'espoir de n'y jamais rentrer. De fait, la plupart d'entre eux n'ont plus à craindre une nouvelle détention. Mais il en est, par contre, sur qui semble peser une influence maligne. Ainsi qu'un forçat évadé retombant aux mains des gendarmes, ceux-ci ne tardent pas, quoi qu'ils en veuillent, à réintégrer leur prison, la force publique étant ici représentée par le réseau des canalicules lymphatiques, dont le contenu se déverse finalement dans le grand courant sanguin. Quelques autres s'en vont à la dérive pour se perdre dans les cavités internes, quand ils ne sont pas

Hosted by Google

entraînés au dehors par le fluide visqueux que secrètent incessamment nos membranes muqueuses. D'autres, plus malheureux encore, expirent au lendemain même de leur libération. Égarés dans un milieu auquel ils ne savent point s'adapter, ils meurent sur place, et leurs cadavres décomposés deviennent la pâture des survivants.

Malgré cet important déchet, il en reste un grand nombre qui, plus vigoureux ou plus adroits que leurs infortunés compagnons, n'hésitent pas devant un *trek* hasardeux pour chercher ailleurs une contrée plus hospitalière. Rampant avec une extrême circonspection à travers les mailles de nos tissus, se coitant à la moindre alerte pour reprendre leur marche dès que la route est libre, ils s'acheminent peu à peu vers une destination lointaine.....

Durant combien de minutes, d'heures ou de jours se poursuivra ce laborieux exode? A combien de nos aventuriers sera-t-il donné d'atteindre sans malencontre le terme du voyage? Nul ne saurait le dire. Toujours est-il qu'un instant viendra où quelques-uns d'entre eux, trouvant un lieu propice pour y planter leur tente, échangeront les misères de leur existence vagabonde contre la sécurité d'un foyer.

Chez ceux-là va se produire alors, par une curieuse métamorphose, une sorte de cristallisation intérieure. Rentrant ses tentacules dont il n'aura que faire désormais, le leucocyte prendra d'abord la figure d'un fuseau; puis, un peu plus tard, celle d'un corpuscule étoilé légèrement aplati, aux rayons inégaux. A son va-et-vient perpétuel succédera en outre une stagnation complète.

Cette transmutation opérée, le leucocyte, comme tel, a cessé d'exister. Sa vie errante a pris fin. Le chemineau sans feu ni lieu est maintenant un bourgeois pacifique ayant pignon sur rue. De par sa situation nouvelle, il aura dorénavant le droit — qu'il gardera jusqu'à la fin — de figurer parmi les éléments *stables* des tissus. Et c'est ainsi que seront remplacées, au fur et à mesure de leur déchéance physiologique, les cellules *fixes* dont se compose la charpente de nos organes.

Sans doute, ces dernières, capables elles-mêmes de se mul-

Hosted by Google

tiplier, sont en état de compenser leurs pertes : mais cela seulement dans une faible mesure. En outre, il paraît certain que pour maintenir leur intégrité structurale et fonctionnelle, nos appareils ont besoin d'une immigration continue de cellules étrangères, plus jeunes et plus actives : à peu près comme ces races décadentes, infécondes, que seule peut sauver l'infusion d'un sang nouveau.

A vrai dire, cette élévation du leucocyte au rang de cellule fixe marquera le couronnement de sa carrière. C'est ainsi qu'en aucun cas il n'atteindra à la dignité d'un corpuscule nerveux ou glandulaire. Son origine plébéienne ne lui permettra point de se hausser jusqu'au faîte de la hiérarchie cellulaire. Jusqu'à la fin, l'accès du patriciat lui restera fermé, et jamais, sur la scène où se meuvent sans cesse des multitudes d'acteurs microscopiques, il ne remplira le rôle d'un premier sujet.

III

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la surprenante mobilité du globule blanc et de sa vertu plastique. A côté de ces louables qualités, il faut bien lui reconnaître un défaut, si toutefois c'en est un : celui d'une insatiable voracité.

Pour éteindre sa boulimie, tout lui est bon. Reliquats inflammatoires, détritus de cellules, fragments de fibres dégénérées, restes de pus ou de caillot, rien de cela ne lui répugne. Sa rapacité n'épargne même pas les matières les plus indigestes. Lorsque, par exemple, se présentent sur son chemin des corps étrangers tels que poussières minérales, particules charbonneuses, grains de cinabre ou de carmin injectés dans les vaisseaux ou les tissus, cette pâture inalibile ne trouve point grâce devant son féroce appétit. C'est lui encore qui blanchit nos cheveux en absorbant goulûment, quand l'âge s'appesantit sur nous, le pigment qui les colore. Aux jours de grande fringale, il va jusqu'à capturer des cellules toutes vivantes dont — cannibale renforcé — il fait immédiatement sa proie.

Mais si grossier que paraisse cet instinct, il n'en est pas

Hosted by Google

moins vrai qu'on perdrait à le supprimer. Dans les bas quartiers de Constantinople, des chiens errants, dit-on, se chargent bénévolement du service de la voirie. Or, les leucocytes, eux aussi, nous débarrassent de nos immondices. Et pour infime que soit cette besogne, nul ne s'avisera de révoquer en doute son utilité.

C'est également à leur avidité gloutonne que sont dues — on le verra plus loin — les brillantes victoires remportées par nous sur le plus terrible de nos ennemis, en des rencontres où sans eux il en serait bientôt fait de notre fragile humanité.

A la lecture des pages qui précèdent, une chose a dû vous étonner. Les faits et gestes des leucocytes s'y trouvent en effet narrés avec des détails très précis. Et cependant, est-il besoin de le dire, l'immense troupeau des globules blancs naît, vit et meurt dans une obscurité profonde.

Comment la science a-t-elle pu parvenir à déchirer le voile dont s'enveloppent, du commencement à la fin, leurs ténébreux agissements?

Antérieurement déjà, j'ai montré par quel artifice *Cohnheim* a su mettre en lumière le phénomène de l'émigration. Pour observer les stades ultérieurs de la vie leucocytaire, force a été de recourir à des méthodes moins directes qu'il serait trop long d'énumérer, mais dont la suivante mérite, à cause de sa rare ingéniosité, une mention particulière.

Qu'à l'exemple de *Ballance*, de *Sherrington*, de *Queston* et d'autres, on introduise sous la peau ou dans l'abdomen d'un animal un ou plusieurs petits appareils formés de deux lamelles de verre très minces étroitement appliquées l'une sur l'autre, mais laissant néanmoins entre elles un espace ayant au moins l'épaisseur d'un globule blanc; qu'ensuite, à divers intervalles, on examine le contenu de ces chambres transparente, et voici ce qu'alors il sera possible de constater. Entre les deux plaquettes se seront faufilées des cellules migratrices d'aspect très différent. La plupart affecteront les caractères typiques d'un leucocyte encore aussi animé de mouvements bien visibles. D'autres, en nombre plus restreint, seront déjà frappées d'une

Hosted by Google

paralysie complète, et plusieurs d'entre ces dernières auront revêtu l'aspect fusiforme ou étoilé appartenant aux cellules fines. Entre ces formes nettement accusées se dessinent des transitions insensibles.

Cela semble indiquer déjà que toutes dérivent d'un seul et même élément.

Pour savoir de façon certaine si l'élément en question est bien un leucocyte, on s'est avisé d'injecter au préalable soit dans les vaisseaux, soit au voisinage de la plaque, un liquide contenant en suspension une matière colorante solide facile à distinguer : du carmin, par exemple. Or, une exploration quelque peu attentive démontre que non seulement les corpuscules d'apparence leucocytaire, mais encore les éléments immobiles renferment dans leur intérieur des granulations colorées. Les pêcheurs norwégiens ne procèdent pas autrement quand, en vue d'une identification ultérieure, ils fixent à la fausse nageoire des jeunes saumons un anneau métallique portant une notation particulière. Lorsque, deux ou trois ans plus tard, après son excursion en haute mer, le poisson regagne les eaux des fjords, la seule présence de cette bague indicatrice trahit instantanément et infailliblement son origine.

IV

Telles sont les manifestations variées — et la série n'en est guère épuisée — par lesquelles se traduit *normalement* la puissante vitalité des cellules leucocytaires.

Plus vaste encore sera leur champ d'action lorsque des germes infectieux viendront à s'infiltrer dans le sang. Loin d'en être réduite, leur importance s'en trouvera singulièrement accrue. Ce n'est pas cependant qu'il surgisse en elles, à ce moment précis, des forces qu'elles ne possédaient point. L'invasion microbienne n'ajoutera rien à leurs anciennes aptitudes: celles-ci auront seulement à s'exercer sur une plus large échelle.

Tout d'abord, l'émigration discrète qui s'observe à l'état

Hosted by Google

normal prend ici l'ampleur d'un véritable exode. Au lieu de quelques éléments épars, des milliers et des milliers de cellules blanches perforent la membrane du vaisseau, au point de former autour d'elle un véritable manchon. De là un encombrement tel qu'une partie des globules — les vivres faisant défaut — succombe presque aussitôt à l'inanition. Leur substance se résout alors en des particules de plus en plus ténues, lesquelles, à leur tour, tombent en délitescence comme les chairs d'un cadavre abandonné.

Si encore le sacrifice de ces quelques individus assurait la conservation des autres, le sort de la communauté n'en serait point compromis : mais les survivants n'ont pas sitôt évité ce premier piège qu'ils s'exposent inconsidérément à de nouvelles hécatombes.

Vous savez, au moins de nom, ce que c'est qu'un *abcès*. Le vilain terme dont on désigne le liquide qu'il recèle est également connu de tous. Mais on ignore généralement une chose : à savoir que cette matière verdâtre, épaisse, visqueuse, à l'odeur fade ou putride — le *pus*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, — se compose à peu près uniquement d'éléments leucocytaires flottant dans une petite quantité de serum. Seulement, nous n'avons plus affaire ici à des formes exubérantes, agitées d'un mouvement incessant, mais à des globules inertes, fixes, à tout jamais rayés du nombre des vivants. Séquestrés dans un espace restreint, insuffisamment nourris, ils n'ont pu triompher de l'encombrement et de la faim. L'inanition les a tués : comme elle le fit là-bas, bien loin, sur le veld, du troupeau misérable parqué en des camps maudits.

Déjà même, pour une bonne partie d'entre eux, la déliquescence finale a commencé. De leur masse boursouflée se sont détachés des fragments grumeleux qui ne tardent point eux-mêmes à subir une fonte complète, quand ils ne sont pas happés d'emblée par d'autres leucocytes rôdant aux environs de la poche ainsi que des chacals autour d'un charnier.

Avant que ce morcellement progressif en ait fait disparaître les dernières traces, l'immonde amas de ces corps morts nous aura causé plus d'un dommage.

Hosted by Google

Par leur entassement dans la masse même de nos tissus, ils font l'office d'un corps étranger dont la pression, jointe à celle de la sérosité qui les baigne, donne lieu à une distension douloureuse. Outre cela, l'intrusion d'agents infectieux venus du dehors, parfois aussi la simple résorption des débris globulaires communiquent au liquide de l'abcès des qualités nocives occasionnant à leur tour des troubles généraux au nombre desquels il faut citer la fièvre. Aussi importe-t-il d'en obtenir au plus vite l'évacuation.

Au cas où se ferait trop attendre la rupture spontanée de la poche, il conviendra que l'instrument du chirurgien, en procurant au pus une issue immédiate, vienne mettre un terme à tous ces accidents. Qui ne connaît — à tout de moins par ouï-dire — le soulagement instantané amené par l'ouverture d'une collection purulente? Celui qui a torturé durant de longs jours et de longues nuits la lancinance d'une fluxion dentaire, celui-là pourra vous apprendre le bien-être qu'il a ressenti quand a crevé son abcès. L'incision d'une amygdalite suppurée, d'un furoncle de l'oreille, d'un dépôt phlegmoneux ne dissipe-t-elle pas, comme par enchantement, la souffrance locale et le malaise général qui l'accompagne?

En pareille occurrence, de tous les topiques dont dispose l'art de guérir, le *baume d'acier* dépasse en efficacité tous les autres. Et nonobstant la peur assez naturelle qu'il inspire, combien de patients n'en réclament-ils pas à grands cris la douloureuse mais salutaire intervention!

Il n'arrive pas toujours cependant que le contenu de l'abcès subisse une aussi fâcheuse concentration. Lorsque, par exemple, c'est une muqueuse qui suppure, la masse globulaire y trouve un dégagement facile. Mêlée aux sécrétions physiologiques, elle se répand alors sur la membrane en une nappe visqueuse et putrescible. Comme, d'autre part, les cavités muqueuses sont toutes en relation directe avec l'extérieur, cette vase gluante finit le plus souvent par s'échapper au dehors sous la forme d'un liquide à l'aspect répugnant : témoin le muco-pus dégorgé par une narine enflammée, l'expectoration d'un catarrheux, la sanie nauséabonde qui

Hosted by Google

s'écoule d'un ulcère intestinal, et d'autres encore dont on me saura gré de ne point prolonger l'énumération.

Quand elles ne sont pas immédiatement expulsées, ces excrétions malsaines deviennent très fréquemment une source d'infection, attendu que les microbes y pullulent avec une inimaginable rapidité (1). Dans ce cas, autour et plus que pour un foyer clos, il sera nécessaire ou d'assainir la surface malade ou d'en éloigner ces dangereux produits; tâche à peu près irréalisable naguère, mais qu'a rendue relativement aisée la découverte d'une foule d'agents *antiseptiques* entre lesquels nous n'avons plus qu'à choisir.

La médecine a pourtant mieux à faire que de détruire sur place ces germes infectieux. C'est bien plutôt à leur importation qu'elle devra s'opposer : et l'*asepsie*, bien autrement puissante que l'antisepsie, lui en fournira le moyen. Grâce à cette méthode nouvelle — qui se réduit en dernière analyse à des soins de propreté extraordinairement méticuleux —, nos chirurgiens modernes n'ont pour ainsi dire plus à craindre la contamination du champ opératoire. Ils n'ont plus la terreur de cet horrible pus dont la souillure, presque inévitable jadis, ouvrait la porte à toutes sortes de complications.

Je me souviens de l'époque — pas encore si lointaine — où dans l'hôpital universitaire servant à notre éducation chirurgicale, on tombait en extase devant un amputé guéri par « première intention ». Et vraiment la rareté du fait ne légitimait que trop une pareille émotion. Car en ces temps funestes, partout le pus régnait en maître, ainsi que les microbes qu'il convoyait avec lui. Ceux-ci s'étalaient en une couche invisible à la surface des murs; l'atmosphère des salles en était saturée; leur pernicieuse poussière imprégnait les pièces de pansement, le linge, la peau même du blessé; il n'était pas jusqu'aux mains du chirurgien qui ne transpor-

(1) Cette prolificité se dérobe pour ainsi dire à tout calcul. Songez en effet qu'un de ces microbes, grouillant par myriades dans le pus infecté, peut créer à lui seul, en l'espace de vingt-quatre heures, une descendance de *seize millions* d'individus.

Hosted by Google

taient inconsciemment de l'un à l'autre ce subtil poison. D'où ces *pourritures d'hôpital*, ces *résorptions purulentes*, toutes ces maladies au nom sinistre dont le premier frisson équivalait à un arrêt de mort; d'où ces contagions épouvantables qui décimaient alors les opérés et qu'heureusement la pratique régulière de l'antisepsie d'abord, de l'asepsie ensuite, a pour jamais éteintes.

V

Toutefois, on ferait tort aux leucocytes en leur attribuant toujours une aussi néfaste influence. Disons-le, à leur louange, ils ne méritent pas que des malédictions. A l'état morbide plus encore que dans les conditions normales, on les voit s'employer activement à la *réfection* de nos tissus. Qu'il s'établisse à la surface ou dans l'intérieur du corps une solution de continuité intentionnelle ou fortuite, qu'une coupure entame la peau, qu'un os devienne le siège d'une fracture, que l'ulcération s'empare d'une membrane muqueuse, ce sont les globules émigrés qui s'emploieront à réparer ces désordres. Comme s'ils obéissaient à une muette injonction, les leucocytes vagabondant aux alentours se hâtent de toute la vitesse de leurs pseudopodes vers le lieu de l'accident. Là, sans perdre une minute, ils pénètrent dans les régions atteintes pour y commencer leur œuvre réparatrice, et quelle que soit la difficulté de cette tâche, ils la tiendront pour inachevée tant que, transformés en cellules fixes, ils n'auront point réuni les bords de la plaie, ressoudé des fragments osseux, comblé le vide creusé par l'érosion.

Cette faculté précieuse a pourtant ses limites. La restauration des parties endommagées ou détruites ne sera jamais qu'imparfaite. Si peu profonde qu'elle ait été, une incision faite à la peau laissera toujours après elle une trace indélébile; de même la plaie d'un abcès guéri restera jusqu'à la fin marquée par une nodosité fibreuse. En d'autres termes, le travail des cellules leucocytaires pourra bien aboutir au nivellement d'une perte de substance, à la *cicatrisation* d'une plaie; mais

Hosted by Google

on ne doit pas attendre de lui la *reconstitution* intégrale de notre chair. Le leucocyte, si j'ose m'exprimer ainsi, rentoile ou recoud nos tissus : il ne les recrée pas.

Chose étrange, ce même corpuscule, impuissant à reconstruire sous sa forme première le plus simple des appareils, saura, le cas échéant, édifier de toutes pièces un tissu nouveau là où il n'en a jamais existé.

Vous avez sûrement entendu parler plus d'une fois de *fausses membranes*, d'*exsudats*, de *brides*, d'*adhérences* établissant des connexions plus ou moins intimes entre des organes normalement isolés. Il n'est guère, en effet, de séreuse enflammée — méninges, péritoine ou plèvre — qui ne se couvre de tels produits. A l'origine, la matière constitutive des dépôts membraniformes n'est que de la fébrine renfermant dans ses mailles un assez grand nombre de globules planes issus comme elle des vaisseaux. Eh bien! au bout d'un certain temps, cette masse sans vie va devenir un tissu régulièrement organisé, à vascularisation compliquée, parfois même pourvu d'éléments nouveaux, et cela par le fait des leucocytes.

C'est à eux — et à eux seulement — que l'on sera redevable de cette métamorphose, pour l'accomplissement de laquelle ils auront recours à un procédé très curieux, mais dont la description serait à la fois trop technique et trop longue.

En d'autres occurrences, lorsque, par exemple, on vous ramène un enfant avec une « bosse » au front, vous avez dû vous demander ce qu'il peut bien advenir du sang extravasé sous la peau, comme aussi de tout autre épanchement hémorragique formé dans une cavité profonde. Interrogez à nouveau les leucocytes et, cette fois encore, vous saurez d'eux comment ils s'y prennent pour en effectuer la résorption.

Le cas est plus épineux quand, au lieu de faire irruption dans les tissus, le sang stagne et se coagule dans l'intérieur même d'un vaisseau. Accident assez grave parce qu'en obturant la lumière du canal, il apporte à la circulation une gêne souvent considérable, et que, en outre, cela peut donner lieu à des complications emboliques dues à la disgrégation du

Hosted by Google

caillot et au transport ultérieur de ses débris dans des vaisseaux éloignés.

Encore ici, notre industrieux artisan trouvera le moyen de remédier au mal, et le procédé dont il use pour en venir à ses fins est d'une originalité telle que je ne puis me résoudre à le passer sous silence. Comme s'il s'agissait d'un dépôt de sang extravasé, les globules planes s'appliquent d'abord à construire de minuscules vaisseaux dont le réseau délicat parcourt bientôt en tous sens la masse compacte du caillot. Puis toujours par leur intermédiaire, chacun de ces canalicules s'élargit aux dépens de la substance morte qui l'entoure. De là une métamorphose graduelle du réticule primitif en un système de lacunes sanguines alimentées par la grande circulation. Peu à peu ces lacunes passent à l'état de véritables cavernes dont les cloisons séparatives disparaissent à leur tour. En fin de compte, à l'endroit primitivement occupé par le caillot il n'y a plus qu'un espace libre. Par cela même le vaisseau se trouve complètement désobstrué et le sang dès lors reprend son cours normal.

(*A suivre.*) C. VANLAIR.

Hosted by Google

LE PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME D'HANSWYCK

C'est le lundi de la Pentecôte.

Dès la pointe du jour, le branle est donné : par toutes les chaussées, à cheval, les patauds arrivent à Malines.

D'abord, le bruit des sabots de leurs robustes montures trouble le sommeil de l'ancienne ville du rythme lent de leur marche; mais, bientôt, c'est un galop précipité, martelant l'inégal pavé des rues : ce sont des paysans retardataires qui excitent leur bête, à la pensée de venir trop tard à la messe de 3 heures, — ce qui ferait perdre les bénéfices du pèlerinage.

Car les rites exigent que les cavaliers fassent trois fois le *Weg* (le chemin) avant d'assister à l'office.

Vers 2 heures du matin c'est alors la flânerie des rosses râblées, à la robe luisante comme du satin, à travers la rue Notre-Dame, la rue Haute, la porte de Bruxelles, le boulevard des Arbalétriers, le boulevard Van Beneden, l'avenue Speeck, pour revenir à l'église d'Hanswyck et recommencer le même chemin.

Les chevaux sont sans selle : les cavaliers néanmoins se roidissent dans des efforts de se tenir droit sur le dos rond. Tous rivalisent de prestance, tels des *gentlemen-ridders* aux concours hippiques, et ils ont plutôt l'air de parader dans quelque cavalcade que de faire un pèlerinage.

Leur allure dégourdie, le masque en l'air, aux yeux écarquillés où il n'y a pas l'ombre d'un recueillement pieux, leur mine réjouie contraste avec celle des pèlerins-piétons qui, le

Hosted by Google

long d'un même trottoir, sur tout le *Weg*, s'acheminent au murmure sourd des prières marmottées à voix basse.

Hommes, femmes, la tête penchée vers la terre, le dos en voûte s'avancent à pas menus, absorbés par la prière ou feignant l'être ; ils ne font guère attention aux cavaliers dont certains, excités par quelques rasades d'eau-de-vie, éperonnent de leurs gros talons les flancs des chevaux, pour les faire caracoler afin d'acquérir l'admiration des jolies Campinoises, qui, de-ci de-là, avec leurs bonnets à rubans rouges ou vert ponceau, se détachent sur l'uniformité grise de la foule; mais ce manque de piété chez les paysans en mal d'orgueil et... de conquête passe inaperçu.

Le pèlerinage se poursuit dans le même pittoresque échelonnement à travers les rues malinoises aux façades vieillotes, le long desquelles ruisselle la clarté laiteuse du soleil matinal.

. . . . . .

L'an de grâce 1895, il y avait une affluence considérable de pèlerins : l'on fêtait le millième anniversaire de la fondation de la chapelle de Notre-Dame d'Hanswyck (1).

A cette occasion, de nombreuses festivités se préparaient; un cortège historique sortirait au mois d'août, une cavalcade dont l'incomparable splendeur, le réel caractère de noble aristocratie demeure l'apanage de l'archiépiscopale ville; le secret de son succès réside en l'orgueil que nourrissent les riches bourgeois rivalisant de munificences et de faste pour les atours des leurs, qui y figurent comme princesses, monarques ou autres personnages principaux, revêtus de la tenue des époques respectives.

...A cause de cette liesse jubilaire, les pèlerins de Notre-Dame d'Hanswyck se trouvaient en complet état de grâce.

Ce lundi de la Pentecôte, donc, depuis 2 heures du matin, une animation exceptionnelle régnait aux abords de l'église.

Un service d'ordre avait été institué : des gardes-ville

(1) Cette description colorée et précise du pèlerinage malinois figurera dans le livre que prépare M. Jean Laenen, sous ce titre : IDYLLE MALINOISE.

(N. de la Réd.)

Hosted by Google

devaient interdire aux gagne-petit d'établir leurs échoppes trop près de l'église : une espèce de zone neutre était établie tout autour; les pèlerins seuls y avaient accès; aussi dès l'aube était-elle déjà noire de monde.

Des bousculades entre cette foule pieuse et les commerçants se produisaient; ceux-ci prétendaient qu'on empiétait sur le terrain pour lequel ils payaient assez cher à la ville et avec rudesse refoulaient les dévôts qui requirent l'intervention des agents de police.

Ceux-ci intervenaient bien mollement : leur sympathie balançait plutôt du côté des commerçants qui payaient de grandes pintes de *sterk* dans le cabaret voisin de l'église d'Hanswyck : *Het vervallen geveltje* (Le pignon caduc), ainsi nommé pour la décrépitude de sa façade en bois : ses cariatides avaient l'air de fléchir sous le poids de l'attique étançonné.

Bientôt le long du trottoir, de chaque côté de la rue d'Hanswyck, s'alignaient des échoppes couvertes de toile grise.

Les unes débitaient des victuailles : pistolets fourrés, saucissons, pains d'épice, pâtisseries diverses avec, en exergue sur leurs faces, l'inscription : « Souvenir de Notre-Dame d'Hanswyck, Jubilé 895-1895 » entourée de multiples fioritures en sucre blanc.

Les autres étalaient sur du papier de soie neigeuse des ex-voto, des chapelets, des livres de prières, des images pieuses avec des litanies ou des écrits liturgiques.

Aux coins de toutes les échoppes flottaient de petits drapeaux en papier, de forme triangulaire, sur lesquels, d'un côté, était représentée l'église d'Hanswyck et de l'autre l'image de la miraculeuse madone.

On les achetait chez des colporteurs disséminés parmi la foule. Ils les détachaient avec précaution de la paille qui, en guise de pelote, entourait une gaule qu'ils promenaient triomphalement sur l'épaule.

Ces petits drapeaux foisonnaient : leurs triangles de papier grisâtre flottaient partout.

Chaque pèlerin à cheval les piquait aux œillères de sa monture, avant de commencer le pèlerinage.

Hosted by Google

Au quart de 3 heures, une foule compacte envahissait la moitié de la rue d'Hanswyck; vers la porte de Louvain, se tenaient les chevaux : une cinquantaine de rosses râblées, serrées très près les unes contre les autres.

Montés de patauds endimanchés de blouses bleu de Prusse, les chevaux avec leurs croupes brunes, châtaines ou noires, lisses et luisantes comme du satin, formaient un ensemble très pittoresque.

Ils se tenaient, la tête penchée vers le sol, immobiles, aux allures imprégnées de la pose recueillie de l'ambiance.

Un silence lourd planait, secoué par l'aigre voix des cloches sonnées à coup précipités.

3 heures ! Le moment de l'ouverture de l'église était proche.

Il y eut un remous formidable : on venait d'ouvrir un des vantaux de la large porte en chêne sculpté du temple de la miraculeuse vierge d'Hanswyck.

Mille personnes s'engouffraient sous le porche noyé de pénombre bleue. L'on se pressait, se piétinait, s'écrasait littéralement, sous la pression violente des pèlerins aux derniers rangs, avides d'occuper une meilleure place.

Les échoppes vacillaient, menaçaient de chavirer, et leurs propriétaires, la plupart de gros gaillards, avaient énormément de peine à neutraliser la force du flot tumultueux de la foule : le dos rond, les mains accrochées aux tréteaux qui supportaient l'étal de leurs boutiques, ils s'arcboutaient.

Comme les vagues, qui se heurtent contre les brise-lames, perdent soudainement leur puissance, s'éparpillent, languissamment déferlent, et au bout de quelques secondes meurent, le flot humain, qui rencontrait un obstacle, se divisait, expirait bientôt dans une bousculade fugace...

La porte de l'église s'était ouverte toute grande et la foule, à présent, s'écoulait avec lenteur; dans les moindres coins, jusqu'aux confessionnaux s'entassaient des pèlerins, au risque de détériorer les éternelles sculptures; autour des colonnes, l'entassement des gens était plus compact : les mouvements corporels y devenaient impossibles; il fallait demeurer inerte,

Hosted by Google

avec la seule flexion de tête possible vers le milieu de la nef principale où s'érigeait la madone d'Hanswyck, piédestallisée de fleurs et de plantes ornementales.

Elle était vêtue de ses meilleurs atours : un manteau de velours mauve ouvert sur une robe de satin beige broché; une couronne d'argent lourde de pierres précieuses la coiffait; posée très avant sur le front, elle accroissait de la sorte la rondeur joufflue du visage de bois enduit d'un vernis pers très luisant auquel, selon la légende, jamais un atome de poussière n'adhère.

Le manteau était ourlé de saphirs, de topazes et d'améthystes qui s'alternaient avec exactitude tout le long d'une double rangée; le devant de la robe était tendu de malines, sous lesquelles l'éclat des gemmes paraissait terni.

Ainsi parée, elle trônait au faîte d'un monceau de fleurs multicolores et de plantes innombrables, circulairement amoncelées.

Tout autour, large d'un demi-mètre, une espèce de sentier était aménagé; un grillage de fer, rivé dans les dalles, défendait son accès direct contre la poussée de la foule.

Il était réservé aux pèlerins impotents qui suivent les extrêmes normes de se traîner à genoux au moins trois fois autour de ce sentier.

Cette année, ils étaient très nombreux.

Afin d'éviter des accidents, ils devaient entrer par la sacristie, où le bedeau et ses acolytes inscrivaient leurs nom et adresse, leur donnaient un numéro d'ordre au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

Ils restaient isolés jusqu'à la fin de la première messe.

Cette année jubilaire il y en avait une bonne cinquantaine.

Aussi la sacristie, de dimension restreinte, était-elle quasi insuffisante à les contenir tous.

L'on voyait des boiteux, des bancals, des paralytiques, des béquillards, la plupart des gens de campagne, des paysannes tordues de rhumatisme, des hommes aux membres ankylosés, tous se mouvant avec peine.

Cette même piété qui les réunissait provoquait une sympa-

Hosted by Google

thie mutuelle ; ils se sentaient la foi plus forte, et cette communion à la même œuvre suscitait un accroissement de leurs espoirs ..

Il leur était loisible de les communiquer, car il y eut encore quelques minutes avant le commencement de la messe.

« Alors, le plus complet silence devait être observé; les pèlerins en général, et surtout les estropiés, ceux qui escomptaient un soulagement à leurs maux, désirant une guérison radicale immédiate, devaient se recueillir plus profondément afin que leur cœur soit saintement emperlé de la douce rosée de la grâce... » selon les termes de l'exhortation faite par le curé d'Hanswyck, du haut de la chaire de vérité...

Sitôt que la sonnette avait tintinnabulé, tout bruit cessait.

Un mystérieux silence tombait C'était d'une effrayante grandeur à voir l'entassement de cette multitude baignée d un clair-obscur bleuâtre, sur lequel, çà et là, le soleil de par la coupole plaquait des taches d'argent pâle.

Chacun s'efforçait de suspendre la vie physique au profit de l'intensité de la vie intérieure, et conquis par un même élan de transports dévots, les gens paraissaient transfigurés. Les regards de ces milliers d'yeux convergeaient tous vers Notre-Dame d'Hanswyck.

Au milieu de la rotonde, la munificence de ses atours chatoyait, sa joaillerie scintillait, aveuglante sous la clarté vive de cette belle matinée de mai.

Et le cramoisi des géraniums, le mauve des iris, la neige des lys, les perles des muguets, les gouttelettes de sang des fleurs de bruyères, parmi des agaves, des fougères ou autres plantes ornementales y acquirent toute la beauté de leurs teintes, quelque peu gâtée cependant par les grosses virgules d'or des cierges disséminés tout autour de ce parterre improvisé.

Dans la rue d'Hanswyck aussi, le silence profond régnait : les abords de l'église étaient d'ailleurs inaccessibles ; du côté de la porte de Louvain se tenaient les chevaux et du côté de la rue Notre-Dame stagnait le trop-plein de la foule qui ne pouvait pas se caser dans le vaisseau trop étroit de l'église.

Mais le spectacle ici respirait moins d'harmonie ; trop vio-

Hosted by Google

lemment éclairé, l'œil artiste distinguait une hideuse dissemblance, l'accoutrement grotesque, l'expression vulgaire de la plupart des pèlerins; néanmoins, l'impression désagréable se trouvait atténuée à la vue des superbes chevaux à la robe luisante qui, de par leur immobilité, semblaient la création d'une œuvre de quelque Titan de la statuaire; la pose hiératique des cavaliers à la figure glabre, aux traits massifs d'une structure de colosses, sous l'ample blouse azur, réveillait des réminiscences mythologiques.

Et l'esprit longtemps se complaisait à des analyses minutieuses. . . . . .

... La messe était finie : soudain, le tableau changeait. Devant la foule qui sortait de l'église, lentement, sans secousses ni bousculades cette fois-ci, les chevaux rétrogradaient, dociles, jusqu'à la porte de Louvain, pour être reconduits à leurs villages respectifs.

La foule étant partie, à l'intérieur de l'église le cortège des pèlerins éclopés s'ébranlait; ils sortaient de la sacristie à la queue leu leu, d'après le numéro d'ordre que le bedeau leur avait désigné.

Ils prenaient place sur des chaises expressément rangées pour eux, quatre à quatre, près de la chaire de vérité.

Deux femmes étaient préposées à cette besogne : deux laiderons d'une quarantaine d'années, à la face ratatinée, au nez camus sur lequel oscillait un bésicle; des créatures de cauchemar, seules trouvables dans les églises des vieilles villes. Le corps, désespérément plat, était gainé d'une robe unie de mérinos roux; à même les cheveux plaquait un bonnet de rubans noirs dont les brides de soie fauve flottaient sur le dos au va-et-vient fébrile de leurs pieds chaussés de feutres.

... Bientôt tous les pèlerins impotents étaient casés.

Deux enfants de chœur apportaient un énorme plat de cuivre agrémenté de décorations ouvragées à même le métal.

De toute la force de leurs jeunes biceps, ils le hissaient sur un escabeau dissimulé entre les plantes qui entouraient la statue de la miraculeuse madone.

De là commençait la traînée des pèlerins...

Hosted by Google

Le suisse, immobile, s'y tenait, tout près, sa hallebarde au pied. Ses yeux semblaient rivés à la monnaie qu'à chaque tour les cagots jetaient dans le plateau.

Sur rangs de deux, distants d'environ un mètre, d'aucuns les mains jointes au-dessus de la tête ou se frappant la poitrine à plusieurs reprises après l'ébauche d'innombrables signes de croix; d'autres, incapables de tenir le torse droit, s'appuyant sur les mains; tous se traînaient à genoux, trois fois autour du parterre improvisé au milieu duquel s'érigeait la madone miraculeuse de Notre-Dame d'Hanswyck.

Alors, malgré le vif désir de continuer la pratique pieuse, ils devaient céder la place à d'autres, attendant de nouveau leur tour à recommencer...

Le suisse, toujours immuable, se tenait à la même place, et les serviteurs du bedeau, de la même voix flûtée, appelaient les numéros d'ordre, du même geste de pantin, levaient et descendaient le bras pour faire venir les « suivants ». . . . . .

Au dehors, la physionomie de la rue d'Hanswyck était tout autre que tantôt.

L'on s'occupait des préparatifs de la procession qui, vers 11 heures, parcourrait les rues principales de la ville; les échoppes étaient démolies; des balayeurs nettoyaient les pavés; les habitants déployaient des drapeaux aux couleurs nationales ou papales; les façades se bariolaient peu à peu des teintes criardes de morceaux de percaline tendus sur le rebord des fenêtres; des repasseuses s'acheminaient, portant avec précaution des robes de fillettes, toutes empesées, blanches comme de la neige; impatientes, ce jour-là, les mères attendaient pour procéder à la toilette de leurs bambins qui paradaient dans la procession, et tout ce monde, hâtif, fiévreux contrastait avec les pèlerins-piétons — peu nombreux encore, il est vrai — qui marchaient le long du même trottoir, sur tout le parcours du pèlerinage de la miraculeuse madone Notre-Dame d'Hanswyck à Malines...

JEAN LAENEN.

Hosted by Google

UN CINQUANTENAIRE

LÉON TOLSTOÏ

Le plus grand écrivain russe de la seconde moitié du XIXe siècle — la première se glorifiant de Pouchkine et de Gogol — vient d'être le héros d'une commémoration à laquelle s'est associée toute la Russie intellectuelle. C'est, en effet, le 13 septembre 1852 que Léon Tolstoï débuta dans les lettres. Peu de carrières ont été aussi pleines et d'une activité aussi mouvementée et aussi multiple.

Depuis quelques années la réputation de l'écrivain est devenue universelle et il le doit peut-être moins à son talent d'écrivain de premier ordre qu'à son tempérament d'apôtre, qui a fait voir en lui, bien à tort, un de ces penseurs dont la parole ébranle le monde. Sans donner dans ce travers à la mode — car il est des modes en littérature et en philosophie comme ailleurs —, on ne peut s'empêcher d'admirer, outre les mérites littéraires de Tolstoï, son profond désintéressement, la fermeté de son caractère et l'admirable unité de sa vie, qui se reflète dans ses œuvres. C'est cette unité que nous voulons faire ressortir en une brève analyse de ses productions.

Dès ses premières œuvres, on voit apparaître ces deux traits distinctifs : la recherche du bien et du vrai, l'amour du peuple. Dans la *Matinée d'un propriétaire,* sa première nouvelle, il nous montre un tout jeune homme qui veut faire le bonheur de ses paysans et faute de savoir s'y prendre, voit ses meilleures intentions méconnues et échoue complètement. Le bien

Hosted by Google

n'est pas facile à faire et demande un long apprentissage : c'est une note qui reviendra souvent dans son œuvre.

Engagé dans la carrière des armes, il ne se laisse pas éblouir par la gloire militaire, et dans ses récits d'expéditions au Caucase, comme dans ses épisodes du siège de Sébastopol, il dépouille la guerre de sa poésie et la montre dans toute sa triste réalité : c'est ce qu'ont fait Erckmann et Chatrian, mais l'écrivain russe l'emporte doublement sur eux, et par le génie et parce qu'il parle de ce qu'il a vu et éprouvé.

Son amour du peuple éclate dans la profonde sympathie qu'il témoigne à ces héros obscurs qui supportent sans murmurer les rudes épreuves du siège et meurent stoïquement.

Aussi, lorsqu'il quitta le service militaire, désireux de se rapprocher du peuple et de contribuer à son émancipation intellectuelle — l'émancipation matérielle venait d'être proclamée : c'était en 1861 — songea-t-il à se fixer dans sa propriété de *Yasnaïa Poliana*, dans le gouvernement de Tver et à y fonder une école, où il enseigna lui-même, assisté de maîtres qui se conformaient à sa méthode. Il nous a transmis, en un volume portant pour titre le nom ci-dessus, le résultat de ses expériences en matière pédagogique. Il s'y livre à une critique pleine d'humour du pédantisme allemand et adopte pour principe dominant l'absence de toute contrainte, l'adaptation de l'enseignement à la nature de l'enfant et celle du programme aux vrais besoins du peuple. En général son livre renferme beaucoup d'idées justes, poussées parfois à l'extrême, selon la nature de l'auteur. Pour compléter son œuvre, il a composé toute une série de petits livres de lecture, où il a su renoncer à toute prétention d'art et de littérature, pour se mettre à la portée de ses simples lecteurs.

C'est au sein de cette retraite, qu'il composa son roman, ou plutôt son épopée intitulée *Guerre et paix*, où il fait revivre toute une époque féconde en événements, le règne d'Alexandre Ier. Ici nous le voyons considérer la guerre avec le même esprit critique que dans ses premières compositions, mais appliqué à un plus vaste théâtre et à l'ensemble des opérations militaires. Comme il raille les géniales combinai-

Hosted by Google

sons des grands hommes de guerre, en nous montrant ce que ces dispositions savamment élaborées deviennent dans la pratique, au feu, où chacun se tire d'affaire comme il peut, où tout dépend de la bravoure du soldat et du sang-froid de l'officier, tandis que les états-majors ne savent trop ce que deviennent leurs détachements! Et toujours cette même horreur de la boucherie se dégage de ses récits de bataille, et plus peut-être que les tableaux de carnage, nous fait frissonner cette scène de tout un bataillon se baignant dans une mare, où cet amas grouillant de corps nus arrache au prince André cette réflexion : « chair à canon! »

Ce prince André personnifie d'abord les illusions de gloire qui hantent le cerveau du jeune officier, lequel rêve d'accomplir quelque action d'éclat. Ces illusions s'évanouissent après une grave blessure reçue à la déroute d'Austerlitz. Quand, lors de l'invasion française, il reprendra du service, ce sera seulement l'idée du devoir qui l'inspirera et, cette fois, il refusera une place dans l'état-major, pour rester dans les rangs de « l'armée grise », la ligne. Il mourra ensuite des blessures reçues à la bataille de Borodino.

Mais ce qui nous fait mieux sentir le néant des rêves de gloire, c'est l'épisode de ce pauvre petit Pierre Rostof, un gamin de 15 ans, tout fier d'aller au feu, et qui, dès le début de l'action, gît sanglant, la tête traversée d'une balle. — Il y a un épisode identique dans un de ses récits du Caucase. — Voilà des tableaux qui font voir sous son véritable aspect, cette horrible guerre, qui fait le désespoir des mères!

* * *

C'est dans *Guerre et paix* que Tolstoï pose le problème dont il poursuivra désormais la solution dans tous ses ouvrages : quel est le but de la vie? Il l'incarne en quelque sorte dans son principal personnage, Pierre Besoukhof, fils naturel d'un grand seigneur, qui le fait élever comme un gentilhomme. Pierre a rapporté d'un long séjour à l'étranger des idées qui scandalisent les gens de son monde : il cite le *Contrat social* et

Hosted by Google

exprime d'étranges idées sur la Révolution; mais ce n'est qu'un trait de naïveté juvénile qui ne tire pas à conséquence et ces profondes considérations ne l'empêchent pas de prendre part aux plaisirs et aux extravagances de la jeunesse aristocratique.

Son père l'ayant reconnu à son lit de mort et l'ayant fait son héritier universel, Pierre se lance dans le tourbillon de la vie du monde, qui l'étourdit sans le satisfaire; il fait un sot mariage avec une beauté aristocratique, lequel aboutit à une séparation, après qu'il a grièvement blessé en duel l'amant de sa femme. C'est alors que, attendant dans une station de la poste qu'on lui procure des chevaux, il se pose cette question du but de la vie, sans y trouver une réponse. Un vieillard, qui l'observait, lui adresse la parole : c'est un ardent propagandiste de la franc-maçonnerie. Il connaît de réputation le comte Besoukhof et n'hésite pas à lui reprocher sa manière de vivre et à l'exhorter à changer de conduite. Le moment était favorable : Pierre se laisse toucher et, d'incrédule, il devient croyant en Dieu. Revenu à Saint-Pétersbourg, il se fait recevoir franc-maçon. Dans son ardeur de néophyte, Pierre fait toute espèce de beaux plans de vie exemplaire; il doit faire le bonheur de ceux qui dépendent de lui : il émancipera ses paysans. Mais encore une fois, ne fait pas le bien qui veut : il faut savoir s'y prendre. Ses intendants lui expliquent qu'il doit d'abord mettre ses affaires en ordre, et comme il est incapable de s'en occuper, elles sont fort embrouillées. Les mesures qu'il ordonne pour le bien de ses paysans, il n'est pas à même d'en assurer personnellement l'exécution; de sorte que, mal conçues et mal appliquées, elles tournent à leur détriment. Cependant ses subordonnés l'induisent en erreur en lui organisant comme une réduction du voyage de Catherine en Tauride : on lui montre partout les villageois heureux et chantant ses louanges.

Comme Pierre n'a pas réussi à vivre réellement et non théoriquement cette existence nouvelle qu'il rêvait, il ne tarde pas à reprendre son ancien train de vie. Mais il n'y trouve aucune satisfaction et cette même éternelle question : « A quoi bon vivre? Pourquoi? » le poursuit au milieu des plaisirs. Il en arrive à

Hosted by Google

noyer dans le vin ses préoccupations : « se sauver de la vie », s'oublier est tout ce qu'il cherche.

L'invasion de la Russie par Napoléon vient tirer Pierre de sa torpeur : le patriotisme s'éveille en lui et son imagination vagabonde lui persuade qu'il est appelé à sauver son pays. Après l'abandon de Moscou, il reste dans cette ville, déguisé en paysan, dans l'espoir de trouver une occasion de tuer le conquérant. Arrêté comme suspect, il est conduit avec d'autres au poteau d'exécution, mais il est gracié après avoir vu fusiller ses compagnons d'infortune. On le retient prisonnier, et il trouve tout à coup cet apaisement qu'il cherchait en vain depuis si longtemps et où il arrive, grâce aux affres de la mort qu'il vient d'éprouver, aux privations qu'il endure, enfin à cette espèce de communion où il entre avec le peuple en la personne de Platon Karataïef, un de ses compagnons de captivité. En ce Platon, Tolstoï a résumé les meilleures qualités du paysan russe : son endurance, sa résignation, non pas morne, mais presque goguenarde, avec un fond de mélancolie pourtant ; son habileté à se débrouiller en toute espèce de situations, son caractère sociable et sa serviabilité, sa langue colorée, humoristique, lardée de proverbes et de jeux de mots. La philosophie du paysan se communique à son aristocratique compagnon. Bien que captif, il se sent libre, restant toujours maître de son *moi* intérieur ; sa captivité même le dégage de toute espèce de préoccupations sur la manière d'arranger son existence. Il lui semble que la vie se suffit à elle-même comme but et que le bonheur est en l'homme lui-même. Plus tard, il se rappela cette captivité comme l'époque la plus heureuse de sa vie.

Délivré par un détachement de partisans, il fit une longue maladie, après laquelle il ressentit la double volupté de la convalescence et de la liberté — d'autant plus complète, qu'il venait d'apprendre que la mort avait dénoué le lien officiel qui l'attachait encore à sa femme. Au sortir de la captivité et de la maladie, la liberté de se mouvoir, d'agir, d'organiser sa vie comme il l'entendait, lui parut un moment un but suffisant à la vie. Mais l'amour de la charmante Nathalie — c'était la pre-

Hosted by Google

mière fois qu'il éprouvait un sentiment sérieux — vient lui faire envisager un bonheur tout autre.

Le voici marié : heureux époux et heureux père, est-il enfin fixé? Non, son esprit inquiet ne trouve pas tous ses apaisements dans les joies familiales, et nous le voyons, à la fin de l'ouvrage, s'occuper d'affaires politiques, prendre part à des conciliabules secrets qui le conduiront en Sibérie, comme impliqué dans le complot des Décabristes. Le livre ne va pas jusqu'à ce dénouement, mais nous savons que l'auteur a songé à une continuation dans ce genre.

Ainsi, Pierre a passé tour à tour par l'incrédulité superficielle du jeune âge, le plaisir, la philanthropie, le patriotisme, la joie de la vie et de la liberté reconquises, l'amour, la famille, la politique, et sa carrière se termine par le même point d'interrogation par où elle a commencé. L'auteur, que nous sentons derrière la personnalité de Pierre, cherche encore toujours sa voie.

Et il pose à nouveau la même question dans l'ouvrage qu'il a publié ensuite, *Anna Karénina*, un roman de moindre envergure, mais d'une analyse psychologique plus profonde. L'héroïne de ce roman, entraînée par sa passion pour le comte Vronsky, brave les jugements du monde et quitte son mari pour vivre avec celui qu'elle aime. Mais la situation fausse dans laquelle elle s'est placée ne tarde pas à lui rendre la vie intolérable et elle se suicide dans un accès de jalousie.

Mais là n'est pas tout l'intérêt du roman dans lequel l'auteur a entrecroisé les fils de l'histoire de trois ménages : l'un, irrégulier; l'autre où le mari est un viveur et un débauché ; enfin, un ménage modèle, où la jalousie du mari, au lieu de scènes d'un tragique shakspearien, ne donne lieu qu'à des incidents comiques. Au point de vue de l'histoire des idées de l'auteur, c'est ce jaloux, Lévine, un bien brave homme d'ailleurs, qui est le principal personnage. Lui aussi cherche un but, un sens à la vie, et, à la fin du récit, il le trouve tout à coup, rien qu'à entendre quelques paroles prononcées par un paysan. La foi toute simple de l'homme du peuple, la « foi du charbonnier », comme nous disons, suffit à remplir l'existence, à lui donner un sens profond, un but désirable.

Hosted by Google

Et ici nous arrivons à un tournant de la vie de Tolstoï, et non pas seulement de l'homme moral, mais de l'écrivain. Ce livre fut terminé en 1876 et désormais l'artiste fut mort en lui. Il méprise le rôle de l'écrivain comme artiste et renie toutes ses œuvres antérieures. Selon lui, on ne doit écrire que pour propager des idées utiles à l'humanité et la forme n'est qu'une vaine recherche. Tout ce qu'il a écrit depuis s'est ressenti de cette théorie : on n'y voit plus la main du grand artiste. Une seule de ses œuvres postérieures, la *Puissance des ténèbres*, se trouva être, malgré lui, une œuvre d'art, parce que ce qui fait la grandeur de ce drame, c'est précisément son effrayant réalisme. Mais tout le reste est écrit tellement quellement et son dernier roman, *Résurrection*, non seulement est bien inférieur à ses autres œuvres, mais même il manque de portée. Préoccupé de la thèse psychique, il ne s'aperçoit pas que ces persécutés de la politique, qu'il traite en personnages accessoires, attirent bien autrement l'attention du lecteur que l'expiation de son héros, expiation qui reste d'ailleurs incomplète, parce que l'auteur ne voulait pas aboutir au mariage, qui lui paraît un péché de plus, comme nous le montrerons plus loin. Quant aux prisonniers politiques, sa théorie de la non-résistance au mal ne lui permet pas de s'intéresser à eux. Il l'a, du reste, déclaré ouvertement ailleurs.

* * *

La « foi du charbonnier » n'a pas retenu longtemps cet esprit inquiet. Dans son ouvrage intitulé *Ma confession*, il avoue qu'il a tout fait pour devenir un chrétien pratiquant comme les simples qui l'entouraient; mais son esprit cultivé s'est refusé à se prêter longtemps à toutes ces cérémonies, qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer comme des puérilités. Il a donc fini par abandonner la religion orthodoxe pour s'en tenir purement et simplement à l'Évangile; mais encore n'a-t-il pu l'admettre tout entier et à force d'élaguer ce qui lui semblait superflu, il a fini par réduire sa religion à quelques versets. Il ne s'est pas contenté d'ailleurs d'une attitude pas-

Hosted by Google

sive à l'égard de ce qu'il abandonnait. Dans sa *Résurrection*, il ridiculise les cérémonies du culte orthodoxe, entre autres la consécration, ce qui lui a valu une excommunication qui a fait grand bruit, mais qui, heureusement, n'a pas eu de conséquences fâcheuses pour celui qui en était l'objet.

Les trois principaux points de la doctrine à laquelle Tolstoï s'est définitivement arrêté, sont : la non-résistance au mal, l'assistance du prochain et le mépris de la chair. Le premier consiste dans l'application de ces versets du Sermon sur la montagne :

« Et moi je vous dis de ne point résister au mal : mais si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre.

« Et si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, donnez-lui encore votre manteau. »

C'est en vertu de ce principe qu'il prêche le refus du service militaire : on ne doit pas employer la violence, même pour repousser l'envahisseur du sol de la patrie. Jusqu'à quel extrême il pousse cette idée de non-résistance, on peut le voir dans son conte le *Filleul*, publié en 1886 : ce filleul, s'étant rendu chez le personnage mystérieux qui est son parrain, voit de loin, par un artifice magique, un brigand sur le point de tuer sa mère, et il tue le brigand. Son parrain — quelque personnage céleste — lui montre alors combien il a eu tort d'intervenir : il voit sa mère, un an après, qui pleure à chaudes larmes sur ses péchés, en s'écriant : « Si le brigand m'avait tuée il y a un an, je n'aurais pas commis tous ces péchés. » Et l'assassin, tué sur le coup, n'ayant pas pu racheter ses péchés par le repentir, c'est ledit filleul qui devra les expier pour lui.

Il n'est pas moins extrême dans sa manière d'envisager l'assistance que l'on doit au prochain.

Nous avons déjà signalé cette idée si juste de Tolstoï de la difficulté qu'il y a à faire le bien. Dans une brochure d'une centaine de pages, intitulée *Que devons-nous faire?* il nous initie à toutes les déconvenues qu'il a éprouvées en essayant de secourir les misérables. Et il en arrive à la conclusion que

Hosted by Google

l'exemple seul et l'aide personnelle donnée d'égal à égal peuvent être utiles. Le premier devoir de celui qui veut aider son semblable doit être de ne pas l'exploiter en profitant de son travail — même contre rémunération : il faut faire de ses propres mains tout ce que l'on peut faire soi-même. Tolstoï n'a pu donner en tous points l'exemple de sa doctrine, en pousser l'application jusqu'à l'extrême limite, par suite de considérations de famille; mais il l'a fait au moins en tant que cela dépendait de lui : se contentant de l'ordinaire du paysan, s'habillant comme lui, se livrant, dans la mesure de ses forces, aux mêmes travaux.

* * *

Ce que l'écrivain tourné à l'ascète pense des rapports entre les sexes, il nous l'a fait savoir par sa nouvelle la *Sonate de Kreutzer*. Et comme s'il craignait de ne pas avoir été suffisamment compris, il a ajouté à la fable, en guise de morale, une « postface », où il dit entre autres :

« L'idéal du chrétien est le service de Dieu et du prochain; or, l'amour charnel, le mariage est le service de soi-même, et en suite de cela, il est, en tout cas, un empêchement au service de Dieu et du prochain, et par conséquent, au point de vue chrétien, une chute, un péché. »

Il y en a trente pages comme cela.

On n'est pas plus « père de l'Église »; mais les pères de l'Église étaient de leur temps. Aujourd'hui, nous devons nous dire que les doctrines d'humilité, de renoncement, d'austérités ont eu des siècles et le consentement général pour faire leurs preuves et qu'elles ont abouti à une déplorable banqueroute. Toutes les prédications austères invitant l'homme à se dépouiller de sa nature, à mépriser les jouissances matérielles, à martyriser son corps, cet obstacle à la perfection, n'ont pas réussi à le transformer et n'ont souvent abouti qu'à ajouter l'hypocrisie au vice, ou pis encore à pousser au dévergondage pour avoir voulu trop violenter la nature. De même, ce précepte évangélique de non-résistance n'a pas été généralement

Hosted by Google

suivi, parce qu'il présumait trop de la nature humaine, et s'il avait été adopté par les meilleurs, il n'eût été pour les pires qu'un encouragement au mal : il n'y a déjà, sans cette doctrine, que trop de non-résistance issue de notre lâcheté. Un bel exemple des résultats obtenus sous ce rapport par la prédication de l'Évangile, ç'a été ce qui s'est passé avec nombre de malheureuses peuplades sauvages : elles ont réussi à repousser l'envahisseur jusqu'à leur conversion ; mais une fois qu'elles ont eu accepté les leçons des missionnaires, lorsque leur nature sauvage eut été pliée aux doctrines de l'obéissance, aux volontés de Dieu, elles ont été livrées sans défense à l'exploitation et à la ruine et elles ont disparu rapidement.

On connaît l'odyssée de ces malheureux *Doukhobors,* que leurs convictions forcèrent à s'expatrier de Russie, pour se soustraire au service militaire. Nous lisions dernièrement une longue correspondance qui donnait force détails sur leur vie au Canada, où ils se sont établis. On a commencé par tromper indignement ces malheureux, en leur cédant des terres fort peu propres à la culture. Mais la population de là-bas ne s'est pas montrée meilleure que les agents d'émigration. Il paraît que ces pacifiques sont volés par tout le monde, traqués, battus, souvent dépouillés de leurs salaires, parce que leurs principes, conformes à la doctrine de Tolstoï, ne leur permettent pas de réclamer en justice. La correspondance en question signalait leur présence comme une cause de démoralisation pour leurs voisins : cette idée qu'on ne devait pas se gêner avec des gens qui se laissaient faire, finissait par faire chanceler les plus honnêtes.

Dans ce que dit Tolstoï de l'aide personnelle, du refus de recourir aux services d'autrui, il y a une grave erreur en ce qui concerne le devoir des intelligents vis-à-vis de la masse. Le beau service que les Newton, les Pasteur, les Berthelot eussent rendus à l'humanité s'ils eussent préparé eux-mêmes leurs aliments, lavé leur linge et rapetassé leurs chaussettes, au lieu de se livrer à leurs recherches scientifiques. Et ce qui est vrai des grands savants ne l'est pas moins des gens simplement instruits. N'est-ce pas pitié de voir ces jeunes gens intelligents

Hosted by Google

— heureusement peu nombreux — qui, se laissant égarer par les doctrines de l'écrivain russe, gaspillent misérablement et inutilement leur existence sans profit pour personne. On a vu se fonder en Russie des colonies de tolstoïstes, qui vivent tous, hommes et femmes, de leur travail manuel, les hommes cultivant, les femmes les aidant et faisant tous les travaux du ménage; le tout, naturellement, plus mal que les gens habitués à cette vie. Écrasés par ce labeur d'un genre si différent que celui auquel ils s'étaient préparés, ces hommes doivent renoncer à toute culture ultérieure de leur intelligence et vivre uniquement de la vie matérielle. Pourquoi ce gaspillage du capital intellectuel amassé? Et à qui profite ce sacrifice?

Se ravaler au niveau matériel et moral des masses déprimées par les nécessités de la vie, là n'est pas le devoir de l'élite intellectuelle : elle doit utiliser son intelligence et son instruction à leur relèvement, les servir en qualité d'instituteurs, de médecins, d'avocats, de juges, d'ingénieurs, d'agronomes surtout dans un pays avant tout agricole.

On a plaisanté, avec juste raison, Tolstoï, lorsqu'il allait, conduisant lui-même la charrue, labourer le champ d'un paysan malade. Ce service, un autre eût pu le rendre; au besoin, un homme à sa solde. Mais le vrai service à rendre en l'espèce, pour un grand propriétaire comme l'était Tolstoï — et cela nous ne croyons pas qu'il l'ait fait, car nous n'en avons jamais entendu parler —, c'est de devenir un agronome à la fois instruit et pratique, faisant prospérer ses cultures par d'heureuses innovations, et d'engager, par son exemple, les villageois à l'imiter. Un tel homme, même s'il ne songe qu'à son intérêt personnel, devient le bienfaiteur de tout un canton. C'est le devoir du grand propriétaire; sa seule raison d'être; mais ce devoir a été déserté par la plupart des grands propriétaires russes : aussi se sont-ils ruinés en masse et le niveau du savoir agricole populaire est-il resté fort bas. Mais partout où s'est rencontré un bon agronome, une exploitation agricole intelligente, le peuple des alentours a progressé matériellement et intellectuellement. De tels hommes — je pourrais ici citer des noms connus de toute la Russie — sont les véri-

Hosted by Google

tables pionniers du progrès parmi les populations rurales, tandis que le mysticisme arriéré de Tolstoï n'aurait pu que les pousser dans une voie fausse, si ces doctrines avaient trouvé de l'écho parmi elles. Mais on ne refait pas l'histoire de l'humanité et la voix de ce nouveau prophète de l'ascétisme, venu vingt-cinq siècles après Bouddha et dix-neuf après le Christ, restera *vox clamans in deserto.*

Et qu'a-t-il besoin de cette renommée de penseur dont on veut absolument auréoler sa personnalité suffisamment glorieuse sans cela? Ne reste-t-il pas un grand écrivain, un profond connaisseur de l'âme humaine, l'auteur de chefs-d'œuvre qui continueront à charmer les loisirs des générations à venir et à éveiller en elles le sentiment de la beauté artistique? Et sous l'écrivain — si je puis m'exprimer ainsi — ne s'accordera-t-on pas à reconnaître une âme généreuse, un cœur sensible aux souffrances des autres, et disposé à tout pour leur venir en aide — on l'a bien vu lors des famines — sympathique même dans ses erreurs, parce que la cause en était pure?

Mais un penseur, dans le sens d'un homme dont les doctrines contribueraient au bien, au progrès de l'humanité?

Non! mille fois non!

EUGÈNE HINS.

Hosted by Google

L'ART ET LA VIE [1]

V

La fonction de l'art en fait en quelque sorte une *hygiène* individuelle et sociale, ou, si l'on préfère, une religion — une religion pessimiste, créant loin des hostiles réalités une vie d'idéales jouissances détournant vers le rêve toutes les forces qui fatalement avorteraient dans l'action. C'est ainsi, je crois, qu'il faut comprendre le caractère religieux de l'art.

Il est donc très naturel qu'il se soit confondu longtemps avec la pensée religieuse elle-même, quand cette pensée était vivante, en accord intime avec les besoins des sociétés et des individus. L'art ne s'est point séparé des religions; ce sont elles, en réalité, qui se sont séparées de lui en se constituant en orthodoxies, c'est-à-dire en prétendant devenir immuables à jamais, en se cristallisant, en hiératisant leurs symboles, en se transformant en instruments d'oppression morale et sociale.

Ce n'est pas que cette tendance à l'orthodoxisme ne se soit fréquemment manifestée dans l'art. De nos jours, principalement, de nombreuses tentatives ont été faites dans ce sens. Mais l'absence d'une communauté d'opinions et d'une forte discipline chez les artistes ont toujours produit l'heureux avortement de ces tentatives. C'est pourquoi cette tendance à constituer des églises s'est traduite surtout à côté de l'art, dans les doctrines esthétiques et critiques. En effet, c'est elle que

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 août 1902.

Hosted by Google

nous allons constamment reconnaître comme caractère fondamental de tout dogmatisme artistique. La théorie d'un idéal immuable et universel, critère absolu, prototype des choses réelles, commune mesure de toutes beautés — chère à l'école néo-platonicienne — correspond directement aux besoins orthodoxes de principes absolus et permanents. Elle se complète dans ce sens par les théories contemporaines de l'*art éducateur*, lesquelles prétendent donner à la classe des artistes une autorité morale considérable et transformer son activité propre en activité de direction sociale.

Or, de même que la constitution des religions en orthodoxies les détourne de leur fonction vraie, la constitution de l'art en orthodoxie contredit catégoriquement sa nature et sa mission. Elle est toujours funeste et c'est elle que nous combattrons sous le prétexte du dogmatisme artistique.

***

En vertu même de sa fonction, disions-nous, l'art doit s'adapter intimement à ses ambiances. Cette adaptation est logique. L'art n'est pas une panacée universelle. Chaque individu, chaque classe sociale, chaque race et chaque civilisation, étant contrarié dans son expansion vitale d'une façon différente, il est nécessaire et rationnel que l'hygiène esthétique prenne, avec chaque cas particulier, un caractère particulier. Nous arrivons ainsi à fonder, sur de nouvelles bases, la théorie célèbre du *milieu*.

Cette théorie, que l'école historique de Taine s'est appliquée à défendre par une argumentation spéciale, a été niée fréquemment. On a renversé le rapport qu'elle établissait. Ce n'est point l'artiste qui reflète son ambiance en ses œuvres, a-t-on prétendu. Si la concordance existe, c'est que, au contraire, l'ambiance a subi l'influence de l'artiste. Le génie serait donc solitaire et créateur des multiples éléments de son art; tout, chez lui, idées, sentiments, expressions, porterait la forte empreinte de sa personnalité. En un mot, le grand artiste apprêterait un « surhomme ». « Ce sont les hommes de génie,

Hosted by Google

écrit M. Winiarski (1), qui donnent la direction aux foules, car ces hommes de race supérieure *peuvent découvrir des vérités toutes nouvelles,* indépendantes des limites étroites du développement de la foule. Il est évident que la poésie et l'art véritables ne sont que les produits du génie et du talent; si dans tous les autres domaines, la foule a quelque importance, ici elle n'en a aucune. Privée du génie, elle serait condamnée à piétiner sur place, et réduite à l'immobilisme des fourmilières. »

Pour reconnaître une semblable théorie, il faut admettre que l'art est, par destination naturelle, un instrument d'éducation des masses; il faut admettre aussi que le déterminisme absolu est une pure illusion philosophique. Cette doctrine, ainsi que toutes les doctrines idéalistes, du reste, est en contradiction avec les faits eux-mêmes et dans la complète impossibilité d'en offrir une explication.

Elle se fonde sur de simples apparences. En apparence, l'artiste est libre. Il peut œuvrer sans s'inquiéter des sentiments et des passions de ses contemporains, n'entretenir aucun commerce avec eux, s'isoler en sa tour d'ivoire. Ainsi son œuvre traduira uniquement son individualité; elle en sera l'éloquente affirmation. Mais que vaudra-t-elle, cette œuvre? Possédons-nous un critère absolu pour l'apprécier? Et qui donc apprécie réellement les œuvres et les individualités? Il est évident que c'est la foule elle-même, ou tout au moins l'élite de cette foule. C'est elle qui donne les attributs du génie à certains artistes et les refuse à d'autres. Un artiste aurait beau se proclamer génial; si sa voix ne suscite aucun écho, il sera considéré comme un orgueilleux ou un grotesque. Or, puisque c'est l'opinion commune qui reconnaît le génie, on se demande de quelle façon la foule, le public ou l'élite peuvent juger de la grandeur de « vérités toutes nouvelles ». Le critère d'une vérité, quel est-il? Une autre vérité, sans doute. Il est donc nécessaire que la foule ou l'élite de cette foule soit déjà en possession de vérités absolues qui puissent servir de bases

(1) « Une nouvelle théorie de l'homme de génie » (*Humanité nouvelle*, 1900).

Hosted by Google

à ses jugements. Or, si l'on admet cela, que devient la haute mission de l'homme de génie? Absolument nulle, puisqu'elle se réduit à apprendre aux masses ce qu'elles savent déjà. « Les grandes époques littéraires, écrit plus justement M. Gaston Boissier, donnent une forme aux idées ; elles ne les créent point. »

Voyons les faits eux-mêmes, car les théories sont vraiment trop commodes. Quelles sont donc les vérités absolues et neuves exprimées par un Rubens, un Raphaël, un Buonarotti, un Rembrand, un Beethoven? Et par un Balzac, un Flaubert, un Verlaine, un Wagner? Baudelaire, a-t-on dit, a créé un « frisson » nouveau, mais un frisson n'est pas, que je sache, une idée. Et Flaubert n'a-t-il point visé à rendre son art impersonnel et non moralisateur? Et pourquoi donc les « vérités » contenues dans telle œuvre géniale contredisent-elles les « vérités » contenues dans telle autre, non moins géniale? Concilier donc Rubens et Fra Angelico, Jordaens et Le Pérugin, les « vérités » grecques et les « vérités » médiévales!

Le génie, dit-on, ne reçoit d'impulsions que de lui-même. Une œuvre grande est toujours sincère. Mais la personnalité de l'artiste n'est pas exceptionnelle. Elle est parallèle à celle de ses contemporains. Le « moi » d'un homme est un composé dont aucun élément n'est unique. Les individus d'une même race, participant à une même civilisation, ont des caractères généraux identiques; ils ont subi les mêmes influences naturelles et sociales. Seules les séparent les anomalies physiques ou mentales et les conditions particulières où ils se trouvent : éducation, fortune, profession, etc.

Il est donc rationnel de considérer l'artiste, non comme un homme « providentiel », mais comme un être en complet accord avec ses ambiances. Plus cet accord est intime, plus l'artiste est grand. « Le génie, selon la définition d'Emerson, est un homme dont les éléments constituants existent à l'état diffus dans tous les membres de la société au milieu de laquelle il est né. »

Mais une objection se présente, qu'il est utile de réfuter.

Hosted by Google

Les grands maîtres, ou plutôt certains grands maîtres, apparaissent bien réellement comme des novateurs. Leur siècle ne se reconnaît pas en eux, les nie et les persécute souvent. Ils ne deviennent célèbres que longtemps après leur mort, quand leurs œuvres ont étendu leur influence. Ils seraient donc de véritables créateurs, et la théorie du milieu rencontrerait ici la contradiction des faits mêmes.

Une telle objection est fondée, mais les conclusions n'en sont pas aussi légitimes qu'on pourrait le croire. Si le grand artiste a dû, fréquemment, briser les moules anciens, renouveler les idées et les expressions, c'est qu'il est arrivé, à certains moments, que l'art s'est hiératisé, qu'il a vécu d'une vie artificielle. Tandis que les ambiances évoluaient lentement, des artistes, croyant avoir découvert quelque type impérissable de beauté, quelque idéal absolu, s'en inspiraient uniquement, tournant le dos au siècle, commettant des œuvres conventionnelles et fausses. En rompant avec les traditions qui voulaient se perpétuer, les grands maîtres, prétendûment novateurs, ne firent que restituer à l'art sa sincérité, que rétablir la relation — un instant compromise — entre les œuvres et les ambiances nouvelles. On comprend que cette tâche fût toujours de nature à provoquer les antipathies et les insultes des gens intéressés à maintenir l'ancien état des choses.

Est-ce à dire que certains génies ne furent point réellement en avance sur leurs temps? Non, mais ils n'ont point fait l'éducation esthétique de la foule. *Ce n'est point l'art, c'est la vie elle-même qui se charge de cette éducation.* Si cette foule a fini par admirer les travaux de ces grands hommes, ce n'est pas qu'ils aient créé en elle les éléments d'une compréhension favorable. Il y a là simple « rencontre », et cette rencontre s'explique par le mode d'évolution des sociétés humaines. L'artiste, individu isolé, doué d'une grande sensibilité ou d'un degré supérieur de réflexion, évolue plus rapidement que les masses. Le progrès est individuel avant de devenir général. Les variations des milieux commencent par se refléter dans les consciences des hommes placés aux plus hauts échelons de l'hiérarchie sociale. Puis elles sont perçues successivement par

Hosted by Google

les couches inférieures, non point par influences d'une classe sur une autre, mais par la fatalité même de l'évolution. Il y a là un simple phénomène de « parallélisme ». Le fait que la foule n'accepte pas indistinctement *toutes* les idées qui naissent dans les cerveaux de l'élite est une preuve de ce parallélisme. On comprend pourquoi le génie réellement en avance sur son siècle ne se voit pas rendre justice; il s'adresse à un milieu hostile; son art ne possède encore aucune fonction. Celle-ci ne deviendra précise et vraie que lorsque la foule aura, pour son compte, rencontré cette phase de son évolution à laquelle correspondent les œuvres de ce génie. En un mot, on peut prétendre que les grands hommes et l'élite intellectuelle sont *les premiers expérimentateurs des idées*, non leurs créateurs mêmes.

***

Taine, dans sa magistrale « Philosophie de l'art » a développé sous tous ses aspects la théorie du milieu. Il a mis puissamment en relief la vertu explicative du critérium qu'elle édicte. Il a montré que la « grandeur » des œuvres est le fruit d'une sélection, le résultat d'un « commun jugement ». « D'abord, les contemporains de l'artiste se sont réunis pour le juger, et cette opinion à laquelle tant d'esprits, de tempéraments et d'éducations différentes ont concouru, est considérable parce que les insuffisances de chaque goût individuel ont été comblées par la diversité des autres goûts ; les préjugés, en se combattant, se balancent et cette compensation mutuelle et continue amène peu à peu l'opinion finale plus près de la vérité. Cela fait, un autre siècle a commencé, muni d'un esprit nouveau, puis, après celui-ci, un autre; chacun d'eux a revisé le procès pendant ; chacun d'eux l'a revisé à son point de vue; ce sont là autant de rectifications profondes et de confirmations puissantes. »

Il est utile d'insister sur la qualité particulière du critère historique. Il n'a de valeur, en effet, qu'entre les mains du philosophe et de l'historien. Son application ne peut être faite que dans le seul but d'expliquer les phénomènes généraux de

Hosted by Google

l'art. Au point de vue individuel, son importance est absolument nulle. Les valeurs reconnues à certaines œuvres par le jugement commun sont fausses en tant que valeurs individuelles. Les critiques commettent d'habitude une confusion regrettable : hypnotisés par les grands noms du passé, ils perdent de vue l'exacte signification de la sélection artistique et prétendent imposer l'importance historique comme importance actuelle et individuelle. Or, s'il est évident que l'*Odyssée*, par exemple, est historiquement supérieure à *Madame Bovary* ou à *Germinal*, il est vrai, cependant, que son mérite actuel est très faible. L'épopée d'Homère procure certainement, à un homme d'aujourd'hui, des émotions moins fortes que le roman de Flaubert ou celui de Zola. Ce qui peut survivre d'une production ancienne, c'est son fonds d'idées générales. Elle ne s'adapte que d'une façon très lâche aux sentiments nouveaux. La plupart de ses éléments originaux perdent leur signification et n'ont plus, dans les mains de l'historien, qu'une simple valeur documentaire. Ce fonds d'idées générales, la moindre des œuvres actuelles peut l'exprimer aussi heureusement que l'œuvre ancienne, en y ajoutant l'intérêt puissant de sa complète concordance avec les sensibilités modernes. Les œuvres meurent comme les hommes et les civilisations. Prétendre en perpétuer l'admiration, c'est en créer toujours une compréhension fausse ou artificielle. « Tous les prophètes disparus, les poètes, les grands connaissants, ne nous apprennent plus sur nous-mêmes que peu de chose. Les plus suaves et les plus profonds sont nécessairement loin de nous par quelque côté capital de leur esprit... Tous ces grands hommes n'éveillent plus rien en nous, si ce n'est l'idée d'une beauté anéantie. Ils ne sont plus d'accord avec nos sentiments ; ils ne peuvent satisfaire aucun de nos espoirs ; ils ne sont plus pour nous des confidents intimes. Et tandis que toute leur noblesse ne réussit plus aujourd'hui à nous toucher au plus profond de notre cœur, le moins digne et le moins fervent de nos amis est capable de nous émouvoir, à tout moment, par les quelques paroles maladroites qu'il prononce, qui ne sont pas formées avec un art parfait, mais qui évoquent notre atmosphère, notre existence

Hosted by Google

et nos soucis, les paysages de nos régions, notre invisible amour et nos passions banales (1) ! »

Nous ne comprenons plus les œuvres du passé spontanément, et toute l'érudition moderne ne parvient pas à leur restituer exactement leur pouvoir émotif. Elles sont des choses mortes. Un seul de leurs éléments garde encore presque complètement sa primitive puissance : la forme, et c'est à ce seul point de vue qu'elles peuvent surpasser les productions contemporaines. L'admiration des œuvres du passé s'adresse presque uniquement à leur expression matérielle, non à leur esprit. En un temple grec, nous sentons la beauté de la ligne ; en un tableau de Rembrand, nous apprécions la science du clair-obscur ; si nous ne possédons pas un tempérament foncièrement flamand, Rubens nous apparaîtra uniquement avec ses qualités de coloriste puissant. Mais si grande que soit la science des maîtres anciens, jugés par nos sensibilités d'aujourd'hui, il leur manque toujours quelque chose d'intime et d'éloquent.

C'est pourquoi il n'est pas juste d'écraser le présent sous le poids du passé. Celui-ci offre d'excellents modèles, mais ils ne peuvent s'employer que pour l'éducation matérielle de l'artiste. Lorsque les professeurs d'art et les critiques prétendent aller au delà, ils créent une admiration purement conventionnelle, une sorte d'hypocrisie esthétique. Tout dogmatisme, du reste, provoque toujours dans le public l'insincérité ; il impose un critère purement intellectuel, une « formule », et juger selon des formules, non d'après des émotions, est juger faussement. « Le grand malheur des gens — dit quelque part Tolstoï — ce n'est pas que les hommes vivent sottement, c'est qu'ils ne vivent pas selon leur propre conscience. Les hommes substituent à leur conscience propre une autre qu'ils croient plus haute que la leur. Et comme ils n'ont pas la force de vivre suivant une conscience supérieure à la leur, ils ne vivent ni suivant celle-là ni suivant la leur, et ainsi ils vivent sans con-

(1) SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, conférence de la *Libre esthétique*, 1901. *La rédemption par l'art.*

Hosted by Google

science. » Il est aussi beaucoup d'hommes qui admirent sans conscience, croyant l'opinion des autres supérieure à leur opinion personnelle. Ils s'inquiètent des appréciations émises par les critiques, s'efforcent d'y conformer les leurs, d'être émus en présence des œuvres louées, de refouler leurs sentiments en face des œuvres condamnées. Ils finissent par être dupes de leur respect des jugements d'autrui et par devenir absolument incapables de posséder encore une opinion personnelle.

C'est pourquoi il est bon de répéter sans cesse que les valeurs générales n'ont aucune importance au point de vue individuel. Toutes les opinions artistiques se valent, pourvu qu'elles soient sincères; elles sont toutes légitimes. Une émotion ne se discute pas : elle est ou n'est point. Tout homme a droit à une appréciation particulière des œuvres, au même titre qu'il a droit à sa propre individualité, puisque cette appréciation est la traduction même de cette individualité.

Cependant, la critique nie catégoriquement ce principe de tolérance. Elle a la constante prétention d'imposer aux arts ses théories *a priori,* de leur donner leur vraie direction. Est-il étonnant que le résultat en soit toujours mauvais? qu'il soit de créer des œuvres vides, artificielles, et de fausser complètement l'idée de leur fonction réelle?

***

L'importance exagérée qu'a prise de nos jours la critique est une nuisance pour la vie artistique. Elle tend constamment à lui dérober sa qualité la plus haute : sa sincérité, à créer une compréhension fausse et conventionnelle des œuvres. La critique a outrepassé son rôle en prétendant sortir du rang secondaire que lui assignait sa mission. Elle a voulu dicter la loi aux artistes, leur montrer la voie, devenir un instrument de direction. Elle s'est développée dans le sens du dogmatisme. Or, une telle attitude — si elle répond à certains intérêts — est en contradiction avec les conclusions d'une esthétique réaliste, fondée sur les faits; elle est le résultat d'erreurs fâcheuses de méthode.

Hosted by Google

L'erreur de la grande majorité des critiques est de se croire appelés à « juger » les œuvres. Presque tous se donnent ce même but. Ils ont la prétention de distinguer le bon du mauvais, l'excellent du médiocre, et leur effort se dépense à cette seule besogne. Ils décomposent les œuvres avec une minutieuse précision, en révèlent mathématiquement la formule, déterminent l'exacte valeur de chaque élément, fixent leur degré de beauté. Ils établissent doctrinalement des hiérarchies de génies et de talents, parlent au nom de la postérité avec la plus belle assurance du monde.

Certes, on ne peut refuser au critique le droit de formuler ses opinions, de prendre part à ce « commun jugement » qui intervient dans la sélection des œuvres. Mais, ce faisant, il devrait convenir du caractère purement individuel de ses impressions. Or, il se refuse à cet aveu; il se persuade de l'absolue valeur de ses jugements. Toute discussion l'irrite, toute contradiction devient à ses yeux indice de préjugé, de mauvaise foi ou d'ignorance.

Cette prétention à l'infaillibilité, sur quoi donc se base-t-elle? La philosophie et la physiologie de l'art fournissent-elles des conclusions qui l'autorisent? Aucune, ce semble. Le dogmatisme, du reste, témoigne contre lui-même. Quel est, en effet, le spectacle offert par les critiques? Une opposition perpétuelle d'opinions. Il n'est pas deux juges entièrement d'accord sur la valeur d'une même œuvre, celle-ci fût-elle d'un véritable génie. Tout a été admiré et tout a été condamné, et si l'on devait considérer comme étant du mauvais art toutes les œuvres jugées telles par les critiques, il n'en resterait plus une seule digne d'admiration.

Quand la critique était encore en sa période de formation, on a pu croire que ces divergences de vues étaient le fait de vices de raisonnements et d'erreurs de méthode. Longtemps, on a espéré découvrir quelque système type, ayant une base absolument scientifique, capable de s'imposer universellement et d'unifier toutes les conceptions esthétiques. Mais cette recherche fut faite si souvent et par de si grands esprits qu'on est en droit, aujourd'hui, de considérer la diversité d'opinion

Hosted by Google

comme une vérité que la philosophie de l'art démontre par son impuissance même à en nier la rationalité.

Cette impuissance signifie donc qu'il n'est point de vérité esthétique absolue, immuable, mais uniquement des vérités relatives. La perception des jouissances artistiques prend une tonalité différente pour chacun, selon le tempérament et les dispositions de chacun. La beauté, étant émotion et non fait intellectuel, sa seule vérité est d'être sentie, sa seule vérité est sa réalité.

On pourrait objecter, pour justifier l'autorité de la critique, que l'art possède des règles précises qu'on ne peut violer impunément. Une œuvre peut présenter des incorrections, une statue pêcher par l'ignorance anatomique, une symphonie contredire les principes essentiels de la science harmonique, un roman manquer d'exactitude d'observation. La critique n'a-t-elle point la liberté de signaler dogmatiquement ces incorrections?

Certes, elle a cette liberté. Mais remarquez que la plus entière soumission aux règles grammaticales de l'art ne produit pas la beauté; elle en est une condition, non un élément. Une œuvre parfaitement correcte n'est point nécessairement belle, tandis qu'une autre, naïve, gauche, grossière, peut émouvoir profondément. Gœthe signale, dans les *Conversations*, de véritables erreurs grammaticales dans l'*École d'Athènes*, le *Miracle de Boldène*, l'*Apollon du Belvédère* et le *Laocoon*. Les condamnera-t-on donc par ce seul fait? Le critère basé sur la correction reste forcément incomplet et sans application générale. Il est un critère d'école d'art, dont il faut se garder d'abuser, car son résultat ordinaire est de conduire à la virtuosité pure. Son emploi n'est légitime que lorsqu'il s'agit de juger des œuvres de débutants.

Rationnellement, la critique doit se développer en *compréhension*, non en dogmatisme, se fonder sur les faits eux-mêmes, sans s'égarer en d'hypothétiques théories nées, d'habitude, de la généralisation imprudente d'opinions individuelles. Elle ne doit ni discuter ni juger, mais constater et expliquer, et abandonner sa prétention outrecuidante d'être un phare pour les

Hosted by Google

artistes. Loin d'enseigner, elle doit écouter et apprendre, recueillir l'enseignement des œuvres et en dégager la signification vitale.

Le principe de cette critique en compréhension est celui-là que nie la critique dogmatique : la relativité du beau. Son caractère est essentiellement historique. Toute l'histoire de l'art affirme l'excellence d'une telle conception, et cette conception seule permet une compréhension logique du passé. En face des faits artistiques anciens, les critiques contemporains prétendent juger avec leur esprit, leur sensibilité et leurs théories d'hommes modernes. Ils semblent ne pas apercevoir les vices d'une telle méthode. Avec la plus belle tranquillité du monde, ils revisent les arrêts d'autrefois, fouillent les cimetières de l'art avec la conviction intime qu'ils ont à remplir une grande tâche de justiciers, tirent tel écrivain de l'ombre pour y replonger tel autre, et font, surtout, montre d'érudition.

Appliquée aux œuvres actuelles, la critique ne peut perdre son caractère historique. Il est nécessaire, pour elle, que le rapport de l'œuvre et du milieu se soit traduit par des faits précis. En présence d'une production nouvelle, non encore reconnue comme possédant une fonction réelle, elle doit s'abstenir de conclure, sinon elle s'égare fatalement et ses avis n'ont qu'une valeur hypothétique.

Mais, objectera-t-on, puisque cette critique rend compte des phénomènes artistiques quand ils sont devenus des certitudes, puisqu'il n'est point dans sa nature de prévoir ou de réglementer, elle est donc inutile! C'est là l'objection produite maintes fois contre la méthode de Taine. « Taine semble ignorer absolument, écrit M. Durand de Gros, que la science d'observation, à laquelle il attache une importance exclusive, n'a de raison d'être et de véritable utilité que par les applications techniques auxquelles elle est susceptible de se prêter. Dévoiler à l'art son but légitime, son but naturel et normal, et lui faire connaître les meilleures voies pour l'atteindre, tel n'est-il point le légitime objet d'une théorie de l'art, et pourrait-elle en avoir un autre? »

Hosted by Google

Si l'on place dans l'art même la raison de la critique, une telle objection est fondée. Mais c'est là, précisément, l'erreur généralement commise. On ne dirige point l'art vrai avec des théories; un écrivain peut, jusqu'un certain point, servir un mouvement particulier, le vulgariser, mais non le créer de toutes pièces. Si les critiques se trouvent parfois en accord avec les œuvres de leur époque, il faut y voir une influence de ces œuvres sur leurs doctrines, et ce rapport est certes plus compréhensible que le rapport inverse.

Le but de la critique n'est pas dans l'art même. Il n'est pas esthétique, mais psychologique et social. Une œuvre n'est pas uniquement un assemblage plus ou moins ingénieux de lignes, de couleurs, de sons ou de mots; elle est quelque chose de vivant, quelque chose d'humain, et c'est cette signification humaine que doit percevoir la critique. L'enseignement de l'art est précieux à plus d'un titre pour le philosophe, le sociologue, l'historien. L'observation directe des individus et des milieux reste toujours imparfaite de quelque façon; elle s'arrête forcément aux aspects extérieurs et superficiels. La vie intime des cerveaux et des consciences se manifeste à elle avec des caractères fort peu précis et souvent trompeurs. Au contraire, l'observation des phénomènes artistiques met complètement à nu les pensées et les passions, fait pénétrer au plus profond des consciences, dévoile les plus secrètes aspirations. Elle est un des plus délicats et des plus puissants instruments d'enquête sociale. « Les grandes nations, a dit fort justement Ruskin, écrivent leur autobiographie en trois livres : le livre de leurs actions, le livre de leurs paroles et celui de leur art. Mais de ces trois livres, le dernier seul est tout à fait digne de foi. Les actes d'une nation peuvent être triomphants par sa bonne fortune, et ses paroles puissantes par le génie de quelques-uns seulement de ses enfants. Mais son art ne l'est que par le don commun et les sympathies communes de la race. »

La valeur de la théorie de l'adaptation de l'œuvre à l'individu et au milieu est double : l'ambiance explique l'œuvre, l'œuvre explique l'ambiance. Le succès d'un genre, d'une

Hosted by Google

école, d'une production isolée, est toujours caractéristique d'un état réel des sentimentalités et d'une préoccupation particulière des esprits. L'art fournit tous les éléments d'une science de la vie, et c'est le rôle de la critique de recueillir l'enseignement qu'il donne.

On comprend qu'une telle fonction, utile mais secondaire, ne satisfasse point l'orgueil démesuré des critiques. Elle ne répond point non plus à leurs intérêts. C'est pourquoi l'activité critique, dédaignant toute méthode, a pris le caractère d'une exploitation de l'art. Elle a mis à profit les préjugés du public et la faiblesse des artistes avec une habileté extrême. S'emparant de l'éducation esthétique, de la direction des institutions créées pour l'encouragement et le développement de l'art, accaparant tous les moyens de communication entre l'artiste et la foule, elle en est arrivée, de nos temps, à faire partout la loi et à créer l'illusion qu'elle est importante et nécessaire. On peut assurer que l'existence de cet organisme parasite est la cause principale du malaise et de l'insincérité de l'art contemporain.

Mais si, comme dit Hégel, « il n'y a de rationnel que ce qui se réalise », ces accaparements de la critique doivent posséder une signification particulière et pouvoir s'expliquer — je ne dis point se justifier — par autre chose qu'une pure question d'intérêts ou de vanité. Le dogmatisme doit puiser sa force de résistance ailleurs que dans l'art même, et traduire des préoccupations plus puissantes que les préoccupations purement esthétiques. En effet, l'autorité de la critique ne vient pas d'elle-même; elle vient du dehors. Elle traduit, dans toute sa force, la tendance moraliste, et c'est jusqu'à cette tendance qu'il est nécessaire de remonter pour expliquer réellement cette autorité.

(*A suivre.*) LÉON WÉRY.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Ce mois a vu d'étranges choses. Deux congrès ont siégé à Namur quasi simultanément et, dans cette ville morte, où il n'y a que des prêtres et des collèges et pensionnats, il était d'assez bonne logique que l'un et l'autre tinssent leurs assises ; le premier, en effet, s'occupait de dévotion et le second d'enseignement; le premier était le congrès eucharistique et le second, le congrès des instituteurs.

Il me semble qu'on n'a pas suffisamment appuyé sur l'ironie de ce contraste. D'une part, le faste ecclésiastique dans tout son étalage, une longue théorie de dignitaires de l'Église paradant dans des rues fleuries, fleurdelisées d'étendards, sous des arcs de triomphe massifs où la bienvenue était inscrite; M. Woeste, M. Kurth, M. Carton de Wiart, représentant les puissances humaines dans l'ordre politique et même dans l'ordre moral; M. Brunetière invité et s'excusant avec emphase; des grandes dames et des grands seigneurs, tout comme au moyen âge, s'honorant de ce côte à côte avec la mitre et la crosse. D'autre part, quelques centaines de braves et petites gens, que nul ne remarquait ni ne saluait, se glissant presque timidement à travers des rues plutôt hostiles, vers un local quelconque, où le soleil les rôtissait pendant qu'ils délibéraient sur le sort de notre instruction civique.

Voilà où nous en sommes en l'an de grâce 1902. Les triomphateurs de 1879 sont les humiliés, les ostracisés de l'heure présente; le sacerdoce a relevé le front et il prime la laïcité. En Espagne, on s'imagine difficilement ce spectacle anachronique; en Belgique, on le voit et on ne songe plus à s'en étonner.

J'entends déjà dire que c'est la faute au libéralisme. Est-ce la peine de réfuter ce vieux mensonge? Le libéralisme s'est, en partie, ruiné pour l'instituteur. Il lui a sacrifié ses intérêts de groupe, parce qu'il confondait sa mission avec les plus hauts

Hosted by Google

devoirs de la nation. S'il l'a desservi, c'est à force de bonté, en le désarmant un peu pour les luttes ultérieures, en l'amollissant, en le gorgeant de faveurs et d'égards de toute sorte.

Pourtant, l'instituteur ne lui a pas gardé un souvenir bien reconnaissant du passé. Il est vrai que de 1879 à 1902, il a su ce qu'il en coûtait d'être guindé au Capitole et de triompher, tout comme Pétrarque chez les Romains. La couronne qu'on lui avait mise sur la tête est devenue promptement une couronne d'épines. Il est encore de ces *outlaws* qui paient d'une misère imméritée le triste honneur d'avoir été qualifiés par M. Van Humbeek de « pionniers de la civilisation ».

Et, une fois 1884 arrivé, on s'est peut-être trop désintéressé de ces amis de la veille. A part quelques villes, qui ont organisé la résistance scolaire, qui donc a fait sérieusement campagne avec les maîtres d'école? Est-ce que vous voyez les hommes politiques mêlés à leurs délibérations? A Namur, un seul député daigna assister à leur congrès, et ce fut un député socialiste; pourtant, la chasse n'était pas ouverte, et il s'agissait de sacrifier quarante-huit heures à une idée qui a été l'idée libérale pendant quarante-huit ans.

Voilà d'amères constatations; je les fais sans hésiter, dussé-je déplaire à quelques-uns et avoir l'air de servir de vieilles rancunes. Si nos amis l'avaient voulu, s'ils le voulaient encore sérieusement, l'armée des instituteurs ne serait pas une aile gauche de l'armée socialiste; la même politique, qui, en matière sociale, a réussi à nous aliéner les masses anonymes des travailleurs manuels, ne pouvait pas ne pas aboutir à éloigner de nos chimères individualistes les travailleurs intellectuels du rang le plus infime.

Et regardez-y bien ! Comment nos adversaires catholiques s'y prennent-ils, eux ? Ils ont leurs milices, qui sont le clergé d'abord, les zélateurs laïques ensuite, avec l'interminable cortège des enfants, des jeunes gens et des jeunes filles, des hommes faits et jusqu'aux vieillards massés dans les ouvroirs, les patronages, les corporations, les *bonds*, etc. Se passe-t-il un seul jour, sans que des rapports affectueux soient entretenus entre les chefs de corps et ces simples soldats, sans que cette puissante hiérarchie soit consolidée et comme électrisée par

Hosted by Google

des contacts fervents ? Voilà des exemples qu'il serait bon de méditer, qu'il serait meilleur de suivre.

A Namur, si j'en crois et mes yeux (j'y fus, mais chez les instituteurs, il est vrai) et les comptes rendus des journaux, la même fraternisation s'est opérée au sein du congrès eucharistique. L'idée même de ce congrès me paraît une savante trouvaille. On s'était réuni pour débattre tant d'intérêts, ou généraux ou locaux, ou intellectuels ou professionnels ! Mais de se réunir pour disserter sur les meilleures méthodes d'adoration, voilà qui eût étonné Bossuet et enchanté Fénelon ! Un peu de mysticisme, surtout chez les femmes, beaucoup de visées humaines, surtout chez les hommes, ont dû constituer l'alliage du précieux métal en fusion ; mais il est indéniable qu'il y avait un peu d'or dans le creuset, l'opération terminée.

Cet or ne sera pas perdu ; il servira à consolider une puissance déjà vieille et jamais sérieusement ébranlée en Belgique. La foi chrétienne y a-t-elle gagné ? Autre plaid, comme on disait jadis. La foi est en perpétuelle décroissance ; c'est une plante rare et précieuse, qui ne fleurit plus guère que sur les sommets ; notre fange la décourage et la tue. Où donc est le temps où Pascal se convertissait à deux reprises, où Rancé avait de terribles visions, où, dans les familles catholiques, on lisait la Bible le soir, sous la lampe, comme chez les Bossuet, où l'on se passionnait, jusqu'à la lettre de cachet, pour ou contre la grâce janséniste, pour ou contre le quiétisme si peu quiet de M^me^ Guyon ?

Notre religion est devenue un formalisme, et M. Woeste, paraît-il, a fulminé contre cela à la façon des prophètes de l'ancienne Loi. Il a bien fait, mais était-ce la peine qu'il s'époumonnât, lui, qui sait de vieille expérience le peu de prix qu'une sincérité d'âme, agenouillée et comme abîmée devant l'autel, peut avoir pour le triomphe de son parti ? Il est vrai qu'un prochain congrès de jeunes gardes, ou d'autres milices, lui fournira la matière d'une exhortation plus efficace ; ainsi seront conciliés en lui une fois de plus un respectable scrupule de religion (reconquise plutôt qu'héritée, si je ne m'abuse) et un sentiment très nécessaire d'ambition qui jamais n'a fléchi.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Une histoire de la littérature française. — L'histoire littéraire d'un peuple, comme son histoire politique et sociale, est-elle jamais écrite définitivement? Est-ce que chacune des grandes conceptions philosophiques, qui ont coloré diversement les âmes curieuses d'idées générales, n'ont pas projeté un reflet nouveau sur les annales nationales, et, par conséquent, sur les chefs-d'œuvre où se fixent les aspirations collectives?

En ce sens donc, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de livre où soit analysé, d'une façon excluant les retouches, le trésor de rêves et de pensées dont s'enorgueillit la France. Mais en un autre sens, plus concret et plus relatif, il est possible, et il est infiniment souhaitable, que nous possédions un travail de compilation intelligente, où, sous un angle personnel, avec un souci de continuité, d'élégance et de finesse, soit exprimé ce qu'à la mesure des lettrés il est bon de retenir sur chacun des grands écrivains, sur chacune des écoles, sur chacun des courants littéraires dont est constituée la littérature française. Et ce travail a été fait, et il est, quoique un peu compact en ses douze cents pages, à la portée de tout étudiant sérieux.

Son auteur, M. Lanson, est un des trois ou quatre hommes de France qui savent le mieux leur langue et qui ont fréquenté le plus assidûment toutes les époques et tous les lieux de Gaule où la beauté s'est épanouie. Il n'a pas voulu rédiger un manuel (il n'en manque pas), ni, d'autre part, se contenter d'une vue générale, prise de très haut et noyant dans les lointains d'un quasi infini tous les détails pour ne respecter et ne retracer que les lignes cardinales. Les détails sont la vie d'un tel ouvrage, et il n'y a que de savoir les choisir et les enchâsser. Mais ils ne peuvent se soustraire sans détriment à certaine subordination, qui est le secret d'une belle ordonnance. Et ce secret, M. Lanson le possède; en le lisant, on aperçoit toujours la belle ligne d'un raisonnement qui se déploie avec rectitude, et les exemples, les citations ne sont jamais comme une végétation parasite qui viendrait recouvrir et dissimuler le tronc vigoureux.

C'est en cela surtout que son *Histoire* est supérieurement neuve et intéressante; elle l'est aussi par l'art de rajeunir de vieilles vérités, quand elles en valent la peine, de leur substituer des vues à soi, quand elles n'ont servi qu'un préjugé de critique. Prenez les pages consacrées à Corneille, et vous n'y trouverez pas une redite. Les caractères des héros sont définis par l'époque où vivait le grand

Hosted by Google

homme, et l'opposition entre sa génération et celle de Racine éclaire excellemment les contrastes qu'on relève entre leurs psychologies, le premier porté à peindre des femmes qui sont presque des hommes et qui raisonnent leur conduite, le second dévirilisant les caractères et sacrifiant tout à l'impulsivité, comme il convient à un temps sans héroïsme individuel ni révolte contre la règle, enfin rétablie. S'agit-il de nous peindre les scrupules littéraires de Corneille, on nous dira qu'il « n'avait pas la vanité contente, mais la vanité inquiète », et s'agit-il de faire justice de cette légende invétérée, qui lui attribue plus de vérité historique qu'à Racine, on prouvera qu'il y a confusion entre l'*histoire* et la *politique* et que le goût de celle-ci, très réel et très marqué dans les pièces romaines de Corneille, « lui était commun avec sa génération, génération de « patriotes, témoins curieux et volontiers acteurs du drame poli- « tique : les *Lettres* de Chapelain, le *Ministre d'État* de Silhon, jus- « qu'aux dissertations de l'indifférent Balzac, mais surtout les « *Mémoires* de Retz nous font comprendre de quel état d'esprit est « venue et à quel état d'esprit s'adressait la tragédie cornélienne: « elle est *politique,* non *historique* ».

Il serait puéril de multiplier les citations; il en faudrait cent, il en faudrait mille, si je n'espérais être cru sur parole; il faudrait surtout signaler les innovations sages et heureuses que renferme le plan de ce livre, dont la septième édition (Paris, Hachette) vient de paraître; il ne faudrait pas oublier de signaler son inépuisable richesse bibliographique, de dire qu'il nous conduit des origines de la littérature jusqu'à 1900, et que M. de Curel y est étudié avec le même scrupule de précision, de vérité et d'adaptation que les poètes du XII^e^ siècle. Et tout cela dit, on serait encore loin d'avoir rendu à l'*Histoire de la littérature française* de M. Lanson les justices qui lui sont strictement dues.

*

Un nouveau livre sur Pascal. — C'est plusieurs livres, qui, dans ces dernières années ont été publiés sur le grand moraliste du XVII^e^ siècle, celui de M. Boutroux, monographie un peu abstraite, mais d'une belle venue et d'une grande hauteur de vues; celui de M. Giraud, rédigé sous forme de notes, comme le *Manuel de littérature française,* de M. Brunetière (Paris, Fontemoing), mais si riche d'idées et de faits, et, chez le même éditeur, une deuxième édition de *Les époques de la pensée de Pascal,* par M. G. Michaut.

Ce dernier n'en est pas à son coup d'essai. Il a donné une édition remarquable des *Pensées,* une autre de l'*Abrégé de la vie de Jésus* et du *Discours sur les passions de l'amour* du même écrivain. Le travail qu'il réédite a été accueilli avec une vive faveur par les Pascalisants, qui, de même que les Bossuetistes, sont une petite secte, remuante,

Hosted by Google

pleine de feu et de ferveur en France et à laquelle on doit plusieurs autres écrits, notamment l'édition Brunschvicg des *Opuscules et pensées*, un pur chef-d'œuvre.

M. Michaut ne pouvait guère innover; mais, précisément l'amas des documents révélés et des notions acquises créait de sérieuses difficultés à sa critique; il lui fallait opérer un tri judicieux parmi tant d'opinions et tant d'hypothèses, ne se laisser égarer ni par l'adoration de son héros, ni par des prédilections individuelles, tout dire sans être diffus, remonter des faits aux causes, faire concorder les événements de cette vie, tragique en sa simplicité, et les écrits, où les troubles d'une âme détournée de Dieu, puis ramenée à lui, se peignent d'autant plus vaguement qu'ils ne nous ont été transmis qu'à l'état fragmentaire. M. Michaut n'a sacrifié aucun de ces devoirs; en 160 pages il a dit l'essentiel, reléguant dans les notes, ou dans de copieux appendices, tout ce qui n'était que confirmation, élucidation subsidiaire, discussion à la marge: signalons particulièrement le « tableau chronologique », une réimpression du *Discours de la réformation de l'homme intérieur* et une intéressante appréciation des études les plus récentes de ses devanciers parmi les meilleures annexes de ce livre, qui vaut d'être signalé, sans réserve de doctrine, à tous les lettrés. M. W.

*

L'association contre le crime, par Paul Nourrisson. Paris, Larose, 1901. — C'est sous un aspect bien particulier et, disons-le de suite, bien séduisant, que M. Nourrisson considère dans cet ouvrage les résultats féconds de l'association. Il se demande si, tout en conservant les attributions du ministère public, il ne serait pas possible de développer dans une large mesure l'initiative individuelle en vue de mettre en mouvement l'action publique pour la répression des délits.

Avec infiniment de raison, l'auteur se refuse à conférer ce droit à des particuliers non lésés par un acte coupable. Mais ce qu'il n'est pas possible d'accorder aux particuliers, il ne voit aucun inconvénient, et il signale même de nombreux avantages à le réserver à des associations.

C'est, naturellement, dans les pays où l'exercice de la liberté individuelle est poussé très loin, en Angleterre et aux États-Unis, que l'on trouve les réalisations pratiques de cette idée. M. Nourrisson s'est abondamment documenté sur ces diverses expériences et il apporte à l'appui de ses opinions, une série de faits, en somme, très convaincants.

La tâche la plus urgente sur ce terrain est de diriger et d'éclairer l'opinion, et des livres comme celui-ci ont, avant tout, le grand mérite de contribuer efficacement à cette œuvre d'éducation générale.

Sp.

Hosted by Google

LA REINE MARIE-HENRIETTE

La Reine des Belges est morte, et cet événement a causé autant de stupeur que de sincère affliction dans toutes les classes de la société. Ceux-là même, qu'aucun sentiment de loyalisme ne guidait à cette heure tragique, ont été émus au souvenir des malheurs d'une femme, si fortement éprouvée dans ses affections de mère et qui achevait, dans une retraite volontaire, une existence où les jours ensoleillés furent trop rares.

On a tout dit, dans la presse quotidienne, des vertus privées de Sa Majesté, de ses goûts artistiques, de la petite société au milieu de laquelle elle se complaisait avec une rare ingénuité de cœur. A Spa, elle était adorée de toute la population, et quand elle passait dans sa petite voiture, au trot de ses chevaux, il se faisait un remous de curiosité sympathique, jamais lasse de manifester. A Bruxelles, quoique devenue plus rare, la Reine aura pourtant laissé un souvenir de bonté intelligente; ce souvenir sera entretenu par les œuvres de toute sorte, auxquelles sa protection allait, sans compter. Les artistes, notamment, n'ignoraient point qu'elle gardait l'éveil de son attention protectrice pour les tentatives nouvelles dont les auteurs réclamaïent son appui. Elle, qui avait eu la grâce des jeunes princesses, se déridait encore à la

Hosted by Google

vue d'un tableau, d'une statue, à l'audition d'une musique exprimant la beauté.

La Reine resta en dehors de nos luttes de parti. Étrangère, d'ailleurs, et quoique bien vite acclimatée parmi nous, elle eut cette retenue qu'une autre princesse autrichienne ne sut garder, chez nos voisins, à la fin du XVIII^e siècle. Les libéraux lui surent gré de son attitude, et toujours leur respect fut voué à la compagne de notre premier citoyen. On ne trouvera donc pas surprenant qu'ils portent au pied du trône leurs condoléances très sincères et très profondes. Un deuil de la monarchie est aussi un deuil pour un parti qui est fermement attaché à nos institutions et qui, n'ayant ni les intérêts étrangers du catholicisme, ni les desseins révolutionnaires du socialisme, a toujours été, est et restera le fidèle serviteur d'un régime dont nos souverains sont la tête auguste et vénérée.

Hosted by Google

UNE ENQUÊTE

SUR

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

EN BELGIQUE [1].

LES PROFESSEURS D'ATHÉNÉE

CONTRE LE « STATU QUO ».

Si nos lecteurs ont bonne mémoire, ils se souviendront du point extrême où les avaient conduits les dernières réponses communiquées. Après l'optimisme à peu près inaltérable de quelques membres de l'enseignement moyen, ils ont fait connaissance avec les regrets, les doutes, les craintes, d'ailleurs légitimes, de certains de leurs collègues; ils ont vu ceux-ci, de concession en concession, nous rapprocher peu à peu d'une doctrine, si pas nettement révolutionnaire, du moins largement réformatrice.

Parmi les témoins appelés aujourd'hui à notre barre, il en est plusieurs qui, sur certains chefs, voisinent et fraternisent assez complètement avec les conservateurs moins endurcis du second peloton; mais comme, à d'autres égards, ils les dépassent en esprit novateur, il a paru plus logique de les réserver pour une autre fournée.

(1) Voir la livraison du 15 septembre.

Hosted by Google

Voici d'abord M. O. PECQUEUR, professeur à l'athénée royal de Liége, qui trouve dans le texte des programmes en vigueur toutes les armes dont les réformateurs ont besoin, à la seule condition qu'ils sachent s'en servir. Pour cela, plus de privilège, ajoute-t-il, et surtout une meilleure orientation des études :

L'idéal, dans l'enseignement moyen, serait évidemment de superposer à la culture antique une instruction scientifique moderne : cet idéal n'est pas réalisable faute de temps. J'estime dès lors — et ce serait là, à mon avis, non seulement une concession à des nécessités urgentes, mais une source nouvelle de variété et de richesse pour l'esprit national — j'estime *qu'il faut multiplier les types d'enseignement préparatoires aux différentes branches de l'enseignement supérieur, à condition qu'ils soient tous mis sur le même pied de durée, de charges et de sanction.*

Or, les programmes actuels de nos athénées me paraissent avoir assez de souplesse et d'élasticité pour répondre et s'adapter aux nécessités, aux tendances, aux aptitudes les plus variées, qu'il s'agisse des hautes études qui requièrent une culturé ancienne plus intensive et plus complète (section A, grecque-latine), ou que l'on s'arrête à un compromis entre la culture ancienne et la culture moderne (section B, latine-scientifique), ou qu'enfin s'impose, d'urgence immédiate, une culture purement basée sur les littératures modernes et les sciences (section C, humanités modernes scientifiques ou commerciales). Aux facultés, aux écoles supérieures de se prononcer pour l'une ou pour l'autre de ces préparations et de les compléter au besoin par un examen d'entrée plus spécialisé.

Les programmes restant donc debout dans leur ensemble, seules, l'orientation, la mise en œuvre, les méthodes se transformeront de manière à faire donner aux études le maximum de « rendement » possible.

Et M. PECQUEUR nous demande de reproduire les conclusions qu'il a défendues au congrès de Bruxelles :

1° Les humanités classiques et les humanités modernes sont mises sur le même pied de durée, de charges et de sanction; à ce titre elles jouiront des mêmes prérogatives auprès de l'enseignement supérieur sans préjudice des garanties particulières que les facultés pourraient exiger;

2° Les humanités modernes sont destinées et ouvertes aux seuls élèves qui se préparent aux études supérieures; les autres élèves

Hosted by Google

seront renvoyés, soit dans les écoles moyennes, soit dans une section pratique nouvellement créée;

3° La prépondérance de l'élément littéraire sera nettement reconnue dans l'enseignement moderne;

4° Tous les cours y coopéreront à la culture générale de la manière et dans la mesure que nous avons indiquées plus haut;

5° Des sanctions sévères seront établies à la fin de chaque classe et particulièrement au sortir de la rhétorique.

M. HOMBERT, professeur à l'athénée royal de Gand, a joué un rôle assez important au congrès des professeurs de l'enseignement moyen; son rapport a été favorablement accueilli par un grand nombre de ses collègues; il semble qu'il ait, pour une moyenne d'opinions, trouvé la formule de conciliation sur laquelle la paix ou la trêve sera signée. Il écrit :

Les langues classiques, il faut bien le reconnaître, perdent chaque jour du terrain : depuis le retentissant discours de l'empereur d'Allemagne et le fameux manifeste de M. J. Lemaitre, les attaques se sont multipliées, venant des pédagogues les plus autorisés, des revues et des journaux les plus sérieux. Y a-t-il lieu d'attribuer cette déchéance du latin et du grec uniquement aux besoins nouveaux de la société moderne? Je ne le pense pas; la défaveur de cet enseignement tient à d'autres causes et, en tout premier lieu, à la disproportion entre le temps énorme consacré aux études classiques et les résultats obtenus par les jeunes humanistes au moment de leur sortie de rhétorique. Si donc on veut sauver les humanités anciennes, il faut commencer par désarmer leurs adversaires et rechercher s'il est possible d'obtenir, en moins de temps, des résultats plus satisfaisants.

Cette question a été discutée avec passion au congrès de l'enseignement moyen; j'ai eu l'honneur d'y proposer le système suivant, qui a obtenu l'adhésion de M. J. Gautier, délégué par le gouvernement français, de M. le comte Pouchkine, délégué de la Russie, et de M. le Dr Lidforss, délégué de la Suède :

L'enseignement moyen comprendrait deux cycles, l'un de trois années, de la 7e à la 5e, l'autre de quatre années (1), de la 4e à la rhétorique.

(1) M. Hurdebise, préfet des études honoraires à l'athénée de Tournai, propose *cinq* années au lieu de *quatre* :

« Maintenant, écrit-il, que l'étude de l'antiquité a principalement pour but la connaissance de la langue et de la littérature et qu'il n'est plus question de

Hosted by Google

Dans le premier cycle, les études seraient communes à tous élèves : ils y apprendraient spécialement nos deux langues nationales et une ou deux langues étrangères; les cours scientifiques seraient assez développés, de façon à permettre aux jeunes gens de consacrer ensuite plus de temps aux langues anciennes.

Les élèves auraient à choisir, dans le second cycle, entre les humanités anciennes et les humanités modernes. L'étude du latin ne comporterait plus que quatre années, mais avec 9 heures par semaine en 4e et 8 heures à partir de la 3e; celle du grec, trois années avec 6 heures par semaine, soit ensemble 51 heures au lieu de 78, à peu près les 2/3.

On s'en tiendrait naturellement à la lecture des écrivains classiques : dans l'enseignement du grec et du latin ainsi réduit, aucune part ne saurait être attribuée à l'explication des auteurs chrétiens.

On m'a objecté que l'enfant, jugé impropre à onze ans à l'étude du latin, ne sera pas plus apte à aborder l'allemand ou l'anglais. Je n'hésite pas à dire que c'est là une erreur complète; car, *par la pratique,* les enfants apprennent une langue moderne beaucoup plus facilement et plus vite que les adultes; mais, dès qu'il s'agit d'une langue ancienne, enseignée *d'une façon abstraite et théorique,* les adultes arrivent à en connaître la grammaire et la syntaxe beaucoup plus à fond et en un temps plus court. De même, de jeunes élèves sont très capables de saisir les lois des phénomènes naturels, de s'intéresser aux vérités palpables et visibles des sciences physiques. Quant aux mathématiques, je sais très bien que, pour en suivre le rigoureux enchaînement, il faut une raison sûre et une certaine maturité d'esprit; aussi, loin de moi la pensée de les masser dans le premier cycle, pour lequel je proposerais le programme actuel des trois premières années de la section moderne.

Il va de soi que l'on se montrerait suffisamment sévère dans les examens d'admission à la section gréco-latine, pour n'en faire suivre les cours que par une élite de jeunes gens.

Après être entré dans des détails d'ordre professionnel, qu'on nous excusera de ne pas reproduire, M. Hombert répond à cette objection : quatre années de grec et de latin ne suffiront pas, en invoquant les succès obtenus par M. Dwelshauwers, à Bruxelles, en trois années d'un

vers latins, de dissertations latines ni de thèmes d'élégance, cinq années d'études suffiraient pour le latin et quatre pour le grec, d'autant plus que l'élève qui aborderait cette étude serait plus âgé, aurait une intelligence plus développée et aurait déjà acquis quantité de notions grammaticales. »

Hosted by Google

enseignement qui s'adresse à des jeunes filles, et il ajoute :

M. le Dr Lindforss, professeur à l'université de Lund, a déclaré au Congrès que les élèves ayant étudié les langues anciennes pendant de longues années, au gymnase, sont presque toujours inférieurs aux jeunes filles formées au latin et au grec en dehors des gymnases, et plus vite. A l'école des Roches, au collège de Normandie et dans d'autres établissements français, l'étude des langues anciennes est réduite à trois ou quatre années; d'après M. J. Gautier, des essais analogues ont même été tentés avec succès au collège Rollin et à Charlemagne.

On sait qu'il y a, à l'heure actuelle, en Allemagne, plus de 30 gymnases, dont 22 en Prusse, où l'on étudie seulement le latin à partir de la 3e; sans doute, la durée des classes d'antiquités y demeure encore de six années, mais il n'en est pas moins vrai que les humanités classiques ont subi dans ces collèges une amputation sérieuse.

Depuis plus d'un demi-siècle, il existe à New-York un immense établissement secondaire municipal où les élèves, admis à 14 ans révolus, apprennent le latin pendant cinq ans avec 4 heures par semaine et le grec pendant quatre ans avec 3 heures.

Dans une lettre adressée à M. le ministre de l'instruction publique de France à la veille du débat sur la réforme des études secondaires, M. le député Ribot, président de la Commission parlementaire de l'enseignement, vient de proposer de différer le commencement des études de latin. « Vous sacrifiez, dit-il, — pardonnez-moi le mot — « au préjugé qu'on ne saurait apprendre trop tôt les langues « anciennes. Nous pensons, au contraire, qu'on ferait des progrès « plus rapides si l'on n'abordait l'étude du latin qu'après s'être mis « solidement en possession de la langue française et des premiers « éléments d'une langue étrangère, qu'il vaut mieux ne pas mêler « trop d'études diverses et qu'un cycle de trois années doit, de « l'avis des hommes les plus compétents, suffire pour apprendre « les éléments du latin... Mais il faut renoncer à ce que j'appelais « tout à l'heure les méthodes lentes où la grammaire et les exercices « écrits tiennent trop de place.

M. F. MAGNETTE, professeur à l'athénée royal de Liége, partage avec un grand nombre de collègues, notamment M. Piters, de Gand, les vues de M. Hombert quant à la division des études; lui aussi voudrait que la bifurcation ne se fît qu'en 4e; il prend même la peine de tracer un programme détaillé des deux sections, l'une

Hosted by Google

inférieure et commune, l'autre supérieure et multiple; c'est la partie la plus ingénieuse de sa communication :

A. Pendant les trois premières années (en 7e, 6e et 5e), programme commun à tous les élèves. Cela comporte : d'une part, la suppression de la distinction des études en humanités « anciennes » et « modernes », et la suppression de tout enseignement des langues mortes, comme étant trop hâtif en présence du degré d'avancement des connaissances grammaticales des élèves en langue maternelle, et, comme occupant une place trop considérable dans l'éducation générale des jeunes débutants; d'autre part, un enseignement approfondi, une culture intensive du français (grammaire, vocabulaire, analyse littéraire, rédaction, élocution, diction). Le programme se continue par : l'étude première des langues néerlandaise et allemande (méthode intuitive, éducation de la parole et de l'oreille, étude comparative de grammaire et de vocabulaire, etc.); — enseignement complet de l'arithmétique; — cours d'histoire générale, tel qu'actuellement; — renforcement des connaissances géographiques et premières notions de géologie et d'anthropologie, préparatoires à la fois au cours supérieur d'histoire et de géographie; — premier enseignement des sciences naturelles, en lui donnant expressément le caractère de vulgarisation *pittoresque* et intelligente, en rapport avec le degré de compréhension des jeunes auditeurs (on ferait avec eux un véritable voyage... à travers le monde naturel); — dessin et gymnastique obligatoires; — notions de l'art musical (cours à rendre obligatoire autant que possible).

B. — A partir de la 4e, enseignement général doublé d'enseignements spéciaux : cours communs à tous les élèves, cours obligatoires pour certaines catégories d'élèves seulement.

L'enseignement général, ayant pour but essentiel de poser les fondements d'une culture générale de l'esprit, comprendra :

1° Cours de *littérature* (il y aura un professeur de littérature, et non plus un professeur de latin (8 heures), grec (5 heures) et français (2 heures !) où l'on fera connaître successivement, chaque année, et par genres dits littéraires, depuis la fable et l'épître jusqu'à l'épopée et le drame, les principales productions de la pensée antique (littératures grecque et latine) et de la pensée moderne (littératures française et germaniques). Cet enseignement consistera, d'un côté, en une analyse générale du fonds et de la valeur absolue des œuvres-types de chaque genre, en chaque pays, et, de l'autre, en une comparaison incessante entre ces œuvres (valeur relative, valeur historique), et enfin, pour favoriser la culture du goût, l'éducation esthétique et la formation de l'esprit, en l'analyse approfondie (littéraire, esthétique,

Hosted by Google

historique et morale, le tout approprié de plus en plus au degré d'avancement des élèves), de certains chefs-d'œuvre caractéristiques d'un genre ou d'une époque, et empruntés, le plus possible, comme étant les modèles les plus assimilables, à la littérature française. A côté de cela exercices continuels de rédaction, des études de style, d'élocution et de diction;

2° Cours d'*histoire de la civilisation* (évolution générale des mœurs, institutions et idées), dans le sens préconisé par nous dans la *Revue des humanités* (1897), et comprenant les données essentielles d'anthropologie préhistorique;

3° Cours de *géographie* (un professeur spécial pour les classes supérieures). En faire le moins possible une matière à cartes coloriées et à nomenclatures, mais un enseignement vivant par son caractère même d'encyclopédie, car rien ne prête mieux à des incursions dans *tous* les domaines que l'étude de la terre et de ses habitants;

4° Cours de *sciences naturelles* (zoologie, botanique, minéralogie, physique et chimie), qui serait le complément et la contre-partie de l'enseignement littéraire et historique. Ce serait un cours de haute vulgarisation scientifique, auquel on imprimerait en même temps une allure un peu philosophique et morale, c'est-à-dire *éducative* (l'homme au milieu et en face de la nature physique; rapports entre l'un et l'autre; actions de l'un sur l'autre, etc.), et qui, en outre, initierait les élèves aux grandes découvertes modernes dans le domaine des sciences exactes d'observation;

5° Cours de *langues* et de *littératures* modernes, ayant un double but : comme actuellement, la connaissance pratique de l'idiome étranger, et, plus qu'actuellement, la connaissance des principales productions littéraires de nos voisins. — (Observation essentielle : dans la partie littéraire de ces cours, établir constamment des points de comparaison avec les matières étudiées dans le cours de littérature générale d'après le principe dit de la « concentration) »;

6° Un cours de *mathématiques*, mais très restreint et se bornant à inculquer à de futurs avocats, professeurs, médecins, pharmaciens et fonctionnaires publics les notions mathématiques (arithmétique, algèbre et géométrie) nécessaires, d'une part, à la compréhension de certains cours d'université (cours de physique) et, de l'autre, aux besoins généraux de tout homme cultivé. Il n'est pas, en effet, plus utile à l'immense majorité des futurs citoyens d'un pays d'avoir « possédé » (?) huit livres de géométrie, de l'algèbre compliquée et de la trigonométrie rectiligne qu'à cette même majorité d'avoir pâli sur des textes latins et grecs pendant cinq à huit ans.

Tel pourrait être l'enseignement général, nous voulons dire le

Hosted by Google

programme obligatoire à suivre, du moins par tous ceux qui ne rentrent pas dans les catégories dont il va être question.

Or, les élèves se préparant aux diverses écoles, dites spéciales, recevraient un enseignement approfondi, tel qu'aujourd'hui, des sciences mathématiques et physiques. Ils formeraient la *section scientifique*. Selon les vues exposées au Congrès de Bruxelles par M. Hoffmann, professeur à l'université de Gand, la « section industrielle et commerciale », véritable superfétation et réelle surcharge impuissante, en présence des multiples écoles industrielles et commerciales qui tendent à couvrir le pays, pourrait disparaître des programmes, sans grand inconvénient et au profit des autres branches.

A l'autre extrémité, pourrait-on dire, du programme, se placerait la section gréco-latine, destinée spécialement aux futurs docteurs en philologie classique (philologues purs et aspirants professeurs), en philologie romane et en histoire. L'étude de la *langue* grecque ne serait strictement obligatoire que pour ceux-là; celle de la langue latine le serait seule, par contre, aux futures juristes. Mais on n'aurait en vue dans ces deux cours que la connaissance de la langue, c'est-à-dire de la grammaire lexicologique et syntaxique et du vocabulaire, ainsi que la lecture de quelques auteurs classiques faciles. Ces enseignements, de plus, devraient être considérés seulement comme *préparatoires* aux études universitaires, approfondies et complètes. Il ne faut pas oublier que la connaissance générale des *littératures* classiques fait, dans notre système, partie intégrante du cours obligatoire de littérature, donné à tous les élèves indistinctement à partir de la 4e.

Voilà, dans ses lignes essentielles, le programme des études tel qu'il devrait exister, me semble-t-il, pour répondre aux divers besoins intellectuels de notre société.

On a vu que M. Magnette, dans son plan détaillé, réservait une place à la pensée antique et particulièrement à la pensée grecque. En cela, il s'accorde avec la très grande majorité des pédagogues, qui sacrifieraient avec moins de regret, si la libre option leur était concédée, la langue et la littérature latines — reflet — que la langue et la littérature grecques — création originale. Et c'est par là que s'explique le point de vue de M. MALLET, professeur à l'athénée de Huy :

Avant la réforme de 1881, on attribuait au grec 17 heures par semaine pour l'ensemble des classes; malgré la perspective d'un examen final (le graduat en lettres), les résultats étaient médiocres.

Hosted by Google

Un progrès très notable a été obtenu depuis lors, quand le total des heures fut porté à 24 et même à 25. On put alors, dans les classes supérieures surtout, lire en classe des œuvres d'une certaine étendue et, au concours général comme aux compositions trimestrielles, donner des versions sans dictionnaire. Mais, je le répète, le nombre des leçons s'était élevé de 17 à 25.

Est-il possible, par le perfectionnement des méthodes, de réduire le total actuel? On peut l'admettre, mais j'estime qu'on n'obtiendrait guère de résultats satisfaisants en l'abaissant au-dessous de 20 heures, que l'on commence en 5e ou en 4e l'étude de la langue. Le grec étant une langue morte, ne peut s'apprendre par des procédés aussi rapides que ceux dont l'emploi est recommandé pour les langues vivantes. C'est un des points sur lesquels l'accord me semble facile à établir.

Pour conclure, il faut surtout éviter une réforme purement artificielle, qui imposerait aux professeurs et aux élèves des efforts inutiles.

Si l'on adoptait une solution radicale, la suppression, il conviendrait de remplacer l'étude de la langue par un cours spécial comportant une ou deux heures par semaine et dont l'objet serait l'histoire de la civilisation hellénique représentée principalement par la littérature, l'art et la philosophie. Des cours de ce genre existent en France à l'usage de l'enseignement moderne et des établissements secondaires de jeunes filles.

En somme, jusqu'ici on n'est pas encore en pays révolutionnaire. Les vieilles institutions restent debout. C'est plutôt leur fonctionnement qui subit d'assez sérieuses retouches. M. Paul Hamelius, professeur à l'athénée royal d'Ixelles, est, lui, résolument niveleur; il combat M. Hombert et ses partisans avec autant de farouche énergie qu'il ferait de M. F. Descamps ou de tout autre adorateur du *statu quo*. C'est aux études classiques qu'il en veut, et, après avoir constaté que les défenseurs du grec, en tant que matière d'enseignement secondaire, « n'ont plus qu'à faire son oraison funèbre », il poursuit en ces termes :

Le latin a la vie plus dure : c'est la langue de l'Église et du droit romain, c'est aussi (quoique ceci ait peu d'importance) celle de la terminologie botanique et zoologique.

Les partisans des études classiques, M. Hombert en tête, ont

Hosted by Google

habilement battu en retraite de la 7me (11-12 ans) à la 4me (14 ans), abandonnant ainsi aux études modernes les trois années inférieures des athénées et collèges. Cette manœuvre ne cache qu'une concession apparente, car ils conservent les quatre années où l'esprit est mûr et le jugement formé, celles où l'adolescent apprend le plus. Ce sont ces années-là qu'exigeront à leur tour les partisans des langues modernes et des sciences exactes. Un enfant de 11 ans n'apprendra pas grand' chose, ni en sciences naturelles ni en allemand, ni en trigonométrie. Les études véritables commencent vers l'âge de 14 ans. Quel que soit donc le programme des études moyennes, c'est dans les classes supérieures qu'il doit être enseigné. Il me paraît tout aussi évident que la sortie du collège doit correspondre à l'entrée à l'université. Celle-ci continue celui-là, et une corrélation étroite doit exister entre les deux.

Reste à fixer le programme lui-même. Y ajouter quoi que ce soit serait absurde. Il n'est déjà que trop chargé : la religion, deux langues nationales, le français et le flamand, deux langues étrangères, l'allemand et l'anglais, deux langues mortes, le latin et le grec, les mathématiques, la zoologie, la physique, la chimie, l'histoire, la géographie, le dessin, un bambin de 14 ans est censé apprendre toutes ces choses ou presque toutes. Que penser des amateurs qui entassent Pélion sur Ossa, apportant, l'un, l'histoire de l'art, l'autre, la poésie chrétienne, ou la correspondance commerciale? Que les grandes personnes essaient d'abord d'acquérir la moitié des connaissances qu'on martèle, avec plus ou moins de succès, dans la tête des enfants, et l'expérience les aura assagies. Apprendre peu, mais bien apprendre, voilà l'idéal. Étudier, outre sa langue maternelle, deux langues étrangères, mortes ou vivantes, et les posséder à fond. Penser plus à la précision qu'à l'abondance du savoir en fait d'histoire, de géographie et de sciences naturelles.

Loin de vouloir *renforcer* quoi que ce soit, comme le demande le questionnaire de la *Revue de Belgique*, il faudrait élaguer ou réduire, en se souvenant que le pauvre écolier belge est encore plus accablé que ses voisins d'Allemagne et de France, qui ne possèdent qu'une langue nationale et ont, par conséquent, un nombre moindre d'idiomes a étudier. Il faudrait se souvenir aussi que le pauvre a un estomac, souvent hélas prédestiné à la dyspepsie, des bras et des jambes qui demandent à remuer, une jeunesse enfin, qui se dépense stupidement sur les bancs noirs, entre quatre murs blanchis à la chaux, dans les taches d'encre et les taches de craie.

La suppression du cours de grec ferait gagner à cette victime six heures par semaine. Ce temps pourrait être partagé également entre l'étude des langues vivantes et celle des sciences exactes. Voilà à peu près la seule modification possible au programme des

Hosted by Google

études moyennes, du moment qu'on ne peut rien y retrancher. Elle n'exigerait du reste aucune modification au personnel des athénées : les élèves débarrassés du grec iraient s'asseoir à côté de ceux qui suivent les cours de langues et de sciences dans la section dite des humanités modernes.

Ce point de vue... extrême est celui d'un grand nombre de professeurs de langues modernes, et nos lecteurs n'ont pas oublié les philippiques brillantes de M. Logeman et de M. Vercouillie dans le compartiment des universitaires. Parmi les témoignages de cet état d'esprit si nettement affirmé, nous choisirons encore un échantillon significatif, emprunté à la lettre de M. SCHARFF, professeur à l'athénée royal de Verviers, et l'auteur d'une intéressante brochure sur la question agitée ici.

Après avoir préconisé la suppression du grec et le sectionnement dans les trois (ou quatre) classes supérieures du collège (le latin n'étant plus enseigné que pendant trois ans), M. Scharff ajoute :

Le renforcement des études dites modernes devra se faire *à la fois* dans le sens scientifique (sciences et mathématiques) *et* dans le sens des langues vivantes et de leurs littératures. Par « littératures », j'entends l'étude, dans ses grandes lignes, de la pensée d'un peuple étranger, telle qu'elle se reflète dans son histoire et dans sa littérature, dont on devra connaître les grandes subdivisions, les tendances principales, les productions et les auteurs les plus importants.

Quant à l'enseignement de la langue maternelle, il ne doit pas avoir en vue la formation de littérateurs. Dirigé en ce sens, il resterait d'ailleurs forcément inefficace. L'accroissement du savoir réel amène parallèlement une connaissance plus approfondie et pertinente de la langue maternelle, qui est la langue véhiculaire, ne l'oublions pas, de la plupart des disciplines au programme.

Il n'était pas inutile de faire entendre cette dernière voix, ne fût-ce que pour atténuer un peu l'effet que produira sur beaucoup d'esprits modérés le radicalisme de certains novateurs. En défendant l'enseignement littéraire, comme MM. Prins et Kurth parmi les universitaires, M. Scharff nous prouve — et il le dit ailleurs, dans sa

Hosted by Google

lettre — que les préoccupations utilitaires ne sont pas celles qui le guident. Et voici que nous avons le plaisir de donner la parole à un autre *moderniste* d'autant moins suspect qu'il est lui-même professeur de langues anciennes et que le soupçon ne peut venir à personne qu'il prêche pour une paroisse de... pervertis. M. DAXHELET, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Bruges, est, on le sait, un écrivain distingué, l'auteur d'un manuel de littérature française couronné par l'Académie royale de Belgique. Voici quelques pages qu'il a écrites pour la *Revue* à l'occasion de notre enquête :

Pour nous, *les études littéraires sont la condition essentielle d'une éducation intellectuelle supérieure*, parce que ce sont elles avant tout qui élargissent et élèvent le cœur et l'esprit, qu'elles sont l'expression la plus haute de l'idéal, auquel nous devons toujours aspirer, sous peine de déchoir : « Un peuple qui n'a plus d'idéal, dit Renan, est un peuple fini. » Éveiller et développer chez l'adolescent le sens esthétique, celui du *beau moral et artistique,* est le meilleur moyen d'en faire, un jour, vraiment un homme et un citoyen. Or, *au point de vue de la culture littéraire, rien n'égale, croyons-nous, l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité,* dont nous restons toujours tributaires ; rien ne saurait la suppléer. Les modernistes le nient, mais ils ne nous convainquent pas.

Néanmoins, nous sommes loin de rejeter toutes leurs idées. La littérature ancienne, qui eut longtemps le monopole de l'éducation intellectuelle, est devenue insuffisante pour cette tâche. Les Grecs et les Romains ne peuvent plus être considérés comme « l'incarnation exclusive de l'humanité ». Notre sensibilité s'est singulièrement accrue, nuancée, compliquée, et notre âme certes est bien neuve par certains côtés. Non, dans l'homme antique nous ne démêlons plus *tout* l'homme du XX^e^ siècle. *Nous nous mettrons donc aussi à l'école des chefs-d'œuvre qu'ont produits d'autres races contemporaines, pour mieux comprendre notre propre génie.*

D'ailleurs, la connaissance des langues modernes n'est pas seulement une nécessité littéraire, c'est encore une nécessité d'ordre matériel. Les relations industrielles et commerciales entre nations s'étendent de jour en jour. Il importe de se comprendre, ne fût-ce que pour « faire des affaires ».

Mais la culture littéraire, si étendue qu'elle soit, ne donne pas le développement *complet* de l'esprit. Celui-ci *réclame encore l'aliment scientifique.*

La littérature, la poésie surtout, c'est le rêve de l'idéal, qui fait le

Hosted by Google

principal charme de la vie, sans doute ; mais nous ne pouvons nous confiner uniquement dans ce rêve, où nous planons au-dessus de la fange terrestre. Il faut parfois abaisser ses regards, tenir compte du réel, des progrès du siècle et des besoins inférieurs de l'existence. D'où la nécessité des études scientifiques.

Celles-ci, du reste, ont aussi leur portée supérieure. Par la synthèse des sciences, nous arrivons à une conception du monde plus vraie et plus haute que la conception antique, fausse et mesquine. Par là elles jouent un rôle considérable dans la formation de l'homme, dont elles contribuent, pour leur part, à *élever le niveau mental.*

Bref, la science, grâce à ses applications, étant devenue un des facteurs les plus importants, sinon le plus important de notre vitalité, nous ne pouvons plus nous dispenser d'étudier les lois qui nous régissent physiquement, et moralement aussi, par surcroît, si nous voulons nous faire « une cérébralité claire et précise » et « une philosophie utile », non point dans le sens exclusivement égoïste, mais largement altruiste.

Toutefois, par enseignement scientifique nous n'entendons pas ici des études développées et approfondies des sciences. Celles-là rentrent dans les programmes universitaires. C'est avant tout pour l'ouverture de l'esprit que nous préconisons les sciences. On ne doit pas vouloir faire des savants au collège, mais rendre les jeunes gens aptes à le devenir. C'est ce qu'on oublie trop souvent.

Ici se pose cette question : Est-il possible de réaliser, dans les programmes, le plan d'études que nous concevons, que comporteraient les desiderata auxquels nous venons de nous arrêter ?

Dans l'état actuel des choses, il nous paraît impossible d'imposer encore à tous les élèves des études gréco-latines, pour lesquelles d'ailleurs beaucoup n'ont ni goût ni aptitude, et qui, d'un autre côté, ne sont pas absolument indispensables aux carrières scientifiques. *Il n'est donc pas nécessaire d'exiger de ceux qui s'y destinent un certificat d'humanités anciennes* (1).

L'enseignement des humanités anciennes, nous le reconnaissons, par son souci d'unité, manque de souplesse, n'est point assez largement ouvert pour « encadrer », si l'on peut ainsi dire, « les masses des futures générations ». Elles veulent entrer *précoces* dans le combat de la vie. Il faut que leur commune culture les fasse surtout actives, pratiques, fortement outillées. Les études gréco-latines ne doivent plus retenir, contre leur gré, des élèves qui ne sont qu'un poids mort dans les classes, et dont il ne faut pas sacrifier l'intérêt

(1) Pourrait-on indiquer une raison décisive de fermer, par exemple, les portes des facultés de médecine et même de droit à ceux qui joignent à une forte culture scientifique la connaissance des langues vivantes et celle de l'histoire ?

Hosted by Google

ni les préférences au triomphe de nos idées même les plus chères, puisqu'après tout ils ne peuvent s'y plier. Qu'il leur soit donc accordé, assez tôt, dès que se dessineront leur vocation et leurs goûts personnels, de s'orienter vers des cours plus développés de sciences et de langues vivantes, auxquels ils porteront l'ardeur qui naît d'un choix volontaire et réfléchi.

D'aucuns ne manqueront pas de prophétiser que de la *réforme des études moyennes, dans le sens du libre choix des jeunes gens,* résultera la décadence de l'enseignement supérieur. Pour obvier à ce danger, qu'on se montre plus sévère qu'aujourd'hui à l'entrée des facultés. Qu'on n'exige pas seulement de nos élèves une moyenne générale à leur examen de sortie, voire un simple certificat d'études, mais une cote suffisamment élevée dans les matières dont la connaissance leur sera le plus nécessaire pour suivre avec fruit les cours universitaires. C'est dans cette voie qu'on peut trouver de nouvelles garanties contre l'envahissement des facultés par des jeunes gens, qui n'ont reçu qu'une instruction hâtive et superficielle.

La section gréco-latine, il n'y a pas à le nier, finira fatalement par n'avoir plus d'autre clientèle qu'une élite de jeunes gens, aristocrates de l'intelligence, qui se destinent à la culture désintéressée des belles-lettres. Mais si l'étude des langues anciennes devient un luxe, ce luxe est nécessaire. Nous avons dit pourquoi. La section ancienne aura toujours sa raison d'être à côté de la section moderne.

Toutefois, à notre avis, *le nombre des années consacrées aux études gréco-latines doit être réduit et le programme modifié.* Ces études ne devraient commencer qu'en *quatrième.* Les langues anciennes sont trop difficiles pour être abordées dès les classes inférieures. Dans celles-ci, d'après le plan que nous concevons, on n'étudierait que les sciences et les langues modernes. Par le fait même l'étude de ces dernières, de nos langues maternelles tout spécialement, serait renforcée au bénéfice des futurs élèves des humanités anciennes. D'autre part ce serait pour eux une excellente préparation. En entrant dans la section ancienne ils auraient déjà une certaine maturité d'esprit qui leur faciliterait sensiblement l'étude du latin et du grec. Nous n'entendons pas, en effet, supprimer le grec. Ce serait décapiter l'enseignement de la littérature de l'antiquité. Les anciens sont nos maîtres, mais les Grecs furent, en outre, ceux des Romains

Seulement, *la méthode d'enseignement des langues anciennes exigerait des modifications.* Il conviendrait de donner moins de temps à la grammaire, que les élèves s'assimileraient d'autant plus vite qu'ils seraient déjà familiarisés avec celle des langues vivantes. Le thème n'étant que de la grammaire appliquée, pourrait être supprimé à partir de la troisième. L'étude des rudiments peut donc être courte, surtout si

Hosted by Google

on les réduit au minimum. C'est bien mieux dans les auteurs qu'au moyen d'arides leçons théoriques que l'élève apprend les formes et les constructions.

En revanche, la lecture des auteurs prendrait un grand nombre d'heures. Lire dans le texte original quelques-unes des plus belles œuvres des littératures grecque et latine, pour y sentir palpiter l'humanité antique et pour vibrer au contact de la beauté idéale qu'elles incarnent, voilà, n'est-il pas vrai, le but à atteindre. Car il ne s'agit plus assurément, dans notre pensée du moins, de faire des latinistes, ni des hellénistes. Réussir ici est surtout affaire de tact de la part du professeur, à qui incombe la tâche d'éclairer les textes par une lecture *expressive,* par d'habiles indications glissées rapidement à la faveur d'une méthode vive et pressante d'interrogation qui provoque les réponses nécessaires et tient toute la classe en éveil. Au surplus, l'intuition, par l'emploi de gravures, photographies, reproductions d'œuvres d'art, dessins au tableau noir, projections lumineuses, peut, en certains cas, comme illustrer à souhait la page à laquelle on s'est arrêté : rien de tel que de parler à l'œil. Cependant abuser de l'interprétation réelle serait encore une fois manquer le but, puisque c'est à la recherche de l'homme que nous sommes. Or, c'est avant tout en soulignant la pensée, le sentiment, qu'il se détachera bien dans le cadre de l'œuvre.

Ajoutons enfin qu'il suffit de lire un petit nombre d'auteurs. Seront choisis les livres qui ont le mieux exprimé l'humanité antique. Il se trouvera qu'ils sont aussi en somme les meilleurs au point de vue littéraire. Il faut avouer qu'avec Homère, Sophocle, Démosthène, d'une part, Cicéron, Virgile, Horace, d'autre part, j'ai le meilleur d'Athènes et de Rome, et j'ai à peu près toute l'âme de ces cités.

On ne jugera pas trop flatteuse l'appréciation que nous formulions en tête de cette dernière communication. Elle va nous permettre de clore dignement cette série, qui est la quatrième. Une cinquième sera consacrée à quelques remarques générales, à des opinions individuelles, à un point particulier qui n'a pas encore été abordé jusqu'ici, celui des classiques chrétiens. Ce sera pour le mois prochain.

Hosted by Google

UN ROMANCIER IMPRESSIONNISTE

M. WILLY ET LES TROIS CLAUDINE

Un historien qui fait aussi de la critique musicale, M. Gauthier-Villars, présenta naguère dans la *Revue encyclopédique* les œuvres d'un groupe d'hommes de lettres qu'il appela le groupe des *auteurs gais*. Le groupe était nouveau; il avait même cette singularité paradoxale de n'être point composé d'inconnus, et l'on y rencontrait avec surprise l'un des écrivains les plus tristes que je sache : M. Jules Renard, dont l'ironie sait être philosophe, et qui rit à vous percer le cœur pour vous suggérer la pitié. Le plus franchement gai de ces auteurs gais n'était pas encore l'auteur des trois *Claudine,* mais il s'appelait déjà Willy.

Si M. Gauthier-Villars — je parle de l'historien — refaisait aujourd'hui son article, il aurait encore tous les droits du monde de ranger M. Willy dans ce groupe; mais il compléterait certes son jugement quant au romancier de *Claudine à l'école,* en ajoutant qu'il est l'un des meilleurs de nos écrivains impressionnistes.

Impressionnisme..., on a tant usé de ce mot, qu'on n'y peut plus avoir recours sans le définir tout d'abord. Parmi les sens nombreux qu'il a pris récemment, il en garde deux principaux, et quasi contradictoires en apparence. Ou bien l'on exprime que l'œuvre est directement fidèle aux impressions de l'artiste et qu'elle en suit docilement les nuances sans trop se soucier d'un plan préconçu; ou bien il s'agit, au contraire,

Hosted by Google

d'établir une gradation calculée et de combiner les détails en vue d'une impression soudaine et décisive qu'on veut donner au lecteur. L'œuvre d'un grand artiste volontaire, tel qu'Edgar Poe, appartient à cette seconde méthode; l'œuvre des frères de Goncourt s'y efforce parfois, mais sans abandonner jamais complètement la première, qui fut le point de départ. Les romans de M. Willy ne se dégagent point de celle-ci. Cet « auteur gai » a sa façon à lui de chercher, selon la formule connue, *le frisson de la vie rendu sur le papier*. Ou peut-être ne cherche-t-il rien du tout; mais il trouve tout de suite sa manière, qui est de conter avec une verve très vivante, avec une sincérité hardie jusqu'à se débrailler, une série d'impressions qu'il eut, qu'il devine, ou qu'il prête à ses personnages. N'attendons pas de lui une composition savante, nous serions vite déçus; mais il nous offre un autre régal, et du plus savoureux ragoût, car c'est toute la vivacité du sentir qu'on retrouve aux pages d'un journal intime où les choses sont notées dans leur première vibration, sans nul souci de littérature, et comme prises sur le fait.

Puisqu'il s'agit ici de l'histoire d'une jeune fille, il faut bien imaginer pour ces livres une collaboration féminine; je veux dire tout au moins beaucoup de confidences recueillies, et transcrites avec la fidélité et la promptitude d'un reporteur intelligent et vif, qui saurait les mots justes pour exprimer le vrai des choses, et qui n'aurait point à ménager la « ligne » traditionnelle » d'un journal. L'auteur de *Claudine* ne connaît nulle gêne, ni celle du préjugé, ni celle de la plus discrète pudeur. Qu'on oppose à Claudine la plus vénérable des barrières morales, elle l'enjambe à plaisir, ou elle saute à pieds joints par-dessus. Pour la suivre en tous ses écarts, M. Willy a dû écouter beaucoup, et tout aussitôt transcrire. Il le faut bien. Un homme ne pourrait à ce point, et sans aide, se transposer ainsi dans une âme de fillette.

Une âme? Je ne suis pas sûr qu'il y ait beaucoup d'âme dans Claudine; du moins ne nous montre-t-elle cette âme-là qu'aux vingt dernières pages du troisième volume. Mais voilà qui est délicieux. En vérité, la jeune fille n'a point d'âme, ou

Hosted by Google

son âme n'est qu'un embryon qui sommeille. C'est une graine qui attend, pour germer, le terreau humide où se rompra son enveloppe. On la voit grandir, pousser une tige hésitante, naître à la lumière, et épanouir enfin ses fleurs de volupté. Mais il y a des jeunes filles dont l'âme germe lentement et reste toujours humble et faible; il y en a bien plus encore qui n'ont point d'âme, et n'en auront jamais.

La jeune fille n'acquiert son âme que peu à peu, et par l'action de la vie : pour avoir aimé et haï, pour avoir dévoré la douleur et la joie jusqu'à la limite de ses forces. Avant cela elle n'a que des apparences d'âme. Si l'on y fouille, on n'y trouve rien qu'un réseau artificiel de règles de conduite, la science innée de l'imitation, la mémoire d'un rôle appris dès l'enfance, — et c'est une jeune fille bien élevée. Ou bien il lui manque les dispositions nécessaires pour former cette sorte d'être docile, irréprochable et incolore; elle déchire ce réseau de vertus négatives qui la maintenaient dans l'attitude d'une perfection anonyme et fongible, tirée à cent mille exemplaires indiscutablement conformes. Elle se permet de vivre, avec une hardiesse ingénue qui va droit devant elle, plus sautillante et plus légère de n'avoir pas à réfléchir; elle a des sensations aussitôt obéies, elle détonne et elle scandalise; — et c'est une jeune personne peu ou point élevée, un petit animal tout vibrant d'instincts téméraires... c'est Claudine.

M. Willy nous la montre d'abord à l'école, et l'on voit tout de suite qu'il n'y a pas à choisir à demi : il faut l'aimer ou la détester sans mesure. C'est une adolescente déjà grandelette, fort intelligente encore que d'esprit peu formé, vivante plus qu'il n'est permis, indisciplinée et hardie, parce que son jeune corps n'est que souplesse et santé, parce qu'elle se sait jolie et que personne au monde n'a songé à lui enseigner les convenances. Nullement sentimentale à la façon des citadines, elle n'aime que les bêtes et les plantes, sa chatte Fanchette et les bois de Montigny. Des romans, elle a lu tout ce qu'on peut ou ce qu'on ne peut pas lire. Le cœur encore vide, la tête déjà ardente, les sens ignorants mais avertis, elle suit au jour le jour sa vie de grande fillette, et, de même que les longues

Hosted by Google

boucles sur ses épaules, elle laisse flotter tous ses instincts au vent.

Mais ce libre petit animal est assez conscient déjà; tout ce que Claudine a vu ou ressenti, elle le sait fort bien et le conte sans vergogne. Or, il y a beaucoup à conter. L'école de Montigny, où Claudine achève la dernière classe, est une école singulière. La directrice, intelligente et jeune rousse aux yeux clairs, y fait scandale autant qu'elle peut. Claudine l'admire, la hait et l'envie à la fois, car elle voit en elle la supériorité d'une rivale, et Claudine, qui n'a jamais rien fait, au fond d'elle-même se sent capable de tout. Nullement innocente, plus fine qu'un félin, malicieuse comme un singe et pourtant naïve en ses colères, très neuve encore en sa sincérité, elle suit d'un œil curieux l'ardent dévergondage de la directrice et de la sous-maîtresse, de ses petites camarades et du délégué cantonal. Elle devine tout, elle comprend tout, et n'en est pas atteinte.

Ce tableau de l'école de Montigny a valu au livre de M. Willy une assez bizarre fortune. Il a servi d'argument dans la campagne politique de ce printemps, qui fut très violente, on le sait, et mit surtout aux prises les anticléricaux avec les catholiques. Les candidats de droite mettaient en batterie cette bonne machine de guerre, et la braquaient sur l'école sans Dieu. La *Dépêche toulousaine* riposta d'un feu de salve, et l'*Union républicaine de la Marne*, prenant l'auteur à partie, « crachait son mépris à la face de ce clérical ».

M. Willy s'en est amusé, je crois. Encore faut-il bien dire qu'il y avait un peu de sa faute. Dans sa courte préface, il a soin de noter que Claudine, « pendant le cours de toute une année — où sont relatés jusqu'aux moindres détails de son existence —, ne fait pas mention de prières une seule fois ». Ailleurs, il montrera le curé de la petite ville prenant texte des désordres de l'école pour tonner contre l'enseignement laïc. On sait aussi que M. Willy est catholique et nationaliste, ce qui est bien son droit. Mais voilà qui importe fort peu à la critique d'art, laquelle n'a point à prendre parti, et encore moins à faire des procès de tendance. D'ailleurs, rien n'est

Hosted by Google

plus étranger aux formes de la littérature politicienne que les trois volumes de *Claudine*, et les esprits religieux tiendraient à coup sûr leur auteur pour un allié des plus compromettants. Il met trop d'art à nous peindre le vice; il y met aussi trop de hardiesse. Si les mots ont chez lui un semblant de retenue, sa pensée se rit des convenances, et l'on peut avouer qu'elle prend plaisir à narguer la pudeur.

Ce n'est donc pas une histoire pour jeunes filles que cette histoire d'une jeune fille. Il faut peut-être s'en réjouir. A ce prix, nous connaissons jusqu'en leurs menus tressaillements outes les idées et toutes les sensations d'une jeune tête et d'un jeune corps. Désormais chacun de nous a vu Claudine, a suivi le rythme de ses gestes et les détours de sa fantaisie; on a pénétré jusqu'au secret de ses désirs, mais on a aussi caressé sa chevelure et touché sa chair ferme et dorée. On nous l'a montrée en sa nudité adolescente et svelte, et nous pourrions dessiner les lignes de son corps lorsque, après ses ablutions, elle émerveille sa chatte par une gymnastique intrépide. Nous l'avons vue, espiègle, mettre la classe en révolution par quelque tour pendable, ou muser chez elle dans les grandes pièces familières, entre un vieux brave homme de savant explosif et ahuri, — son père, — et la vieille servante grossière, si bonne fille et si naïvement amorale, qui fut sa nourrice. Nous connaissons aussi les compagnes de Claudine : Claire, la sentimentale, — la grande Anaïs, bilieuse et pincée, — la grosse Marie Belhomme et sa touchante niaiserie, — les deux Jaubert, irréprochables et pimbêches, et cette jolie petite fripouille de Luce.

Peut-être encore connaissons-nous Claudine mieux qu'elle ne se connaît elle-même. Lorsque nous la voyons mâcher des pousses d'arbre, dévorer de la gomme élastique et du papier à cigarettes, boire de l'eau de Botot très sucrée, nous savons, — et elle ignore — qu'elle révèle ainsi le futur frémissement de ses sens. Plus tard, elle s'écriera en un grand élan : « Je voudrais embrasser un bel arbre, et que le bel arbre me le rendît. » Voilà une notation singulièrement juste et profonde. Claudine, enfant de la nature, croit très ingénument ne dési-

Hosted by Google

rer qu'un arbre ; elle bondirait sans doute si l'on affirmait qu'il s'agit d'autre chose ; mais nous savons très bien que le bel arbre n'est ici qu'un fantôme, et lorsqu'elle ouvre ainsi les bras c'est au cou d'un amant qu'elle voudrait les refermer.

Ce qui nous frappe dans Claudine, — ce qui, en dépit de ses frasques, lui garde longtemps notre sympathie, — c'est l'impression de force, de santé et de sincérité qu'elle nous donne. Claudine est saine. Elle grandit comme une plante des champs et s'épanouit à l'air libre ; elle désire ou elle repousse, elle s'arrête ou gambade avec l'innocence d'une jolie bête des bois. Nietzsche eût été ravi de la voir. Ce qu'elle fait, ce qu'elle pense, ce qu'elle dit, tout cela apparaît comme une série d'exercices où elle détend ses muscles et ses idées, où elle s'essaie à vivre et prend conscience de ses jeunes énergies. Ne lui demandez pas de philosopher, elle ressent ; n'exigez point qu'elle s'analyse, elle joue. C'est un poulain dans un pré, un chaton qui s'amuse, un chevreau qui se cabre et donne de la tête. Toute sa beauté est celle de l'animal joueur ; la souplesse, le rythme élastique des membres, le naturel dans l'action sans contrainte.

Elle joue avec elle-même, elle joue avec les autres, elle joue avec la vie.

Jeu dangereux, bien sûr. A trop jouer, l'on tombe, on se meurtrit. A force de jeux, Claudine tombera en effet et pleurera de sa chute. Mais je l'imagine s'écrier aussitôt, d'une voix convaincue : « Je n'ai pas fait le mal ; je me suis fait mal, voilà tout. »

***

Imaginez ce petit être sauvage tout à coup transporté dans une grande ville où règnent les beaux usages : c'est *Claudine à Paris*. La voici, quittant Montigny par un coup de tête de son père ; aux frontières du quartier Latin, dans la triste rue Jacob, pleurant ses arbres, comprimée et pleine de colère, elle tombe malade de déplaisir. On parle de typhoïde ; je crois plutôt que ce qui fait souffrir Claudine c'est d'être dépaysée. Elle sent la cage, et se rebelle.

Hosted by Google

Qui pourrait retenir Claudine? Aussitôt guérie, elle s'émancipe, et la voilà lancée! Mais ici, on peut reprocher à M. Willy l'allure par trop faible de son roman. Il se satisfait d'aimables trouvailles, de jolies anecdotes; le plus vif de son talent, il le donne à la silhouette assez déplaisante d'un jeune garçon vicieux. Pour le reste, il néglige de pousser à fond son étude et de nous mieux faire pénétrer Claudine à la clarté du contraste. Il fallait, après Montigny, nous montrer avec force l'existence citadine partout contrainte par la règle et par les préjugés d'une société qui, n'en déplaise au boulevard, a gardé dans ses élégances morales la demi-raideur de la distinction. M. Willy y songe à peine, et « l'auteur gai » fait tort ici au romancier impressionniste. Quelques mots de ci de là, l'esquisse d'un salon bourgeois et même des caricatures à clef lui suffisent. Quelques portraits aussi; et voici par exemple celui de l'auteur lui-même tel qu'il s'est peint avec verve et sans charité sous le nom de Maugis. Nous sommes au concert Colonne; on cause :

« Savez-vous qui est Maugis, que j'aperçois là-bas?

— Maugis! Oui, il fait de la critique musicale, des articles mêlés de grossièretés, de calembours, un salmigondis d'afféterie et de lyrisme que je ne comprends pas toujours... »

« Nous arrivons sur le Maugis en question; très animé, il discute d'une voix de gorge qui s'étrangle facilement, et me paraît subir une phase de lyrisme. Je m'approche encore. Sans doute il donne la volée à ses admirations? Bardadô! (comme on dit chez nous quand un enfant tombe...) Voici ce que j'entends :

« — Non, mais avez-vous savouré ce cochon de trombone aboyant parmi les roses de cette nuit écloses? Si Faust dort malgré ce potin-là, c'est qu'il a dû lire *Fécondité* avant de se coller au pieu. D'ailleurs, quel fumier, cet orchestre! Il y a là une pourriture de petit flûtiste...

« Maugis fait virer ses grosses épaules et montre un nez bref, des yeux bleus bombés sous des paupières tombantes, deux grandes moustaches féroces au-dessus d'une bouche enfantine... Encore tout gonflé d'une juste fureur, ses yeux en

Hosted by Google

hublots et son cou congestionné lui donnent l'air d'un petit bœuf quelque peu batracien... Mais il sourit, maintenant, d'une bouche avenante, et, comme il salue, en montrant un crâne rose aux dimensions exagérées, je constate que tout le bas de sa figure — menton flou, noyé d'enbompoint, et lèvres puériles, — dément sans cesse l'énergie du front vaste et du court nez volontaire. »

Il y a des pages d'une forme plus parfaite dans le livre de M. Willy; j'ai cité celle-ci parce qu'elle est curieuse. En outre, elle montre bien cette sorte de sans-gêne assez débraillé qui est l'une des caractéristiques de l'auteur, et comme l'envers de son talent. Il le porte jusque dans son style, et ses phrases n'ont pas toujours rattaché leur cravate. Je ne crois pas que la vie et le naturel soient à ce prix; mais l'impressionnisme, ainsi compris, a ses penchants, peut-être même ses exigences, qu'il convient de ne pas contrarier à l'excès. J'aurais transcrit, si leur longueur ne m'avait arrêté, plusieurs passages de *Claudine à l'école* où la même forme, négligée et rapide mais verveuse et de prime-saut, produit une manière de chef-d'œuvre. C'est le récit développé de l'examen que les fillettes vont subir au chef-lieu, pour entrer à l'école normale. Courses affairées, attente nerveuse, effrois, première émotion à « l'écrit », terreur et triomphe à l'« oral », questions et réponses, mille gestes et mille attitudes, et jusqu'aux manies des professeurs, tout est là, cinématographié avec une étonnante justesse et avec un brio où l'on sent la vie haleter. Plus loin, et par un procédé analogue, c'est la réception d'un ministre dans la petite ville. Nous sommes très loin ici de toute « littérature », mais on n'y songe qu'après et c'est presque pour s'en féliciter. Style de reportage, oui; mais quels yeux avisés avait ce reporteur, quelle heureuse décision dans le choix des détails qui font vivre! C'est un épisode, soit; il est cent fois trop long pour le récit total, soit encore. L'impressionnisme ne calcule pas ainsi, et nous savons du reste qu'il a ses criants défauts. L'important, c'est qu'il garde toutes ses qualités. Il ne s'agit point d'un poème, ni de styliser la vie; il s'agit d'un roman, et de nous faire entrer dans la vie telle qu'elle est, en ses gestes et en ses menus cris

Hosted by Google

de rage ou de gaîté. Je crois vraiment qu'il y eut ici beaucoup d'art à n'en montrer aucun.

Au surplus, M. Willy sait écrire à merveille et même, lorsqu'il en a l'occasion, selon les modes les plus délicats du langage. Nous le verrons plus tard trouver des phrases subtiles lorsque Claudine aura souffert et que, dans le petit animal échappé, une âme commencera de naître. Il y gardera l'aisance délicieuse d'une plume qui n'est jamais contrainte. Ce n'est point, je crois, qu'il recueille ainsi le bénéfice immérité de sa négligence. C'est plutôt la grâce d'un don naturel et le résultat heureux d'un premier travail qui assouplit sa main. M. Willy est fort bon latiniste. Il connaît à merveille les secrets du parler. Pour peindre et faire vivre, fût-ce au gré des phrases les plus faciles du monde, pour toucher du doigt le détail qui importe et le mettre à sa place, il faut un art très proche de ce qui fait le style,... c'est *l'art de choisir*.

***

Pourtant la négligence a malgré tout ses trahisons. Cet art de choisir, le bon écrivain l'exerce par habitude et presque à son insu. Les mots s'offrent à lui, il les trie sans qu'il y songe; de lui-même, son goût les dispose, et voilà une page.

Or, il n'en va plus ainsi lorsqu'il s'agit de composer un livre. Alors, l'esprit doit saisir toutes ses forces; la volonté intervient, qui dirige, et, par l'énergie de la réflexion et par la rigueur de la logique, un plan se trouve ordonné. Il faut, pour cela, non seulement avoir médité son œuvre, afin qu'avant le premier travail d'écriture l'esprit la saisisse clairement en ses limites et en sa perspective; il faut encore que l'auteur en sache dominer le détail, qu'il surpasse les mille petits faits dont est tramée la vie, en sorte qu'il plane toujours sur son œuvre et ne cesse pas de la considérer *d'ensemble*. Un savant, s'il veut être plus qu'un érudit, doit s'élever de même au-dessus de ses documents, afin d'en pouvoir dégager la synthèse. C'est là, en art, l'élément architectural de la conception. C'est, si l'on veut, la part de la méthode déductive, la con-

Hosted by Google

struction mentale, où des rapports mathématiques se révèlent par la stabilité de l'œuvre, par le noble équilibre de son harmonie.

Or, c'est ici qu'échoue absolument l'impressionnisme du genre de M. Willy. Ce menu reportage, qui a les grâces de la fidélité et la chaleur de la vérité vivante, se trouve absolument dépourvu de cette sorte d'énergie du regard qui pénètre les choses, prévoit toutes les formes de leurs combinaisons et permet de choisir alors parmi ces combinaisons elles-mêmes pour les disposer selon la logique. Comment ce serait-il possible? Il se meut parmi les faits; il est au milieu de leur foule, qui le presse et ne lui laisse point d'horizon. Il se borne donc à noter, à noter, et ces notes auront toutes les vivacités du mouvement dans la verve, parce que le transcripteur fut lui-même l'une des têtes de la foule. Ce compte rendu sera sans doute très proche des gestes réels, mais il s'y perdra un peu aussi.

Le sous-officier qui nous conte la bataille de Leipzig nous dira à merveille ses impressions de soldat, le bruit des balles, le sang, la peur de la mort et la frénésie de tuer; son récit nous mettra au plus fort de l'action. Mais s'il s'agit d'apprendre quelles furent la marche des corps d'armée, la disposition des unités tactiques et l'action convergente des forces soulevées, un officier d'état-major nous renseignera beaucoup mieux : il saura les motifs de ces grands mouvements; il nous montrera l'âme consciente qui dirige ces masses en conflit.

Ainsi en est-il d'un roman. La stratégie y a son importance aussi bien que les sensations du troupier qui fit le coup de feu à son rang. Ce troupier-là s'imaginera sans peine avoir été le centre de la bataille; il est naturel qu'il nous fasse connaître peu de chose de ce qui s'est passé dans les autres régiments. Claudine conte comme cela, et c'est parfait tant qu'il s'agit d'elle, et c'est tant mieux, au résumé, puisque enfin Claudine nous importe surtout. Elle n'ignore rien d'elle-même, et c'est une petite personne sans détours qui ne voudrait rien nous cacher. Mais sa verve improvisatrice néglige de pénétrer aussi la pensée et les actions de tous ceux qui l'entourent, et cela devient fâcheux s'ils entrent en pleine lumière dans le dévelop-

Hosted by Google

pement du récit. Rien de plus délicieux lorsqu'il fallait, sans plus, décrire un milieu dont elle est pour nous le centre réel, une école où elle voit, où elle devine tout et où, au demeurant, il ne se passe aucun drame. Mais, dans *Claudine à Paris*, dans *Claudine en ménage* surtout, il y a une action, des péripéties, et tout aussitôt l'on saisit la fragilité de l'ordonnance. Au vrai, je ne connais guère de livres moins composés que ceux-là. Le hors-d'œuvre foisonne dans *Claudine à Paris,* et même dans *Claudine en ménage*, où se perçoit soudain un grand effort littéraire, un chapitre tout entier prend place, tombé on ne sait d'où.

Il y aurait mauvaise grâce et presque mauvaise foi à insister ici — car cela se cache sous le charme de l'écriture, cela disparaît parmi cent trouvailles —, si l'on n'y découvrait le tort assez grave que M. Willy se fait à lui-même. Ces lacunes de la composition ont le défaut de rompre le courant naturel, d'entre-choquer nos impressions et de décourager ainsi cette inconsciente *complicité* du lecteur, qui le porte à excuser les pires choses, à acquiescer à ce qu'on voudra. Certains épisodes, hardis à l'extrême, en deviennent inacceptables. Mieux amenés, on les eut admis ou au moins tolérés; tels quels, ils prennent un air cynique tout à fait déplaisant pour notre vertu.

Claudine à Paris se termine par le mariage de l'héroïne avec son oncle Renaud, et la fable semblerait un peu mince, malgré des détails délicieux, si Claudine elle-même n'achevait de s'y révéler, fidèle à ses instincts, qui savent tout briser : ces instincts à la fois violents et naïfs qui, dans la fillette nubile, indécise et fervente, font grandir brusquement toutes les forces de l'amour. Claudine aime Renaud et l'épouse : c'est *Claudine en ménage*. La voici transformée ; elle est femme, elle est toute perdue en la joie de ses sens extasiés. C'est l'hymne de la volupté épanouie, le désir, la folie et le délice de l'abandon. Mais bientôt, au réveil de ce premier vertige, c'est la reprise de la vie parisienne et les effarements de Claudine dans le monde boulevardier fréquenté par Renaud. Ce monde est très mêlé, faisandé un peu, et la petite sauvage s'y hérisse d'abord, elle

Hosted by Google

y sort les griffes. Farouche comme elle est, tous les nerfs en arrêt, elle y ferait assurément quelque esclandre si l'allure très relâchée, un peu bohème, un peu rasta qui y règne, ne l'amusait au fond et ne la mettait à l'aise. Et voici l'amie de Claudine, — Rézi, sa tentation et sa chute; elle est flexible, languide et cajoleuse, et ses gestes déroulent toutes les grâces. « Ses yeux, à cils longs, d'un gris ambré et variable, semblent plus foncés sous les cheveux d'or léger, ondés et verdissants. Une robe de panne noire, coupe sobre, étoffe trop riche, colle à ses hanches rondes et mobiles, à la taille mince et pourtant non serrée. Une toute petite étoile de diamants, tête d'une longue épingle, brille dans les amazones du chapeau... Je m'enchante de son parler lent, de sa voix caline où, de temps en temps, s'attarde et roucoule un *r* rebelle. »

M. Willy a quelques pages d'une intensité surprenante pour décrire la douceur onduleuse et mollement maladive du vice qui désire et qui trouble. Or, ici et jusqu'aux minutes les plus dangereuses, il ne nous montrera que le frisson physique de personnages que nous ne verrons point penser. La hardiesse de l'auteur est telle, qu'elle peut déconcerter; mais la gêne s'accroît de ce que nous ne connaissons rien de ces gens, — rien de leur être intime, de leurs idées, de leurs scrupules, de leurs faiblesses, — de tout ce qui a combattu ou motivé ce qu'ils font. Peut-être dira-t-on que le moral n'a rien à voir où les sens prennent toute la place? Point du tout, s'il vous plaît, car les secrets des sens ont leurs répercussions mentales, et c'est même par celles-ci que nous comprenons le mieux ceux-là, tout au moins chez les autres. Claudine n'a pas cessé d'aimer, de désirer Renaud; elle l'affirme sans plus et n'explique rien de ce qui se passe en elle. Il semble que ce soit la chose la plus naturelle du monde, un phénomène normal et de notoriété publique, dont nos propres souvenirs suffisent à nous rendre raison. Plus tard, et pour une circonstance plus extraordinaire encore, le même procédé hâtif et déblayeur froissera avec rudesse notre sentiment. Il en naît un malaise qui devient intolérable à de certains passages où il eût fallu le tact le plus subtil, avec des précautions savantes, et où

Hosted by Google

M. Willy se satisfait d'une sorte de désinvolture boulevardière.

Dans son beau livre, l'*Immoraliste*, M. André Gide ne craint point d'analyser et d'absoudre la perversion morale la plus malaisée à montrer qui soit lorsqu'on s'adresse à une génération issue de Kant. Sa maîtrise nous force à accepter en bloc une œuvre où tout se tient; mais nous avons vu de près son morne héros. Nous l'avons suivi par tous les degrés de la maladie et de la convalescence; nous l'aimons comme un frère malheureux à qui manquent les forces, nous le plaignons avec toute la sollicitude que, de page en page, l'auteur a su créer en nous.

A défaut de cette psychologie serrée qui ne pouvait avoir place ici, il eût fallu au moins quelques préparations mentales dans *Claudine*, où l'on parle aussi de choses fort singulières. Lorsque Renaud se fait tout à coup le complice des curiosités inquiétantes de sa jeune femme, cela nous choque d'autant plus qu'on ne nous a pas expliqué ce qu'il sent. Nous avons vu fort bien sa carrure virile, sa belle tête un peu grisonnante, son sourire de jouisseur. Pour le reste, rien. Il agit avec brusquerie, de manière à blesser la délicatesse la moins ombrageuse, le scepticisme le plus accoutumé à ne s'étonner de rien. Il nous est odieux par son acte, et plus odieux de ce que nous ne le comprenons pas; et si notre sympathie, malgré tout, ne quitte point Claudine, lutte pour elle et cherche à la justifier jusqu'en ses dernières folies, c'est que depuis longtemps nous vivons avec elle et que nous sommes sans cesse au plus profond de son petit être sans détours. Ce n'est pas en vain que nous avons si longtemps épousé ses désirs et ses répulsions, que nous avons été de moitié dans les plus intimes confidences que ses libres instincts murmuraient hier à la fillette. L'enfant n'a pas été sage; tant pis, il faut lui pardonner, car le naturel est bon. Elle est restée sincère à travers tout. Ce qu'elle fait vient si directement et si vite de ce qu'elle sent! Elle n'a pas eu le temps de réfléchir. Nous aurons toutes les indulgences, c'est convenu, parce qu'on nous a forcés de l'aimer. Et puis, notre petite amie n'a point d'âme.

Hosted by Google

Mais voici que tout change, car une chose nouvelle s'est révélée soudain. Claudine connaît la douleur. Rézi l'a trompée, Renaud l'a trompée, elle les a surpris tous les deux. A la blessure qui la brûle et qui n'atteint point seulement la chair, la jolie créature jusqu'ici assez vide, a découvert qu'elle a un cœur. Farouche et révoltée, elle s'est enfuie à la campagne, dans le village de son enfance. Mais là-bas, loin du traître qu'elle hait et qu'elle aime trop encore, qu'est-ce donc qui s'éveille en elle de grave, de poignant et de mystérieux ? Encore épouvantée de ce qu'on puisse tant souffrir, lasse d'avoir crié son mal dans les bois, apaisée pour l'avoir pleuré sur les gazons, elle se relève de son vertige et renaît peu à peu à la vie. Les arbres lui parlent ; la lumière, entre les branches, glisse vers elle et la pénètre ; le vent, dans les feuilles, a des mots profonds qui l'émeuvent ; les roses de son grand rosier chuchottent de tous leurs parfums un chant vague et doux qui console. Claudine est toujours un peu Claudine ; pourtant la voici transformée. Et, par la prose charmante de M. Willy, elle se découvre un peu, et fait qu'on la devine :

« Je m'engourdis, à cette place, mon chagrin se fige lentement. Mes yeux cuisants suivent le vol d'une guêpe, le « frrt » d'un oiseau, le trajet compliqué d'une jardinière... Comme le bleu de ces aconits est bleu ! d'une belle couleur nourrie, forte et commune... D'où vient cette haleine miellée, qui fleure l'essence d'Orient et le gâteau à la rose?... C'est le grand rosier cuisse-de-nymphe qui m'encense... Pour lui, je me dresse sur mes pieds travaillés de fourmis, je vais à sa rencontre.

« ... Tant de roses, tant de roses ! Je voudrais lui dire : « Repose-toi. Tu as assez fleuri, assez travaillé, assez épuisé « ta force et tes parfums... » Ses filles innombrables sont des roses jolies et petites comme celles des images de piété, teintées au bord des pétales avec un petit cœur de carmin vif. Une à une, elles pourraient sembler un peu bébêtes ; mais qui songerait à critiquer le manteau murmurant d'abeilles qu'elles ont jeté sur ce mur ? »

Claudine conte encore :

« J'ai pleuré en dormant et je ne me souviens pas de mon

Hosted by Google

rêve, un rêve pourtant qui m'éveille oppressée, avec de grands soupirs tremblés. Le jour point, il n'est que 3 heures. Les poules dorment encore, les moineaux seuls crient avec un bruit de pierraille remuée. Il fera beau, l'aube est bleue... »

Et ailleurs :

« Je suis pénétrée de rayons, traversée de souffles, sonore de cigales et de cris d'oiseaux, comme une chambre ouverte sur un jardin... »

M. Willy a écrit ici ses meilleures pages ; elles nous touchent par leur vérité délicate et par un sentiment qui n'est jamais de la sensiblerie. La description s'y fait exquise, nuancée et très discrète, toute de mots choisis, allégés, et qui portent. Elle est d'un écrivain de premier ordre, riche d'une si profonde et d'une si simple grâce, qu'elle fait parfois songer à M. Pierre Louys.

Nous sommes parmi les feuillages, au milieu des touffes fleuries dont le parfum nous enveloppe ; nous pourrions toucher du doigt la terre. Cela sent bon la nature vivace et saluBre, et, comme Claudine, il semble que nous soyons remontés à la source originelle où l'on s'abreuve de vérité parmi les fortes et primitives impressions qui nous révèlent à nous-même. L'artificiel a disparu ; rien ne reste, que ce qu'il y a de foncier dans l'être, avec une sorte de candeur et d'animale beauté.

Claudine, ainsi, s'est découverte. Son ardeur vigilante, qui fit plus cruelle la blessure, plaide à son tour pour Renaud, et l'excuse. Toute rancune s'est fondue en un appel de volupté. Elle pardonne, car elle désire ; elle ne peut repousser, puisqu'elle aime. Qu'importe le reste ? Elle aime, là est sa vie, et cela répond à tout.

Mais Claudine, à présent, n'aime plus comme elle aimait. Les sens parlaient seuls jadis ; aujourd'hui, elle écoute une confidence plus subtile, quelque chose de grave, de très doux et de très humain, qui est la voix de la tendresse. Claudine croyait aimer hier ; c'est d'aujourd'hui qu'elle sait aimer ; car la douleur a entr'ouvert en elle de vastes avenues de pensée et de songe, une beauté qui dormait en elle s'est enfin éveillée,

Hosted by Google

et la fillette d'autrefois est devenue une femme. Une *âme* lui est née.

***

Ainsi se termine le troisième volume de *Claudine*. Il est, je crois, décent d'en dire du mal; mais il est permis d'en penser grand bien, et nul lettré ne se défendra d'en admirer la forme légère et sans pose. Avec, de-ci de-là, une locution patoise qui lui donne l'acide et franche saveur des pommes de verger, la prose de M. Willy a parfois mille élégantes finesses mêlées de familiarités qui la montrent bonne fille; c'est alors l'aisance délicieuse d'un style qui vaut quasi mieux que le style. Tout y est inventé. La page n'est jamais *rédigée*, mais *écrite;* je veux dire que les phrases n'y sont point régulièrement alignées comme les plantes mortes d'un herbier, mais qu'elles ont le frémissement balancé de la fleur vivante.

Peut-être affirmera-t-on que c'est là le résultat nécessaire de la méthode impressionniste. Je ne le pense pas, ni sans doute M. Willy lui-même, puisqu'en ce dernier livre il en vient peu à peu à user de toutes les ressources littéraires qu'il négligeait d'abord. Plus riche et mieux nombrée, la phrase semble toujours spontanément jaillie de « l'impression ». Mais cette illusion ne se donne qu'à prix d'art : on n'est point naturel sans beaucoup de talent.

ALBERT MOCKEL.

Hosted by Google

LES CHASSEURS DE MICROBES [1]

VI

Mais à ceci ne se bornent pas les agréables surprises que nous ménage l'ingéniosité des globules blancs. Je veux parler — et nous entamons ici le chapitre le plus instructif de leur histoire — du rôle capital assumé par eux dans les rudes et incessants combats qu'il nous faut soutenir contre la foule agressive des microbes.

En pleine santé déjà, nous avons à nous garer de ces myrmidonesques parasites, qui, loin d'appartenir au règne animal comme la plupart se l'imaginent, occupent, soit dit en passant, les plus bas échelons de la végétalité. Car c'est une erreur de croire que seul un malade puisse porter en soi des germes virulents. Il ne sera nullement exceptionnel de rencontrer chez des individus bien portants, en faible quantité il est vrai, des microbes « pathogènes » flottant dans les sécrétions de la bouche, de la gorge, des narines, de l'intestin. Tel le bacille diphtéritique, tels aussi ceux de la pneumonie, de la tuberculose et du typhus. Si leur présence n'entraîne alors aucun préjudice, la cause en est dans leur petit nombre ou plutôt dans l'obstacle qu'oppose à leur multiplication la résistance de nos cellules.

Mais il arrive trop fréquemment que, vivant dans un foyer d'infection, l'organisme soit envahi tout à coup par de véritables nuées de microbes. Devant leur attaque furieuse, force

[1] Suite, voir la livraison du 15 septembre.

Hosted by Google

nous serait de lâcher pied si, immédiatement, nous ne mettions en ligne la totalité de nos réserves. Et celle qui répond avec le plus de promptitude à cet appel est la troupe vaillante des *leucocytes*. C'est elle que l'on voit accourir au premier signal; c'est elle aussi qui, pendant toute la durée de la bataille, combattra au premier rang.

Voici, en effet, ce qui se passe lors d'une invasion microbienne :

Après une chute légère et momentanée, le chiffre des globules blancs du sang augmente dans une très notable proportion, en même temps que chez la plupart d'entre eux se dessinent des changements de structure, de forme et de volume préludant, suivant toute vraisemblance, à une prolifération de ces éléments. On dirait qu'avant d'entrer en lice l'armée des leucocytes tient à remplir ses cadres. Bientôt après, la mobilisation s'opère, c'est-à-dire que les globules blancs quittent en foule les vaisseaux pour courir sus à l'ennemi. Et, sachez-le, ce n'est pas dans un sens purement métaphorique que doit être prise cette expression. Bien positivement les globules vont *au-devant* des parasites, dont ils sentent en quelque sorte l'approche. Pour reconnaître les positions de l'adversaire, ils n'ont besoin ni d'espions ni d'éclaireurs : un instinct presque infaillible les guide vers le lieu où il s'est massé.

A peine les deux partis sont-ils en présence que s'engage sur toute la ligne une lutte sauvage, acharnée, ayant une vie humaine pour enjeu. Malheur au bacille qui reçoit le premier choc. Enveloppant celui-ci de sa mortelle étreinte, le leucocyte, en quelques instants, le saisit et le dévore. Si violente est son attaque que souvent, moins d'un quart d'heure après le début d'une infection, il ne se retrouve plus, à l'intérieur de l'organe où s'étaient retranchés les microbes, un seul d'entre eux qu'il n'ait complètement englobé. Notez aussi que dans cette chasse impitoyable le leucocyte ne s'en prend pas seulement aux bactéries et aux microcoques affaiblis ou dégénérés : on le verra se ruer avec une égale impétuosité sur les germes pourvus de la plus extrême virulence.

Hosted by Google

Mais que penser de cette implacable hostilité manifestée contre la gent microbienne par la race tout entière des globules blancs?

Ne serait-ce pas là une de ces sympathies déguisées que professe l'anthropophage vis-à-vis de l'ennemi sur lequel il compte pour s'offrir un plantureux repas? A coup sûr, quand il s'agit d'animalcules aussi pauvrement organisés, il ne saurait être question d'un instinct analogue à celui de la faim. Pour qu'il éprouvât un semblable sentiment, on devrait supposer au leucocyte un tube digestif et des appareils nerveux que jamais il ne posséda. Physiologiquement parlant, il n'a ni faim ni soif. Il n'est pas contestable cependant que les cellules blanches du sang s'alimentent à l'instar des organismes supérieurs. Seulement elles ne savent ni ce qu'elles mangent ni moins encore pourquoi elles mangent, et si, au contact d'une proie bactéridienne, le leucocyte semble vouloir s'en emparer, c'est uniquement parce que la nature l'a pourvu d'une *tactilité* assurément très rudimentaire, mais suffisante néanmoins pour le conduire à son but. Car au moment et par le fait même de leur contact avec le corps du microbe, ses pseudopodes déploient soudain une énergie nouvelle, et leur manœuvre, automatiquement mais méthodiquement ordonnée, aboutit à l'inclusion du parasite.

Au fond de la *phagocytose* — nom par lequel on désigne cette absorption du microbe par les globules sanguins — il n'y a donc, en somme, autre chose qu'un acte machinal, un phénomène réflexe comparable à celui d'un cœur qui bat, d'un poumon qui respire, d'un estomac qui digère.

Mais j'ai dit tantôt qu'au sortir de leur prison, les cellules blanches du sang se lancent littéralement à la poursuite des bactéries, et c'est bien véritablement en marchant sur leur piste que la meute des leucocytes arrive à les traquer dans leurs ténébreux repaires.

Or, il n'est pas possible d'invoquer ici l'influence d'un attouchement physique, les adversaires étant encore à ce moment-là séparés par d'énormes distances.

Hosted by Google

Admettre chez nos mangeurs de microbes une sorte de flair pareil à celui du chien de chasse serait leur faire trop d'honneur. Il a donc fallu recourir à une autre explication — que l'on croit avoir trouvée en assignant à cette curieuse attraction une raison d'ordre *chimique*. Du corpuscule bactéridien se dégageraient constamment des principes très solubles qui, se diffusant de proche en proche dans le liquide ambiant, iraient impressionner au loin les leucocytes et provoquer en eux une réaction toute particulière. Vivement excitées par ce contact insolite, les expansions pseudopodiques du globule verraient augmenter l'ampleur et la rapidité de leurs mouvements, mais dans une direction seulement : celle où s'accentue la concentration du liquide, celle par conséquent qui orientera la marche du leucocyte vers le campement des microbes. Les résidus organiques, les produits inflammatoires, les poisons minéraux eux-mêmes paraissent exercer une séduction presque aussi puissante sur les cellules leucocytaires; et c'est bien certainement à elle qu'il convient d'attribuer ce phénomène resté longtemps inexplicable de l'émigration globulaire.

A cette aimantation chimique — s'il est permis de s'exprimer ainsi — les microbiologistes ont imposé le nom barbare de *chimiotaxie positive*. Je dis « positive », parce qu'il semble qu'en certains cas, loin de se diriger vers eux, le leucocyte, saisi d'une sorte de panique, évite au contraire le voisinage des bactéries. Au lieu de chercher à les joindre, il se comporte exactement comme s'il appréhendait leur rencontre. Les naturalistes nous enseignent que la moufette, serrée de près, projette autour d'elle un liquide tellement infect que ses émanations mettent en fuite le plus forcené des chasseurs. Toute proportion gardée, il se passerait ici quelque chose d'analogue : les produits sécrétés par tels ou tels microbes, d'ailleurs assez rares, offenseraient la sensibilité du leucocyte au point de paralyser du coup son élan.

Si, dans ces guerres d'extermination où l'on voit aux prises plus de combattants que n'en compta jamais la plus formidable des armées humaines, si, dis-je, les leucocytes res-

Hosted by Google

taient toujours maîtres du champ de bataille, les maladies infectieuses, quelles qu'elles soient, se termineraient invariablement par la guérison. Malheureusement, la fortune ne seconde point toujours leurs efforts. En dépit de leur bravoure, ils sont trop fréquemment encore accablés par le nombre, et, dans ce cas, une mort presque inévitable suit pour nous la déroute de nos défenseurs.

Car tout n'est pas dit quand un leucocyte a pu capturer, à lui seul, tout un commando de microbes. Bien souvent alors le soi-disant prisonnier ne veut pas lâcher son vainqueur. Pullulant outre mesure dans le sein même de la cellule, c'est lui, le microbe, qui, par un revirement imprévu « tombe » à son tour le leucocyte, changeant en un pitoyable désastre une victoire qui paraissait assurée (1).

VII

Tout effectif qu'est le secours de la phagocytose, il serait donc imprudent de compter uniquement sur lui pour faire pencher la balance de notre côté.

Aussi n'est-ce pas la seule ressource que nous offre la nature, laquelle, après tout, a le devoir de ne point laisser périr notre espèce, et, par une combinaison des plus bizarres, c'est à nos propres persécuteurs qu'on la verra s'adresser pour organiser notre défense. Bon gré mal gré, les microbes fourniront au leucocyte des armes contre eux-mêmes. Qui plus est, nous compterons alors parmi nos meilleurs auxiliaires les bactéries les plus vénéneuses : le tort habituel qu'elles font à autrui donnera en cette circonstance la mesure du mal qu'elles peuvent se faire.

La constatation, l'interprétation surtout de ce phénomène

(1) Dans ces corps à corps homériques les éléments bactéridiens font montre, en effet, d'une si ardente combativité, leur puissance destructive est telle qu'au dire de *Metschnikoff*, le génial inventeur de la phagocytose, on n'aperçoit plus dans le sang des animaux emportés par une infection très aiguë — le charbon entre autres — un seul microbe qui n'ait reconquis sa liberté.

Hosted by Google

paradoxal sont l'un et l'autre de date récente. Quelques points en sont encore discutés. Mais tout incomplète que soit la solution de cette énigme — qui se confond avec celle de l'immunité — elle n'en constitue pas moins une des plus brillantes découvertes de la biologie moderne. Abstraction faite de sa valeur théorique, il est certain que par elle ont été réalisés d'immenses progrès dans le traitement des maladies infectieuses. Et nous allons voir comment, en s'inspirant de ses données, la médecine pratique a su créer des méthodes absolument nouvelles dont les applications, rapidement généralisées, ont dès maintenant déjà sauvé des milliers d'existences humaines.

Par le mot *immunité,* on exprime dans le vocabulaire physiologique, comme en langage courant, l'état d'un organisme sur lequel n'ont point de prise les microbes pathogènes. Certains sujets possèdent dès l'origine cette précieuse invulnérabilité. La composition de leurs cellules les rend réfractaires aux implantations microbiennes; entre eux et les germes bactéridiens s'est dressée de tout temps une infranchissable barrière. On appelle cela l'*immunité naturelle.*

Chez les êtres inférieurs, ce genre d'immunité s'observe beaucoup plus communément qu'au sommet de l'échelle. Je n'en veux citer qu'un exemple. Dans le sol où l'on enfouit la dépouille des animaux morts du charbon se répandent des spores restées vivantes, qui sont ingurgitées par les vers de terre avec les autres substances servant à leur nourriture. Il n'en résulte pour eux aucune incommodité. Cependant le microbe n'a rien perdu de sa virulence, car lorsqu'il se trouve ensuite ramené au jour par les déjections du lombric, cette exhumation intempestive suffit pour infecter de nouveau la surface avec les herbages qui la couvrent. De là ces aires empoisonnées, ces *champs maudits* qui donnaient autrefois naissance à de terribles épizooties locales dont, avant Pasteur, nul ne pouvait s'expliquer l'apparition.

Mais à mesure qu'augmente la complexité des organismes, le domaine de l'immunité naturelle se restreint davantage. Les

Hosted by Google

animaux supérieurs sont en effet tout particulièrement exposés aux ravages de l'infection, et de tous les êtres vivants l'homme est encore celui qui manifeste à cet égard la plus grande réceptivité. Non seulement la plupart des maladies contagieuses dont souffre l'animal ne lui demeurent pas étrangères, mais il a la triste prérogative d'héberger des microbes n'appartenant qu'à lui.

On rencontre, à vrai dire, certaines personnes qui semblent pouvoir braver impunément la contagion. Mais plus généralement cette exception est à la fois partielle et temporaire. Tel sujet aura traversé sans risque des épidémies très meurtrières qui sera plus tard emporté par une infection habituellement bénigne. J'ai connu, pour ma part, un médecin exerçant dans un village du Limbourg littéralement infesté de fièvre typhoïde. Jamais, au cours de sa très longue carrière et malgré qu'il y fût presque quotidiennement exposé, il n'en avait ressenti la moindre atteinte. Un jour vint cependant — il avait alors 72 ans — où notre infortuné confrère paya personnellement son tribut au fléau. A son tour il succomba au typhus, et cela précisément durant une période où le mal faisait trêve dans la localité qu'il habitait.

Faute d'en savoir davantage, on attribua longtemps le bénéfice de ces exemptions innées à une *résistance* spéciale et tout individuelle de l'organisme. Et comme, de par sa définition même, l'immunité naturelle se dérobait à l'expérimentation directe, il a bien fallu se contenter de cette vague explication, jusqu'au jour où l'étude de l'immunité *acquise* nous a permis de la mieux préciser.

Bien qu'il soit assez difficile d'exposer ces résultats sans entrer dans des détails plus au moins techniques, on voudra bien me permettre, vu leur indéniable importance, d'en présenter ici un très bref aperçu.

Tout d'abord il importait de savoir au juste de quelle façon procèdent les microbes pour opérer la destruction de nos cellules. Est-ce parce qu'ils envahissent l'espace dont elles devraient pouvoir disposer, ou bien accaparent-ils les maté-

Hosted by Google

riaux nutritifs destinés à ces dernières? Ne se peut-il point aussi que nos appareils cellulaires succombent à une véritable intoxication due aux substances vénéneuses distillées par les microbes?

De ces trois hypothèses — successivement émises — la dernière est la seule qui trouve encore créance auprès du monde savant. En fait, les germes bactéridiens passent leur vie à préparer des substances dont l'effroyable toxicité dépasse immensément celle de tous les poisons connus : substances qui d'ailleurs varient à l'infini, chaque microbe ayant sa *toxine* ou plutôt ses toxines particulières. S'attaquant tantôt à l'un, tantôt à l'autre de nos groupes cellulaires, les toxines en question les désorganisent à des degrés divers, entravent ou suppriment leur fonctionnement et mettent par là-même notre vie en péril. Mais beaucoup de microbes ne se donnent même pas la peine de parcourir nos tissus pour y déposer directement leur venin. Ils s'établissent simplement sur une muqueuse ou sur une érosion de la peau, s'y multiplient avec une terrifiante rapidité et secrètent *sur place* des quantités de toxines. Reprises par le sang et transportées partout avec lui, ce sont ces toxines — et non le microbe en personne — qui vont alors empoisonner au loin nos organes.

Voyez, par exemple, ce qui se passe au cours de la *diphtérie*. Le bacille implanté sur la muqueuse des narines ou de la gorge n'abandonne jamais ses cantonnements, mais il n'en inonde pas moins de ses malfaisants produits la circulation tout entière. Pour plonger l'organisme dans un collapsus mortel, le spirille du *choléra*, lui non plus, n'aura pas à quitter l'intestin, son habitat de prédilection. Dans le *tétanos* lui-même, le microbe spécifique se fixe sur la place contaminée, et c'est là que, sournoisement, il élabore les matières toxiques dont la diffusion ultérieure dans le sang et le lymphe provoque de si épouvantables accidents.

Ceci n'est point fait pour surprendre si l'on songe à la prodigieuse activité de ces poisons. L'exemple suivant permettra d'en juger. Lorsque le célèbre *Koch* procéda pour la première fois à la confection de sa nouvelle tuberculine, il eut à triturer

Hosted by Google

longuement dans un mortier des doses relativement considérables de matière bacillaire desséchée. Il ne le fit qu'avec des précautions infinies et se crut tenu de prescrire à ses futurs imitateurs une prudence excessive dans ce genre de manipulations. La recommandation n'était pas superflue, attendu que l'absorption de quelques millièmes de milligramme de la poussière tuberculeuse ainsi préparée empoisonne sûrement un petit animal et peut occasionner chez l'homme des accidents très graves. Et la tuberculine n'est pas seule à manifester cette effroyable virulence : d'après les calculs de *Vaillard,* il n'est pas même besoin de trois centigrammes de toxine charbonneuse pour donner la mort à 100,000 souris!

VIII

De quels moyens disposons-nous pour faire face à de tels dangers?

Sera-ce en frappant l'agresseur au sein même de nos tissus? Mais il faudrait alors que l'on fût en possession d'un remède capable d'exterminer le microbe sans tuer en même temps le sujet qu'il a choisi pour hôte, et ce remède est encore à trouver.

Vaudra-t-il mieux, renonçant à ces vaines tentatives, s'ingénier simplement à neutraliser ses poisons? Dans un avenir plus ou moins éloigné nos laboratoires nous fourniront sûrement de pareils antidotes, aussi faciles à doser et à administrer qu'un agent pharmaceutique quelconque. Mais encore sera-t-il indispensable, pour en arriver là, de déterminer au préalable la composition du poison lui-même — qu'aucun chimiste, à l'heure actuelle, n'a encore pu isoler.

La science est-elle donc ici désespérément impuissante? Faudra-t-il qu'en attendant ces heureuses découvertes l'art de guérir se résigne à une décourageante abstention? Assurément non! Car devant lui s'est récemment ouverte une ère pleine de promesses. Et, je l'ai dit tantôt, c'est le microbe même qui,

Hosted by Google

bon gré mal gré, fournira les armes destinées à le vaincre.

Sans doute l'homme a souvent à se plaindre des procédés de la nature; en bien des circonstances, elle traite son dernier-né avec une dureté singulière. A certains jours pourtant, il semble qu'un regain d'amour maternel la pousse à nous manifester sa tendresse : et certainement elle se trouvait dans une semblable disposition quand, appréhendant pour nous les futurs méfaits des microbes, elle a posé des bornes à leur malignité. Ne pouvant interdire la fabrication de leurs détestables toxines, elle a contraint les bactéries à secréter aussi d'autres principes exerçant sur leurs propres organes une action violemment toxique. C'est-à-dire que, concurremment avec des poisons qui nous nuisent, les microbes sont tenus d'engendrer des poisons qui les tuent.

Cette notion nouvelle a soulevé dès le principe de très vives objections. On a vu là une flagrante inconséquence, une invraisemblable dérogation aux lois physiologiques. N'est-il pas absurde, disait-on, d'attribuer au microbe deux fonctions si évidemment contradictoires? A quoi servirait-il de lui conférer le don de la vie si du même coup l'on prononçait son arrêt de mort?

Mais le fait ne paraissait inexplicable que parce qu'on connaissait mal les conditions dans lesquelles il se produit.

Tant que les germes bactéridiens se meuvent en liberté, ils ne subissent en effet, de leur propre chef, aucune espèce d'intoxication. Pour que s'effectue leur suicide il faut de toute nécessité qu'ils aient pénétré dans un organisme *vivant*. Et nous allons voir maintenant par quel curieux détour s'accomplira ce sacrifice.

De leur corps microscopique véhiculé par le sang va se dégager une sorte de ferment tout à fait spécifique — car chaque bactérie a le sien — qui se porte avidement sur les leucocytes. La substance dont il s'agit a reçu l'appellation passablement baroque d'*anticorps*. Mais on lui donne aussi d'autres noms imposés par les auteurs mêmes de sa découverte, le médecin allemand *Ehrlich* et notre éminent compatriote *Bordet*, ceux de *corps intermédiaire* ou de *sensibilisa-*

Hosted by Google

trice, dont le choix se justifie pleinement par le rôle qu'elle est appelée à remplir. Ce rôle, le voici :

Il existe en tout temps dans les leucocytes, comme partie intégrante de ces éléments, un composé chimique — l'*alexine* — qui se montre identique à lui-même pour chaque espèce animale. Ladite alexine reste indissolublement liée aux globules blancs dans la vie ordinaire. Mais que la sensibilisatrice, ou, si l'on préfère, l'anticorps issu des éléments microbiens arrive au contact des leucocytes, et, pour ainsi dire instantanément, il va se former dans le globule même un produit nouveau résultant de la combinaison de l'anticorps avec l'alexine, lequel produit, abandonnant le corps du leucocyte, impressionnera le microbe à la façon d'un poison foudroyant.

L'anticorps est donc, jusqu'à un certain point, comparable au révélateur photographique qui seul fait surgir l'image à la surface de la plaque. Il libère l'alexine, de même que l'hydroquinone ou l'amidol dégagent l'argent métallique de sa combinaison bromurée au niveau des points impressionnés.

Si donc, utilisant cette notion dans un but thérapeutique, on pouvait obtenir à volonté, dissous dans un liquide inoffensif, l'anticorps correspondant à chacune des variétés microbiennes, son injection dans le sang ou même simplement sous la peau écarterait sans coup férir les risques de n'importe quelle infection. Or, ceci s'est fait déjà dans une large mesure : on n'en est plus à compter les agents curatifs dont cette méthode a doté l'art de guérir, depuis la moelle desséchée servant à la guérison de la rage jusqu'aux injections antivenimeuses et antidiphtéritiques, depuis les serums cholérique, antitétanique, antityphique jusqu'au serum antipesteux.

IX

Dans la *phagocytose* d'une part, dans la mise en liberté des *alexines* d'autre part réside donc en dernière analyse le secret de l'atténuation du virus contaminateur. Mais l'une pas plus que l'autre ne saurait nous prêter son concours avant l'investissement de notre organisme par les germes infec-

Hosted by Google

tieux. Pour que se fassent sentir leurs effets salutaires, il faut de toute nécessité qu'au préalable le microbe ait pris possession de notre chair et de notre sang, et le secours tardif qu'elles nous apportent sera trop souvent alors inefficace.

Combien ne serait-il pas plus avantageux, au lieu de nous rebeller après coup contre un ennemi déjà maître de la place, de l'anéantir avant qu'il n'ait forcé nos portes! En matière d'infection, guérir est bien, prévenir est mieux. Ce qu'il importait donc de découvrir, c'était un moyen d'élever entre les microbes et nous un rempart assez solidement bâti pour résister à tous les assauts. Ce moyen, cherché depuis des siècles, on l'a trouvé dans l'*immunisation*.

La nature elle-même nous en avait montré le chemin. Dès l'époque hippocratique, l'observation du malade avait permis de constater que certaines infections imprimaient à nos organes, en cas de survie, des modifications profondes qui, dans la suite, nous rendaient inaccessibles aux atteintes du même mal. Tel est le cas, entre autres, pour le typhus, la scarlatine, la variole, la coqueluche. Le problème consistait donc à remplacer cette immunité accidentelle par une immunité *voulue* et ne comportant aucun danger. Actuellement, ce desideratum est en partie comblé. Seulement, par une étrange contingence, ce n'est pas aux cliniciens qu'en appartient le mérite, mais à ces travailleurs obstinés — le grand *Pasteur* en tête — dont les journées se sont passées et se passent encore dans le silence du laboratoire, à observer les mœurs des infiniment petits, à les cultiver dans des terrains appropriés, à leur imposer toutes sortes d'épreuves, à suivre en un mot d'un œil attentif et patient les phases si variées de leur énigmatique existence.

Comme toujours d'ailleurs, l'empirisme a précédé dans cette voie la science expérimentale. A la date lointaine où *Jenner* inventa la vaccine, ni lui ni personne ne savaient le premier mot du mécanisme intime de l'immunisation. Lorsque, beaucoup plus tard, dans notre propre pays, *Willems* inaugura son traitement préventif de la pleuropneumonie bovine, lui non plus ne s'en faisait qu'une idée très imparfaite. Ses

Hosted by Google

premières expériences — les plus belles peut-être au point de vue doctrinal — tendaient vers un tout autre but : celui de démontrer la contagiosité de cette maladie, par conséquent aussi son origine virulente. Et c'est presque sans le chercher qu'il constata l'effet immunisateur de ses inoculations.

Pasteur lui-même, quand il découvrit le remède de la rage, avait bien pressenti la nécessité d'un poison spécial exerçant sur le microbe une influence délétère; mais rien n'indiquait alors que ce poison bactéricide fût le produit *direct* et *normal* d'un globule blanc. Rien surtout ne permettait d'affirmer qu'il fût inoffensif vis-à-vis du sujet infecté, moins encore vis-à-vis d'un organisme sain. On comprend dès lors les cruelles hésitations du maître quand vint le moment d'expérimenter sur l'homme son traitement antirabique, et ces nuits sans sommeil dont le souvenir l'obséda longtemps. Par là s'expliquent aussi ses poignantes angoisses durant les journées qui suivirent la première application de son remède. Dépassant toute espérance, cet essai vint heureusement prouver l'excellence de sa méthode. Mais si la glorieuse initiative en revient à *Pasteur*, d'autres que lui eurent l'insigne honneur d'expliquer tout à la fois la réussite et la parfaite innocuité de sa tentative.

C'est par eux aussi que fut mis en lumière un fait considérable : à savoir que les remèdes capables d'arrêter les progrès d'une invasion microbienne ont reçu par surcroît le don de la prévenir. Voici, par exemple, un malheureux ayant subi la morsure d'un animal enragé et dans les veines duquel circule déjà le redoutable virus. Quelques seringues de moelle antirabique vont suffire pour en annihiler les propriétés vénéneuses. Injectez maintenant cette même moelle à un individu sain et vous le rendrez dorénavant réfractaire à la rage. De là cette habitude constante prise par les médecins et les aides attachés aux instituts pasteuriens de se soumettre d'emblée à ladite médication dans un but de préservation personnelle. Il en est également ainsi du serum antidiphtéritique : celui-ci ne s'injecte pas seulement aux enfants malades; on l'utilise plus largement encore pour la vaccination de l'entourage. Et cependant le remède opère là et ici sous des

Hosted by Google

conditions très différentes. Dans le premier cas notre organisme héberge déjà des microbes; dans le second, au contraire, le sang et les tissus sont vierges de toute intrusion virulente.

Sans trop aller au fond des choses, on doit penser qu'en cette dernière occurrence l'imprégnation de nos cellules par le serum immunisateur altère d'une façon plus ou moins permanente leur composition chimique et par suite les échanges dont elles sont le siège : altération presque seule de son espèce puisqu'elle ne trouble en rien la régularité de leurs fonctions. Chose plus surprenante encore, la vertu vaccinale du serum présente toujours un caractère *spécifique*. Son action préventive ne se manifeste qu'à l'égard du microbe employé pour sa préparation; elle est radicalement nulle vis-à-vis de tous les autres.

Si l'on cherche à mieux définir cette disposition nouvelle, on s'aperçoit bientôt qu'elle soulève de multiples problèmes que la science actuelle est impuissante à résoudre. Ce n'est pas que de divers côtés on n'ait édifié les plus séduisantes théories en vue d'élucider ce point difficile, théories trop savantes d'ailleurs pour trouver place dans un exposé comme celui-ci. Mais aucune n'est à l'abri de la critique et la plus répandue de toutes — celle d'*Ehrlich* — compte pour le moins autant de dissidents que d'adeptes.

Disons seulement qu'en dépit des apparences les médications curative et préventive reposent très vraisemblablement sur des bases identiques. Pour la seconde aussi bien que pour la première, il y a lieu de supposer que l'inoculation du serum exalte la sensibilité chimiotaxique des leucocytes en même temps qu'elle communique aux molécules de l'alexine une mobilité plus grande. De telle sorte que s'il prenait à quelque bactérie la fantaisie de nous attaquer, elle trouverait en nous un adversaire si puissamment armé qu'elle périrait avant même d'avoir engagé la lutte.

Ce qui en tout cas demeure incontestable, c'est l'efficacité du serum immunisateur. Durant des semaines, des mois, des années, notre organisme jouira du bienfait de sa protection.

Hosted by Google

Son indéfectible vigilance ne manquera jamais, au moment opportun, de réprimer les tentatives criminelles des microbes. Il sera pour nous comme une cuirasse adamantine contre laquelle viendront s'émousser, semblables au *telum imbelle* lancé par la main débile du vieux Priam, les armes les plus acérées.

Pensez maintenant qu'un tel résultat s'obtient par la simple instillation sous la peau de quelques centimètres cubes d'un liquide exempt de toute action nocive et dites, si la science qui nous rend témoins de pareils miracles n'a pas droit à toutes les admirations!

La puissance de ces serums va-t-elle plus loin encore? Sont-ils ou non en état de transmettre au sang de l'individu injecté leurs qualités préservatrices? Autrement dit, le serum antidiphtéritique, pris pour exemple, communiquera-t-il au serum du sujet inoculé son pouvoir immunisateur?

A cette question l'expérience a répondu — il faut bien l'avouer, quoique à regret — dans un sens négatif. Les injections « de seconde main » sont absolument inactives : le serum extrait des veines d'un enfant antidiphtéritisé ne saurait ni prémunir un autre enfant contre la diphtérie ni le guérir quand il en est atteint.

Mais alors, en quoi consistent donc les serums *originaux*, ceux dont usent si fréquemment les médecins et qui, eux, jouissent de ce double avantage? A quelle circonstance doivent-ils cette merveilleuse propriété?

Tout simplement à une intervention *directe* des microbes. Pour la préparation des animaux appelés à fournir ultérieurement des serums injectables, c'est une *culture bactéridienne* qu'à l'exemple de *Behring* et de *Kitasato* l'on introduit dans la circulation sanguine; cette culture elle-même se confectionne en dehors de l'organisme : on l'obtient en semant le microbe dans un liquide ayant la composition voulue pour qu'il puisse s'y nourrir et s'y multiplier.

Il va de soi que, pour ne pas tuer du coup l'animal, on procède d'abord avec de faibles doses et seulement après avoir

Hosted by Google

atténué au préalable la virulence des germes. De cette façon l'on arrive, par des gradations insensibles, à pratiquer des injections massives, normalement mortelles, que le sujet ainsi mithridatisé supporte impunément. Il est alors au point. A dater de ce moment son sang recèle en quantité suffisante les principes vaccinateurs. Comme, d'autre part, ces derniers se renouvellent constamment, indéfiniment, l'animal en question devient par cela même une source inépuisable de serum médicamenteux. Chaque fois que le besoin s'en fait sentir, on pratique une saignée; on laisse coaguler le sang; puis le liquide limpide qui surnage est soigneusement recueilli : et c'est là cet incomparable remède, ce philtre magique dont quelques grammes suffisent pour arracher une vie humaine aux étreintes de la maladie et de la mort.

X

En poursuivant l'étude déjà si féconde du chimisme cellulo-microbien, on a rencontré certains faits d'une insignifiance apparente et dont cependant la découverte a permis d'étendre au delà de toute limite prévue la théorie des *anticorps*.

Ils démontrent, en effet, qu'outre les sensibilisatrices proprement dites les germes virulents renferment d'autres substances voisines mais distinctes de ces dernières, substances découvertes par *Bordet* et connues sous le nom générique d'*agglutinines*.

Et voici le motif de cette désignation. Si vous extrayez une goutte de sang de la veine ou du doigt d'un *typhisé* et que vous la portiez ensuite dans un tube contenant une culture artificielle plus ou moins concentrée de bacilles *typhiques*, vous y observerez, après une courte attente, un changement des plus caractéristiques. D'abord uniformément disséminés dans le mélange, les corps bacillaires s'accolent les uns aux autres, s'agglutinent en des flocons visibles à l'œil nu. Ceux-ci troublent en premier lieu la limpidité du liquide, puis finissent par tomber au fond du vase. La substance spécifique dont le

Hosted by Google

contact, direct ou indirect, agglomère et tue ainsi les microbes et qui tire d'eux son origine est précisément une de ces agglutinines dont j'ai parlé tantôt.

Étant donné que cette espèce particulière d'agglutinine se développe *uniquement* chez des malades affectés d'une fièvre typhoïde et que, d'autre part, elle porte *exclusivement* son action sur les bacilles typhiques, l'épreuve précédemment décrite, appliquée aux cas indécis, nous dira si oui ou non le typhus est en jeu. Dans la première éventualité, la « floculation » se produira inéluctablement; qu'il s'agisse au contraire d'une maladie autre que le typhus, et la réaction sera nulle.

D'après ce qui précède, on pourrait croire qu'au microbe seul échoit la faculté de fabriquer des anticorps. Il n'en est rien. D'inoffensifs globules rouges sont en état de dégager, eux aussi, par le fait seul qu'ils sont introduits dans un organisme étranger, une sensibilisatrice qui leur est propre.

Dans l'exemple précédent il s'agissait, on s'en souvient, d'un microbe forcé d'engendrer un poison microbicide : à présent c'est une cellule qui, en vertu de la même loi, se trouve contrainte de fabriquer un venin dangereux pour elle-même — auquel, pour ce dernier motif, on a donné le nom spécial de *cytotoxine*.

C'est ainsi que l'injection à un animal quelconque d'une quantité de sang — même très faible — puisée chez un animal d'*espèce différente* communique au serum du premier une vertu toute nouvelle : celle d'enlever aux globules rouges du second leur matière colorante, de les agglutiner et de les détruire. Et cette fois encore, ces derniers globules seront les seuls à en ressentir les atteintes.

Déjà très suggestive au point de vue de la science pure, la découverte des *antiserums* n'a point tardé à recevoir des applications pratiques. Et, le croirait-on, c'est la *médecine légale* qui avant toutes les autres sut en faire son profit. Veut-on savoir, par exemple, si une tache suspecte provient ou non de sang humain, on prélève sur l'homme un peu de sang que l'on injecte au premier animal venu — que nous supposons

Hosted by Google

être un lapin. Puis on extrait quelques gouttes du serum de cet animal pour le mettre en présence du liquide obtenu par la macération de la tache, liquide choisi, cela va de soi, parmi ceux qui n'altèrent point spontanément les globules. Si l'on a réellement affaire à du sang humain, on voit peu à peu le mélange prendre une teinte rouge rubis dénotant l'abandon par les globules de leur principe colorant (1).

La réaction est-elle négative et désire-t-on connaître quel est au juste l'animal qui a fourni le sang de la tache, on procède à de nouveaux essais en substituant cette fois au sang humain, pour l'injection préparatoire, celui de tel ou tel animal que son contact habituel avec l'homme désigne plus spécialement au choix de l'expérimentateur.

Si le fait n'était là, patent, irrécusable, qui donc aurait pu prévoir, à l'époque où naquit la théorie des anticorps, qu'émergeant tout à coup de l'ombre du laboratoire, elle servirait à contrôler avec une pareille rigueur les dires d'un inculpé? Qui se serait douté qu'elle pût un jour, en éclairant la religion du juge, sauver une tête innocente ou faire tomber celle d'un coupable?

Imaginée par *L. Deutsch,* reprise ensuite par *Uhlenhuth, Wassermann, Schütze, Stern* et d'autres, cette seroréaction avait déjà fait ses preuves devant les tribunaux d'Allemagne lorsque son importance juridique a trouvé l'occasion de s'affirmer, en France également, dans une affaire récente, celle de l'infanticide Brière. L'inculpé soutenait que le sang souillant son linge appartenait à un animal domestique — un lapin, prétendait-il. Or, les médecins chargés de l'expertise vinrent affirmer au cours des débats, et cela dans les termes les plus catégoriques, que les maculations étaient produites par du sang humain : déclaration qui, pour le dire incidemment, eut le don de faire sortir l'accusé du calme imperturbable qu'il avait affecté jusque-là. Stupéfait de voir son imposture ainsi démasquée, il ne put s'empêcher de s'écrier, en une interpellation violente : « Comment pouvez-vous le savoir? »

(1) D'après *Wassermann* et *Schütze,* le sang de certaines espèces de singes pourrait seul être confondu avec celui de l'homme.

Hosted by Google

Dans un tout autre domaine, la seroréaction a pu servir d'ores et déjà — vous devinez de quelle façon — à rectifier les idées régnantes sur le groupement naturel des espèces animales. Un naturaliste anglais, *Nuttall*, s'est avisé de soumettre à l'épreuve réciproque des antiserums plusieurs animaux de race, d'espèce et de genre différents. Et ses expériences l'ont conduit à rapprocher certains types qu'éloignent cependant les uns des autres leurs caractères morphologiques, comme elles lui ont permis aussi d'établir entre des espèces prétendument distinctes des affinités jusqu'à présent insoupçonnées. On voit en effet l'antiserum du cheval impressionner le sang de l'âne et *vice versa;* de même, les globules sanguins du cerf, de la chèvre et du mouton réagissent énergiquement vis à-vis de l'antiserum du bœuf. Malgré leurs dissemblances d'aspect et de structure, les divers animaux composant chacune de ces séries seraient donc unis entre eux par les liens de la plus étroite parenté, impliquant elle-même une origine commune.

Encore faut-il se dire que ce sont là seulement les premiers termes d'une série destinée à s'étendre. A n'en point douter, les anticorps sont plus largement répandus dans le monde animé qu'on ne l'avait primitivement supposé. Bien d'autres cellules, que leur structure compliquée place beaucoup au-dessus des microbes ou des globules rouges de sang, partagent avec ces derniers la faculté de secréter des substances nuisibles à leur propre générateur. Parmi celles-ci figurent déjà, pour ne parler que d'elles, les cellules nerveuses, les cellules des reins et du foie, et l'une au moins des variétés leucocytaires (1).

(1) Si l'on s'en rapporte aux expériences de *Metschnikoff*, les anticorps d'origine *leucocytaire* seraient appelés à un très brillant avenir. Ils ne serviraient à rien moins qu'à ralentir la déchéance sénile. Et voici comment. Les grands leucocytes — appelés aussi *macrophages* — n'attendent pas toujours, pour s'en repaître, que les éléments aristocratiques de nos tissus aient subi de graves lésions : il suffit que l'âge ait enlevé à ces derniers quelque chose de leur ancienne vigueur. Ne peut-on espérer, dès lors, qu'en hâtant la destruction des « mangeurs de cellules » on arriverait du même coup à retarder celle des parties nobles de notre organisme? N'y aurait-il point là un moyen de nous prémunir contre les atteintes de la vieillesse? Que l'on vienne à découvrir, par exemple, un serum antileucocytaire et le problème serait, semble-t-il, virtuellement

Hosted by Google

Il en serait de même de plusieurs êtres unicellulaires étrangers à l'organisme animal; c'est au moins ce qu'il est permis d'induire des intéressantes recherches exécutées à l'Institut bactériologique de Liége par *Malvez* et *Brouha* sur les corpuscules de la levure de bière.

Ajoutons enfin — le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable — que certains composés organiques, mais non organisés, la caséine par exemple, donnent lieu, après leur injection dans le sang, à des réactions analogues. Voici maintenant quelle est la portée téléologique de ces faits. Il pourra bien arriver qu'un écornifleur s'introduise chez nous par surprise; mais qu'enhardis par le succès, quelques-uns de ses pareils viennent à user du même stratagème, et ceux-là tomberont dans le piège qu'entre-temps nous leur aurons tendu. Ils trouveront, en effet, dans notre sang des poisons mortels pour eux, inoffensifs pour d'autres — qui ne s'y rencontraient point auparavant et que, dans l'intervalle, nos cellules auront eu soin d'y déposer.

Évidemment on doit voir dans cette manœuvre singulière non un phénomène accidentel, mais l'effet d'une loi générale dont la promulgation future éclairera d'un jour nouveau le mécanisme intime de la lutte pour l'existence : car il s'agit manifestement ici d'un *moyen de défense* auquel l'organisme a spontanément recours toutes les fois que, pour garantir sa propre sécurité, il lui faut se débarrasser d'un intrus.

XI

Embrassant maintenant d'un coup d'œil rétrospectif l'histoire des leucocytes, nous constaterons qu'ils assument une double fonction.

D'une part, leurs instincts déprédateurs menacent perpétuellement la vie de nos cellules fixes — les plus nobles comme

résolu. Or, ce serum de Jouvence, *Metschnikoff* est parvenu à l'obtenir. Et si la transfiguration du Faust de la légende reste et restera éternellement irréalisable — car, une fois fermé, le beau livre de la jeunesse ne se relit jamais — tout au moins ne sera-ce peut-être plus un rêve insensé que de ne vouloir pas vieillir.

Hosted by Google

les plus banales —, pour peu que l'âge ou la maladie aient affaibli leur résistance, tandis que, d'autre part, leur inextinguible voracité soumet nos organes à une véritable épuration en drainant les matières inutilisables, voire même nuisibles, qu'y accumule le travail de la vie. Ils se prêtent même, quand besoin est, à la réédification de nos tissus. Mais c'est surtout lors des assauts que nous livrent sans trêve nos ennemis du dehors que, dédaigneux du péril auquel ils s'exposent eux-mêmes, ils s'empressent de nous couvrir de leur égide.

En confiant une mission de pareille importance à des alliés aussi suspects, la nature nous offre un nouvel exemple de son apparent désarroi. Dites-vous bien cependant qu'à travers toutes ces tortueuses évolutions, toutes ces marches et contre-marches déconcertantes, elle se rapproche lentement, mais sûrement, du but qu'elle s'est assigné. Ce à quoi elle vise, c'est à l'*élimination des faibles*. Et pour opérer cette indispensable éviction, un seul moyen s'offrait à elle — moyen cruel mais infaillible qu'elle n'a cessé de mettre en œuvre depuis l'instant où des combinaisons atomiques nouvelles ont fait surgir du sein même des mondes inanimés les premiers êtres vivants. Il lui a suffi d'imposer à un très grand nombre de ses créatures des besoins identiques, tout en restreignant les ressources nécessaires à leur satisfaction complète. De là des rivalités féroces non seulement entre espèces différentes, mais encore et surtout entre individus de même race; de là ces conflits inapaisables, ces luttes exterminatrices où la nature se range sans vergogne du côté du plus fort, n'accordant le bénéfice de la survie qu'à ses élus, c'est-à-dire aux organismes robustes prédestinés par elle au perfectionnement des générations futures.

C. VANLAIR.

Hosted by Google

NOTRE SIÈCLE [1]

J'ai vu notre siècle quatre fois. La première fois, ce fut à la terrasse de l'établissement du Lido, à Venise, il y a trois ans. Tout vêtu de gris, portant des souliers jaunes et une cravate rouge, il était assis près de l'entrée du café, à une table de droite. Assurément, il affectait une élégance plus juvénile que ne le comportait son âge avancé. Pourtant on ne peut pas dire qu'il fut ridicule; il ne pouvait l'être, malgré sa perruque et ses moustaches teintes, tant sa face resplendissait de méchanceté âpre. Ses épaules, grosses et courbées, ses mains décharnées et traversées de rides trahissaient le nombre de ses ans; mais ce nombre était comme démenti par l'intensité de son regard. Ce regard n'allait ni à la mer teintée de vert et de violet, ni aux femmes élégantes qui se promenaient sur la terrasse; il était fixe et semblait éteint par l'ennui, par un dégoût mortel du lieu et des êtres qui le peuplaient.

A ce moment, un garçon passait, qui portait un grand

(1) Cette curieuse fantaisie de Fogazzaro date de 1890; elle est comme l'apéritif d'autres publications que nous voudrions faire d'œuvres courtes et particulièrement significatives de ce maître. L'auteur de *Piccolo mondo antico* (c'est-à-dire du roman de mœurs le plus remarquable qu'ait produit l'Italie en cinquante ans) sera étudié prochainement dans ce recueil, avec les développements qu'il mérite. En attendant, nous avons voulu fournir au lecteur belge un intéressant échantillon de sa verve mordante et sobre. *Il nostro secolo* vient d'être réimprimé dans les *Sonatine bizzarre* de Fogazzaro; l'auteur a bien voulu nous permettre d'en faire la traduction. M. W.

Hosted by Google

plateau; en évoluant, il heurta légèrement la table où notre siècle était assis; j'entendis une exclamation, une sorte de grognement irrité, et comme le garçon s'éloignait, je le vis tourner la tête en arrière et suivre l'autre d'un œil furieux; pendant quelques instants, ses sourcils restèrent froncés.

Cependant, des clients nombreux entraient et sortaient; ils le saluaient respectueusement; lui, répondait à peine. Un de mes amis, qui m'avait aperçu de loin, vint à moi et, en passant près de lui, leva très haut son chapeau et le salua avec l'exubérance vénitienne: « Bonjour, comte. » Lui, inclina légèrement la tête avec un grognement; rien autre.

— « Qui donc est ce vieux beau? » demandai-je subitement à mon ami. Celui-ci, qui a le verbe coloré, me répondit en s'exclamant : « Fils de chien! As-tu vu, n'est-ce pas? » Et il imita le grognement de l'autre. « Ah! malheur, ajouta-t-il. Je te dirai qui c'est, va. C'est le comte X... de Milan, mais, moi, je l'appelle « notre siècle », ce diable de siècle qui ne crève pas encore, malgré qu'il ait 90 ans sur les reins. Car, si X... n'a pas 90 ans, il ne s'en faut guère. C'est un égoïste, mon cher, qui monterait sur son père et sur sa mère à pieds joints, si ça pouvait lui réchauffer la plante. Bref, un beau coquin, qui ne respecte personne, pas même Satan!

« Regarde-le! Regarde ce museau de figue sèche, cette peau de momie tournant à la moisissure, ce masque de débauché, qui entretient encore des danseuses. Et mauvais comme la rage! Si vous passez trop près de lui, il vous mord. » Ici, l'ami fit entendre un grognement. « La peste soit de telles gens! » dit-il, et il ajouta : « Avec tout cela, plein de talent. Il a voyagé. Partout où il y a une bonne table, des lits élastiques, du bordeaux, des cigarettes turques... et le reste, on a vu ce mâtin-là. Il était tout jeune encore, lorsqu'il est entré, dit-on, dans la diplomatie; il sait toutes les langues, il a lu tous les livres modernes, bien entendu ceux dont on parle. En politique,

Hosted by Google

il a joué au démocrate, ce qui ne l'empêche pas d'étaler son blason jusque sur ses pantoufles. Il ne croit pas en Dieu, mais il croit aux *gouttes régénératrices;* il se douche tous les jours et il a une âme plus sâle qu'une porcherie. Il aime la musique. Enfin, n'est-ce pas assez te dire qu'il ressemble à notre siècle comme deux gouttes d'eau ! »

Mon ami, moitié artiste, moitié homme politique, en voulait mortellement à « notre siècle » en ce moment, parce qu'une certaine petite personne, qu'il attendait au Lido, n'était pas venue par le bateau de 4 heures, malgré sa promesse. Je le laissai à son dépit.

Je pensais à ce vieux que j'avais vu se lever sur ces entrefaites et s'éloigner un peu courbé, à pas lents, les mains derrière le dos. Maintenant je le reconnaissais, car, à plusieurs reprises, j'avais entendu parler du comte X... à Milan et à Côme. C'était un gentilhomme lombard, veuf depuis trente ans d'une femme célèbre pour sa beauté, ses amours et une mort tragique. Dans sa jeunesse, il passait pour un aimable homme; mais, en vieillissant, il était devenu terriblement atrabilaire. Je ne sais si son nom de baptême était Damon, mais je sais que beaucoup de gens, à Milan, l'appelaient *don Demonio.*

* * *

La seconde fois que je l'aperçus, ce fut l'an passé, dans une villa du lac de Côme. Il y avait là trois femmes et deux hommes. Il était d'humeur un peu moins bourrue qu'au Lido; il daignait prendre part à la conversation, en éjaculant d'une voix rude des mots véhéments et entrecoupés. Les femmes agitaient un problème de psychologie amoureuse, dont le prétexte leur était fourni par je ne sais plus quel roman; il s'agissait là de l'acte magnanime par lequel une créature de passion renonçait à l'amour partagé d'un homme en faveur d'une autre femme, qui lui semblait mieux faite pour assurer le bonheur de l'être aimé. « Il était sans doute malade, murmura le comte de X..., sans

Hosted by Google

doute il avait quelque défaut secret. Ou bien cette femme était de bois et l'auteur de pierre. »

* * *

Alors je compris qu'il y avait au moins une bonne raison pour qu'on donnât à ce personnage le nom qu'il portait. Notre siècle, en effet, quand il parle de l'amour ou qu'il écrit là-dessus, est aussi stupide qu'un adolescent qui veut paraître corrompu, ou qu'un vieillard qui veut faire croire à sa vigueur. Il a la rage de soutenir qu'en amour il n'y a que les sens et que leur satisfaction résume toute la passion humaine. C'est pourquoi il se plaît à décrire leurs mouvements, leurs désirs, leurs complaisances. Sa rage, c'est aussi de montrer qu'il possède la science de ces choses, quoique chacun sache qu'elle est du domaine de tous. C'est encore de nier qu'il y ait des âmes assez fortes pour commander à leur être physique, de nier qu'elles soient capables de faire le sacrifice volontaire des joies amoureuses. C'est, du moins, de déclarer que ceux-là sont de glace, qui se sont imposé un tel sacrifice, et de le déclarer, même si on voit tout leur sang, pareil à une vague écumante, bondir, s'arrêter, frémir, enfin se calmer sous l'effort victorieux de la volonté.

Et les hommes, qui ont proféré ces sottises dans le seul but de plaire aux femmes, s'en vont, le nez au vent, contents d'eux-mêmes comme si cela les grandissait. Jamais, une conception aussi basse de l'amour n'a été aussi largement propagée que celle dont se targue cette affreuse carcasse qu'on appelle « notre siècle ».

Ce vilain être, en jaquette noire et en gilet blanc, s'en était allé après une brève discussion, à laquelle je ne pris aucune part. Les dames m'affirmèrent qu'il n'était pas le grand taciturne qu'on disait. Orgueilleux, oui, taciturne, non. Si orgueilleux que la mort lui faisait horreur, surtout à la pensée que de rudes mains plébéiennes manieraient son précieux corps. Et vicieux! Pourtant capable d'une

Hosted by Google

certaine fidélité de cœur ; car il avait conservé et conservait encore d'anciennes relations avec une certaine dame de haut rang, dont tous les charmes s'étaient flétris et qui était chargée d'ans, de maux et de bizarres manies.

* * *

La troisième fois que je le vis, cette année, ce fut à Pontresina, peu de temps après avoir appris, avec une très vive peine, la mort de ce pauvre Alberto Sormani. « Voyez donc, me disais-je en moi-même (et maintenant je m'en repens), Sormani est mort, et cette méchante carcasse va toujours son train! »

Je le rencontrai non loin de l'*Hôtel Roseg*. Il était accompagné d'une femme, âgée d'environ 60 ans, haute de taille, maigre, avec un nez mince et crochu et deux grands yeux, cerclés de noir. Elle marchait à sa gauche, aussi lentement que lui, sans qu'ils s'adressassent la parole. Rien n'aurait permis de croire qu'ils étaient ensemble s'ils n'avaient eu, chose étrange, tout à fait le même aspect. « Voilà deux vieux, me dit quelqu'un qui ne les connaissait pas, qui sont mortellement embêtés d'être mari et femme. » Je me tus.

J'aurais volontiers demandé à don Demonio ce qui le liait encore à une femme ne répondant plus du tout à l'amour, tel qu'il l'avait sans cesse compris. Mais don Demonio passa près de moi, élégant, parfumé d'héliotrope, sans me regarder. Et je ne lui demandai rien : cet homme, pensai-je, n'a jamais dû croire à ces longues fidélités du cœur que Dieu nous octroie, et voilà que Belzébuth lui a infligé ce cataplasme indétachable!

Le lendemain il se passa quelque chose, qui a été rapporté inexactement par beaucoup de journaux. Mes sources, à moi, sont très sûres, puisque je tiens le récit des guides mêmes qui accompagnaient le comte.

Il arriva au chalet, en landau, vers 3 heures de l'après-midi; la dame était avec lui; on leur montra, à l'aide

Hosted by Google

d'une longue vue, une troupe de chamois qui broutaient dans la montagne; puis la dame entra dans le chalet pour prendre quelque chose, et lui, se fit conduire au glacier par deux guides. Pour arriver au glacier, il faut traverser la moraine, c'est-à-dire un amas de cailloux et de rocs, sillonné de crevasses où l'on risque, en tombant, de se briser les jambes. Les guides, qui voyaient la grande fatigue du vieux et sa marche de plus en plus lente, lui offrirent, par deux fois, la main. Il refusa et la seconde fois il eut un tel sursaut de colère qu'il en trembla tout entier. Il arriva au glacier sans accident, et, grâce à ses souliers ferrés, il poursuivit sa route assez aisément. Pourtant, dès les premiers pas, il se fit donner la pioche de l'un des guides.

La route que l'on suit d'ordinaire passe bientôt tout près d'une crevasse oblique, très profonde, mais très étroite, une crevasse qui fait pâlir les nouveaux venus et sourire les guides. Arrivé là, « notre siècle » s'assit et ordonna au guide d'aller prendre la dame. Comme il faisait froid, les guides hésitèrent; il leur semblait qu'ils ne pouvaient laisser seul ce vieillard, affalé sur la glace, pendant près de deux heures. Ils lui proposèrent de se diviser; l'un d'eux irait au chalet, l'autre resterait auprès du touriste. Celui-ci répliqua, d'un ton furieux, que la dame, pour franchir la moraine, n'aurait pas trop de deux guides; ils n'avaient donc qu'à obéir. Ils partirent; mais, quand ils eurent rejoint la dame, celle-ci déclara qu'elle ne voulait pas s'aventurer au delà.

A leur retour au glacier, ils ne trouvèrent plus le comte. Sur le bord du précipice s'étalaient, épars, son chapeau, son paletot, son bâton et un porte-monnaie ouvert, qui était bourré d'or; on aurait dit une aumône jetée là, dédaigneusement, sans paroles. Épouvantés, les guides se mirent à jeter des cris, à appeler, à inspecter du regard la crevasse. Celle-ci peut avoir, à la surface, un mètre et demi de largeur; mais à la profondeur d'un mètre environ, elle se resserre au point de ne plus livrer passage à un

Hosted by Google

corps humain. Les guides en suivirent le contour, et à un certain endroit ils découvrirent, sur le rebord, le long de la paroi intérieure, deux légères traces, encore fraîches et maculées, que traversaient des stries, allant, en ligne directe, vers le bas. Ils crurent y reconnaître la marque de deux talons ferrés. Du côté opposé, le gouffre était un peu rentrant, et une petite fente verdoyante se dessinait au fond de la grande bouche déformée du glacier. C'est par cette fente qu'un corps humain pouvait glisser. Les guides coururent au chalet, ils en revinrent avec des cordes et plusieurs compagnons; mais jusqu'aujourd'hui on n'a rien retrouvé du comte et il y a lieu de croire que, suivant son désir, nulle main humaine ne le touchera plus.

* * *

La quatrième fois que j'ai vu le personnage, ç'a été cette nuit même en songe. Il m'apparut dans l'obscurité glacée de la crevasse. D'abord je découvris dans l'ombre une masse noire, avec du blanc au milieu et au bout supérieur. Puis je sentis l'odeur d'héliotrope, et peu à peu je distinguai le cadavre. Il était horrible à voir. A cheval sur une saillie de la glace, il avait les jambes pendantes, les bras ouverts et la tête penchée en arrière, sur la paroi oblique du gouffre. L'échancrure du gilet formait une vague blancheur qu'illuminait un brillant; le visage formait une autre blancheur; les yeux étaient ouverts; ils avaient gardé leur expression de fureur et d'orgueil et ils étaient comme vitreux.

Non, notre siècle ne mourra pas ainsi. Il fera auparavant sa confession générale, mêlant les remords de ses fautes aux revendications légitimes de sa grandeur. Il aura des obsèques de première classe, avec discours et poésies en son honneur, et il sera solennellement inhumé. Pendant quelque temps on ne parlera que de lui; puis peu à peu les foules l'oublieront, perdront sa trace comme on perdit celle du comte, dans l'obscure fendille du gla-

Hosted by Google

cier. Mais la même horreur qui me saisit, en le revoyant en songe, un poète de l'avenir meilleur l'éprouvera en revoyant, dans les abîmes du passé, notre siècle, ou du moins ce qu'il fut dans ses dernières années, respirant l'orgueil, la haine, la cupidité, fleurant les parfums et le relent des sentines.

ANTONIO FOGAZZARO.

Hosted by Google

LA COMPAGNIE D'OSTENDE

Tout le monde sait que pendant la première moitié du XVIII^e^ siècle il s'est produit en Belgique un puissant effort vers l'expansion au dehors qui aboutit à la création de la célèbre Compagnie d'Ostende; mais jusqu'à ces derniers temps on n'avait que des idées assez vagues sur ce grand mouvement commercial et maritime. Grâce à un jeune historien belge, M. Michel Huisman, la lumière s'est faite sur cette page si curieuse de l'histoire de notre pays et nous la connaissons maintenant dans ses moindres détails (1).

Sous ce rapport, le livre de M. Huisman est une véritable révélation. Avec une érudition solide et en s'appuyant sur des documents pour la plupart inédits et puisés dans les archives de Vienne, de la Haye, de Berlin, de Paris, de Bruxelles, d'Anvers, de Bruges et d'Ostende, l'auteur nous fait assister à toutes les péripéties de ce drame émouvant, où nous voyons nos ancêtres tenter, non sans héroïsme, de secouer le joug des puissances maritimes et de rendre à leur pays l'activité commerciale qui avait fait autrefois sa gloire jusqu'au règne funeste de Philippe II.

Ce sont ces événements que nous allons essayer de résumer pour les lecteurs de la *Revue de Belgique*, en nous appuyant sur l'ouvrage de M. Huisman.

(1) MICHEL HUISMAN, *La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI. La Compagnie d'Ostende.* (Étude historique de politique commerciale et coloniale.) Bruxelles, Lamertin, et Paris, Picard, 1902, XII-556 pages, in-8°.

Hosted by Google

I

Au commencement du XVIII[e] siècle, la situation économique de la Belgique était désastreuse. La cause première de ce déplorable état de choses remontait à Philippe II; comme le dit fort bien M. Huisman : « Les guerres de religion et leur corollaire direct, la désagrégation des XVII provinces, avaient marqué le point de départ de la décadence des Pays-Bas catholiques. Les républicains protestants, à peine constitués en État séparé, s'étaient montrés des rivaux intraitables à l'égard de leurs anciens compatriotes; ils avaient attiré chez eux les plus habiles artisans, les plus expérimentés marins des districts méridionaux. L'Espagne, qui ne voyait dans ces précieux pourvoyeurs de richesses que de dangereux hérétiques, les avait laissés partir sans regret : ces émigrants emportaient nos forces commerciales et industrielles. »

Faute tout aussi grave, l'Espagne entêtée dans une politique étroite et jalouse, n'avait rien fait pour permettre aux Belges de se relever. Elle les considérait comme des étrangers et leur interdisait tout trafic avec ses propres colonies; elle ne tentait aucun effort sérieux pour empêcher la fermeture de l'Escaut. Dès 1574, le grand fleuve belge, l'artère vitale du commerce de notre pays se trouvait barré par les Hollandais, la trêve de Douze ans maintenait cette iniquité et le traité de Munster la consacrait définitivement en 1648, dans son article XIV : « Les rivières de l'Escaut, comme aussi les canaux de Sas, Zwyn, et autres bouches de mer y aboutissant, seront tenues closes du côté des dits Seigneurs États. »

Bien plus, dans l'article XV, les Hollandais prenaient leurs précautions contre un relèvement possible du commerce maritime belge par les ports d'Ostende ou de Nieuport, en décidant que les navires et denrées qui entreraient dans les havres de Flandre ou qui en sortiraient seraient frappés par l'Espagne des mêmes impositions qui étaient levées sur l'Escaut.

Hosted by Google

L'ambition française, en obligeant l'Espagne à s'allier à la Hollande contre Louis XIV, ne fit qu'aggraver cette situation; les Hollandais inventèrent le système de la Barrière qui devait recevoir sa consécration en 1715, et la Belgique se trouva ainsi doublement sacrifiée par l'Espagne et par les Provinces-Unies.

Toutefois, la situation était si anormale, si monstrueuse, qu'en dépit des traités, le commerce international des Belges ne disparut pas tout entier. Ils s'intéressèrent dans des entreprises hollandaises et l'Espagne profita de ce trafic détourné pour créer les *vaisseaux de registre*, c'est-à-dire pour octroyer des passeports aux armateurs belges qui voulaient commercer avec les Indes; mais ici encore, fidèle à sa politique égoïste et cupide, elle sacrifia les intérêts des Pays-Bas aux siens propres, en frappant ces passeports de taxes onéreuses.

D'autre part, comme les Belges s'obstinaient à commercer avec les Provinces-Unies, l'Espagne leur accorda des *licences*, moyennant argent, et quand la guerre fut finie, elle convertit ces licences en droits d'entrée et de sortie, fixés par le gouvernement sans le consentement des États provinciaux, contrairement à tous les principes du droit public des Pays-Bas. C'est ainsi que se développa dans notre pays le système des douanes d'État.

Enfin, tout en permettant le trafic avec les ports espagnols, l'Espagne, sous prétexte de protéger les navires belges, inventa *le droit de convoi*, et continua de frapper les marchandises de lourdes taxes d'entrée et de sortie.

A ces tarifs douaniers de l'Espagne, les pays étrangers, la Hollande, la France, l'Angleterre répondirent par d'autres tarifs, et c'est ainsi que le système protecteur remplaça peu à peu le libre échange dans les provinces belgiques, au grand détriment de notre prospérité économique, puisque nous étions un peuple manufacturier et industriel et que nous avions besoin de débouchés.

Ces débouchés, les Belges les cherchèrent par la création de compagnies de navigation au long cours. En 1691, un certain

Hosted by Google

Van der Meulen proposa de créer une Compagnie générale de commerce et de navigation transocéanique; en 1698, le comte de Bergeyck, trésorier général des finances, obtint du gouverneur Maximilien-Emmanuel de Bavière l'octroi d'une Compagnie royale des Pays-Bas, négociant aux places et lieux libres des Indes orientales et de la Guinée, avec privilège exclusif de trente ans; le fonds social était fixé à 2 millions de florins; les marchandises devaient être mises en vente publique et les navires avaient le droit d'emporter des métaux précieux, à l'exception des monnaies ayant cours dans les Pays-Bas.

En outre, Bergeyck, imbu des idées protectionnistes de son temps, était favorable à la politique de rétorsion. Il ouvrit une vaste enquête et demanda aux cités industrielles et aux chambres de commerce des rapports appelés *besoignés*.

Tous ces *besoignés* réclamaient, d'une part, la prohibition des fabricats étrangers et, d'autre part, des droits de sortie prohibitifs sur les produits naturels. Deux édits de 1699 approuvèrent cette politique.

Mais la France, l'Angleterre et la Hollande répondirent aussitôt, comme on pouvait s'y attendre, par des représailles et l'électeur de Bavière fut obligé de retirer ses édits par le placard de 1700.

Sur ces entrefaites éclata la guerre de la succession d'Espagne et les puissances maritimes, l'Angleterre et la Hollande, établirent en Belgique le gouvernement de la Conférence qui décréta les tarifs les plus avantageux à son profit et les plus défavorables aux Belges.

Aux congrès d'Utrecht et d'Anvers, l'Angleterre et la Hollande se disputèrent la part du lion; mais le plénipotentiaire impérial, comte de Kœnigsegg, ne sut pas profiter de ces rivalités mercantiles et, malgré les protestations des Belges, le troisième traité de la Barrière consacra en 1715 la ruine des Pays-Bas.

Non seulement l'empereur consentait à mettre à la charge de la Belgique les lourds impôts de la Barrière; mais l'article

Hosted by Google

XXVI maintenait la fermeture de l'Escaut et les tarifs onéreux créés au profit de l'Angleterre et de la Hollande, jusqu'au jour où, d'accord avec l'empereur, les deux puissances maritimes concluraient un traité de commerce.

II

Malgré les charges dont les traités d'Utrecht et de la Barrière frappaient la Belgique, ils avaient cependant eu leur bon côté, c'est de libérer les Belges de la funeste domination espagnole, de les soustraire à la jalousie mesquine des Castillans qui les avaient empêchés pendant plus d'un siècle de trouver des débouchés dans les pays d'outre-mer.

Aussi, dès que les traités eurent été conclus, l'activité des Belges se porta vers les entreprises coloniales ; mais pour réussir il leur fallait l'appui énergique et persévérant du gouvernement autrichien, car si l'Espagne n'était plus là pour contrecarrer les entreprises des Belges, l'Angleterre et la Hollande allaient la remplacer et invoquer contre les Belges les arguments qu'elles avaient pendant si longtemps opposés à l'Espagne.

C'est ainsi que s'ouvrit une controverse juridique très importante qui soulevait les questions les plus graves du droit international et dans laquelle les Belges, bien qu'ils eussent le bon droit de leur côté, finirent par être vaincus.

La question était simple : la Belgique avait-elle le droit de trafiquer avec les Indes (et par Indes, il faut entendre presque toutes les régions du globe, l'Afrique aussi bien que l'Amérique et l'Asie) ?

A cette question, l'Angleterre et la Hollande répondaient négativement. Mais leurs raisons étaient différentes : les Anglais se plaçaient surtout sur le terrain pratique, celui des faits, et les Hollandais sur le terrain juridique.

Toute l'argumentation des Hollandais reposait sur les affirmations suivantes :

Hosted by Google

En transférant les Pays-Bas à l'Autriche, le traité d'Utrecht avait décidé que la Hollande conserverait « tous les avantages et utilités de commerce et de navigation portés par les traités de Munster », et l'article XXVI du traité de la Barrière disait que « le commerce et tout ce qui en dépend demeurerait, entre les sujets de Sa Majesté impériale catholique dans les Pays-Bas autrichiens et ceux des Provinces-Unies, sur le pied établi en 1648 ».

Or, le traité de Munster stipulait expressément dans son article V, que « la navigation et trafic des Indes orientales et occidentales serait maintenu selon et en conformité des octrois sur ce donnés et ou à donner » et que « les Espagnols retiendraient leur navigation en telle manière qu'ils la tiennent pour le présent aux Indes orientales *sans se pouvoir étendre plus avant*, comme aussi les Hollandais s'abstiendraient de la fréquentation des places que les Castillans avaient aux Indes orientales. »

Les Hollandais soutenaient que par le terme Espagnols et Castillans il fallait entendre tous les sujets du roi catholique et particulièrement les Belges.

Les Hollandais ajoutaient, en fait, que les articles V et VI du traité de Munster déterminaient les endroits dits *possédés* et que ces endroits comprenaient non seulement les forts, logis ou châteaux, mais tout le pays environnant, pourvu qu'on y naviguât et trafiquât.

Enfin, ils soutenaient, en ordre subsidiaire, qu'en admettant que le traité de Munster n'eût pas enlevé aux Belges le droit au trafic colonial, ils l'avaient perdu par prescription de non-usage.

A ces arguments les jurisconsultes belges répondaient que l'empereur possédait les Pays-Bas non pas comme héritier universel, mais comme successeur particulier des rois d'Espagne et qu'il n'était obligé à l'observation du traité de Munster que quant aux clauses qui concernaient directement les provinces belges, c'est-à-dire l'Escaut et les tarifs, mais non quant à celles qui se rapportaient aux autres États de la monarchie espagnole

Hosted by Google

ni au trafic colonial, d'autant plus que l'Autriche n'avait jamais eu de colonies dans les Indes et que, par conséquent, le traité de Munster ne pouvait la viser.

Quant à l'article V du traité de Munster, signé par Philippe IV comme roi d'Espagne et non comme prince du Saint-Empire, duc de Brabant, comte de Flandre, etc., il fallait prendre les termes d'Espagnols et de Castillans dans leur sens étroit et l'on ne pouvait les appliquer aux Belges qui, du reste, à cette époque ne trafiquaient pas avec les Indes.

D'ailleurs, si le traité de Munster accordait aux Hollandais le droit de commercer avec les Indes, il ne leur donnait un monopole exclusif que sur les lieux réservés par le traité et ne pouvait empêcher les Espagnols de trafiquer librement dans les territoires indépendants, aucune nation n'ayant le droit d'empêcher une autre de commercer avec les nations étrangères, libres et indépendantes, ainsi que Grotius lui-même l'avait proclamé dans son célèbre traité *De jure belli et pacis* (livre II, chap. 2, § 13).

Quant à la prescription par non-usage on ne pouvait l'invoquer en cette matière, l'usage de la mer étant imprescriptible d'après les principes du droit des gens.

Les deux thèses opposées de la Hollande et de l'Autriche soulevèrent une guerre de plumes, « une bataille de livres » à laquelle prirent part les plus grands jurisconsultes de tous les pays de l'Europe, tels que Westerveen, Barbeyrac et Jean Dumont. Parmi les Belges, il convient de distinguer le conseiller fiscal Marc Mac-Neny et le vicomte Charles de Pattyn, avocat fiscal au Grand Conseil de Malines et plus tard membre du Conseil privé et du Conseil suprême des Pays-Bas siégeant à Vienne, dont le *Mare liberum*, qui parut en 1726, constitue à la fois, comme le dit M. Huisman, « un noble traité apologétique de la liberté du commerce maritime et le plus énergique des plaidoyers en faveur de la Compagnie d'Ostende ».

Dans cette controverse, fort obscure d'ailleurs, il semble bien que l'argumentation des Hollandais péchât par la base, car elle

Hosted by Google

assimilait gratuitement les Belges, sujets des Espagnols, aux Belges, sujets de l'Autriche, et prétendait leur enlever le droit de commercer non seulement dans l'Inde, mais même en Chine où la Hollande n'avait jamais eu de comptoir!

L'Angleterre tenait un tout autre langage. Sans s'embarrasser dans le dédale des subtilités juridiques, toujours sujettes à caution, elle se plaça d'emblée sur le terrain des faits et de la politique générale. Comme le disait fort bien un pamphlet du temps, cité par M. Huisman à la page 400 de son livre, l'union de l'Angleterre et de la Hollande avait assuré le triomphe du protestantisme sur le plus redoutable champion du catholicisme, l'Espagne, en la frappant dans son commerce et sa marine. Permettre à la Belgique devenue autrichienne de rompre les liens qui avaient asservi son développement économique sous la domination castillane, c'était favoriser l'Autriche elle-même, compromettre bénévolement les résultats d'un siècle de luttes acharnées et risquer d'enlever la prépondérance politique aux États réformés pour la faire passer à une grande puissance politique catholique tout aussi redoutable que l'avait été l'Espagne.

En présence de pareils intérêts, graves surtout pour l'Angleterre où la dynastie de Hanovre était loin d'être solidement assise et où les Jacobites catholiques constituaient encore une force redoutable, qu'importaient les traités, les textes, les vaines théories du droit des gens! Comme les Romains, les Anglais faisaient de la politique réaliste. *Salus populi suprema lex!* telle fut leur devise dans ce grand conflit économique, comme dans tous les autres. Ne viennent-ils pas de l'appliquer encore dans le Transvaal? N'est-elle pas du reste invoquée par tous les peuples, chaque fois que leurs intérêts vitaux sont en jeu? Y a-t-il beaucoup de différence entre les procédés des puissances maritimes du XVIII^e^ siècle vis-à-vis de la Compagnie d'Ostende et ceux, tout récents, des alliés en Chine, des Américains aux Philippines ou des Russes en Finlande?

Peut-être M. Huisman n'a-t-il pas attaché assez d'impor-

Hosted by Google

tance à ce côté de la question, et s'est-il trop étendu sur les négociations de tout genre, les intrigues, les échanges de notes et de lettres, toute cette cuisine infime de la diplomatie qui ne sert qu'à masquer et à obscurcir les mobiles réels de la politique, toujours très clairs et très nets, parce qu'ils sont très simples.

Ces mobiles, on les aperçoit chaque fois que la situation devient grave. Dès 1719, le représentant de l'Angleterre à Vienne, Saint-Saphorin, les invoque ingénument vis-à-vis de Charles VI, quand, tout en reconnaissant le droit de l'empereur de donner à ses sujets des patentes pour commercer partout, il le prie de ne plus en accorder « qui puissent troubler le commerce de la Compagnie des Indes orientales ». Il les invoque encore en 1723, lors de la création de la Compagnie d'Ostende, et le cabinet de Saint-James lui-même ne raisonne pas autrement. « En vous attaquant à notre commerce, vous sautez aux yeux de la nation anglaise », dit Robert Walpole au ministre impérial de Staremberg. Et le Parlement anglais ne cessa de retentir des mêmes doléances.

En présence de cette hostilité foncière des puissances maritimes, que pouvaient faire les Belges? Que pesaient leurs intérêts vis-à-vis des intérêts de l'Angleterre et de la Hollande, maîtresses des mers? Pour les sauver, il eût fallu que l'Autriche occupât dans le concert européen une place prépondérante comme la France et qu'elle eût à sa tête un homme de génie, à la fois énergique et habile, sachant voir de haut et ayant en main des forces qui lui permissent de réaliser ses plans.

Ni l'empire, ni l'empereur ne réalisaient ces conditions, et c'est pourquoi la tentative des Belges était vouée à un échec fatal, ainsi que nous allons le voir.

III

Dans l'accalmie qui suivit les traités d'Utrecht, une grande fièvre d'affaires s'était manifestée dans tous les pays. La Bel-

Hosted by Google

gique y prit sa part; mais comme l'Escaut restait fermé, l'on songea à Ostende. Aménagé et désensablé, ce port semblait capable de devenir le centre d'un commerce maritime et colonial.

Dès 1714, un ancien négociant d'Ostende, Thomas Ray, Irlandais d'origine, obtint une patente pour l'armement d'un navire pour le commerce des Indes ; d'autres suivirent.

En 1716, trois navires revenaient des Indes à Ostende chargés de riches cargaisons et le gain des associés fut de 100 p. c. L'élan était donné; de nombreux projets furent présentés au marquis de Prié, envoyé en Belgique comme ministre plénipotentiaire pour remplacer le prince Eugène, gouverneur général des Pays-Bas. Mais dans les circonstances graves où se trouvait encore l'Europe, en présence de la triple alliance de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, ni Prié, ni le prince Eugène ne tenaient à favoriser ouvertement l'expansion coloniale. Ils se contentèrent d'accorder des lettres de mer à des navires privés. C'est ainsi qu'un négociant d'Anvers, d'origine hollandaise, Paul-Jacques Cloots, reçut, en 1718, la permission d'armer secrètement un navire, le *Prince Eugène*, qui partit pour la Chine.

Vers la même époque, un capitaine malouin, Gollet de La Merveille, ancien officier de la Compagnie française des Indes, arrivait à Ostende et faisait obtenir à son fils Godefroid (1) le brevet de capitaine de vaisseau et l'autorisation d'armer deux frégates pour trafiquer avec l'Inde. Moyennant un octroi privilégié, un comité de négociants belges s'engageait à faire les fonds de l'entreprise et à fonder une colonie sur la côte de Coromandel.

L'empereur était favorable à ce projet ; mais la guerre s'étant rallumée entre l'Espagne et l'Autriche, Charles VI, engagé dans les liens de la Quadruple-Alliance, se contenta de délivrer à

(1) C'est M. Huisman qui, pour la première fois, a distingué Godefroid et Gollet de La Merveille, confondus jusqu'ici par tous les auteurs en un même personnage.

Hosted by Google

Godefroid de La Merveille des lettres de marque et de l'envoyer aux Indes avec le *Charles VI*. En même temps, il créait à Vienne un Conseil supérieur de commerce, chargé de préparer les statuts d'une compagnie de l'Orient.

D'autres octrois furent accordés à de nombreux navires; mais l'Angleterre et la Hollande protestèrent aussitôt. Des navires belges furent saisis par les Hollandais sur la côte d'Afrique; les Belges usèrent de représailles et saisirent à leur tour le yacht hollandais *Commany* qu'ils ramenèrent à Ostende.

Ces événements firent naître une controverse inextricable dans laquelle les Compagnies des Indes d'Angleterre et de Hollande se distinguèrent par leur animosité.

Malgré ces protestations des puissances maritimes, les armements continuèrent en Belgique. A Ostende, à Bruges, à Gand, à Anvers, se fondèrent des sociétés de commerce maritime ou *rhedereis*, dont M. Huisman nous explique le mécanisme et dans la fondation desquelles se distingua Paul-Jacques Cloots, gratifié par l'empereur du titre de baron de Schilde.

Sur ces entrefaites, l'Irlandais Jacques Tobin se rendait à Canton avec le *Prince Eugène*, y acquérait une loge ou comptoir et y arborait le pavillon de Bourgogne. La riche cargaison qu'il ramena en 1719 souleva le plus vif enthousiasme et de nouveaux navires furent armés aussitôt.

Mais c'était surtout l'Inde qui attirait les Belges. En 1719, Godefroid de La Merveille atteignait avec le *Charles VI* la côte du Coromandel et y obtenait du nabab de Golconde, Sadatla Khan, une *paravanah* officielle ainsi que l'octroi du territoire de Cabelon et la permission d'y établir un comptoir. La Merveille baptisa la nouvelle colonie du nom de Sadatpatnam en l'honneur du nabab, y établit un fort et une garnison et rentra à Ostende en 1720; mais il ne ramenait qu'une cargaison assez médiocre et Prié le disgrâcia, sous prétexte qu'il avait outrepassé ses ordres et fait acte d'occupation sans la permission de l'empereur.

Bientôt après, la paix ayant été rétablie en 1720, une nou-

Hosted by Google

velle fièvre d'affaires éclata sur le continent, ce que M. Huisman appelle fort justement la *folie financière*. En France, en Angleterre, en Hollande, elle sévit partout avec frénésie. A l'agiotage de la rue Quincampoix correspondent les *bubbles* de la *Change Alley* de Londres; les Anglais vont même plus loin que les Français : l'Angleterre voit naître les entreprises les plus extravagantes; on y crée des compagnies pour l'élève des cochons, sur les naufrages de la côte d'Irlande, sur le mouvement perpétuel, l'engraissement des chiens, le trafic des cheveux, le dessalement de l'océan!

La folie financière n'épargna pas la Belgique; une nuée de brasseurs d'affaires s'abattit sur le pays, nantis de *systèmes* qu'ils proposaient au prince Eugène et à l'empereur; tels sont Marsaut et Du Peray qui veulent créer à Anvers, au capital de 50 millions, une Compagnie des Indes et du Levant dont les magasins seraient établis à Ostende, et dont les bénéfices devaient amener, d'après eux, une rénovation financière et commerciale des Pays-Bas.

Cependant, le marquis de Prié ni l'empereur ne semblaient disposés à entrer dans cette voie; mais les violences commises par les Hollandais et les Anglais finirent par les exaspérer et le conseiller fiscal, Mac-Neny, fut chargé d'élaborer un avant-projet de Compagnie des Indes. Il prit les avis de trois sommités du commerce anversois, Proli, Cloots et De Pret, et envoya le projet à Vienne en 1721.

Après bien des lenteurs et des tracasseries, ce projet finit par être adopté et, au mois de novembre 1722, l'empereur promulgua la charte de la *Compagnie impériale et royale établie dans les Pays-Bas autrichiens*, plus connue sous le nom de *Compagnie d'Ostende*.

Il ne s'agissait plus que de nommer les directeurs et de remanier certains articles, ce qui fut l'objet de nouvelles délibérations, de sorte que le 20 juillet 1723, la charte fut publiée à Bruxelles et la souscription ouverte aussitôt.

Hosted by Google

IV

La Compagnie d'Ostende est une compagnie à charte de monopole. Elle comprend 103 articles, dont la plupart ont été empruntés judicieusement aux compagnies de Londres et d'Amsterdam.

Pendant trente ans, la compagnie reçoit le privilège exclusif de négocier et de naviguer dans les deux Indes et l'Afrique, « dans tous les lieux où les autres navires trafiquent librement, en observant les maximes et coutumes reçues et approuvées par le droit des gens ».

Elle possède des droits régaliens, quant à l'acquisition de territoires et de colonies, à l'érection de forteresses, au recrutement des soldats et des colons, à la conclusion de traités; mais elle ne peut déclarer la guerre sans la permission de l'empereur.

Elle a ses armoiries et son pavillon, le pavillon impérial.

Elle jouit d'une administration autonome. Au point de vue fiscal, elle est exempte d'impôts sur les objets qui lui sont nécessaires et ne paie pas de droits de sortie. Quant au droit d'entrée, il est de 6 p. c., réduit bientôt à 4 p. c.

Le fonds social est fixé à 6 millions de florins, représenté par 6,000 actions de 1,000 florins.

Le pouvoir législatif est confié à l'assemblée des principaux intéressés, c'est-à-dire aux possesseurs d'au moins 12 actions; aucun actionnaire ne peut avoir plus de trois voix.

Le pouvoir exécutif est entre les mains de sept directeurs, choisis pour la première fois par l'empereur pour cinq ans. Ensuite l'assemblée les remplace par roulement bisannuel et élit de nouveaux administrateurs pour six ans.

Toutes les contestations sont soumises aux directeurs et quelques-unes même au gouverneur général. Il en est de même des affaires civiles ou pécuniaires au-dessous de 300 florins; au-dessus de ce taux, ces affaires sont jugées par une commission

Hosted by Google

extraordinaire de cinq membres à la nomination du souverain.

Les causes criminelles sont déférées aux tribunaux ordinaires, et la légalité des prises est soumise à la cour de l'amirauté.

Rien n'est décidé quant à l'organisation de la juridiction civile et répressive dans les colonies à fonder.

Dans son ensemble, la Compagnie d'Ostende se présente à nos yeux comme une œuvre sage et réfléchie qui faisait honneur à ses rédacteurs et particulièrement à Neny, et constituait, au dire des écrivains anglais eux-mêmes, le meilleur type de *Chartered* que l'on pût concevoir.

La souscription eut le plus grand succès; mais il ne semble pas que la nation elle-même s'y soit beaucoup intéressée. Si la plupart des actionnaires étaient belges, la noblesse et le haut commerce possédaient seuls la plus grande partie des actions.

Néanmoins, c'était bien une œuvre nationale et qui semblait destinée au plus brillant avenir, si les complications de la politique européenne l'avaient permis.

V

Dès les premiers jours, la compagnie déploya la plus grande activité. En 1724, elle arma trois navires, le *Saint-Charles*, l'*Aigle* et l'*Elisabeth*. Le premier se rendit dans l'Inde, visita Cabelon qui prospérait sous le successeur de Godefroid de La Merveille, Diaz de la Peña, puis cingla vers le Bengale où le lieutenant général d'artillerie Jean Cobbé avait obtenu non sans peine, en 1723, du nabab Jafar-Khan, la concession de deux comptoirs sur l'Ougli : Banki-Bazar et Hydsiapour. Malheureusement, Cobbé, mécontent des procédés du nabab, s'était emparé de l'ancienne colonie danoise de Danemarnagor et venait d'être tué dans un combat contre les troupes de Jafar-Khan. Le *Saint-Charles*, qui était chargé de ravitailler les nouveaux comptoirs, fit naufrage dans l'Ougli, et l'expédition échoua.

Hosted by Google

L'*Aigle* et l'*Elisabeth*, qui faisaient voile vers la Chine, furent plus heureux; ils revinrent de Canton avec une cargaison dont la vente produisit plus de 2 millions de florins, sur lesquels, indépendamment de 94,000 florins de droits d'entrée, la compagnie réalisa un bénéfice net de 1,200,000 florins.

D'autres expéditions suivirent. Ce fut, selon l'expression de M. Huisman, l'*âge d'or* de la compagnie. En 1726, un transfuge anglais, Alexandre Hume, nommé gouverneur général des établissements de l'Inde, réorganisa Cabelon, rendit Danemarnagor au nabab du Bengale Jafar-Khan, et reçut enfin de lui, moyennant une forte indemnité, une *paravanah* qui octroyait officiellement à la *nation allemande* les factoreries de Banki-Bazar, d'Hydsiapour et de Bourompour, ainsi que le droit d'établir des comptoirs à Dacca, à Seydabat et à Ballasore. En même temps, la compagnie augmentait son trafic avec Canton, de sorte que bientôt les mousselines de l'Inde, les porcelaines, les soieries et le thé de la Chine affluèrent dans le port d'Ostende et, mises en vente publique, laissèrent à la compagnie, tous droits payés, un bénéfice net de plus de 10 millions de florins.

Ces succès engagèrent la compagnie à augmenter son trafic à l'intérieur par la création d'un canal entre Ostende et Anvers, et d'un autre canal entre l'Escaut, la Meuse et le Rhin. En outre, la compagnie sollicitait de l'empereur l'autorisation de faire d'Ostende un *port franc*. Toutes ces demandes échouèrent par suite de l'étroit particularisme des provinces, et ce n'est qu'en 1781 que Joseph II put réaliser le port franc d'Ostende.

Il faut dire aussi que le marquis de Prié, toujours avide d'argent et très hostile, semble-t-il, à la Compagnie d'Ostende qui portait ombrage à ses idées autoritaires, ne fit aucun effort sérieux pour appuyer le grand mouvement commercial et maritime qui se développait dans le pays. En 1725, il donna sa démission à la suite de celle de son protecteur le prince Eugène et fut remplacé, comme gouverneur général, par la sœur de l'empereur, Marie-Élisabeth, qui commença par rétablir les trois

Hosted by Google

conseils collatéraux supprimés depuis la guerre de la succession d'Espagne.

VI

Mais les beaux jours de la Compagnie d'Ostende étaient déjà passés. La Hollande et l'Angleterre protestaient violemment et se rapprochaient de la France et de l'Espagne, où l'ambitieuse Elisabeth Farnèse venait d'obtenir pour l'infante Anne-Victoire une promesse de mariage avec le jeune roi Louis XV. Une coalition formidable se formait contre l'Autriche.

Par bonheur, le mariage de Louis XV avec la fille de l'ex-roi de Pologne, Stanislas Leczinski, au mépris des engagements pris avec l'Espagne, rapprocha tout à coup Élisabeth Farnèse de l'Autriche et l'ambassadeur Ripperda fut envoyé à Vienne en 1725, pour négocier le mariage de Don Carlos avec la fille aînée de Charles VI, Marie-Thérèse, et de Don Philippe avec sa fille cadette. Moyennant cette double alliance et la promesse d'aider l'Espagne à reprendre aux Anglais Gibraltar et Port-Mahon, l'Espagne promettait son appui à la Compagnie d'Ostende et lui permettait même de commercer librement dans les colonies espagnoles.

Ces négociations aboutirent aux trois traités de Vienne de 1725 : un traité de paix, par lequel, d'une part, l'Espagne garantissait la Pragmatique sanction de Charles VI, et, d'autre part, l'Autriche promettait à Don Carlos la succession éventuelle de Parme, de Plaisance et de la Toscane, reconnus par l'Espagne comme fiefs du Saint-Empire; un traité d'alliance défensive concernant Gibraltar et Port-Mahon; un traité de navigation et de marine, rédigé par le célèbre publiciste Dumont de Carelscroon, auteur du *Corps diplomatique*, qui reconnaissait la Compagnie d'Ostende et lui permettait le libre trafic dans tous les pays du globe, sauf dans les Indes occidentales.

Les traités de Vienne soulevèrent une explosion de colère chez les puissances maritimes. Les Anglais resserrèrent leur

Hosted by Google

alliance avec la France et la Prusse et formèrent l'Union de Hanovre, en 1725, qui garantissait aux contractants leurs possessions actuelles « tant dedans que dehors l'Europe », et en particulier, « les droits, immunités et avantages qui regardent le commerce dont ils jouissent et doivent jouir respectivement ».

Sollicitée d'entrer dans la Ligue de Hanovre, la Hollande hésitait; sa situation économique était très difficile et elle aurait voulu que la Ligue spécifiât en termes formels la suppression de la Compagnie d'Ostende.

Des négociations s'ouvrirent entre les diverses puissances; mais l'Autriche montra beaucoup de timidité et de maladresse; elle ne sut pas profiter de l'antagonisme jaloux qui séparait les Compagnies de Londres et d'Amsterdam. Après avoir vainement proposé aux Hollandais un *modus vivendi* qui limiterait les privilèges de la Compagnie d'Ostende, elle prit une attitude menaçante et le duc de Ripperda, devenu premier ministre de l'Espagne, compromit tout en offrant en termes arrogants aux alliés de Hanovre la médiation de l'Espagne et en leur révélant qu'un traité secret d'alliance offensive unissait l'Espagne et l'Autriche pour soutenir la Compagnie d'Ostende *par quelque moyen que ce fût*, et pour obtenir la rétrocession de Gibraltar à l'Espagne, *même par la force des armes!*

Cette folle bravade ne tarda pas à porter ses fruits : la Hollande accéda à l'Union de Hanovre par le traité de la Haye en 1726, et la Suède et le Danemark se rallièrent à l'Angleterre. D'autre part, la Russie se rangea du côté de l'Espagne et de l'Autriche et l'Europe se trouva ainsi, tout à coup, partagée en deux camps prêts à engager une formidable partie dont la Compagnie d'Ostende était l'enjeu.

VII

Cet enjeu était-il en proportion des risques? L'Autriche et l'Espagne étaient-elles capables d'entrer en lutte avec l'Angle-

Hosted by Google

terre, la Hollande et la France? M. Huisman, qui est si dur pour Charles VI, n'a peut-être pas examiné cette question avec assez d'attention. Trop préoccupé de la triste situation de la Compagnie d'Ostende, il ne s'est pas demandé s'il eût été possible à l'empereur de sauver la compagnie en bravant l'Europe et de jouer toute la fortune des Habsbourg sur un pareil coup de dé.

Un simple coup d'œil sur la situation politique de l'Europe à cette époque suffit pour convaincre qu'une pareille attitude de l'empereur eût été pure folie. Non seulement il n'avait que des alliés douteux, mais il ne pouvait même pas compter sur l'empire : les électeurs de Bavière, de Mayence et de Cologne étaient liés à la France par des traités secrets; la Prusse gardait une attitude énigmatique, prête à profiter de la faiblesse de sa rivale pour fortifier sa domination dans le nord de l'Allemagne; la Diète elle-même hésitait : que lui importait, au fond, les affaires d'une compagnie de marchands, établie dans ce cercle de Bourgogne qu'aucun lien sérieux ne reliait à l'Allemagne?

Dans ces circonstances, l'empereur résolut de temporiser. Sans doute, il songeait aussi à obtenir des puissances la reconnaissance de sa Pragmatique sanction et à assurer par là, à sa fille Marie-Thérèse, l'intégrité des domaines des Habsbourg; mais qui songerait à lui reprocher un pareil souci que lui imposaient à la fois son affection de père et ses devoirs de souverain? Du reste, même en faisant abstraction de cette question, on ne peut méconnaître sans injustice, qu'en refusant de tirer l'épée et de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe pour la Compagnie d'Ostende, Charles VI prenait le parti le plus sage, le seul qui convînt à ses graves responsabilités de chef d'État.

D'ailleurs, en ce moment même, l'horizon s'éclaircissait. L'imprudent Ripperda, le « ministre universel », tombait en disgrâce, et le cardinal Fleury, « l'apôtre de la paix », prenait les rênes du gouvernement français.

Charles VI crut l'occasion favorable et offrit à la France un

Hosted by Google

pacte *de se mutuo non offendendo*. Mais Fleury ne voulait pas abandonner ses alliés de Hanovre; il tenait surtout à empêcher la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne; aussi conseillait-il de suspendre la Compagnie d'Ostende et de laisser à un congrès le soin de prendre des résolutions définitives. En conséquence, après de longues négociations, la France finit par poser à l'Autriche, en 1727, un véritable *ultimatum* en huit articles, disant en substance que la compagnie serait suspendue pour sept ans et qu'un congrès trancherait les questions pendantes.

L'Autriche céda : le 31 mai 1727, d'accord avec la France, l'Angleterre et la Hollande, elle signa les préliminaires de paix, sur les bases de l'ultimatum.

Au congrès de Soissons, qui se réunit l'année suivante, les alliés de Hanovre se montrèrent plus exigeants, parce que Charles VI, en refusant de donner Marie-Thérèse à l'infant Don Carlos, venait de perdre l'appui de l'Espagne.

Celle-ci se rapprocha aussitôt de la France et de l'Angleterre par le traité de Séville, en 1729, auquel la Hollande accéda après avoir obtenu la promesse « d'une entière satisfaction par rapport à l'abolition de la navigation et commerce de la Compagnie d'Ostende aux Indes ».

Par le traité de Vienne de 1731, signé avec l'Angleterre, l'empereur accepta ces conditions et l'Angleterre reconnut la Pragmatique. L'Espagne accéda au traité et la Hollande la suivit, mais en faisant stipuler à son profit *l'acte de concurrence* de 1732, qui confirmait expressément la suppression de la Compagnie d'Ostende, laissait en suspens l'importante question des tarifs et réglait minutieusement les droits de deux *vaisseaux de permission* que le traité de Vienne avait accordés comme fiche de consolation à la Compagnie d'Ostende, afin de lui permettre de liquider les affaires des Indes.

Comme le dit M. Huisman, « la Compagnie d'Ostende était anéantie; violant les principes du droit de la nature et des gens, l'égoïsme tyrannique des puissances maritimes avait prononcé contre elle le *delenda Carthago!* »

Hosted by Google

Frappée de mort, la compagnie essaya vainement de poursuivre ses opérations au moyen d'expédients. On en revint aux passeports particuliers délivrés par des gouvernements étrangers, la Pologne ou la Prusse. C'est ainsi que l'*Apollon,* naviguant sous pavillon prussien, fit encore une campagne fructueuse en Chine et revint mettre en vente à Hambourg sa riche cargaison, malgré les protestations des puissances maritimes. Mais l'empereur, pris de peur par l'ouverture de la succession de Pologne, donna lui-même l'ordre de suspendre le trafic.

La liquidation de la Compagnie d'Ostende fut brillante; la compagnie employa ses capitaux dans des entreprises particulières, commerciales et maritimes, qui se poursuivirent jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle.

Quant aux colonies qu'elle possédait dans l'Inde, Marie-Thérèse les donna à son mari, en 1746; mais celles du Bengale avaient déjà disparu, pillées par les Maures, et quant à celle de Cabelon, elle s'éteignit bientôt après : en 1750, d'après une lettre du prince Charles de Lorraine à l'impératrice, « un seul homme gardait pour Sa Majesté la factorerie de Cabelon, sur la côte de Coromandel ».

VII

Quels ont été les résultats pratiques de la Compagnie d'Ostende? M. Huisman les a clairement indiqués. Non seulement, en sept années, de 1723 à 1730, la compagnie avait distribué à ses actionnaires plus de 6 millions de florins de dividendes et fait entrer dans les caisses du fisc plus d'un million de florins à titre de droits de douane; mais l'impulsion donnée par la Société des Indes s'était étendue à tous les domaines de l'activité commerciale, principalement à la marine : la compagnie avait créé une flottille de onze navires de ligne; le port d'Ostende était devenu très prospère; sa population avait triplé; on y avait aménagé un chantier naval, agrandi le bassin et les quais, et les

Hosted by Google

matelots émigrés à Dunkerque ou en Zélande étaient revenus se fixer sur le littoral belge.

D'autre part, l'industrie avait pris un brillant et rapide essor et la prospérité publique s'en était ressentie. En quelques années, écrivait le comte Henri de Calenberg, auditeur ou commissaire impérial près de la compagnie, le commerce des Indes avait procuré aux Pays-Bas un profit de 20 millions de florins.

Toutefois, il faut bien le dire, cette prospérité resta limitée, par suite de l'étroit particularisme des provinces et de leur aveugle attachement à des pratiques surannées; la multiplicité des tonlieux, les privilèges absurdes des bateliers, les jalousies des métiers empêchaient le développement du négoce à l'intérieur. Dans ces conditions il était impossible que le développement industriel prît des racines profondes et, dès que la Compagnie d'Ostende eut disparu, la Belgique se retrouva dans une situation économique précaire que Joseph II essaya vainement d'améliorer en portant la hache dans les vieux abus.

Jusqu'à quel point les gouvernants ont-ils été responsables de cet état de choses, c'est ici que nous nous permettons de différer d'opinion avec M. Huisman. Très justement préoccupé de son sujet, il l'a peut-être trop isolé parfois de la politique générale de l'Europe et n'a pas apprécié avec assez d'ampleur le rôle du marquis de Prié, du prince Eugène et de l'empereur. Que Prié soit en somme un personnage assez peu estimable, nul n'en doute; mais est-il exact de dire que, « d'une condescendance extrême et sans doute intéressée envers les puissances maritimes, il ne tint jamais vis-à-vis d'elles un langage digne et ferme » ? N'est-ce pas oublier les circonstances difficiles dans lesquelles Prié prenait la direction des affaires des Pays-Bas, au moment où la Belgique et l'Autriche sortaient de la tourmente de la guerre de la succession d'Espagne ?

Quant à Charles VI, il est permis de ne pas partager la sévérité de M. Huisman à son égard. « Ni le caractère, ni la politique de l'empereur ne furent à la hauteur des circonstances, nous dit-il à la fin de son livre. Dès les premiers différends que

Hosted by Google

nos tentatives soulevèrent, il se montra faible, pusillanime, hésitant. Le règne de Charles VI fut une série de concessions : pour assurer sa succession à sa fille aînée, il voulut lui procurer la garantie des nations européennes plutôt que les moyens de les tenir en respect. A des promesses dépourvues de sanction, à des parchemins illusoires, il sacrifia ses droits de souverain et les intérêts de ses sujets. » Nous nous sommes déjà expliqué à ce sujet; si le règne de Charles VI ne fut qu'une série de concessions, c'est que dans l'état de la politique de l'Europe, il était impossible à l'empereur de consolider autrement l'œuvre des traités d'Utrecht, de maintenir ensemble les pays hétérogènes de sa monarchie composite, les Hongrois, les Bohêmes, les Italiens, les Belges et les princes de l'Empire, tous hostiles les uns aux autres et toujours prêts à s'émanciper.

Dans ces circonstances, nous ne voyons pas que Charles VI ait négligé les Belges; il s'est montré favorable, comme le prince Eugène, comme le marquis de Prié, aux premiers efforts de nos compatriotes pour secouer le joug commercial des puissances maritimes; prudemment il a d'abord encouragé nos entreprises maritimes privées, puis, quand la situation lui a semblé plus favorable, il a fini par céder aux vœux des Belges et par créer la Compagnie d'Ostende qu'il a défendue, pied à pied, contre les exigences des puissances maritimes.

Pouvait-il faire davantage ? En face de la formidable coalition de l'Angleterre, de la Hollande et de la France, cette vieille ennemie héréditaire de la maison d'Autriche, devait-il tirer l'épée, au risque de voir s'effondrer à la fois l'empire et la monarchie des Habsbourg?

Remettons donc les choses au point et reconnaissons que dans ces redoutables conjonctures, dans cette grande mêlée diplomatique qui était comme l'avant-coureur de la mêlée des armes, l'empereur Charles VI, par ses traités avec l'Espagne, par son *modus vivendi* offert à la Hollande, par son pacte *de se mutuo non offendendo* offert à la France, fit de réels et sérieux

Hosted by Google

efforts pour sauver la Compagnie d'Ostende. Aller plus loin, c'était la guerre, et la guerre, encore une fois, c'était presque à coup sûr la ruine.

Ces quelques considérations n'enlèvent rien, du reste, à la valeur du livre de M. Huisman, qui, par l'abondance de la documentation, par la nouveauté des informations, par l'intérêt de l'exposition des faits, mérite de figurer au premier rang des ouvrages consacrés à l'histoire des Belges au XVIII^e siècle.

H. PERGAMENI.

Hosted by Google

AU SALON DE GAND

Il y a beau jour que j'avais renoncé à rapporter des expositions triennales autre chose qu'une impression d'ennui. Comment trouver dans ces grandes foires aux peintures confuses, disparates, cahotiques, la matière délicate d'une impression d'art ? Il n'y fallait point songer, et c'est avec effort que, parmi tant de toiles banales, je me mettais à chercher dans ces bazars, l'œuvre intéressante. Le Salon de Gand s'est toujours tenu à un niveau quelque peu supérieur, la société organisatrice ayant mis de tout temps son orgueil à obtenir l'adhésion de quelques étrangers illustres, à composer quelques salles vraiment artistes. Cette fois, le Salon tout entier a le style et la tenue de ces expositions partielles où l'on cherche avant tout à donner au public une impression synthétique et durable.

Les locaux du musée, que la ville de Gand a généreusement mis à la disposition de la Société pour l'encouragement aux beaux-arts, ont, du reste, facilité sa tâche : fort heureusement disposés, ils sont assez vastes pour permettre de placer toutes les œuvres en évidence; un luxe intelligent les décore, des tentures de velours donnant aux tableaux le cadre le plus favorable ; de vastes salles offrent pour les toiles de dimension un recul suffisant, des salonnets permettent de disposer à leur avantage les petits panneaux. Ajoutez à cela que la commission de placement a ingénieusement groupé les envois de façon qu'ils se fassent le moins de tort possible et sans fâcheuse préoccupation didactique. Elle a très justement con-

Hosted by Google

sidéré d'abord le plaisir du visiteur, ménageant des ensembles heureux, des salles de tonalité harmonieuse, de façon à donner parfois l'impression du cabinet d'un amateur, à éviter le plus possible l'aspect étalage et l'air bazar.

C'était à la vérité très malaisé, car les peintres ont cessé depuis longtemps de suivre une discipline. La diversité des visions et des systèmes d'art est extrême, et pour peu qu'un salon veuille être complet et justement éclectique, il doit dépenser une égale portion de cimaise aux luministes intransigeants, à la peinture grise de l'école de Glascow, aux toiles à la sauce de nos jeunes réactionnaires. Le public s'est peu à peu habitué à ces contradictions, il a admis que tel peintre puisse voir brun alors que tel autre voit bleu : il n'ose plus rire devant les manifestations d'une vision nouvelle. Quelques critiques seuls s'indignent encore ; à voir la quantité de camaïeux anglais ou anglomanes, n'en ont-ils pas conclu à la faillite du pleinairisme? En vérité, l'erreur est manifeste, et j'ai remarqué, au contraire, chez quelques-uns de ces jeunes, qui avaient autrefois obtenu de faciles succès en cherchant les patines savoureuses des vieux tableaux, de louables efforts pour éclairer leur palette, pour animer d'air libre leur ciel surchargé. M. Blieck, notamment, a eu le courage de renoncer à une manière qui lui avait valu de vrais triomphes pour étudier le paysage avec une sincérité enfin retrouvée et qui se manifeste brillamment dans les deux tableaux qu'il expose. Au surplus, ce sont les paysagistes du plein air, qui sont les véritables triomphateurs du Salon. C'est devant les toiles de MM. Claus, Heymans et Buysse que l'on peut éprouver l'impression la plus forte et la plus profonde. Ces peintres, du reste, ne sont point des systématiques. Certains impressionnistes français, souvent plus théoriciens que peintres, les ont fort heureusement déshabitués d'une vision que leur avaient imposé l'école et la tradition. Mais une fois débarrassés des souvenirs qui leur obscurcissaient l'œil, ils ont eu l'inconsciente sagesse de ne pas adopter de vision systématique nouvelle. C'est ce qui fait leur originalité et leur supériorité. Un autre élément de leur puissance d'émotion non moins notable, c'est qu'ils ne se

Hosted by Google

dispersent point, qu'ils ne vont pas de pays en pays chercher, dons Juans de la peinture, l'impression sans cesse renouvelée. Ils se contentent de bien connaître leur coin de terre, le pays où ils ont leurs origines ; ils y fixent une gamme d'impression qui est d'autant plus profonde qu'elle est plus limitée ; ils s'enracinent dans un pays qu'ils aiment et qu'ils comprennent, et c'est pour cela sans doute qu'ils en fixent définitivement la beauté. Claus est le peintre de la Lys, la belle rivière paisible et silencieuse, dont l'eau lourde arrose des pâturages infinis, semés de bouquets d'arbres, des campagnes opulentes, verdoyantes et plates, coupées de sentiers où les trembles mettent la musique heureuse de leur friselis. Buysse aussi se consacre à cette terre de Flandre ; mais sa manière moins vivante, moins ensoleillée, a quelque chose de plus attendri, de plus intime en sa mélancolie ; Heymans cherche ses impressions dans le Brabant et la Campine, la Campine surtout, et il se spécialise avec autant de constance. Il lui est arrivé de peindre quatre ou cinq fois le même paysage à des heures différentes, en diverses saisons, sous le ciel bas de l'hiver ou dans la pleine lumière estivale, dans l'éclat jauni du crépuscule ou dans la splendeur radieuse de l'aurore. Mais toujours l'impression est aussi forte, aussi vivante, aussi profonde. Ces trois paysagistes qui sont parmi les plus grands de l'heure présente sont représentés au Salon de Gand par des œuvres maîtresses. Claus nous montre un *Verger en Flandre* d'une lumière heureuse et sereine, dont l'impression est inoubliable ; un *Vieux sapin* où il y a du style et de l'émotion et une toile délicieusement lumineuse qu'il intitule *Canards au couchant*. M. Georges Buysse expose l'*Église de Wondelghem sous la neige*, la *Voile rouge* que nous avions vue à la Libre Esthétique et un *Canal sous la lune*, d'une délicieuse intimité ; M. Heymans, un *Soir d'orage* et son admirable *Lever de soleil dans les marais campinois*.

A côté de ces paysagistes excellents, d'autres doivent être signalés avec honneur : M. Marcette, dont les marines délicates valent autant par la trouvaille coloriste que par l'intensité de l'expression ; M. Adrien Colleye, dont la *Vallée de la*

Hosted by Google

Lesse est intéressante ; feu Alberich Coppieters, dont la *Ferme à Dixmude*, toile sèche et anticoloriste, est cependant d'une impression curieuse ; M. De Haspe, qui nous remontre son *Chant du crépuscule ;* M. Wilhelm Delsaux, dont la *Sablonnière en Hollande* a du mouvement et de l'atmosphère ; Mlle Montigny, une jeune artiste, dont le talent lumineux et hardi apparaît déjà plein de promesses ; Mme Gilsoul, dont le *Yacht blanc* est d'une jolie note coloriste ; M. Marcel Jefferys qui a quelques petites toiles agréables ; M. Lucien Jottrand, mariniste délicat et sensitif ; M. Henri Ottevaere, dont la *Cathédrale* est d'une grande impression ; M. Albyn Van den Abeele, peintre pieux et minutieux des sous-bois ; M. Verheyden qui expose une *Mare sous bois*, d'une délicieuse lumière blonde ; M. Alfred Verhaeren, qui montre une de ses truculentes sacristies ; M. Viérin, dont les deux paysages flamands sont vigoureux et sentis ; Mme Juliette Wytsman toujours brillante et colorée ; M. Rodolphe Wytsman, dont la *Saulaie* est intéressante, encore qu'un peu sèche.

A côté de ces paysagistes qui bornent leur effort à retracer avec plus ou moins de virtuosité l'impression qu'ils ont reçue d'un paysage, d'autres cherchent dans les aspects naturels le reflet de quelques idées maîtresses, l'expression d'une doctrine ou d'une psychologie. Ils font, si l'on veut, de la peinture littéraire. On sait le danger de semblables préoccupations ; les amateurs de peinture ont, depuis longtemps, maudit de bon cœur le goût anormal de certains peintres pour les idées. Mais la plupart des artistes que je groupe sous cette catégorie ont le bonheur ou le bon sens de ne vouloir exprimer que des psychologies très simples, des manières sentimentales plutôt que des idées : M. Laermans, l'éternelle misère rurale, l'humilité douloureuse des serfs de la glèbe ; M. Delaunois, le tragique vigoureux d'un pays que des siècles de catholicisme forcené ont rempli de terreur ; M. René Janssens, l'atmosphère attendrie, mélancolique et maladive des vieux logis. Ces artistes sont excellents ; Laermans et Delaunois surtout comptent parmi les peintres les plus puissants et les plus émouvants de la présente génération.

Hosted by Google

Laermans, en un paysage admirable, nous montre la dévotion d'une foule de misérables vêtus à la Brueghel devant un sanglant et tragique calvaire; un *Village* qui semble l'illustration des *Campagnes hallucinées* de Verhaeren; enfin le *Bain*, que nous vîmes à la saison dernière au Cercle « Pour l'Art »; M. Delaunois expose trois fragments de son admirable série, *Au pays monastique*.

L'ancienne peinture sentimentale, illustration de romance populaire, qui occupa jadis tant de place aux expositions, est fort abandonnée aujourd'hui : un jeune y revient, M. Swyncop, avec sa *Musique du pauvre*, de facture intéressante, mais d'un style bien vulgaire; deux ancêtres y demeurent fidèles : M. Struys avec sa célèbre *Dentellière de Malines*, toile très poussée, très savante et d'une jolie dévotion, mais d'une vision un peu petite, un peu miniaturiste; M. Hermans, avec un gigantesque tableau déclamatoire et commun qui ne rappelle que de très loin le peintre de l'*Aube* et qui s'intitule *Jour de repos*.

Quant à la peinture d'histoire, il semble qu'elle ait définitivement disparu. Je crois bien que c'est en vain qu'on en chercherait au Salon de Gand, à moins qu'on ne considère comme telle l'image coloriée de M. Van der Ouderaa. Le seul M. Abry nous fait encore des vignettes militaires. Quant aux portraitistes, ils sont loin d'être aussi brillants en Belgique que les faiseurs de paysages. Il n'y en a guère à ce Salon qui méritent d'être signalés. On peut nommer M. Bastien, dont le *Portrait de femme* a du style et de la virtuosité; M. André Cluysenaer, M. Georges Lemmen, M. Émile Motte, M. Gustave-Max Stevens, qui nous montre un portrait de femme d'un charme aigu et raffiné.

Les portraitistes étrangers, au contraire ont, au Salon de Gand, quelques œuvres maîtresses. Le portrait de Fautin-Latour par lui-même est un de ces tableaux qui ont leur place marquée dans les musées, un de ces tableaux qui font école; on ne peut être à la fois plus savant et plus naïf, plus consciencieux et plus profond que ce maître, qui a su réunir les qualités les plus nobles de l'art français, la simplicité, la grâce et le

Hosted by Google

goût. Les portraits de Blanche, moins intenses peut-être, sont vraiment admirables cependant de virtuosité et d'esprit. Celui du peintre Cottet est particulièrement à retenir. De même, les deux portraits de Sauter, particulièrement celui du sculpteur russe, le prince Troubetzskoy. Les Anglais ont, dans le portrait, créé un style véritablement nouveau; il est ici brillamment représenté : Lavery, vieil habitué de nos expositions belges, expose une *Dame en noir*, une *Première communiante*, ainsi qu'une *vue de Tanger* tout à fait curieuse; Humphrey Johnston, une *Femme en jaune*, du style le plus raffiné; Miss Bessie Mac' Nicol, un charmant portrait de fillette.

Deux autres portraits d'enfants ont particulièrement frappé. Ce sont ceux de William Nicholson. On connaît les admirables albums d'un humour si curieux, d'une saveur coloriste si intense et si originale que cet artiste a répandus. Les mêmes qualités, mais singulièrement fortifiées, apparaissent dans les deux portraits enfantins qu'il expose. Celui qui s'intitule *Nancy* surtout, se fixe dans la mémoire. On ne peut imaginer touche plus spirituelle, plus hardie, plus primesantière et plus savante à la fois. Certes, les mamans n'envieront point ce bébé qui n'a rien d'un chérubin d'almanach et qui affecte plutôt la physionomie d'un personnage de Hoggarth, mais il est délicieusement vivant et malicieux.

Parmi les étrangers, quelques paysagistes ont envoyé au Salon de Gand des œuvres excellentes. L'extraordinaire coloriste qu'est Brangwyn nous montre l'esquisse d'un panneau décoratif, qui est de la couleur la plus savoureuse; Cottet, le peintre émouvant de la Bretagne âpre et rêveuse expose une *Nuit de Saint-Jean au pays de la mer* de l'effet le plus saisissant et le plus intense. Le délicieux peintre des coteaux et des bois qu'est André Dauchez expose une délicate *Lisière de forêt*; M. René Ménard, une émouvante et grandiose évocation antique : le *Temple d'Agrigente* sous un ciel de déclin; Mme Mesdag-Van Houten, une âpre vision des dunes de Gueldre. Un jeune peintre espagnol, M. Monturial Nonell, une *Gitane* qui a le tour de rein castillan dans toute son énergie; quant à M. Anglada, le curieux peintre des lumières

Hosted by Google

artificielles, il nous montre le *Jardin de théâtre* que nous admirions déjà à la Libre esthétique.

La sculpture au Salon de Gand est peu remarquable en son ensemble, mais on y peut voir un chef-d'œuvre : c'est le buste intitulé *Puberté* de M. Victor Rousseau. Rien de plus délicieusement jeune, de plus délicatement chaste que cette étude de nu. Depuis l'*Immortalité*, de Devigne (qui se trouve exposée dans un salon spécialement consacré à l'artiste défunt et où reparaissent toutes les œuvres étalées naguère au Cercle artistique) on n'a rien exposé en Belgique d'aussi nerveusement gracieux, d'aussi parfaitement pur. On peut retenir encore les jolies fantaisies du prince Troubetzskoy, l'élève du sculpteur impressionniste Rosso. C'est aimable et hardi, mais ce n'est que du bibelot.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Hosted by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Le MARQUIS DE PRIOLA [1], **de M. Henri Lavedan, au théâtre du Parc.**

En écrivant le *Marquis de Priola*, M. Henri Lavedan semble avoir pris le contre-pied du vers célèbre d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

C'est sur une vieille donnée que M. Lavedan a refait une pièce nouvelle. Ceci, d'ailleurs, n'a rien qui porte en soi un blâme. Rappelez-vous le bijou délicat ciselé par M. Maurice Donnay quand il a réécrit *Lysistrata* en vers charmants et spirituels; n'oublions pas non plus que le succès le plus durable de la comédie moderne a été remporté par M. Édouard Pailleron avec le *Monde où l'on s'ennuie*, que tous nous avions déjà lu dans Molière. La nouveauté du sujet n'est pas un élément indispensable de la comédie. Quand elle s'attaque aux mœurs, il suffit qu'elle touche juste un travers de l'époque qu'elle peint, et notre siècle n'a pas la gloire d'avoir inventé tous ses défauts, puisqu'un grand poète français déplorait que personne ne pût découvrir un huitième péché capital. Quand la comédie peint des caractères, elle est plus éternelle encore, car l'homme ne change guère, et le *Don Juan*, de Molière, reste toujours vrai; le *Marquis de Priola* nous en donne une nouvelle preuve.

(1) Paris, Flammarion, éditeur.

Hosted by Google

Ayant dit cela, c'est à peine s'il est nécessaire de résumer la pièce, car c'est jusque dans le détail de certaines scènes que nous retrouverons le parallélisme entre les deux œuvres. Une courte analyse nous permettra cependant de préciser certains traits du caractère du nouveau Don Juan.

Le marquis de Priola a adopté un fils naturel né d'une liaison avec la femme d'un de ses gardes-chasse. L'instruction du jeune homme est terminée; il arrive à Paris, et son père, qui lui cache leur véritable parenté, le lance dans le monde et l'emmène avec lui à un bal à l'ambassade d'Italie. Il arrête les premiers élans de générosité de Pierre Morain; il ne veut pas de sa reconnaissance; tous les sentiments pour lui se réduisent au seul désir en dehors duquel il n'y a que haines et mensonges. « Tu vois, lui dit-il, ce troupeau d'êtres charmants et demi-nus. Qu'y a-t-il là? Des petites filles, des épouses, des veuves, de jeunes mères. Eh! bien, toutes sont à tous. Toutes sans distinction. Ce sont... les femmes! Elles sont à toi. Va les prendre. » Déjà il lui avait recommandé : « N'aie qu'une idée, c'est de les tromper. Trompe-les toujours, pour rien, pour le plaisir, pour l'élégance et l'orgueil de les tromper. N'y crois pas et elles te croiront. Domine-les. Garde-toi comme du feu de les aimer, tu te brûlerais. N'admets pas une seconde qu'elles aient de l'importance, qu'elles pèsent le poids d'un cheveu sur ta destinée. N'en crains aucune, méfie-toi de toutes, surtout de celles qui se disent honnêtes. Ce sont les pires. Leur vertu n'est qu'un masque. Et dès qu'elles relèvent le front, écrase-les, marche dessus. Il n'y a pas de plus doux tapis. »

A la parole, le marquis joint l'exemple immédiatement. Il fait une cour assidue à Mme de Valleroy dont la vertu facile ne demande qu'à succomber. Peut-être l'auteur a-t-il même rendu ce triomphe trop aisé. Priola semble avoir raison lorsque plus tard, au second acte, il dira d'elle : « Sa situation est critique, elle a eu déjà plusieurs amants médiocres et sans portée, elle a besoin aujourd'hui d'une vedette, il lui faut le Richelieu de sa vie et elle a compté sur moi pour lui servir de piédestal et l'ériger dans le monde. » Aussi la chute de Mme de Valleroy n'offrirait-elle qu'un faible intérêt si le retour de la

Hosted by Google

femme divorcée du marquis, aujourd'hui Mme Le Chesne, n'y apportait un certain piquant. Pour la première fois depuis leur séparation, le hasard d'une soirée mondaine les met en présence. Elle n'a pas cessé d'aimer son premier mari; dans le second elle ne voit qu'un protecteur plein de bonté, de tendresse, d'affection paternelle. Son cœur tressaute à la vue de Priola et celui-ci s'amuserait volontiers à la voir retomber dans ses bras. Il dit s'être marié pour tout connaître, même le divorce; quelle jouissance suprême, quel triomphe de son mépris que de reprendre la femme qui l'a fui dans un mouvement de révolte et de haine!

Elle ne peut résister au désir de lui parler, et il lui répond en affectant des remords éternels, une souffrance profonde de l'avoir trahie et quittée, de ne plus être pour elle qu'un objet de mépris.

Jalouse de l'audace du marquis, Mme de Valleroy, qui jusqu'à ce moment s'était refusée avec coquetterie, revient et promet d'aller le lendemain chez lui voir sa célèbre collection d'almanachs. Mais le marquis lui réserve une humiliation cruelle. Après l'avoir flattée, complimentée, adulée, suppliée, au moment où, défaillante, elle tombe dans ses bras, il la repousse, feignant d'être pris du remords de briser sa vie d'honnête femme, et il la renvoie pleine d'indignation et de fureur.

Au troisième acte, il a adressé à sa première femme la copie d'une lettre datant des premiers jours de leur mariage, dans laquelle elle lui jure d'être à lui toute la vie. Mme Le Chesne est profondément troublée de cette démarche, et son amie, pour la détourner de Priola, s'offre à la convaincre que le marquis ne l'aime plus, qu'il n'a pour elle qu'un désir semblable à celui que lui inspirent toutes les femmes. Précisément Priola doit arriver dans un instant; Mme Le Chesne se retirera dans une chambre voisine; le marquis seul avec son amie ne pourra manquer de lui faire une cour pressante et, pris au piège, sera forcé d'accuser son indignité. C'est ce qui arrive fatalement et le marquis n'en sort pas trop mal, grâce à son impertinence et à sa connaissance profonde du cœur des

Hosted by Google

femmes. « Vous êtes très fortes, leur dit-il, et vous triomphez! Eh! bien, voyons le résultat? Quel est-il? *(A Mme Savières, l'amie.)* Vous d'abord, c'est que vous gisez en bas du piédestal d'honneur et de vertu d'où je vous ai renversée. J'ai troublé la paix de votre cœur... *(A Mme Le Chesne.)* Et vous, pour avoir vu mes lèvres sur celle de votre amie pâmée, vous connaîtrez la jalousie. Je serai toujours entre vous désormais, et vous m'aimez deux fois plus qu'avant. »

Mais le dénouement est proche; Pierre Morain a appris qu'il est le fils naturel du marquis de Priola; d'autre part, ses études de médecine lui ont révélé que son père est atteint d'une maladie nerveuse implacable et qu'une crise est imminente; une violente émotion peut la faire éclater. Alors il se venge en lui révélant l'horreur de l'avenir qui l'attend, en lui déclarant tout son mépris. Priola se sent pris d'une colère terrible. Il voit la mort proche et l'attend debout. « Du moins, s'écrie-t-il, j'ai été aimé... J'ai flambé... Je me suis consumé... Je ne regrette rien! J'aurai passé sur la terre en faisant ce qu'il y a de plus beau, des ruines! » Il tombe frappé par une crise aiguë de paralysie générale.

A tout prendre, j'aime presque autant le dénouement de Molière avec le Commandeur de pierre attirant les feux du ciel sur Don Juan. Le châtiment du marquis de Priola est prononcé par son médecin avec une rapidité de diagnostic qui touche un peu au comique. Il a une prescience presque divine ce docteur qui arrive devant un homme évanoui et dit aussitôt : « Ataxie aiguë. Avant six mois, il sera aveugle et impotent... Et ça peut durer vingt ans. » Ces détails eussent gagné à être connus plus tôt; le dénouement en serait devenu plus dramatique, rappelant dans sa forme l'horreur de la fin d'Oswald dans les *Revenants* d'Ibsen. Les morts les plus simples sont aussi les plus poignantes, et le spectateur est d'autant plus impressionné que le fait brutal lui est présenté sans commentaire, sans grandes déclarations sentimentales, d'une manière presque mystérieuse.

Ce dénouement qui semble un peu surnaturel à cause des circonstances qui l'entourent, n'est pas le seul point de ressem-

Hosted by Google

blance matérielle, si je puis m'exprimer ainsi, entre la pièce de M. Lavedan et celle de Molière. Vous rappelez-vous la tirade de Don Juan sur l'affectation de la vertu. « L'hypocrisie, dit-il, est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour des vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer... Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens, et quelque baissement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire... » Écoutez ce que dit Priola à son ami Brabançon — qui est si bien le Sganarelle de Molière, qu'un des personnages le voyant venir dit au marquis : « Je vous laisse avec votre domestique. » — « J'ai observé que dans ce monde, pour être considéré des gens respectables et surtout des autres, ce qui est bien plus avantageux, il n'était pas nécessaire de présenter une suite ininterrompue de mérites, un cortège de vertus, un groupe imposant de belles qualités... Non... Que l'on pouvait être très à son aise dur, avare, débauché, voleur, *et cætera*, sans perdre un atome de son honorabilité, à cette seule condition d'avoir à son actif une bonne action, rien qu'une, cachée d'abord, afin de laisser aux naïfs le plaisir de la dévoiler, une bonne action patente, indiscutable et garantie, et qu'alors celle-ci vous était dans la vie une façon de cocarde avec laquelle on pouvait circuler partout le front haut. »

Il y aurait encore d'autres rapprochements à faire, entre Elvire, par exemple, et Mme Le Chesne, entre Mme de Valleroy et les deux paysannes de Molière. Et si tant est qu'il y ait des différences profondes, celles-ci tiennent plus au siècle qu'à la psychologie même des caractères.

Cette fois Don Juan a un fils naturel dont il voudrait faire un disciple. Jamais semblable idée ne fut venue à Molière. Son personnage ne vit que pour lui et s'inquiète peu de voir

Hosted by Google

l'héritage de ses passions recueilli par un jeune homme. Cette conception, au contraire, est essentiellement moderne. Si l'on peut dire que Dumas fils, l'un des premiers, a fait des pièces à thèse, c'est parce qu'il a fait défendre ses idées avec ce rien de pédantisme qu'ignoraient ses prédécesseurs souvent aussi idéologues que lui. Les protagonistes de ses comédies sont toujours un peu des prêcheurs. Ce goût de la conférence mêlée à l'action est devenu général de nos jours, et le public ne se lasse pas de voir au théâtre les personnages agir moins et démontrer plus.

Le *Marquis de Priola*, sous ce rapport, est bien une comédie contemporaine. Elle l'est encore par une sorte de mélange d'impressions différentes que le grand siècle ne connaissait guère. Molière était essentiellement gai; la comédie moderne, dès qu'elle aborde un sujet élevé, ne l'est plus jamais. Elle est sortie du cadre où les classiques l'avaient placée. Elle oscille aujourd'hui entre le bon vaudeville et le drame, voire même le mélo. Elle est fine et amusante, mais surtout en surface; les situations tragiques y alternent avec les tirades sentimentales, les chassés-croisés des intrigues compliquées avec les conférences de l'auteur.

D'un ensemble aussi disparate, peut-il naître une œuvre harmonieuse, pleine de vie et de fortes passions? Un écrivain de théâtre résoudra sans doute un jour cette question ardue et difficile, que malgré de louables efforts le *Marquis de Priola* laisse ouverte.

ROBERT SAND.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

La politique ayant à peu près chômé jusqu'au 15 octobre, en Belgique, notre tâche en devient plus malaisée. Sans doute, à passer la frontière et à étudier les derniers congrès socialistes de France et d'Allemagne, si tapageurs, et où les germes de désunion apparurent si nombreux et si forts, il y aurait matière d'instructives et réconfortantes réflexions, et l'on pourrait se livrer à d'autres réflexions, plus sévères, sur le mouvement gréviste qui vient d'emporter, comme une houle de mer, cent mille charbonniers français, les corporations américaines de mineurs et une partie des ouvriers génevois. Mais on n'a pas coutume ici d'aller voir si loin et de dogmatiser sur les faits mondiaux d'ordre social. Tout au plus est-il permis de s'inquiéter de la tournure menaçante qu'ont pris des événements, devenus endémiques chez les nations industrielles, et de constater que les États républicains, loin d'être indemnes de nos maux, les éprouvent peut-être plus âprement et avec une vivacité plus douloureuse.

En Belgique, le seul symptôme de vie politique nous a précisément été fourni par le contre-coup d'un de ces congrès socialistes, dont la presse s'est occupée avec la complaisance qui lui est familière dans les intervalles de calme plat. C'est en effet, devant une assemblée de frères allemands que M. Vandervelde est allé plaider non-coupable et que, désireux d'endosser à d'autres la lourde responsabilité des émeutes d'avril, il a eu la surprenante inspiration d'accuser le libéralisme de son pays d'une trahison politique.

Les journaux d'ici, *l'Étoile belge* en tête, ont fort pertinem-

Hosted by Google

ment répondu à ce grief peu fondé. Quand on daigne y réfléchir, il est difficilement croyable qu'une assemblée d'hommes sérieux se soit payée d'aussi mauvaises raisons. Outre Rhin surtout, les partis bourgeois n'ont cessé, sauf en de rares occasions électorales, de combattre les collectivistes avec une systématique vigueur; jamais il ne viendra à la pensée d'un disciple de Bebel et de Liebknecht de reprocher à un libéral allemand, ni même à un « freisinniger », d'avoir refusé son appui à ses revendications de classe. A plus forte raison serait-il le premier à s'ahurir, si un libéral lui proposait de marcher avec lui à la conquête violente d'une réforme politique. Les institutions militaires, l'acuïté du nationalisme, la tactique du P. O. lui-même, en un mot tout le tempérament germanique protestent là-bas contre une hypothèse aussi saugrenue. Que de complaisance il a donc fallu aux amis de M. Vandervelde pour qu'ils eussent, du moins, l'air de croire à la véracité de son propos! Quant à accepter celui-ci dans leur for intérieur, ils n'ont jamais dû s'y résoudre.

M. W.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres. — Voici l'hiver, et avec lui le retour périodique de nos bulletins des scènes bruxelloises. On aura lu plus haut d'intéressantes pages de M. Sand sur les représentations du *Marquis de Priola,* que M. Le Bargy a données au Parc. Celui-ci, avec *Madame Flirt,* tient un succès incontestable, et voilà que la *Veine* sourit au directeur du théâtre Molière. Des autres théâtres de comédie, rien à dire, si ce n'est que l'Olympia se distingue par d'heureuses tentatives, la première de l'*Homme à l'oreille cassée* et une bonne reprise de la *Marraine de Charley*.

Mais le seigneur à honorer ici, c'est notre Opéra. Les directeurs ont eu, en apparence, la mise en train un peu lente, et ils ont abusé quelque peu de *Faust,* de *Hamlet,* de *Mireille* et des *Noces de Jeannette*. Pourtant il est juste de reconnaître les difficultés particulières auxquelles se heurte un théâtre lyrique, forcé de renouveler son affiche plusieurs fois par semaine et de tenir compte des caprices de l'abonnement.

Puis, si le vieux répertoire a été traité avec beaucoup de considération, on a donné du Wagner, première manière il est vrai, à ceux qui cherchent dans l'emploi d'une soirée musicale autre chose qu'une digestion. Des exécutions très soignées de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* ont ravi nos dilettantes, en attendant que Mme Litvinne nous ramène la tétralogie et le *Tristan* dans les plis de sa tunique de tragédienne lyrique. Dans *Tannhäuser* surtout, il y a eu d'agréables surprises; MM. Imbart et Albers y ont été impeccables comme chant et comme jeu; Mme Paquot a presque totalement triomphé d'une certaine massivité d'allures, dont elle ne s'était pas encore départie dans la composition de ses rôles. Je l'avais moins goûtée dans Marguerite; mais si elle n'a pas la gracilité, le charme vaporeux de l'héroïne gœthienne, revue et raffinée par nos poètes et nos compositeurs, elle est bien ici la vierge tudesque, imposante et blonde, ferme dans sa foi et fidèle dans l'amour, et, au deuxième acte particulièrement, elle a donné, avec une voix généreuse, un grand éclat à son personnage.

Hosted by Google

Mlle Strassy a eu les grâces un peu mièvres d'un emploi où il entre plus de fantaisie que d'intérêt historique; le reste ne laissa rien à dire, et la mise en scène du tournoi de la Wartburg fut réglée à la perfection.

Dans *Hänsel et Gretel* on a retrouvé des émotions plus douces, mêlées de souvenirs plaisants de notre enfance. Le premier acte est d'une si jolie gaminerie, et Mmes Eyreams et Maubourg l'ont enlevé de verve. Au troisième acte, on a apprécié les dons de souplesse et la complaisance de Mlle Rival, qui a consenti à se faire vieille et grimaçante, et même un peu ridicule, pour incarner la fée Grignotte; quant à M. Dangès, il a suffisamment de conviction pour jouer les pères qui ne sont pas nobles. Reste Mme Bastien, dont je ne sais que dire. Quelqu'un qui est imbibé d'hellénisme, en la voyant dans ces oripeaux, cadrant mal avec son masque tragique et l'ampleur de son geste, nous disait en souriant : « On croirait Clytemnestre au Diable au Corps. » Et de fait, cette bûcheronne a plutôt l'air d'une magicienne à la Médée que d'une pauvre femme, qui donne la fessée à ses gosses et pleure d'attendrissement devant une hotte chargée de provisions.

L'œuvre elle-même n'a pas trop vieilli; elle se sauve de la vulgarité par des petites inventions plutôt que par de grandes manières; mais elle est merveilleusement adaptée aux paroles, que Catulle Mendès a si joliment versifiées; c'est un vêtement bien pris, quoique un peu juste. R.

*

Les livres. — *Hommage à la mémoire d'Eugène Lameere,* Bruxelles, juillet 1902. — Ce livret est une œuvre de piété scientifique, qui honore autant ceux qui en ont eu la pensée que celui dont le souvenir y est perpétué. Eugène Lameere est mort au seuil d'une belle carrière d'historien; son livre sur le Grand Conseil des ducs de Bourgogne et ses études bibliographiques lui avaient acquis une juste notoriété; mais, dans ce laborieux, qui avait choisi l'un des compartiments les plus ténébreux du domaine critique, il y avait aussi un cœur tendre, dont les effusions nous sont rappelées par des amis qui le pleurent, par M. Michel Huisman particulièrement, dont la biographie de Lameere se lit avec attendrissement. Une bibliographie des écrits déjà nombreux du défunt, des vers de Valère Gille et le compte rendu des funérailles achèvent de donner un prix rare à cet opuscule; un beau portrait y apporte l'intérêt de la vie et conserve la présence même de celui qui n'est plus. W.

M. Much, *Die Heimat der Indogermanen im Lichte der urgeschichtlichen Forschung,* Berlin, Costenoble, in-8°. — Le but du savant auteur,

Hosted by Google

connu par ses études sur les âges préhistoriques, a été d'établir que le berceau indo-européen est bien la région qui borde la mer Baltique. Après Schrader, qui proposait la Russie méridionale, on revient donc à des vues voisines de celles de Penka; mais, cette fois, le résultat des découvertes archéologiques est mis largement à profit; les outils, les armes, en particulier celles de néphrite et jadéite, la décoration géométrique des vases (notamment l'ornementation en spirale), le commerce de l'ambre, les tombeaux, les animaux domestiques, enfin, la constitution géographique et physique du pays, autant d'éléments d'une démonstration nouvelle, qui sera discutée, mais qui pourrait bien faire des convictions définitives.

Henri Hymans, *Gand et Tournai,* Paris, Laurens, éditeur. — On a déjà signalé la réimpression, sous sa forme française, du livre de M. Hymans sur Bruges et Ypres. Voici un autre ouvrage qui fait suite à celui-là et qui rentre bien dans le même ordre d'idées, comme il appartient d'ailleurs à la même collection On connaît la méthode patiente et sagace du conservateur bruxellois; son livre est comme une promenade, faite sans hâte ni pédantisme, à travers les rues de ces deux vieilles cités. Chaque façade parlant du passé est l'occasion d'une courte halte, d'un rappel historique, d'une description sobre et précise; l'illustration est abondante et soignée; en somme, un livre de bibliothèque qu'on feuilletera toujours avec agrément. M. W.

P. Thomas, *Morceaux choisis de prosateurs latins du moyen âge et des temps modernes*, Gand, Vuylsteke, 1902. Ce recueil est d'un intérêt un peu spécial, et on ne peut ici entrer dans les détails d'un véritable compte rendu. Mais il faut signaler le petit événement qu'il constitue; en appliquant aux textes latins du moyen âge et de la renaissance la méthode exégétique, dont ont bénéficié seuls jusqu'ici les écrivains des latinités d'or et d'argent, M. Thomas n'a pas seulement rompu avec un préjugé, il a posé un jalon vers une réforme très foncière de nos programmes. Et il a fait cela avec une modestie et une sûreté de main qui le caractérisent également.

Omer Buyse, *Étude sur l'enseignement commercial en Allemagne.* — Ce livre est une publication du ministère de l'industrie et du travail; c'est dire qu'il se rattache à la vaste enquête, dont la pensée première remonte à M. Nyssens et aux remarquables collaborateurs dont il s'était entouré. Les missions confiées à des sociologues n'ont pas été les seules, comme le prouve ce nouveau rapport de M. Buyse; le sujet traité est d'un intérêt tel qu'il est à peine besoin d'y insister; nul n'ignore, en effet, l'expansion gigantesque dont le commerce allemand a donné l'exemple en ces vingt années; mais

Hosted by Google

ce qu'on sait moins, c'est de quelles méthodes nos voisins de l'Est ont usé pour s'ouvrir tous les marchés du monde et pour y faciliter l'écoulement de leurs produits. On est porté à admettre qu'en cette matière, comme en fait de réformes ouvrières, ils ont procédé par la voie légale et multiplié les écoles, les musées d'échantillons, etc , patronnés ou fondés par l'État. Le rapport de M. Buyse vient infirmer cette vue *a priori;* il se résume en une apologie de l'initiative privée, que l'État a simplement secondée dans les cas où il la jugeait insuffisante. Nos industriels et nos commerçants en gros, particulièrement ceux qui travaillent pour l'exportation, feront bien de parcourir le livre de M. Buyse; ils y trouveront du réconfort et y apprendront ce que peut l'individualisme bien entendu. L'Allemagne, en effet, possède maintenant tout un enseignement commercial allant du degré primaire (écoles commerciales de perfectionnement) au degré supérieur; à Leipzig une véritable université de cet ordre a été fondée, une autre à Cologne; d'autres sont en formation à Dantzig et à Hanovre; enfin, Francfort possède une académie des sciences sociales et commerciales. En annexe à ce long travail, on trouvera une brève étude de M. Mille sur l'enseignement commercial aux États-Unis.

Hosted by Google

UNE ENQUÊTE

SUR

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

EN BELGIQUE [1].

TROIS ANNEXES

I. Une lettre de M. Edmond Picard.

Les « honorables » auxquels nous avons adressé le questionnaire de la *Revue de Belgique* se sont, en général, dérobés. Ils sont, disent-ils (quand ils disent quelque chose), incompétents en la matière. Voilà qui doit nous rassurer sur les dispositions que contiendra la future loi sur l'enseignement moyen! Seul M. Edmond Picard, l'éminent publiciste, dont la rare ubiquité est un perpétuel sujet d'étonnement, nous a envoyé les réponses suivantes ; nous réimprimons la question en tête de chacune d'elles :

1° *Y a-t-il lieu de modifier le programme actuel des études moyennes, et comment?*

Je ne connais pas ce programme dans ses détails.

Au surplus, ce qui importe, c'est, peut-être, moins les matières enseignées que la façon dont on les enseigne. Un bon professeur

(1) Voir la livraison du 15 octobre.

Hosted by Google

rendra vivantes, et par conséquent salutaires, toutes ses leçons. J'entends par leçon « vivante » celle qui, dépouillée de scolastique, ramène constamment l'attention de l'élève vers le milieu social et l'époque où il vit et dont il n'est qu'un rouage. Il n'est pas une notion ancienne ou contemporaine qui ne puisse, si le professeur est ingénieux, devenir l'occasion d'appliquer cette méthode. Mais, hélas! en général, que de raisonneurs, de dogmatiques et de sectaires!

2° *Que ce programme soit maintenu ou non tel qu'il est, y a-t-il encore une sérieuse utilité à exiger un certificat d'humanités anciennes complètes des jeunes gens qui se destinent à la plupart des carrières libérales?*

Est-ce que vraiment cette question du grec et du latin n'est pas encore vidée? N'est-il pas suffisamment clair que 90 p. c de ceux à qui on l'enseigne dans les écoles moyennes n'en retiennent jamais que des bribes? Ne voit-on pas suffisamment que ces études infructueuses ne sont qu'un résidu atavique des époques lointaines où les sciences et la littérature étant concentrées, pour ce qu'elles avaient de meilleur et de plus intéressant, dans les œuvres anciennes, il était normal et presque nécessaire d'en connaître les langues? N'est-il pas vrai aussi que les nations de race européenne étant du même sang et de la même origine psychique que les Grecs et les Romains, leur prédilection opiniâtre pour les œuvres qu'ils nous ont laissées s'explique par une piété et une sympathie ataviques beaucoup mieux que par l'utilité qu'il y aurait encore à les lire dans l'original?

3° *Si l'on admet que la proportion d'importance concédée aux langues et aux littératures anciennes, dans les programmes des athénées et des collèges, est trop considérable, comment croyez-vous qu'il conviendrait de la réduire? Êtes-vous, notamment, partisan de la suppression du grec? L'êtes-vous de la réduction des études latines à quatre années? Croyez-vous qu'il convienne de restituer à la langue maternelle le temps d'étude devenu disponible ou une part de ce temps et, en ce cas, quelles sont les modifications que devrait subir le programme actuel? Le renforcement des études dites modernes devrait-il, d'après vous, se faire dans le sens scien-*

Hosted by Google

tifique (sciences et mathématiques) ou dans le sens des langues vivantes et de leurs littératures?

Je crois qu'il n'y a lieu de ne faire étudier les langues anciennes que par ceux qui se proposent d'y devenir des spécialistes, cas désormais rare, même pour les juristes, car ce qu'il y a d'utile dans le droit romain peut parfaitement être compris sans la connaissance du latin et sans le ridicule cours de « pandectes ».

Pourquoi des mesures transactionnelles? C'est tout ou rien. En limitant le latin à quatre ans, on en saura encore moins. Le grec est certes à l'état de suppression plus mûr; la réforme, en ce qui le concerne, est en avance; mais les raisons pour supprimer le latin sont analogues. Le marchandage serait une faiblesse.

Ce qu'il faut maintenir, c'est l'histoire de ces deux admirables littératures, mais donnée comme on le ferait pour la littérature italienne, anglaise, espagnole, russe, en les rattachant au développement actuel de la psychologie européenne.

La langue maternelle? En Belgique, il faudrait dire : les langues maternelles. Le flamand et le français contribuent à faire de nous une nation spéciale, à former « l'âme belge ». Il y a lieu de les enseigner opiniâtrement et pieusement tous deux, en se préoccupant moins de leur utilité pratique que de ce que je nomme « leur force originalisante ». L'originalité est le réservoir de l'énergie et de la beauté d'un peuple.

Pourquoi établir une sorte d'antagonisme entre « les sciences » et les littératures des langues vivantes? Il convient de donner des notions des unes et des autres, sans exagérer la dose de « mathématiques ». Voilà encore un préjugé d'éducation que de croire que la géométrie, par exemple, est une chose essentielle dans l'instruction! On peut vivre toute sa vie avec une douzaine de ses notions élémentaires. Le reste est du luxe d'érudition.

Quant aux langues vivantes, à moins d'être exceptionnellement doué, on n'en retient que le bagage courant, utile en voyage et en affaire. Il faut être modéré dans le temps qu'on leur consacre. Il est déjà difficile de connaître sa langue, ou ses langues maternelles. Gardons-nous de la sotte ambition de faire dire de nous : il parle cinq, six, sept langues. D'après Lombroso, cette aptitude éparpillante des forces cérébrales est une des caractéristiques de la criminalité ou de la dégénérescence.

4° *Subsidiairement, quel est votre sentiment sur la part qu'il convient d'attribuer à l'étude des classiques chrétiens dans l'enseignement du grec et du latin?*

Hosted by Google

Il faut traiter les bons écrivains chrétiens *comme s'ils n'étaient pas chrétiens*, c'est-à-dire avec justice et bon goût, puisqu'aujourd'hui (comme cette étrange question n° 4 semble le révéler) il suffit d'être chrétien pour être traité en suspect par l'odieux esprit sectaire qui nous ridiculise plus encore qu'il ne nous déshonore. Est-ce que les fauteurs de ces distinctions ne s'apercevront jamais qu'ils reprennent pour leur compte toutes les sottises et les iniquités qu'ils reprochent constamment aux fanatiques, aux inquisiteurs, aux lanceurs d'excommunications qui, eux, avaient du moins pour excuse que c'était dans l'esprit du temps où ils se démenaient.

II. — Trois discours de M. De Coster.

L'honorable sénateur et bourgmestre de Louvain est, lui aussi, une de ces heureuses exceptions à la règle trop générale, qui veut que nos hommes politiques se retranchent dans leur indifférence, ou leur réserve de législateur, devant un débat entre professionnels. Esprit ouvert, aux grandes et multiples ressources, chacun sait qu'il possède un verbe châtié et bien personnel, et ses discours annuels, à la distribution des prix de l'athénée royal de Louvain, sont attendus avec une flatteuse impatience par tout ce que sa ville compte de gens de goût. C'est trois de ces discours prononcés en 1899, 1900 et 1902, que M. De Coster nous a envoyés; il les a consacrés à la réforme des études moyennes. Ils constituent anticipativement une réponse partielle — et combien circonstanciée et vibrante — au questionnaire de la *Revue*.

Dans le premier discours, thème nouveau pour nous, l'honorable sénateur défend les études classiques au nom même des principes démocratiques, dont il est, on le sait, un représentant quasi officiel :

... On ne parle plus les langues mortes, c'est vrai; mais ce n'est pas pour apprendre à les parler qu'on les enseigne. Je concéderai même que la plupart de ceux qui ont passé par l'enseignement classique ont oublié le grec et le latin Ceux-ci n'en ont pas moins fait leur office; ils ont assoupli l'esprit, affiné le goût, fortifié l'intelligence, nourri le cœur. Ne demandez pas à l'adolescent qui se livre

Hosted by Google

aux exercices salutaires de la gymnastique si, dans vingt ans, il pratiquera encore les anneaux et le trapèze De même, ne demandez pas à l'élève que vous faites vivre dans le commerce des plus sublimes penseurs et des plus merveilleux artistes si, dans vingt ans, il saura lire le grec à livre ouvert ou scander des vers latins. Tel n'est pas le but de son éducation. Ce qu'il conservera de ses études est plus précieux. Elles auront développé, perfectionné et poli ses aptitudes intellectuelles; elles auront marqué son esprit d'une empreinte indélébile; elles l'auront préservé, par une sorte d'inoculation morale, de la bassesse des mœurs, de la médiocrité de la pensée et de la dépravation du goût. Beaucoup de jeunes gens n'ont pas le temps de faire de hautes études ; beaucoup aussi n'en ont pas les moyens. Multiplions pour ceux-là les écoles purement utilitaires, et outillons-les du mieux que nous pourrons.

Faisons en sorte que nos commerçants, nos industriels, nos travailleurs de tout ordre, soient à la hauteur de tous les progrès techniques et de taille à lutter avec avantage sur le terrain de la concurrence internationale. Mais à côté de cette jeunesse, appelée à faire la richesse du pays et à promouvoir ses intérêts matériels, il en est une autre destinée à former l'élite de la nation dans le domaine de l'esprit; c'est celle qui se prépare aux carrières libérales. On ne saurait â celle-là donner une éducation ni trop accomplie ni trop élevée. Car c'est à elle que seront confiés un jour le dépôt de notre civilisation, la garde et la protection de l'âme nationale. « Il faut à un pays, a admirablement dit notre grand Charles Rogier, d'autres spéculations que les spéculations matérielles, il lui faut celles de l'intelligence, il faut l'éclosion et l'entretien dans le cœur de l'homme de sentiments nobles, élevés et désintéressés; il faut en quelque sorte une réaction permanente contre l'envahissement, qui pourrait devenir excessif, de l'utilitarisme. » Belles paroles, qui sont comme le reflet de cette pensée profonde de Tocqueville, que l'étude des littératures grecque et latine est particulièrement nécessaire dans nos modernes démocraties.

Pourquoi? Mais pour cette raison qu'il n'est pas de démocraties viables s'il ne se constitue dans leur sein une aristocratie intellectuelle dont l'autorité soit librement acceptée et l'influence librement subie, et sur laquelle se modèlent inconsciemment, dans leur pensée et dans leur langage, les divers groupements sociaux. Et si cette aristocratie n'est pas éprise d'idéal, si elle n'a pas le culte des grands sentiments altruistes et des belles conceptions artistiques, si son développement moral et esthétique est en recul, ne verrons-nous pas se produire bientôt la décadence et la corruption?

On ose à peine songer aux mœurs que ferait le règne absolu, exclusif, intempéré de l'industrie et du commerce et la toujours plus

Hosted by Google

âpre concurrence pour l'argent entre les individualités libres, si les notions de justice, de bonté, de charité, si l'idéal de la beauté morale, en un mot, venait à disparaître des cœurs. Et ne verrait-on pas alors une mêlée sanglante et barbare? Tout en faisant face à la réalité et aux besoins qu'elle implique, il est nécessaire que les hommes de pensée et d'action s'apprêtent à défendre les droits de l'idéal. Sans l'idéal, tous nos efforts ne sont qu'agitation vaine... « Mettez votre vie dans les idées, » disait le philosophe allemand Fichte. Oui, il faut sauvegarder les générations naissantes d'un égoïsme odieux et triste, en faisant éclore et fleurir en elles la belle et consolante fleur de l'idée. Voilà le rôle qui appartient aux études moyennes, à ce que nos pères ont appelé de ce beau nom d'humanités, parce qu'elles font l'âme humaine plus grande. Craignons de découronner les hommes de demain du prestige de l'idéal. Conservons à celui-ci tous ses droits, de peur de préparer des générations amoindries. Faisons à nos enfants de belles âmes!

Et M. De Coster cite l'exemple de l'Angleterre, qui a gardé aux études classiques une fidélité de respect que nous n'imitons pas. En 1900, il revient à la charge, en concédant toutefois qu'il est, dans l'enseignement des langues anciennes, des parties devenues caduques qui doivent disparaître. Ce qui ne peut être sacrifié, c'est l'éducation littéraire :

... Demandons-les, ces pensées directrices et ces sentiments largement humains et généreux, à l'éducation littéraire. Elle les a puisés, jusqu'ici, à la source vive et jaillissante des incomparables maîtres de l'antiquité. Par elle, les hommes de l'avenir se reliaient à ceux de la jeunesse du monde et parcouraient successivement le cycle des idées morales en évolution, comme celui des formes artistiques en lesquelles, à travers les siècles, s'est traduite l'éternelle beauté. A-t-elle donc démérité, cette discipline prudente et faut-il faire autre chose que de lui infuser une vigueur nouvelle, en associant par un lien plus direct les maîtres de la pensée moderne à ceux de la Grèce et de Rome, Shakspeare à Eschyle, Gœthe à Homère, Racine à Sophocle, Macaulay à Thucydide, Mirabeau à Démosthène, Voltaire à Horace, Victor Hugo à Pindare?

Il serait peut-être téméraire de prendre texte du troisième en date de ces beaux discours, si élevés d'idées et de forme, pour attribuer au sénateur louvaniste un chan-

Hosted by Google

gement de front dans son orientation pédagogique. Et pourtant il est bien certain que s'il consent à retrancher des heures au grec et au latin, s'il les restitue au français et s'il fait de notre langue et de notre littérature une apologie, d'autant plus impressionnante qu'elle est l'œuvre d'un Flamand, c'est, peut-on dire, que peu à peu, à la façon de tant de nobles penseurs, d'un Gaston Paris en France, d'un Prins chez nous, M. De Coster se sent attiré vers les joies d'une esthétique moins traditionnelle, qu'il subit des préoccupations moins incompatibles avec nos aspirations et nos besoins; voici, au surplus, son propre langage :

L'adjonction d'une septième année d'humanités permettrait de mieux espacer des études trop touffues, de désencombrer nos programmes véritablement surchargés et de ne pas accabler l'élève sous une trop grande multiplicité d'efforts.

Elle permettrait de consacrer plus de temps, dans chaque classe, à la culture de la pensée, à la formation du goût, au perfectionnement du style, à la lecture des grands prosateurs et poètes.

La réforme que je préconise devrait marcher de pair avec une simplification considérable des études latines et grecques. On devrait en éloigner tout ce qui charge inutilement la mémoire et ne sert pas directement à l'intelligence des chefs-d'œuvre classiques. Restreignons l'enseignement grammatical, supprimons le thème, dont l'utilité ne se conçoit que pour les langues vivantes, ne nous attardons pas à épiloguer sur les difficultés syntaxiques, sacrifions la prosodie. Arriver à comprendre les auteurs anciens, à les lire avec charme et avec fruit, tel doit être désormais le seul objectif de l'enseignement des humanités. « Apprenons les langues mortes pour les comprendre et les langues vivantes pour les parler, » a dit Jules Simon, traçant ainsi dans une forme lapidaire la distinction capitale qui doit différencier les deux méthodes d'enseignement.

Les heures que nous aurons ainsi retranchées au grec et au latin, restituons-les au français, trop maltraité aujourd'hui. Le programme actuel ne comporte, pour les trois classes supérieures, que trois heures de français par semaine, alors qu'en France, où l'on ne dira pas que les élèves en ont plus besoin, cet enseignement prend de six à huit heures. Comment veut-on qu'avec d'aussi rares leçons nos collégiens apprennent à bien parler, à donner à leurs pensées une forme toujours correcte et sûre, à manier avec élégance et distinction une langue éminemment flexible et nuancée?

Hosted by Google

Comment veut-on surtout que leurs connaissances littéraires soient quelque peu étendues et qu'ils aient, sur les grands écrivains et les grandes époques de la littérature française, les notions que comporte une éducation intellectuelle vraiment sérieuse?

La littérature française doit demeurer le grand aliment de notre culture, la vivifiante lumière qui fait éclore les dons de l'esprit. Quels que soient le mérite et la richesse des grands poètes et des grands prosateurs que la Néerlande, l'Allemagne et l'Angleterre proposent à notre admiration, nulle part plus qu'en France le génie de la composition et celui de l'expression n'ont atteint aux dernières limites de la perfection. Ce qui fait le charme et l'invincible autorité de cette littérature, c'est qu'on y trouve constamment et puissamment réalisée l'alliance de la grandeur et du bon sens, de la simplicité et de la force, de l'imagination et du bon goût. Pour assouplir la pensée, façonner le jugement, apprendre à résoudre ce perpétuel et angoissant conflit de l'idée et de la forme, je ne connais pas de meilleurs maîtres que les immortels écrivains qui, à travers trois siècles, depuis Montaigne jusqu'à Beaumarchais, ont exprimé sur toutes choses divines et humaines l'immortelle sentence du sens commun, avec lequel semble vraiment s'être identifié le génie de la France. J'honore Shakspeare et me prosterne devant lui comme devant l'Homère du drame, mais que j'aime à me reposer des fulgurations de cet âpre et inégal génie en lisant quelques pages de Molière! Les sublimes nébulosités de Gœthe me tentent et m'attirent, mais après m'y être baigné, ce m'est une délectation suprême de savourer une épître de Voltaire ou une ode de Victor Hugo.

Sans parler de poètes, est-il une nation moderne qui compte plus de prosateurs éminents que la France des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles?

La Grèce seule, en ses plus beaux jours, offre peut-être une telle variété d'écrivains admirables. Qui peut les compter? Descartes et Pascal, La Rochefoucauld et La Bruyère, Retz et Saint-Simon, Fénelon et Bossuet, M^me^ de Sévigné et M^me^ de la Fayette, Montesquieu et Voltaire, Buffon et J.-J. Rousseau, Turgot et Condorcet. On peut dire avec la plus exacte vérité : la prose française est sans rivale dans le monde.

Et si, des siècles passés, nous passons à l'âge contemporain, ne peut-on pas affirmer que jamais, dans aucune littérature, on n'a vu condensées en un aussi petit espace d'aussi innombrables constellations d'étoiles de première grandeur? Poètes et prosateurs, comme Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, Leconte de Lisle; penseurs et philosophes, comme de Maistre, Royer-Collard, Guizot, Quinet, de Tocqueville, Lamennais, Proudhon, Louis Blanc; historiens et critiques, comme Sainte-Beuve, Thiers, Michelet, Taine et Renan; dramaturges et romanciers, comme Augier, Alex.

Hosted by Google

Dumas, Balzac, Georges Sand, Daudet; ne peut-on pas dire qu'à la littérature française contemporaine rien n'est demeuré étranger?

Ce qui la rend plus fascinante encore, cette admirable littérature française, c'est qu'elle a exercé une influence incalculable sur la marche de la société et de la civilisation. Elle est vraiment la littérature universelle, — *die Weltlitteratur* — comme l'ont dit les Allemands eux-mêmes dans un moment d'admirative sincérité. Elle est sociale et cosmopolite. Tous les courants d'opinion, toutes les doctrines sociales et politiques, nous les retrouvons dans l'étude de la littérature française avec tous les miroitements de l'art et toutes les splendeurs du style. En Angleterre et en Allemagne sans doute, le livre a une énorme influence, mais cette influence du livre ne porte pas directement et immédiatement sur l'orientation même de la société. En France, le livre est une puissance Ce sont les philosophes du XVIIIe siècle qui, bien plus que Mirabeau et Danton, ont fait la révolution française; ce sont les écrivains de la Restauration qui ont préparé la monarchie de juillet. En 1848, un poète élégiaque prend en main la dictature et, nouvel Orphée, apprivoise les bêtes en furie. Avant lui Chateaubriand avait, par un seul livre, restauré le catholicisme; après lui Victor Hugo, par la seule magie de ses vers, sapera l'empire de Napoléon le Petit.

Voilà pourquoi l'étude de la littérature française n'est pas seulement une merveilleuse école d'art, de goût exquis et de mesure, de délicatesse et de clarté; elle se hausse à la dignité d'une école des sciences morales et politiques. Voilà pourquoi elle nous est apparue comme l'indispensable couronnement d'une éducation vraiment compréhensive et féconde.

III. Les classiques chrétiens.

Voilà un des procès les plus mal engagés et celui de tous pour lequel on a peut-être échangé le plus de papier timbré sans aboutir. Depuis l'abbé Gaume jusqu'à M. Waltzing, que de plaidoyers plus ou moins nasillards, plus ou moins éloquents ! Nous avons cru sage de grouper alphabétiquement à part un certain nombre d'avis émis sur ce point particulier par nos correspondants. Ils sont loin d'être concordants. Néanmoins, on doit reconnaître que les classiques chrétiens ont peu de fervents parmi eux, et

Hosted by Google

qu'en dépit d'un referendum, d'ailleurs suspect, nos nouveaux Troyens ne reçoivent qu'avec défiance l'offre d'introduire ce cheval de bois dans leur auditoire.

M. A. Daxhelet.

Faut-il, demande-t-on, lire des auteurs classiques chétiens ? — S'il en est qui vaillent les classiques païens, pourquoi ne les lirait-on pas ?

M. de Ceuleneer.

Je ne crois pas inutile de dire quelques mots de la question des classiques chrétiens et de la réforme générale des programmes.

Si l'on me prouvait que, grâce à l'explication d'auteurs chrétiens, grecs ou latins, les élèves, en quittant la rhétorique, connaitraient mieux le grec et le latin qu'à l'heure actuelle, je n'hésiterais pas un instant pour demander que ces auteurs fussent inscrits au programme. Mais cette preuve n'est pas faite et je doute fort qu'on la fasse jamais.

Les raisons qui m'empêchent de me joindre à ceux qui dans ces derniers temps ont suscité un mouvement en faveur des classiques chrétiens, sont d'ordre religieux et d'ordre pédagogique. Je me demande comment on arriverait à faire interpréter sérieusement et exactement des théologiens comme Tertullien, saint Augustin, saint Cyprien, des poètes comme Prudence ou Adam de Saint-Victor, par des professeurs qui, bien des fois, ne connaissent que bien peu de chose de la religion et qui, dans tous les cas, n'ont jamais fait d'études théologiques. D'un autre côté, pour apprendre une langue à un enfant, on fait un choix parmi les auteurs qui ont le mieux écrit en cette langue. Ce n'est pas parce que des auteurs latins sont chrétiens que je rejette leur inscription au programme ; car pour l'élévation des idées leurs contemporains païens ne sauraient supporter un instant la comparaison. Seulement, pour la forme littéraire, païens et chrétiens se servent de la langue de leur temps. Vivant à une époque de décadence littéraire, les uns pas plus que les autres ne pouvaient produire des œuvres d'une valeur littéraire sérieuse. On ne demande pas à faire expliquer Dion Cassius, Hérodien, Ammien Marcellin, les *scriptores historiæ Augustæ,* malgré l'importance considérable que présentent leurs écrits pour l'histoire de l'empire, précisément parce que ce sont de médiocres écrivains. Pourquoi dès lors expliquerait-on des œuvres de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe, d'Orose, de saint Augustin ou

Hosted by Google

de saint Cyprien ? Leur valeur littéraire ne diffère guère de celle des écrivains païens contemporains. L'innovation ne saurait donc se justifier dans un cours de latin. Si l'on a en vue les idées qu'ils ont exprimées, l'explication de leurs écrits trouve tout naturellement sa place dans un cours de religion, d'apologétique ou même dans un cours d'histoire. Je ne ferai exception que pour les orateurs grecs du IVe siècle (saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze) dont la perfection et la forme égalent l'élévation des idées.

Il pourrait être opportun de publier pour des cours de religion, d'histoire générale ou d'histoire littéraire des chrestomathies, dont professeurs et élèves se serviraient utilement, et je ne vois guère d'inconvénient à ce que de temps à autre on choisisse un beau passage d'un auteur chrétien comme sujet de version ; mais je considérerais comme une faute pédagogique d'expliquer ces auteurs chrétiens pour apprendre aux élèves le grec et le latin. Je ne veux pas insister ici sur les difficultés que présenteraient l'explication et l'interprétation de ces auteurs tant au point de vue de la syntaxe qu'à celui de la grammaire ; mais j'estime que dans cette question des classiques chrétiens comme dans toutes celles qui concernent le programme des humanités, les divergences de vue proviennent de ce que l'on n'est pas bien d'accord sur le but que l'on doit assigner aux études moyennes.

M. F. Descamps.

Il peut être intéressant de faire traduire *quelques passages* des classiques chrétiens ; mais leur donner une place importante dans les programmes est de toute impossibilité, car cela ne pourrait se faire sans réduire, de façon exagérée, la part des classiques anciens. Il est, du reste, un danger sérieux, c'est qu'on devrait transformer nos professeurs de latin et de grec en docteurs en théologie : la métamorphose serait difficile ; est-elle bien désirable ?

M. Georges Dwelshauvers.

Je pense que si les plus classiques des professeurs ont admis l'*Epitome* de Lhomond si longtemps, ils approuveront comme un réel progrès l'introduction de poèmes simples et beaux, empruntés à la littérature du moyen âge (tels le *Victimæ paschali* et le *Dies iræ*) ; ensuite, qu'aujourd'hui que l'idée d'évolution a pris tant d'importance, personne ne considérera plus Cicéron et César comme les seuls prosateurs « authentiques », ni Horace comme le seul poète impeccable.

Hosted by Google

Dès lors, il sera intéressant de lire aussi les auteurs du moyen âge. Quant aux pères de l'Église grecque, on les a lus de tout temps.

M. J. Feller.

Ceux qui attendent une renaissance pour les humanités anciennes de l'introduction des classiques chrétiens à l'athénée ne savent point vraiment de quelle maladie se consument les études anciennes. Comme ce serait un remède simple et commode! On ajouterait au programme quelques-uns des petits volumes de *selecta ex patribus latinis* ou *græcis* de Dübner, ou les manuels publiés par l'abbé Guillaume, ou les *Mœurs romaines* de M. P. Thomas, et les roues auraient de l'huile, et le char se remettrait à courir! C'est une illusion. Je suis partisan de l'introduction des classiques chrétiens, mais à un autre point de vue, et sans y voir une panacée. Au point de vue historique, celui de l'évolution des idées, il est ridicule d'écarter systématiquement les écrivains chrétiens qui ont opposé leur idéal nouveau à la vie ancienne et qui ont lutté pour des doctrines plus généreuses et une morale plus pure. Mais, dans la pratique, ce n'est qu'un livre de plus à inscrire au programme : *much ado for nothing*.

M. Goemans.

La question des auteurs chrétiens est bien compliquée pour qu'on essaie de la résoudre en quelques mots. Mon avis tout nu est que les représentants les plus parfaits de la littérature chrétienne, grecque et latine, ne peuvent pas être ignorés des élèves. Malheureusement, le temps de lire les classiques païens dans leurs plus purs chefs-d'œuvre ne nous manque déjà que trop. Force nous est donc de ne réserver aux chrétiens que le coin bien obscur des versions à domicile, quitte à donner sur leurs œuvres, en notices littéraires, les détails qu'elles méritent.

M. Hoffmann.

Vous demandez aussi quelle part il convient d'attribuer dans la section des humanités latines à l'étude des classiques chrétiens. A la question ainsi posée je réponds catégoriquement : aucune. Car par classiques chrétiens j'entends ces auteurs qui ont exposé d'une façon modèle les principes de la religion chrétienne, et ces auteurs, pourvu qu'ils soient à la portée des élèves, trouvent leur place dans l'enseignement de la religion. Si vous aviez demandé s'il fallait recevoir dans le programme des extraits d'auteurs latins ayant vécu après l'époque dite classique de la littérature latin, j'aurais répondu que

Hosted by Google

je n'y voyais aucun obstacle, puisque nous n'étudions plus le latin pour l'écrire nous-mêmes, et qu'il est utile de donner aux jeunes gens, déjà formés par la lecture de César, de Tite-Live et de Cicéron, une idée des meilleures productions des siècles postérieurs.

M. Hombert.

Nous entendons par chassiques chrétiens les auteurs de la décadence, soit grecque, soit latine, comme l'a expliqué M. Thomas dans la *Revue de l'instruction publique.* Nous ne voyons aucun inconvénient, au contraire, à expliquer, en seconde et en rhétorique, quelques passages des auteurs en question; on n'a pas à se préoccuper du style de ces écrivains; on n'étudie plus le latin pour l'écrire et rien ne fait mieux pénétrer dans les idées d'une civilisation que la connaissance et l'intelligence des écrivains de l'époque.

M. L. Leclère.

L'étude des classiques chrétiens ne me paraît désirable à aucun point de vue. On ne peut à la fois *réduire* l'étude du grec et du latin à quatre ans et *ajouter* de nouvelles matières, surcharger encore le programme des humanités anciennes. D'autre part, et surtout, l'étude des langues anciennes doit avoir pour but essentiel la connaissance de la civilisation gréco-romaine. Les classiques chrétiens ne nous fournissent pas, et pour cause, les moyens de parvenir à ce but. Leur étude doit être réservée à l'enseignement supérieur.

M. F. Magnette.

Mon sentiment sur la part à attribuer à l'étude des classiques dits chrétiens (question 4)? Le voici sans ambages :

Nous estimons que cette étude, si l'on veut y voir un sujet de comparaisons de grammaire, de vocabulaire et de stylistique, si l'on veut y trouver prétexte à confrontation de textes latins et grecs marquant une évolution d'une langue, est, tout intéressante et suggestive qu'on la puisse rendre, peu à sa place en dehors des universités, dont la tâche est précisément, en l'espèce, de pousser à fond ce genre de recherches linguistiques. Mais nous pensons aussi que dans des cours d'histoire littéraire, aux larges analyses de fonds (valeur littéraire propre et relative, intérêt historique, moral et esthétique), comme nous les comprenons et en souhaitons ardemment la prompte organisation, la pensée chrétienne a droit au même examen, à la même analyse littéraire et morale que toutes les autres manifestations de l'activité et du progrès humains aux diverses

Hosted by Google

époques de l'histoire. Ne faisons pencher la balance dans aucun sens; gardons-nous des programmes traditionnels; gardons-nous aussi de tendances trop envahissantes. Tenons cette balance égale pour chacun. Tel est mon sentiment en cette matière.

M. D. Mercken.

Que dirais-je de l'emploi des classiques chrétiens? C'est là un sujet de polémique, issu, je crois, des déclamations de Mgr Gaume contre le paganisme des auteurs classiques, tout court.

Ces prétendus classiques ont produit une littérature imprégnée de cet esprit particulier, qui, sans exclure une grandeur et une beauté que j'appellerai *sui generis,* se ressent trop de l'époque de transition sociale où elle vit le jour. Elle ne possède souvent ni la souplesse, l'harmonie, la pureté, ni après tout ce caractère d'universalité et d'humanité qui rend incomparable la vertu éducative des langues anciennes. Je m'arrête. La passion se mêle imperceptiblement à une discussion d'où certaines aspirations religieuses des plus respectables, mais des plus inopportunes, ne sont pas toujours absentes. Je ne verrais d'ailleurs aucun grave inconvénient — surtout pour ce qui concerne les pères de l'Église grecque — à un essai mesuré et graduel dans les trois classes supérieures.

M. O. Merten.

Les classiques chrétiens doivent être écartés, parce que c'est pour connaître l'esprit de l'antiquité que l'on étudie les lettres anciennes. Les classiques chrétiens sont tous imprégnés de l'esprit moderne et ils feraient double emploi avec la littérature de la langue maternelle et celle des langues étrangères.

M. Henri Pergameni.

Faut-il attribuer à l'étude des classiques chrétiens une part dans l'enseignement du grec et du latin? Je pense que non. La littérature latine du moyen âge et même du XVIe siècle est, au fond, un pur pastiche. Ceux qui nous parlent de la tradition historique, et du rôle du latin dans la civilisation du moyen âge, nous la bâillent belle! La langue dans laquelle les latinistes du moyen âge écrivent est une langue morte; personne ne la parle autour d'eux. Conservée dans les cloîtres, elle exhale une odeur de moisi; elle n'a aucun contact avec le milieu ambiant. Ce sont les langues modernes qui évoluent lentement pendant le moyen âge, ce n'est pas le grec — sauf à Byzance, — ni le latin.

Hosted by Google

Accabler nos écoliers, qui ploient déjà sous le poids du latin classique, du lourd fardeau des annalistes et des pasticheurs du moyen âge, c'est du mauvais dilettantisme. Le latin est mort avec l'empire d'Occident; glorieux et vivace tant qu'il exprimait les pensées de tous dans la langue de tous, il s'est éteint le jour où les jeunes nations ont commencé à parler des idiomes nouveaux.

M. Henri Pirenne.

Vous me demandez, monsieur le Directeur, quel est mon sentiment sur la part qu'il convient d'attribuer à l'étude des auteurs non classiques dans l'enseignement du latin. Je suis convaincu qu'un élargissement des programmes actuellement en vigueur aurait les meilleurs résultats. Il me suffira d'ailleurs de vous renvoyer ici aux excellentes paroles de M. P. Thomas (*Revue de l'instruction publique*, 1901, p. 321 et suiv.). Avec lui, je crois qu'il est temps de ne plus « envisager seulement le latin comme la langue de la civilisation romaine, mais comme celle de la civilisation européenne en Occident pendant le moyen âge et à la Renaissance ». Avec lui je suis persuadé que « si on le montrait aux élèves dans ce rôle grandiose, l'enseignement gagnerait en intérêt et en utilité; que la lecture de pages choisies des principaux écrivains qui se sont succédé en Europe depuis la décadence romaine et qui ont fait usage de la langue latine, éveillerait chez les jeunes gens le sens historique, éclairerait leur raison et leur conscience, tout en parlant à leur imagination et à leur cœur ».

M. A. Piters.

Inutile d'ajouter au programme l'étude des classiques chrétiens.

M. P. Thomas.

J'ignore ce que c'est au juste que les « classiques chrétiens ». Mais je voudrais que dans les deux dernières années d'humanités on fît une place aux auteurs chrétiens proprement dits, aux écrivains du moyen âge et à ceux de la Renaissance. Je renvoie, sur ce point, à l'article que j'ai publié dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1901, 5e livraison.

M. Valentin.

Il faut accorder aux classiques chrétiens une part égale à celle des auteurs païens : cette étude comparée aiderait puissamment les professeurs « remueurs d'idées » et rajeunirait heureusement l'enseignement du grec et du latin.

Hosted by Google

LACS ET CHATEAUX DE BAVIÈRE

Le mélange d'eau, de verdure et de roc, qui donne tant de charme au paysage de l'Écosse et de la Norvège, se rencontre également dans les vallées de la Haute-Bavière. Les Alpes Noriques forment, ici, comme un mur gigantesque, orienté de l'ouest à l'est, entre le profond fossé de l'Innthal qui le longe au sud et la vaste plaine de la Franconie qui le borde au nord. Les eaux qui descendent dans cette dernière direction forment d'innombrables lacs; les uns cachés parmi les replis des massifs; les autres creusés au point où la vallée débouche sur la plaine; d'autres encore placés un peu plus loin du pied des montagnes, qu'on peut y embrasser dans une vue d'ensemble. Le voisinage de la Suisse et du Tyrol fait du tort à ce district, qui mériterait d'être plus fréquenté. Les touristes allemands y affluent; mais les étrangers ne le traversent guère qu'en rapide transit, tous les dix ans, quand les représentations d'Oberammergau attirent leur public cosmopolite. Dans les quelques journées que nous y séjournâmes, à la fin de juillet dernier, nous n'y avons rencontré, en dehors de Munich, ni un Français, ni un Italien ou un Belge, pas même un Anglais; à peine quelques Américains à Partenkirchen.

Cependant, le voyage y est aisé et agréable. A l'attrait des sites alpestres s'ajoute celui des prodigieux châteaux qu'emplit encore la légende tragique du roi Louis II. Ensuite, il y a le voisinage de Munich qu'on peut toujours atteindre en

Hosted by Google

quelques heures de train, résolvant ainsi le grave problème qui s'impose trop souvent, dans les régions alpestres, au touriste immobilisé par le mauvais temps. De la capitale rayonnent une demi-douzaine de lignes qui se terminent au seuil des montagnes; elles sont continuées par d'excellentes routes qui pénètrent au cœur des massifs. Les auberges qui jalonnent ces artères sont propres et bien approvisionnées; les prix modérés, les hôteliers pleins de bonne volonté. Presque chaque localité a, en outre, sa section de club alpin ou du moins son *Verschönerungs-Verein,* sorte de Société des sites qui trace des sentiers, taille des degrés, place des pavillons et s'occupe, en général, de toutes les améliorations de nature à attirer ou à retenir le voyageur.

I

Nous entrâmes en Bavière par le lac de Constance. Le « Bodensee » ne peut guère être qualifié de lac bavarois, puisque la Suisse, l'Autriche, Bade et le Wurtemberg occupent la majeure portion de ses rives. Mais la Bavière en tient l'extrémité orientale par le port de Lindau. Lindau est une jolie petite ville, bâtie sur une île qu'un pont de bois et un viaduc de chemin de fer réunissent à la terre ferme. Son port ne manque pas de pittoresque, grâce à ses deux jetées, qui supportent l'une un phare, l'autre un lion de marbre. De ses quais, on a une jolie vue sur le lac et les montagnes de la rive méridionale; malheureusement, comme ville de bains, elle est de plus en plus gâtée par la grande industrie, dont les cheminées, sous certains vents, empuantissent son atmosphère, et même par la voie ferrée, dont les trains circulent, jour et nuit, sur sa jetée principale, pour venir décharger leurs marchandises dans de grands chalands amarrés au quai.

Débarqués le 23 juillet, nous quittâmes Lindau, le lendemain, par la ligne qui contourne les Alpes de l'Algau. L'horaire de notre train comportait plusieurs arrêts de trente et

Hosted by Google

quarante minutes dans des gares intermédiaires sans importance. Nous en eûmes bientôt l'explication : il s'agissait de permettre au train de se mettre en retard, sans exposer les voyageurs à manquer leur correspondance finale. La combinaison était assez ingénieuse; cependant, je dois dire que, sur toutes les autres lignes de la Bavière, nous avons trouvé une ponctualité qui ne laisse rien à désirer. Les voitures, du type allemand, sont élégantes et confortables, même en seconde classe. Les gares, y compris les salles d'attente, sont des modèles de propreté; on n'a pas dédaigné de leur donner un caractère à la fois pratique et coquet qui mériterait d'être imité dans d'autres pays de notre connaissance.

A Biessenhoven, nous prenons la ligne de Füssen, qui nous ramène au sud, vers les Alpes, dont la longue ligne grise s'estompe sur l'horizon, par-dessus les pâturages et les bouquets de sapins. C'est l'époque de la fenaison : les hommes, en manches de chemise, conduisent de lourds chariots traînés par des bœufs; les femmes retournent le foin, la tête invariablement enveloppée, comme dans nos champs, d'un mouchoir qui dérobe presque leurs traits. Les habitations sont clairsemées; ce sont des chalets qui, même en leur vétusté, gardent une physionomie agreste et originale.

Füssen, déjà dans les premiers replis des Alpes, est une vieille bourgade, assise sur les bords d'un torrent tumultueux et dominée par la masse imposante d'un château que, de loin, nous prîmes pour Hohenshwangau, mais qui est simplement l'ancien castel des évêques d'Augsbourg. Une route ombragée, longue de 4 kilomètres, nous conduisit de la gare au village d'Hohenschwangau, où nous trouvâmes une auberge dans une situation admirable (c'est même — par exception — tout ce que nous trouvâmes à y admirer). Elle s'élève sur les bords de l'Alpsee, qui réalise le type de ce qu'on peut appeler le genre romantique dans le paysage. Ce petit lac emplit de ses eaux vertes et dormantes le fond d'un cirque aux parois boisées, dont les crêtes rocheuses laissent apercevoir, par leurs échancrures, des pics décharnés et des cimes mouchetées de neige. Au-dessus du hameau qui borde son

Hosted by Google

extrémité septentrionale, un promontoire isolé supporte le château de Hohenschwangau, édifié, en 1836, par Maximilien II sur les ruines d'une forteresse féodale. De l'autre côté du rocher s'étend un second lac, de moindre étendue, le Schwansee, ou lac du Cygne; alors que, sur les flancs de la montagne opposée, se dressent les murs et les tourelles gothiques de Neuschwanstein, la merveilleuse création de Louis II.

Le *Schwan* ne prédomine pas seulement dans cette nomenclature; des cygnes de toute dimension décorent le toit, les portes, les plafonds, les rampes, les fontaines, les étagères, et jusque les tentures des deux châteaux. Parmi les fresques dont Maximilien avait fait décorer sa salle à manger figurent les aventures de Lohengrin, telles qu'elles sont chantées dans les *Niebelungen,* et, suivant une légende locale, ce serait sur le Schwansee, non sur l'Escaut, que le chevalier au Cygne aurait accompli ses prouesses. Louis II passa à Hohenschwangau une partie de son enfance; ainsi peut-être, s'explique, en partie, sa prédilection pour l'épopée qui trouva en Wagner un si génial interprète et qui lui valut à lui-même le surnom de Roi Lohengrin.

Hohenschwangau n'était pas, en ce moment, accessible au public. Nous dûmes nous contenter de gravir le chemin sous bois qui conduit à son pont-levis, pour jeter un coup d'œil sur la cour intérieure, la terrasse et les jardins, que décorent des fontaines monumentales. La reine Marie, qui survécut de plusieurs années à son fils, habita le château jusqu'à sa mort. Quelle destinée amère et pathétique que celle de cette princesse à qui sa beauté et sa grâce avaient valu le nom d'Ange des Hohenzollern!

Du village on atteint Neuschwanstein par une montée d'une demi-heure, le long d'une route en partie taillée dans le roc. Il est malaisé d'apprécier d'en bas la hardiesse et l'importance de cet édifice. Il y eut d'abord à élever des murs de soutènement; puis, on construisit le donjon de l'entrée, où le roi se ménagea aussitôt un appartement pour surveiller sur place la marche des travaux; enfin s'éleva le bâtiment principal avec

Hosted by Google

ses quatre étages, ses balcons et ses tours. On a soutenu que Louis II s'était surtout inspiré du château de Pierrefonds; il l'avait, en effet, visité, lorsqu'il avait été l'hôte de Napoléon III à l'exposition universelle de 1867. Mais on pourrait aussi bien chercher, à Neuschwanstein, une réminiscence de la Wartbourg, la vieille résidence des landgraves de Thuringe, qui appartient au même style et qui a l'avantage de se rattacher directement aux traditions des *Minnesänger*. Ce qui fait de Neuschwanstein une œuvre unique, c'est d'abord l'unité de plan qui se révèle jusque dans les moindres détails d'une décoration poussée à l'extrême; c'est ensuite l'extraordinaire harmonie entre une architecture et un site qui semblent faits l'un pour l'autre, comme s'ils sortaient ensemble d'un album de Gustave Doré.

A gauche, c'est l'Alpsee, dans son amphithéâtre de bois et de montagnes; à droite, c'est le contraste de la plaine bavaroise qui se déroule à perte de vue avec ses prairies ensoleillées et ses eaux miroitantes. En face, c'est, par-dessus le hameau qui abrite ses chalets dans la vallée, le rival de Neuschwanstein, Hohenschwangau, enfoui dans la verdure, et, plus loin, à l'horizon, le bourg de Füssen, avec sa claire rivière et son castel féodal. En arrière, c'est, au delà du ravin abrupt qui achève d'isoler le château, une gigantesque muraille de roc, que coupe seule la gorge étroite du Polack; le torrent en jaillit par une cascade de plusieurs cents pieds, en un seul jet, que surplombe un pont aérien. — Le tableau varie de chaque appartement et presque de chaque fenêtre.

Nous traversons rapidement le rez-de-chaussée qui renferme les cuisines; — le premier étage, destiné à la domesticité; — enfin, le second, inachevé, qui devait contenir, singulière ironie! les appartements de la reine éventuelle, et nous montons, par un escalier tournant de grande allure, au troisième, qui renferme les appartements du roi. Ceux-ci sont restés dans l'état où ils se trouvaient au départ précipité de Louis II. Il serait oiseux de les décrire en détail ou même de reproduire les explications des guides. Je me bornerai à dire qu'il y a là un véritable musée d'art rétrospectif, où chaque objet a

Hosted by Google

l'avantage de figurer dans son naturel. Fresques et tableaux — se rapportant presque tous à l'épopée germanique —, sculptures et moulures, portes et plafonds, tentures et tapis, candélabres et lanternes, sièges, lits, tables et bahuts, tout y révèle une même sûreté de goût, une même science du passé. Sans doute, le mérite en revient aux nombreux artistes : architectes, peintres, sculpteurs, ornemanistes, qui ont élaboré ou exécuté les différentes parties de cette décoration ; mais, pour faire converger leurs multiples talents vers un but si complètement réalisé, il a fallu une puissance de concentration et une étendue de connaissances archéologiques qu'il serait injuste de dénier à leur royal patron. Un des problèmes, et non des moindres, qu'il a résolus, a été d'appliquer à cette résurrection du passé les ressources de la science et de l'industrie contemporaines, sans qu'il en résulte d'anachronisme apparent. Rien ne l'arrêtait, d'ailleurs, quand il s'agissait de donner corps à une de ses préoccupations esthétiques et les « recommencements » qu'il imposa à ses collaborateurs ont été pour beaucoup dans l'exagération de dépenses où il finit par sombrer.

Deux appartements méritent une mention hors pair : la salle du trône, bien que le gothique y soit remplacé par le byzantin, et la salle des ménestrels, qui occupe toute une partie du quatrième étage. La première forme un rectangle de 20 mètres sur 12 environ ; elle est entourée par deux rangées superposées d'arcades en plein cintre. Au fond, une plate-forme de marbre, destinée à supporter le trône — qui n'a jamais été construit — est surmontée d'une abside où se découvrent les portraits des sept rois chrétiens « canonisés » par l'Église. Je ne sais si Louis II espérait faire un jour le huitième. Il convient de rappeler que s'il fut un souverain catholique, il ne fut jamais ultramontain : un des premiers actes de son règne avait été de reconnaître le royaume d'Italie, et, après le concile du Vatican, il déclina longtemps de sacrifier son grand aumônier, le chanoine Dollinger, lorsque celui-ci se fut refusé à accepter le dogme de l'infaillibilité. Néanmoins, le catholicisme devait le séduire par ses côtés mystiques. Dans cette salle, du reste, toute la déco-

Hosted by Google

ration est symbolique, depuis la mosaïque du parquet qui représente la terre avec ses animaux et ses végétaux, jusqu'au plafond qui figure la coupole du ciel. On se figure aisément, dans ce cadre oriental, les réceptions d'un Porphyrogénète ou d'un Paléologue. La difficulté eût été d'y mettre le modeste personnel d'une petite cour allemande.

La salle des ménestrels nous ramène au pur gothique, avec ses galeries à colonnettes, ses plafonds à caissons, ses rinceaux fouillés, sa faune et sa flore empruntées à l'art médiéval. Au fond, trois arches, supportées par quatre colonnes de marbre, donnent accès à la plate-forme des Chanteurs. Des candélabres, portant près de 500 bougies, faisaient ressortir le coloris à la fois vif et harmonieux de toute cette décoration. On raconte que, certains soirs, le roi faisait illuminer le château de haut en bas, puis s'en allait jouir de l'effet sur le pont du Polack. Louis, qui vécut tant dans le rêve, avait un faible pour les jeux de lumière qui favorisent l'illusion, — qu'ils fussent dus à la nature ou à l'électricité. — A Hohenschwangau, où le plafond de sa chambre à coucher représentait le ciel étoilé, il avait fait ménager une ouverture pour reproduire artificiellement, à l'aide de l'électricité, la clarté de la lune. Nouvel Endymion, il reçut, entre autres surnoms populaires, celui de « Amant des clairs-de-lune ».

C'est à Hohenschwangau et à Neuschwanstein que Louis II aimait à se retirer, sans prévenir personne, en compagnie d'un aide de camp ou d'un simple valet. Un passage assez curieux d'une lettre qu'il adressa à Wagner, dans la première année de son règne, nous montre quelle était son existence au cours de ces retraites : « Ici, dans mon cher Hohenschwangau, je passe mon temps en toute tranquillité et en toute joie. Un repos bienfaisant règne en ces lieux. Je trouve plus de loisir pour la lecture. En ce moment, je relis Shakespeare et le *Faust* de Gœthe. L'air des montagnes exerce sur moi une salutaire influence. Presque chaque jour, je fais une excursion à cheval. »

Faut-il s'étonner si, malgré ses excentricités croissantes, il était profondément populaire parmi les simples habitants de

Hosted by Google

ce territoire agreste. Aussi, l'émoi fut-il vif dans le district, quand on apprit, au commencement de juin 1886, que le gouvernement de Munich parlait d'enlever son autorité à Louis et même d'attenter à sa liberté.

Après vingt-deux ans de règne, les embarras financiers du roi étaient devenus, pour ainsi dire, inextricables. Ayant dissipé la fortune accumulée par la sage administration de son père et engagé la liste civile au delà de ses ressources, il avait réussi, en 1884, à faire négocier par son ministre des finances un emprunt de 6 1/2 millions de marcs. L'année suivante, tout était dépensé et il redemandait encore 6 millions. Cette fois, les ministres firent la sourde oreille et bientôt rédigèrent une adresse où ils suppliaient Sa Majesté d'arrêter ses dépenses. Louis II répondit en démissionnant le cabinet et en désignant, pour le remplacer, un ministère formé de son fourrier, de son secrétaire et de son coiffeur !

Heureusement, la Bavière, où le sentiment monarchique est si accentué, n'est pas un empire oriental, mais un État constitutionnel, et un article du pacte fondamental porte qu'au cas où le roi est empêché de gouverner, il y a lieu de nommer un régent. Les ministres refusèrent de s'en aller et nommèrent une commission médicale qui ne prit pas longtemps pour déclarer le roi absolument « empêché ». Comme son successeur le plus proche, son frère Othon, était lui-même interné depuis plusieurs années, le ministère appela à la régence leur oncle, le prince Luitpold, qui gouverne encore aujourd'hui le royaume. En même temps, une commission de hauts dignitaires fut envoyée à Neuschwanstein pour notifier cette décision au principal intéressé. Quand ses membres se présentèrent, en grand uniforme, au pont-levis du château, non seulement ils ne purent obtenir accès près de la personne royale, mais ils furent eux-mêmes arrêtés par des gendarmes qui les conduisirent dans les cachots du donjon. Le roi ne parlait rien moins que de les faire écorcher tout vifs. Il finit pourtant par se calmer et fit relâcher les prisonniers qui reprirent, assez penauds, la route de la capitale, sans avoir pu remplir leur mission. A Munich, on passa outre, et, en présence de l'effervescence populaire qui

Hosted by Google

commençait à se manifester, on envoya cette fois tout simplement le Dr Gudden, avec des aides et des gendarmes, pour conduire le roi dans un autre château (1).

Cependant, à Neuschwanstein, on se préparait à la résistance. Les paysans des environs accoururent offrir leurs services. Le roi fit télégraphier à la garnison de Kempten l'ordre d'accourir le défendre. Mais la dépêche fut interceptée à temps et Louis II, après avoir congédié ses défenseurs, parut se résigner, sans même chercher à se réfugier sur le territoire autrichien. Quand le Dr Gudden se fut assuré de sa personne, il le fit monter dans une chaise de poste qui se dirigea vers le lac de Starnberg, où devait se passer le dernier acte du drame.

II

Après être descendus de Neuschwanstein, nous prîmes une voiture pour franchir les 50 kilomètres de route qui nous séparaient de Linderhof. Il existe, sur presque toutes les routes postales de la Bavière, un service de voitures publiques très bien organisé, mais qui ne convient guère au touriste désireux de régler à sa guise son temps et son itinéraire. Les voitures particulières s'obtiennent généralement à un prix raisonnable, surtout quand on peut s'en tirer avec un seul cheval. On trouve, dans toutes les auberges, des sortes de cabriolets à quatre roues, qui peuvent s'atteler indifféremment d'un ou de deux chevaux; dans le premier cas, l'on ne se donne pas la peine d'utiliser un brancard; on se contente d'atteler le cheval à gauche du timon et le véhicule n'en marche pas plus mal, avec l'allure lente, mais solide, qui caractérise les postes bavaroises.

Au sortir de Füssen, notre route remonte les bords de la

(1) Tous ces détails, comme ceux qui se rapportent à la mort de Louis II, ont été publiés dans les journaux de l'époque (voir notamment le *Times* du 10 au 15 juin 1886). Ils se trouvent également dans une brochure illustrée, sorte de guide pratique qui se vend dans les châteaux, avec autorisation officielle.

Hosted by Google

Lech, qui tantôt s'épanche dans une large vallée, tantôt court en bouillonnant au fond d'un défilé rocailleux. Nous franchissons la frontière, pour gagner le bourg autrichien de Reutte, où s'embranche le chemin qui doit nous ramener sur Linderhof. Quittant l'amphithéâtre montagneux d'où sort la Lech, nous atteignons bientôt les rives désertes du Plansee, une longue et pittoresque nappe bleue que dominent, dans toutes les directions, des crêtes grisâtres, avec des échappées sur des cimes plus lointaines. Nous nous élevons ensuite par une longue pente boisée jusqu'à la naissance de l'Ammerthal, où nous rentrons sur le territoire bavarois. Ici s'étend la vaste forêt de l'Ammer, presque exclusivement formée, comme la forêt Noire, d'essences résineuses qui tapissent le fond de la vallée et escaladent ses parois.

Sur le territoire bavarois, non loin de la frontière, se trouve une cabane isolée, en tronc d'arbres, que Louis II fit bâtir autour d'un énorme frêne, sur le plan de la hutte de Hunding, dans le premier acte de la *Valkyrie*. Il venait parfois y rêver et y lire, en compagnie de serviteurs auxquels il faisait boire de l'hydromel dans des cornes, à la mode des Germains. Un peu plus loin, c'est un ermitage dont les détails sont également empruntés à l'œuvre de Wagner. Louis y jouait parfois à l'ermite, comme ailleurs au héros. D'ici, un sentier de traverse, qu'il fit aménager pour son usage exclusif, conduisait à Neuschwanstein, sans passer sur le territoire de l'Autriche. Ensuite la forêt reprend, pour ne s'éclaircir qu'aux approches de Linderhof. Le soir tombe, comme nous nous arrêtons sur le seuil du vaste caravansérail, bâti à l'entrée du parc en vue de loger les visiteurs du château.

Que dirais-je du palais où nous nous empressâmes de monter le lendemain? C'est un Trianon déplacé au cœur des Alpes, mais un Trianon d'un rococo plus élégant et plus riche que l'original. Maximilien II avait déjà ici un pavillon de chasse, que son successeur commença à démolir, en 1870, pour y substituer le palais actuel. Celui-ci n'a qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et la façade ne comporte que deux fenêtres, séparées par un large balcon que surmonte un pignon

Hosted by Google

sculpté ; au sommet, un Atlas supporte un globe. L'ensemble, que relèvent des statues mythologiques disposées dans des niches, est assez gracieux, bien que le style en lui-même reste un peu mièvre. Après avoir gravi un escalier en marbre de Carrare, on débouche sur une suite de salons, tous plus brillants les uns que les autres, qui empruntent chacun leur nom à quelque trait saillant de leur ameublement : chambre aux Gobelins, chambre aux miroirs, salon jaune, vert, lilas, rose, bleu, etc., outre la salle à manger et la chambre à coucher. Toutefois, la note qui domine dans les lambris, les tentures, les candélabres, les meubles, c'est l'or, avec une profusion et une intensité tellement fatiguantes qu'on est heureux de se reposer la vue sur la décoration plus sobre de la Chambre aux miroirs, où les tentures sont simplement en argent. Chaque salle est bondée de bric-à-brac, bronzes, tableaux, tapisseries, en général choisis avec goût, mais qui ont dû coûter des sommes folles à leur acquéreur peu regardant. On cite des lustres d'ivoire qui ont été payés 175,000 francs pièce et deux cheminées, en lapis-lazuli, qui ont coûté chacune plus de 125,000 francs.

Derrière le château s'étend, sans égard pour la sauvagerie du site, un parc à la Le Nôtre, avec avenues rectilignes, charmilles, ronds-points, terrasses monumentales, pavillons de marbre, fontaines mythologiques et cascades à gradins. Le royal architecte aurait pu inventer ; il s'est borné, comme trop souvent, à imiter. — C'est le *Monoptéros* ou temple de Vénus, copié sur un édicule du parc des buttes Chaumont à Paris, mais judicieusement placé au point culminant des jardins, dans l'axe principal de la perspective. C'est un pavillon persan, qui provient de l'exposition universelle de 1867, mais qui forme une délicieuse retraite, avec son ameublement oriental qu'éclairent des foyers électriques harmonieusement tamisés. On rapporte que son imaginatif propriétaire le peuplait parfois de figurants, auxquels il faisait endosser le costume turc pour fumer le narguilé. C'est enfin la grotte bleue, — du pseudo Capri, — dont la seule excuse est que le modèle lui-même est généralement une désillusion Un bloc de rocher, qui tourne

Hosted by Google

sur pivot, nous ouvre un vaste souterrain artificiel, où des couloirs débouchent sur un étang alimenté par une petite cascade. Au fond, derrière une frange de stalactites en stuc, un énorme panneau représente le Vénusberg, où le Tannhäuser fait sa cour à la déesse, entourée de nymphes. Des foyers électriques projettent sur ce décor des reflets tour à tour bleus, verts, mauves, pourpres, etc.

Toute cette mise en scène nous laisse un peu froids; elle rappelle trop les exhibitions des théâtres à féeries et des foires internationales; mais elle avait le don d'enthousiasmer le roi Louis, qui rêvait d'organiser ici une représentation du premier acte du *Tannhäuser*. La dépense le retint, paraît-il; chose rare! Mais il se dédommagea, en se faisant promener sur l'étang de la grotte, habillé en Lohengrin, dans une barque dorée que traînait un cygne mécanique!

C'est, d'ailleurs, à Linderhof, qu'il semble avoir donné la principale mesure de ses extravagances. Parfois, la nuit, il faisait atteler de six chevaux blancs, richement caparaçonnés, un traîneau Louis XV, bleu et or, où des amours, supportant la couronne royale, formaient une sorte de dais; en tête, un puissant fanal électrique. Les piqueurs et les grooms étaient poudrés à blanc, dans une livrée du XVIII^e^ siècle. On s'imagine l'étrange impression que devait produire sur les paysans ce cortège fantastique glissant, pendant les nuits de lune, sous le givre des forêts. En été, le traîneau était remplacé par un des carrosses, non moins somptueux et non moins archaïques, que nous avons vus dans les remises royales de Munich. Vaguement conscient de l'abîme qui se creusait entre ses fantaisies et le bon sens, Louis II fuyait de plus en plus la société de ses égaux intellectuels, remplaçant par de courts billets les entretiens indispensables à la conduite des affaires et s'entourant de favoris sans culture, recrutés au hasard des rencontres. Souvent même, la présence de ses valets lui devenait odieuse. Son imagination suffisait à évoquer une compagnie moins critique, en même temps que plus raffinée. Dans la salle à manger de Linderhof, où, par un ingénieux mécanisme, la table s'enfonce dans le sous-sol pour les besoins du

Hosted by Google

service, il invitait à dîner Louis XVI et Marie-Antoinette, s'entretenant avec ses convives, comme il eut pu le faire un siècle plus tôt. « Ce sont les plus agréables des hôtes, disait-il, non sans esprit, car ils s'en vont quand je le désire. » Hélas! ce qui n'était qu'un jeu d'imagination finit par devenir une hallucination. C'est ainsi sans doute qu'il vivait parmi les héros des *Niebelungen* : la réalité eut toujours moins de prise sur lui que le songe.

III

De Linderhof nous gagnâmes Munich par le lac de Starnberg. Laissant sur notre gauche Oberammergau, qui manque un peu d'intérêt, les années où l'on n'y représente pas la *Passion*, nous quittâmes l'Ammerthal à Ettal, dont l'antique monastère, sécularisé en 1803, est aujourd'hui occupé par une brasserie, comme tant d'autres couvents bavarois. Ce pittoresque district, de la Lech à l'Isar, était, pendant le moyen âge, tellement chargé d'abbayes, de prieurés et de monastères, qu'il en avait reçu la dénomination de « Coin des moines » *(Pfaffenwinkel)*.

A Oberau, nous abandonnons la voiture pour le train, et, à Tutzing, le train pour le steamer. Le Würmsee ou lac de Starnberg se distingue des autres lacs bavarois, à la fois par ses dimensions qui ne mesurent pas moins de 15 kilomètres de long sur 3 à 4 de large et par son éloignement des Alpes, qu'on peut suivre de ses bords, s'allongeant à l'horizon, sur une étendue de quelque cinquante lieues, de l'Algau au Brenner. A mesure que nous nous rapprochons de l'extrémité septentrionale, nous voyons les collines boisées qui bordent le lac se couvrir de châteaux, de villas, d'hôtels, de parcs, qui forment un piquant contraste avec la grandeur sauvage de l'arrière-plan. C'est un panorama qui rappelle certaines vues du lac Majeur.

Le steamer fait escale à Possenhofen, où s'aperçoit le château du duc Théodore; c'est ici que ce prince a sauvé la vue à

Hosted by Google

tant de malheureux qui n'ont pas en vain recouru à sa science d'oculiste. C'est ici également que fut élevée la gracieuse princesse qui, selon toutes probabilités, sera un jour la reine des Belges. Un peu plus loin, sur la rive opposée, nous longeons le parc ombragé du château de Berg, bâtiment carré à cinq tours, qui se découvre un peu plus haut, à demi caché sous de grands arbres. Sur la rive, se dresse une chapelle romane, de construction récente; c'est l'emplacement où furent découverts, dans la nuit du 13 juin 1886, les corps de Louis II et du docteur Gudden.

Le roi déchu, amené du Neuschwanstein dans la matinée du 12 juin, avait dérouté son nouvel entourage par le calme avec lequel il semblait accepter son sort. Le médecin même y fut pris, tout célèbre aliéniste qu'il était. Sur la demande du prince, il l'accompagna dans une promenade au bord du lac. Que se passa-t-il entre eux ? Ne voyant pas revenir les promeneurs, on s'alarma au château et on se mit à leur recherche. Sur la berge on observa des traces de lutte; un peu plus loin, on trouva dans l'eau les corps des deux infortunés. Suivant les uns, le roi avait voulu exécuter un plan de suicide nettement prémédité; suivant d'autres, il cherchait à s'échapper en longeant le rivage par le lac, qui est, ici, d'une faible profondeur; Gudden aurait voulu le retenir et tous deux se seraient noyés dans la lutte, D'après une autre version encore, appuyée sur certains détails de l'autopsie, le roi se serait débarrassé du médecin par la force, puis aurait cherché à s'enfuir, mais aurait succombé à une apoplexie. Ses restes, déposés sur un lit sans apparat dans une chambre du rez-de-chaussée, furent veillés par deux gendarmes à la clarté de quelques bougies; le lendemain on admit la population à défiler devant le catafalque improvisé. Louis n'avait que 41 ans; il en avait régné vingt-deux. Parmi les dernières paroles qu'on lui prête avant son arrivée à Berg se trouve cette phrase : « Je supporte qu'on m'enlève le gouvernement, mais qu'on me considère comme fou, je n'y survivrai pas (1). »

(1) Correspondance de l'*Indépendance belge*, du 17 juin 1886.

Hosted by Google

L'imagination populaire s'empara naturellement de sa fin dramatique; il circule encore dans la Haute-Bavière, sur sa vie et sa mort, des versions étranges qui ne peuvent que s'amplifier avec le temps. Le roman, du reste, et même la critique ont fourni d'abondants matériaux à l'élaboration de la légende, depuis les auteurs qui nous ont représenté Louis II tour à tour comme un Périclès méconnu et un Néron manqué, jusqu'aux poètes, tels que Verlaine, qui en font le champion de leur propre idéal aux prises avec la réalité :

> Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, sire
> Qui voulûtes mourir vengeant votre raison
> De cette Science, assassin de l'Oraison
> Et du Chant, et de l'Art et de toute la Lyre.

En réalité, l'histoire et la psychologie de Louis II sont encore à faire (1).

J'ai sous les yeux la copie coloriée d'un portrait qui le représente vers l'âge de 18 ans, en compagnie de son frère Othon, tous deux portant l'uniforme bleu de l'armée bavaroise. L'opposition entre les deux jeunes gens est frappante. Othon a le visage banal et l'œil terne; Louis a la physionomie ouverte et éveillée, l'œil vif et inspiré, le front large, encadré d'une épaisse chevelure noire. Bien secondé, il sut gouverner avec habileté entre les partis qui se disputaient la Bavière. Lors du conflit entre la Prusse et l'Autriche, qui éclata au moment où il venait de monter sur le trône, à l'âge de 19 ans, de même que, quatre ans plus tard, quand Napoléon III déclara la guerre à la Prusse, il sut allier la prudence et même la finesse à l'intelligence des nécessités de la situation; dans ces deux cas, il vit plus clair que son Parlement. Ce fut seulement dans les dernières années qu'il tomba graduellement victime des deux travers que son précepteur dénonçait, en 1863, dans un rapport intime à Maximilien II : la *phantasie* et l'opiniâtreté. Quant à ses mérites artistiques, Neuschwanstein suffirait à

(1) Je ferai une exception pour l'ouvrage de M. Jacques Bainville, *Louis II de Bavière*, qui s'appuie sur des faits et témoigne d'un vif désir d'impartialité.

Hosted by Google

les attester. En musique, pas plus qu'en poésie, il ne fut un créateur ; mais c'est lui qui, envers et contre tous, assura la fortune de Wagner, comme celui-ci le reconnut à maintes reprises. L'auteur de la *Tétralogie* l'appelait son collaborateur et Louis II lui écrivait le 3 août 1865 : « Quand nous « aurons disparu tous deux depuis longtemps déjà, notre « œuvre sera encore là pour ravir les siècles (1) ».

IV

Munich n'est qu'à une demi-heure de Starnberg par les trains express. C'est dire que la Würmsee est un lieu favori d'excursions pour les habitants de la capitale. Je ne connais pas de grande ville qui soit aussi bien placée pour procurer aux citadins des villégiatures attrayantes non moins que variées. Pour ceux qui préfèrent ne pas s'éloigner, il y a le jardin anglais qui remplit à Munich le rôle de notre bois de la Cambre, mais qui ne l'égale ni par la beauté des arbres ni par la variété du site. Nous ne restâmes que deux jours dans « l'Athènes de l'Isar ». Tout le monde connaît la richesse de ses musées ; mais c'est à peu près tout ce qui mérite de retenir l'étranger de passage. La ville est propre, élégante ; les rues sont larges et animées, bordées de magasins somptueux ; les monuments abondent ; mais l'architecture se traîne dans les sentiers battus. En un siècle et demi, cinq générations de Wittelsbach, cette race royale si bien douée en sentiments esthétiques, ont fait de Munich un centre intellectuel et artis-

(1) Wagner de son côté écrivait à une de ses amies, le jour même de sa première entrevue avec Louis II : « Vous savez que le jeune roi de Bavière m'a fait « chercher. Aujourd'hui l'on m'a conduit chez lui. Il est si beau et si charmant, « il est si riche de cœur et d'esprit que je crains de voir sa vie s'évanouir dans « ce monde de fer comme un divin rêve inconsistant... Il veut que je reste « auprès de lui pour travailler, me reposer, faire représenter mes œuvres. Il « me donnera tout ce qui est nécessaire pour cela... Je dois achever l'*Anneau* « *des Niebelungen*, pour faire ensuite jouer la *Tétralogie*, comme il me convien- « dra... Ah ! puisse-t-il seulement demeurer en ce monde ; il est une merveille « si rare ! » — « Il me fallait ce prince, — dit-il, dans une autre lettre, — « sans lui c'était fini et bien fini. »

Hosted by Google

tique de premier ordre; il est d'autant plus étrange qu'il n'en soit sorti aucune œuvre originale, tout au plus quelques adaptations assez banales de l'art classique. Le Königsbau est une imitation du palais Pitti à Florence; le Siegesthor, de l'Arc de Constantin à Rome; la Hofkirchen, de la chapelle Palatine à Palerme. Même la célèbre statue de la Bavaria n'est qu'un colossal belvédère auquel on a donné la forme humaine. Louis II, qui fit fort peu pour Munich, avait projeté, dans les premières années de son règne, de construire, sur la rive droite de l'Isar, un vaste théâtre consacré aux œuvres de Wagner; on y aurait eu accès par une longue avenue et un pont monumental. C'était l'époque où l'auteur de *Lohengrin* était encore profondément impopulaire chez les Bavarois. Les libéraux en faisaient un « ultramontain » qui travaillait pour les Jésuites et pour le Vatican, comme le prouvaient ses relations avec l'abbé Liszt; les catholiques, un ancien carbonaro qui voulait prussifier la Bavière pour le compte de Bismarck ! — On se serait cru en Belgique. — Mais les Munichois craignaient surtout pour leurs finances et le roi dut renoncer à son plan, dont on dénonçait l'extravagance; Wagner fut même obligé de quitter la Bavière sur l'invitation du bourgmestre de Munich. Cependant, cette fois, c'étaient les gens raisonnables qui avaient tort, comme ils le reconnurent trop tard, quand Bayreuth eut repris et fait réussir le projet dédaigné par Munich. Louis II avait lui-même contribué à cette œuvre par un don de 300,000 marcs pris dans sa cassette particulière.

Le 21, quand nous nous réveillâmes, il pleuvait à torrents. Cependant, le portier de l'hôtel nous affirma que le temps se lèverait. Comme il n'avait aucun intérêt à nous mettre dehors, nous le crûmes sur parole et bien nous en prit. Nous ne sommes pas d'une heure dans le train qui nous emmène vers le Chiemsee que la pluie cesse, la brume se dissipe et nous pouvons entrevoir, sous un clair soleil, la chaîne des Alpes courant sur notre droite, parallèlement à la voie ferrée. A Rosenheim, nous quittons la ligne d'Innsbrück pour celle de Salzbourg et bientôt nous descendons à Prien, d'où un petit steamer nous conduit, en quelques minutes, à Herren-Insel.

Hosted by Google

Le Chiemsee, qui mesure environ 12 kilomètres sur 9, est un lac aux bords plats et cultivés, mais il offre une jolie vue sur les Alpes du Tyrol au sud et sur le massif de Salzbourg à l'ouest. Il renferme deux îles dont l'une, l'île des Dames, *Frauen-Insel*, sert d'asile à un couvent de Bénédictines qui remonte au VIII^e^ siècle, et dont l'autre, l'île des Messieurs, *Herren-Insel*, fut achetée, en 1873, par Louis II pour y construire un Versailles bavarois.

Vers cette époque, le roi fit une fugue à Paris où il débarqua un jour chez l'ambassadeur d'Allemagne, sous le nom de comte de Berg, au grand émoi du duc de Cazes, alors ministre des affaires étrangères de la république. Le gouvernement français réussit, non sans peine, à lui conserver un incognito que rendaient indispensable, au lendemain de la guerre franco-allemande, les dispositions probables de la population parisienne envers le prince qui avait offert la couronne impériale à l'empereur Guillaume dans le palais de Versailles. C'est à Versailles encore que Louis II passa, cette fois, la plus grande partie de son temps; il obtint qu'on fit jouer les grandes eaux en son honneur et il regagna ses États avec le plan arrêté d'émuler les constructions de Louis XIV. Il est difficile de chiffrer les millions qui s'engloutirent dans cette entreprise, pendant une dizaine d'années. Et quel en a été le résultat? Si Neuschwanstein atteste le génie de Louis II, Herren-Insel témoigne de sa folie. L'un est l'admirable création d'un roi artiste et patriote; l'autre ne figure que le rêve prétentieux d'un milliardaire déséquilibré.

Après avoir traversé pendant une dizaine de minutes, des ombrages assez insignifiants, nous débouchons sur un jardin rectangulaire, bordé de charmilles et orné de statues. Au centre se détachent plusieurs fontaines monumentales où devaient jouer les « grandes eaux ». Les tritons y sont, de même que les tortues et les grenouilles en zinc doré; mais l'eau est absente et une herbe épaisse la remplace dans les bassins silencieux. Vers l'est une large terrasse, à laquelle on accède par des gradins de marbre, supporte le bâtiment central du palais, ainsi que son aile gauche ou aile du nord. L'aile du sud

Hosted by Google

n'a pas dépassé les fondations. Les deux étages qui dominent le rez-de-chaussée ont leurs fenêtres séparées par des colonnes ioniques ; la corniche est surmontée d'acrotères sculptés. C'est décoratif, mais un peu froid. On sent qu'on a vu cela ailleurs et dans une atmosphère historique qui fait défaut ici. On ne peut pas non plus se dérober à l'arrière-pensée que cette vaste construction manque de but. Si elle était achevée, nul ne saurait qu'en faire — à moins d'y concentrer toute l'administration de la Bavière et même toute la population de Munich.

Franchissant le vestibule, qui a un grand air d'élégance avec ses douze colonnes fluettes, nous gravissons le bel escalier d'honneur qui reçoit la lumière par un toit vitré, et alors commence la visite des appartements, sous la direction d'un guide qui ne nous fait grâce ni d'un meuble, ni de sa provenance ou même de son prix. C'est ainsi qu'on nous fait passer successivement dans la Salle des gardes, les antichambres, la Salle de l'œil-de-bœuf (*sic*), la Chambre du conseil, la Galerie des glaces, les salons de la Guerre et de la Paix, le Salon oval, le cabinet de travail du roi, sa salle à manger et sa chambre à coucher, sans compter d'autres salles et galeries, toujours « à l'instar de Versailles ».

Je n'en décrirai pas les magnificences. Aucun palais d'Europe ne pourrait rivaliser avec un pareil luxe. Versailles n'est pas seulement imité, mais dépassé sur bien des points. Jamais, que je sache, la royauté française n'a dormi dans un lit de 300,000 francs. Les paons artificiels de Seine-et-Oise ne portent pas de si éclatantes pierreries. La Galerie des glaces est, ici, de 20 mètres plus longue que son homonyme française et, comme la miroiterie a fait des progrès depuis deux siècles, l'impression en est beaucoup plus grandiose. C'est surtout le soir que le spectacle devait être féerique, quand vingt gigantesques miroirs et autant de portes ornées de glaces réfléchissaient à l'infini la lumière des 2,500 bougies qui garnissaient une forêt de candélabres dorés et de lustres à girandoles. Mais, encore une fois, tout ce luxe manque d'originalité. L'âme en est absente. La seule idée qui surnage, s'il faut absolument en trouver une, c'est la glorification de

Hosted by Google

Louis XIV. Le grand Roi est partout : en statue, en buste, en médaillon, en portrait, à pied, à cheval, de face, de profil, de trois-quarts. Il n'est pas jusqu'à une pendule dont le cadran, quand elle sonne l'heure, ne s'entr ouvre pour laisser apercevoir une figurine dorée du Roi-Soleil à cheval.

Sans doute, on peut admirer Louis XIV sans être absolument détraqué. Mais Louis II, s'il faut en croire la légende, poussait l'admiration jusqu'à se prosterner devant l'image de son héros. Une autre légende rapporte qu'il se plaisait à parcourir le palais, pendant la nuit, costumé en Louis XIV, perruque en tête et sceptre à la main. Je l'aime mieux en Lohengrin.

Ce culte, d'ailleurs, comprenait également Louis XV, à qui sont dédiés plusieurs salons secondaires, j'allais dire des chapelles latérales. Fresques, tableaux, bronzes, tapisseries, tous les sujets convergent vers cette unique donnée, là même où ils ne reproduisent pas purement et simplement la décoration de Versailles, et l'on n'est pas peu surpris de retrouver, dans ce palais érigé par le prince auquel les particularistes bavarois décernèrent ironiquement le surnom de Louis l'Allemand, une glorification de victoires et de traités où les intérêts germaniques du XVIII^e^ siècle eurent plus ou moins à pâtir. Herrenchiemsee serait-il un remords ? Chez Louis II, ce n'est que de l'illogisme ; de même que le sentiment qui portait ce prince chaste et mystique à donner une place d'honneur aux portraits de M^me^ de Pompadour, de la Dubarry et des maîtresses du Régent. En réalité, à ses yeux, la cour des Capet formait un « bloc », pour employer l'expression que M. Clémenceau a appliqué à la Révolution française. Ainsi, il avait cru devoir suivre la tradition, en faisant décorer sa salle de bains de sujets mythologiques dans le goût du XVIII^e^ siècle, tels que la toilette de Vénus ; seulement, lorsqu'il entrait dans l'eau, il les faisait recouvrir d'un voile !

Quand, à la fin de la visite — l'œil ébloui de tant d'ors, l'esprit fatigué de tant de richesses —, on ouvre une dernière porte au bout d'une galerie, on aperçoit soudain un long alignement de murs en briques crues, percé d'ouvertures béantes,

Hosted by Google

sans plafonds ni planchers. C'est la partie à jamais inachevée de la construction. Le contraste est poignant, mais significatif.

Non content des quatre châteaux, où il voulait revivre le passé de l'histoire, Louis II avait projeté la construction d'un palais « magique » sur le rocher de Falkenstein, à l'ouest de Füssen. Le plan et la maquette de cette construction fantastique, inspirée des contes de fées, se voient encore aujourd'hui à Neuschwanstein. Enfin, il avait rêvé d'un palais byzantin, sur le Plansee, et, après avoir lu Sacountala, d'un palais hindou. Mais, dans les dernières années de son règne, Chiemsee absorba complètement son activité et ses ressources.

L'administration des châteaux bavarois est actuellement organisée en un service spécial. Ils sont entretenus, en grande partie, à l'aide des droits d'entrée prélevés sur les visiteurs. Le produit de cette taxe, fixée à 3 marcs par tête, doit être considérable, car tout l'été, une file ininterrompue de curieux se succède, par groupes, du matin au soir, à Hohenschwangau et à Neuschwanstein, aussi bien qu'à Linderhof et à Herren-Chiemsee.

V

Plus à l'ouest encore, vers l'extrémité du territoire bavarois s'allonge le lac le plus grandiose de toute l'Allemagne : le Königsee, longue nappe sombre encaissée dans des montagnes calcaires de 6,000 à 7,000 pieds, qui la dominent presque perpendiculairement de leurs flancs abrupts et sauvages. Comme nous l'avions déjà visitée dans un voyage précédent au Tyrol, nous préférâmes nous diriger vers les lacs qui frangent les Alpes au nord-ouest d'Innsbrück. Du Chiemsee au Schliersee, c'est un trajet de cinq heures, où nous dûmes plusieurs fois changer de train. Le village de Schliersee, où nous trouvâmes une bonne auberge tyrolienne, s'étale au bord d'un lac qu'entourent des montagnes peu élevées ; elles empruntent toutefois un certain pittoresque à la raideur de leurs arêtes. Il y a ici un

Hosted by Google

théâtre de paysans qui joue, chaque samedi, des pièces religieuses et des comédies du terroir. Nous n'en vîmes malheureusement que le programme. Ces représentations mettent en scène un nombre incroyable de figurants; il est vrai que l'*impresario* trouve son personnel sous la main. Les mœurs, dans toutes ces vallées, sont très simples; on se contente de peu; les raffinements de la civilisation n'existent que pour les voyageurs. Comme nous prenons notre dîner, nous voyons une des servantes apporter une large terrine de soupe, véritable *olla podrida*, qu'elle se met à déguster sur une table voisine. Un instant après, elle retourne à son service, laissant le bol à demi-rempli. Une autre jeune fille la remplace presque aussitôt et poursuit l'opération avec la même cuiller, enfin arrive une troisième qui achève le contenu du récipient.

Le lendemain nous gagnâmes le Tegernsee, qui est une des villégiatures les plus fréquentées de la Bavière. Le lac se trouve au centre de plusieurs vallées qui offrent de charmantes excursions. Le village n'est guère qu'une agglomération d'auberges et de villas enfouies sous les fleurs. Le long du lac, s'élève un château appartenant au duc Théodore; c'est une ancienne abbaye, sans grand cachet, dont les fossés ont été transformés en parterres.

De Tegernsee, le train nous conduit à la petite ville de Tölz, terminus d'une des lignes qui rayonnent de Munich. Nous retrouvons ici l'Isar, toujours tumultueux et déjà flottable. Tölz se compose d'une rue descendant en pente rapide vers la rivière, entre des façades décorées de fresques naïves que surmontent des balcons de bois et des toits en saillie. Cet « art dans la rue » ajoute certainement aux attraits des bourgs bavarois; les peintures murales s'y multiplient à mesure qu'on s'approche du Tyrol; on sent déjà ici l'influence lointaine et indirecte de l'Italie. Les sujets sont, en général, religieux, parfois humoristiques; souvent une simple devise fleurie; œuvres d'« artistes » ambulants qui émigrent périodiquement de la Lombardie par le Brenner.

Une voiture nous emmène rejoindre la ligne de Kochel. C'est un pays de prairies assez fortement ondulé, entrecoupé

Hosted by Google

de bosquets et arrosé d'eaux vives. On croirait voyager dans un parc. Bischl, où nous attendons notre train, est un excellent type de village sud-bavarois. L'église, d'extérieur modeste, mais richement décorée à l'intérieur, est perchée sur un monticule, au milieu de chalets plus ou moins identiques, irrégulièrement dispersés dans des vergers ombreux. Le tableau respire à la fois la simplicité et l'aisance.

Nous logeons à Kochel, dans un bon hôtel, *Zum grauen Bauer*. Kochel est, comme Tegernsee, fort fréquenté par les Munichois. Son lac est situé au débouché des montagnes qui l'entourent d'un gracieux hémicycle. De la véranda qui surplombe le lac, nous assistons, pendant le souper, à un merveilleux coucher de soleil où les nuages, qui couronnent les cimes, reflètent dans le miroir des eaux leurs teintes successivement dorées, pourpres, violettes; puis, tandis que les étoiles s'allument par-dessus la plaine, c'est un vieux barde aveugle, en costume tyrolien, qui vient nous chanter des airs locaux, en s'accompagnant sur la cithare.

Le 30, après avoir fait le tour du lac sur un petit pyroscaphe électrique dont nous sommes les seuls passagers, nous gagnons le Walchensee par une des routes qui m'ont fait le plus d'impression au cours de ce voyage. S'élevant entre deux rangées de montagnes qu'une épaisse forêt de pins couvre du pied à la cime, elle laisse la vue plonger en arrière sur les eaux du Kochelsee, tour à tour bleues et vertes, suivant qu'elles reflètent la végétation des bords ou l'azur du ciel, alors qu'au delà se déroulent, jusqu'à la ligne de l'horizon, les ondulations ensoleillées de la plaine franconienne. Parvenus au sommet du défilé, nous découvrons à nos pieds un nouveau lac, de forme triangulaire, que dominent au sud les pitons neigeux des monts Karwändel et Wetterstein. Nous longeons en barque ses bords boisés et déserts pour atterrir à l'extrémité méridionale près d'une petite auberge isolée qui, suivant l'habitude du pays, cumule la poste aux chevaux avec la poste aux lettres et le bureau télégraphique. On nous y fournit, pour gagner Partenkirchen, un « extrapost » dont le cocher, vêtu en postillon, remplace le cor classique par un véritable

Hosted by Google

cornet à piston, dont il tire des sons harmonieux, pour avertir de se garer charriots et piétons. Nous remontons une longue dépression boisée, puis nous descendons une dernière fois dans la vallée de l'Isar qui coule ici à l'état de modeste torrent sur un lit de cailloux; enfin, traversant un pays mamelonné, qui porte partout des traces d'action glaciaire, nous nous dirigeons sur l'énorme pyramide du Zugspitze qui couronne, au-dessus de Partenkirchen, le massif du Wetterstein.

Partenkirchen-Garmich, ou plutôt Partenkirchen et Garmich, car ce sont deux localités distinctes et rivales à un kilomètre l'une de l'autre, n'ont pas l'avantage de se mirer dans un lac, mais elles sont situées dans un bassin formé par la réunion de trois vallées, au pied de montagnes majestueuses qui dressent dans toutes les directions leurs flancs rocailleux. Aussi les excursions y abondent-elles, et ce sont généralement des courses faciles, même pour les marcheurs modestes.

Nous nous bornâmes à visiter d'ici le Badersee et l'Eibsee; le premier qui n'a guère d'importance, le second qui est splendidement situé, avec son diadème de forêts, sous les précipices abrupts du Zugspitze.

Au sud de Partenkirchen s'ouvre la plus réputée des cinq passes qui font communiquer la Bavière avec l'Innthal. Nous traversâmes la frontière autrichienne, le 2 août, près de Lermoos, village bâti au cœur des montagnes qu'on voit d'ici former sept massifs distincts; puis, franchissant la passe de Fern, nous descendîmes sur Nassereit où s'atteint le bassin de l'Inn.

Cependant, la route laisse à désirer. Les villages semblent moins propres; nous sommes pour la première fois incommodés par les mouches et nous rencontrons les premiers mendiants que nous ayons aperçus au cours de cette excursion. Je dirai volontiers que tels furent les seuls signes auxquels nous reconnûmes avoir passé du Tyrol bavarois dans le Tyrol autrichien, si l'expérience ne m'avait appris combien le voyageur doit se défier de semblables généralisations.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

QUESTIONS ÉLECTORALES

La question des réformes électorales peut être envisagée à trois points de vue différents :

Au point de vue du droit de suffrage, du vote plural et de ses modalités.

Au point de vue du mode de votation et des perfectionnements à apporter au système de représentation proportionnelle actuellement en vigueur.

Et enfin au point de vue de la répression des fraudes électorales qui se commettent tant dans la confection des listes électorales que pendant les opérations du scrutin.

I

Sur la question du vote plural, il semblerait que tout a été dit. On a des centaines de fois mis en lumière les vices et les étrangetés de notre régime électoral, on a montré combien il est injuste, combien il blesse le principe de l'égalité des citoyens devant la loi. Mais il reste cependant des points spéciaux sur lesquels il peut n'être pas inutile d'appeler l'attention.

Tout le monde sait que le vote plural tel qu'il est organisé augmente l'influence des éléments ruraux du corps électoral ; des statistiques contradictoires ont été invoquées et l'on a contesté que l'avantage fait aux campagnes soit aussi considérable que certains exemples choisis parmi les plus typiques auraient pu le faire supposer.

Hosted by Google

Une statistique générale est à peu près impossible à établir; les chiffres qui nous sont fournis par l'*Annuaire statistique de la Belgique* ne sont en effet pas assez détaillés pour que l'on puisse séparer absolument les communes rurales des agglomérations urbaines et comparer l'importance des votes pluraux dans les unes et dans les autres ; les données qu'il fournit permettent cependant de constater que dans les communes de moins de 5,000 habitants, c'est-à-dire celles où il n'y pas d'agglomération très importante, il y a proportionnellement un peu plus d'électeurs pluraux que dans les autres. Sur les listes électorales de 1900-1901 (ce sont les dernières pour lesquelles on ait des renseignements statistiques complets); il y a eu dans les communes de plus de 5,000 habitants, 678,002 électeurs inscrits, dont 441,417 à 1 voix, 135,219 à 2 voix et 101,366 à 3 voix, soit 65.1 p. c. d'électeurs à 1 voix, 19.9 p. c. d'électeurs à 2 voix et 15 p. c. d'électeurs à 3 voix. Pour la même année, sur 794,951 électeurs inscrits dans les communes de moins de 5,000 habitants, il y a 474,256 électeurs à 1 voix, 182,880 électeurs à 2 voix et 137,815 électeurs à 3 voix, soit respectivement 59.7 p. c.; 23 p. c. et 17.3 p. c. du nombre total des électeurs.

On voit donc que la proportion d'électeurs pluraux est de 5,4 p. c. plus forte à la campagne qu'à la ville; cela tient évidemment à des causes générales, car la situation est sensiblement la même dans toutes les provinces. Dans quelques unes les différences sont peu accentuées, elles le sont davantage dans d'autres.

Il y a exception dans le Limbourg, le Luxembourg et la province de Namur, en ce qui concerne les électeurs à trois voix ; mais partout les électeurs à double vote sont plus nombreux dans les petites communes que dans les grandes et c'est seulement dans le Luxembourg, où seule la ville d'Arlon compte plus de 5,000 habitants, que la proportion d'électeurs pluraux des deux catégories réunies est plus forte dans la commune de 5,000 habitants que dans le reste de la province.

Hosted by Google

Voici du reste le tableau de ces chiffres comparatifs :

	Électeurs à 1 voix.	Électeurs à 2 voix.	Électeurs à 3 voix.
Province d'Anvers.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	62.4 p. c.	23.1 p. c.	14.5 p. c.
» — de 5,000 » . .	59.1	23.6	17 3
Brabant.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	65.6	18.4	16.0
» — de 5,000 » . .	59.7	21.8	18.5
Flandre occidentale.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	66.5	21.0	12.5
» — de 5,000 » . .	64.9	22.8	12.3
Flandre orientale.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	70.6	17.6	11.8
» — de 5,000 » . .	64.2	20.9	14.9
Hainaut.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	58.9	23.4	17.7
» — de 5,000 » . .	54.0	25.0	21 0
Province de Liége.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	70 0	16.1	13.9
» — de 5,000 » . .	62 1	22.1	15.8
Limbourg.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	63.5	18.5	18.0
» — de 5,000 » . .	62.2	23.4	14.4
Luxembourg.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	51.6	14.6	33.8
» — de 5,000 » . .	56.0	24.4	19.6
Province de Namur.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	60.8	16.7	22.5
» — de 5,000 » . .	54.6	24.2	21.2
TOTAL GÉNÉRAL.			
Communes de + de 5,000 habitants . .	65.1	19.9	15.0
» — de 5,000 » . .	59.7	23.0	17.3

La prépondérance de l'élément rural, si elle n'est pas très accentuée est donc indéniable. Mais un fait nouveau va se produire qui aggravera singulièrement cette situation et rendra écrasante la suprématie des campagnes. Par suite de la perequation cadastrale que vient de terminer l'administration

Hosted by Google

fiscale, la valeur cadastrale de la plupart des immeubles de la Belgique sera sensiblement augmentée.

Il y aura notamment un très grand nombre de parcelles dont le revenu cadastral actuellement évalué au-dessous de 48 francs atteindra ou dépassera cette somme; 48 francs de valeur cadastrale, c'est le chiffre admis par la loi électorale comme correspondant à une valeur de 2,000 francs et comme attributif d'un vote supplémentaire.

Or, il est de toute évidence que, dans les villes, presque toutes les maisons, si petites soient-elles, ont naturellement déjà un revenu cadastral fixé au-dessus de 48 francs (3 fr. 36 c. d'impôt foncier); il en est tout autrement pour les biens ruraux, et c'est parmi eux seulement que se produira la multiplication des propriétés électorales.

Certains renseignements statistiques m'ont été donnés qui montrent combien sera considérable la perturbation qui va se produire dans le corps électoral.

D'un travail complet fait dans l'arrondissement électoral d'Ath-Tournai, il résulte que, dans la commune d'Ath, 84 articles du cadastre qui étaient en dessous de 48 francs atteindront ce taux et 34 dans la ville de Tournai. Dans le reste de l'arrondissement, nous voyons des communes où le nombre d'articles arrivant à la valeur électorale est de 200, 225, 250, 300 et au delà; et pour l'ensemble de l'arrondissement, sauf les deux villes de Tournai et d'Ath, leur nombre total s'élève au chiffre formidable de 8,374. Comme il y a en tout dans ces communes rurales 34,976 articles cadastraux, l'augmentation est de 24 p. c. Pour la ville d'Ath, elle est de 7.6 p. c.; de 1.4 p. c. pour celle de Tournai.

Sans doute pour chaque propriété qui change de classe il n'y aura pas un suffrage plural de plus; quelques-uns des biens qui vont atteindre le taux électoral peuvent appartenir à des citoyens qui jouissent déjà du triple vote, mais il ne faut pas oublier cependant que les statistiques qui précèdent, ce ne sont pas les parcelles cadastrales que l'on a considérées, mais les articles de la matrice cadastrale, c'est-à-dire l'ensemble des immeubles qui, dans la commune, appartiennent au même pro-

Hosted by Google

priétaire; celui-ci, à moins qu'il n'ait des biens dans d'autres communes, n'était donc pas électeur plural comme propriétaire, et il va le devenir; les seuls par conséquent qui ne profiteront pas de cette augmentation de puissance électorale seront ceux qui jouissaient déjà du triple vote comme capacitaires. Mais combien y en a-t-il parmi les petits cultivateurs qui ont fait des études moyennes complètes? Quant aux biens des femmes et des mineurs, ils serviront à donner le vote plural au mari ou au père.

Donc, d'une façon générale, on peut dire, que presque tous les articles cadastraux signalés créeront un suffrage nouveau.

Et la même situation va se produire partout.

Des calculs établis de façon approximative ont montré que dans les communes rurales de la Flandre orientale il y aura entre 10,000 et 11,000 maisons qui deviendront des maisons électorales conférant le vote plural à leurs propriétaires.

Dans les autres provinces, les mêmes causes produiront les mêmes effets.

Aussi l'équilibre qui aujourd'hui existe à peu près entre les villes et les campagnes va-t-il être rompu de façon soudaine et violente, si l'on ne modifie pas le régime électoral actuel.

Cet accroissement d'influence accordé à la propriété foncière se justifie d'autant moins que déjà actuellement la base propriété fournit un très grand nombre d'électeurs pluraux; voici, en effet, toujours pour les listes de 1900-1901, quelle est la proportion des différentes catégories d'électeurs. Sur un total de 1,472,952 (1) il y a :

915,673 électeurs à une voix	soit	62.16 p.c.
376,165 électeurs pluraux chefs de famille. .	"	25 53 "
331,870 électeurs pluraux comme propriétaires d'immeubles.	"	22.53 "
1,061 électeurs pluraux comme titulaires de rente	"	0.07 "
43,683 électeurs pluraux du chef de la capacité	"	2.96 "

(1) L'écart d'une unité qui existe entre ce chiffre et la statistique que nous avons donnée plus haut existe dans les chiffres donnés par l'*Annuaire statistique*.

Hosted by Google

Dans ces statistiques un certain nombre d'électeurs figurent à la fois comme propriétaires et comme chefs de famille, puisque l'on peut cumuler les votes supplémentaires attachés à chacune de ces qualités; ceux au contraire qui ont droit au triple vote à raison des études qu'ils ont faites ou de leurs fonctions, ne sont pas comptés parmi les propriétaires ou les chefs de famille, eussent-ils des millions en immeubles ou une famille de douze enfants; on ne peut avoir plus de deux votes supplémentaires. Le chiffre de 43,683 comprend donc tous les électeurs pluraux capacitaires; ceux de 376,165 et 331,870 ne comprennent pas les chefs de famille et les propriétaires d'immeubles qui sont en même temps capacitaires. Le nombre de ceux qui, étant en même temps chefs de famille et propriétaires, sont comptés deux fois dans les chiffres ci-dessus et est de 195,500, soit 13.2 p. c. du chiffre total des électeurs; il y a donc en tout 513,596 citoyens qui sont électeurs pluraux, soit comme chefs de famille, soit comme propriétaires, soit en cette double qualité.

Voici le développement par provinces de cette petite statistique :

PROVINCES.	Électeurs à 1 voix.	Chefs de famille.	Propriétaires d'immeubles.	Carnets de rente.	Capacitaires.
Anvers	61.1 p. c.	29.3 p. c.	18.6 p. c.	0.04 p. c.	3.2 p. c
Brabant	63.4	24.6	21.1	0.05	4.0
Flandre occidentale .	65.5	26.8	15.4	0.07	2.1
Flandre orientale . . .	67.2	23.4	18.0	0.03	2.3
Hainaut	56.4	30.3	27.9	0.09	2.2
Liège	65.8	21,1	21.0	0.03	3.3
Limbourg	62.4	18.2	28 2	0.17	2.9
Luxembourg . . .	55.8	20.7	36.3	0.17	3.5
Namur	55.2	24.8	34.0	0.14	3.4
Moyenne générale.	62.16	25.53	22.53	0.07	2.96

Ce qui frappe surtout lorsqu'on examine ces chiffres, c'est la proportion ridiculement minime des électeurs pluraux appartenant aux catégories les plus intéressantes : les capacitaires et ceux qui ont su pratiquer l'épargne.

L'instruction ne pèse que d'un poids infinitésimal dans nos balances électorales et l'on voit que le principe censitaire a

Hosted by Google

laissé dans notre régime actuel des survivances considérables. Ce sont des censitaires, en effet, ces 513,596 électeurs qui jouissent du double vote, soit parce qu'ils ont des biens au soleil, soit parce que, tout en étant chefs de famille, ils payent à l'État 5 francs de contribution personnelle.

Cette condition censitaire imposée aux chefs de famille pour l'obtention d'un second vote est encore un avantage fait aux éléments ruraux : à la campagne, en effet, presque tous les chefs de famille ont leur demeure propre et bien peu ne payent pas l'impôt personnel; dans les villes, au contraire, dans les grandes villes surtout, le nombre est considérable de ceux qui, vivant dans une chambre ou en appartement, ne sont pas atteints par la loi fiscale et sont privés, par conséquent, du second vote.

Tout cela mérite certes d'être examiné de très près; il convient de faire la lumière sur ces problèmes et de déterminer quelle est l'étendue de l'injustice que chacun sent confusément exister dans la répartition des votes entre les citoyens.

Que le vote plural soit mal équilibré personne ne le peut nier, le gouvernement et sa majorité ne l'ont pas méconnu lorsqu'ils ont repoussé la prise en considération de la dernière proposition de revision constitutionnelle.

Le 17 avril dernier, M. de Smet de Naeyer disait à la Chambre : « Si dans l'avenir des conceptions nouvelles paraissant réaliser un progrès certain sur les institutions actuelles venaient à rencontrer dans l'opinion publique une adhésion large et réfléchie, le gouvernement n'hésiterait pas à rechercher, de commun accord avec les divers partis, les dispositions susceptibles d'améliorer ou de remplacer le suffrage plural sans cependant priver la société des garanties d'ordre et de sécurité que celui-ci lui assure. »

Et M. Woeste se déclarant plutôt hostile au suffrage universel qu'amoureux du vote plural promettait son concours et celui de la droite pour cet examen des problèmes électoraux et cette recherche d'une solution nouvelle.

Or, en présence des considérations statistiques qui précèdent, on peut se demander si le moment n'est pas venu de procéder

Hosted by Google

à cet examen contradictoire et de commencer tout au moins, de commun accord avec les divers partis, l'étude de ces solutions nouvelles qui pourraient améliorer le vote plural ou du moins l'empêcher de se gâter tout à fait.

Si les déclarations du chef du cabinet étaient sincères et s'il veut dégager sa parole, les vœux de l'opposition devront être écoutés, et c'est dans des délibérations communes qu'il convient de rechercher un nouveau régime transitoire qui ne peut être encore le suffrage universel pur et simple, puisque le corps électoral a donné raison à ses adversaires, mais qui serait débarrassé des principales défectuosités du vote plural.

Ce n'est du reste pas seulement au point de vue des élections législatives que la question se pose ; tout le monde à peu près est d'accord pour reconnaître que le régime d'électorat provincial et communal ne peut subsister tel qu'il est.

Au cours de la dernière session, la section centrale chargée d'apprécier les propositions de réforme électorale déposées par l'opposition, émettait, par l'organe de son rapporteur M. Arthur Verhaegen, le vœu de voir unifier les lois électorales et le gouvernement lui-même laissait clairement entendre que ce vœu était aussi le sien; il se bornait à dire que le moment n'était pas venu, aucune élection communale ou provinciale ne devant avoir lieu en 1902 et que la Chambre n'avait plus le temps matériel de reviser la loi électorale (1). Alors il était trop tôt; maintenant, paraît-il, il est trop tard : trop peu de temps nous sépare des élections communales pour qu'une nouvelle loi puisse être prête en temps utile.

C'est fort contestable.

Si le gouvernement et sa majorité le voulaient sérieusement, ils auraient vite fait de voter un petit bout de loi rendant applicable aux élections provinciales et communales les règles admises aujourd'hui pour l'élection des députés et appelant à tous ces scrutins différents tous les électeurs qui aujourd'hui votent pour l'élection législative. Mais le gouvernement n'y paraît pas disposé. Et d'ailleurs l'unification pure et simple ne

(1) Voir la fin du discours de M. de Trooz à la séance du 13 février 1902 (*Annales parlementaires*, p. 668; *Compte rendu analytique*, p. 268).

Hosted by Google

nous donnerait pas satisfaction. Les aggravations du vote plural dont nous sommes menacés rendent nécessaire une refonte de nos lois électorales ; les procédés de représentation proportionnelle actuellement en usage s'accordent mal avec le maintien de multiples circonscriptions électorales, les fraudes et les erreurs se commettent dans la confection des listes électorales et dans les opérations des scrutins sans que le contrôle et la répression soient sérieusement organisés. Tout cela devrait être discuté le plus tôt possible contradictoirement par les représentants autorisés des différents partis réunis en une commission parlementaire ou extra-parlementaire, si, bien entendu, on a le désir sincère d'arriver à une solution équitable et impartiale.

II

Je viens de rappeler que des réformes devront avoir lieu dans l'organisation des scrutins électoraux. Le système D'Hondt, tel qu'il est organisé pour nos élections législatives, donne, dans chaque circonscription prise en elle même, des résultats absolument équitables. Mais les résultats d'ensemble ne présentent plus la même harmonie entre les forces électorales des partis et la représentation qui leur est accordée. Après l'élection de 1900, il a été reconnu que le parti catholique comptait dix élus de plus qu'il n'en aurait eu si l'on avait tenu compte des voix obtenues par chaque parti dans le pays entier.

Le même phénomène s'est reproduit aux élections de 1902 ; en faisant abstraction des arrondissements où il y a eu des élections partielles soustraites au régime de la représentation proportionnelle, on constate que dans les cinq provinces d'Anvers, de Brabant, de Flandre occidentale, de Luxembourg et de Namur,

les catholiques ont obtenu	54	sièges	pour	596,420	suffrages,
les libéraux —	20	—	—	266,929	—
les socialistes —	10	—	—	159,372	—
et les daensistes —	1	siège	—	26,441	—

Hosted by Google

tandis que l'exacte proportion eût été : 49 catholiques, 21 libéraux, 13 socialistes et 2 daensistes, et encore faut-il tenir compte de ce que ce dernier groupe, ayant appris par l'expérience de 1900 que ses forces sont insuffisantes, s'est abstenu cette fois-ci de présenter des candidats dans plusieurs arrondissements où il avait cependant réuni de nombreux suffrages en 1900 : les daensistes ont ainsi abandonné au parti catholique 9,423 voix qu'ils avaient eues en 1900 à Turnhout, Louvain, Ostende, Roulers, Ypres et Arlon.

Du reste, comme en 1900, les partis d'oppositions ont eu dans l'ensemble des scrutins un beaucoup plus grand nombre de voix perdues que le parti ministériel. C'est ce que montre le petit tableau de la page ci-après.

Il résulte de ces chiffres que les catholiques, sur 596,420 suffrages, n'ont que 19,863 voix perdues ou 3.33 p. c. ; les libéraux, 56,473 voix perdues sur 266,929, soit 21.15 p. c. ; les socialistes, 51,826 voix perdues sur 159,372, soit 32.51 p. c., et les daensistes, 16,472 voix perdues sur 26,441, soit 62.29 p. c.

Le fonctionnement de la loi électorale n'est donc pas régulier, ses résultats ne sont pas équitables, et l'on voit qu'il importe de porter remède à cette situation : soit que l'on veuille adopter le vote par province ; soit, ce qui serait une solution plus complète et plus exacte, qu'on se rallie à la proposition dont la Chambre a été saisie par M. Félix Cambier dans la dernière session.

Cette proposition applique aux élections législatives le système que MM. Van de Walle et Feron avaient préconisé pour les élections provinciales ; c'est-à-dire qu'elle permet aux candidats présentés par un même parti dans différents arrondissements de se solidariser de telle sorte que les excédents de suffrages qui restent à un parti dans une circonscription soient pris en considération pour déterminer dans les autres à quelle liste doivent revenir les sièges pour lesquels aucun groupe n'atteint le quotient naturel, sièges qui, en strictes mathématiques, devraient se partager par fractions entre les divers partis si les mandats parlementaires n'étaient pas indivisibles.

Hosted by Google

	Diviseur électoral.	Catholiques. Élus.	Votes utiles.	Voix perdues.	Libéraux. Élus.	Votes utiles.	Voix perdues.	Socialistes. Élus.	Votes utiles.	Voix perdues.	Démocrates-chrétiens. Élus.	Votes utiles.	Voix perdues.
Anvers	8,805	8	70,440	2	4	35,220	5,753	1	8,805	5,498	0	0	5,237
Malines	12,127	3	36,381	2	1	12,127	2,304	0	0	4.664	»	»	»
Turnhout	11,198	3	33,594	2	0	0	7,372	»	»	»	»	»	»
Province d'Anvers . . .		14	140,415	6	5	47,347	15,429	1	8.805	10,162	0	0	5.237
Bruxelles (1)	9,969	9	89,721	8,433	6	59,814	1	5	49,845	7,589	1	9,969	1,810
Louvain	11,386	4	45,544	3	1	11,386	6,706	1	11,386	1.726	»	»	»
Nivelles	13,805	2	27,610	0	1	13,805	2,824	1	13,805	6,232	»	»	»
Brabant.		15	162,875	8,436	8	85,005	9,531	7	75,036	15,547	1	9,969	1,810
Bruges	8,821	3	26,463	1	1	8.821	2,347	»	»	»	0	0	5,295
Courtrai	9,307	4	37,228	2	1	9,307	2,727	0	0	4,131	0	0	3 807
Dixmude-Furnes-Ost.	10,786	3	32,358	0	1	10,786	5,721	»	»	»	»	»	»
Roulers-Thielt . . .	11,385	4	45,540	2	0	0	6,982	»	»	»	»	»	»
Ypres	11,222	2	22,444	3,500	1	11,222	0	»	»	»	»	»	»
Flandre occidentale . . .		16	164.033	3,505	4	40,136	17,777	0	0	4.131	0	0	9,102
Arlon-Bast.-Marche .	12,363	2	24,726	1	1	12.363	950	0	0	3,279	»	»	»
Neufchâteau-Virton .	13,393	1	13,393	7,915	1	13,393	0	0	0	2,515	»	»	»
Luxembourg		3	38.119	7,916	2	25.756	950	0	0	5,794	»	»	»
Dinant-Philippeville .	11,493	3	34,479	0	0	0	11,431	1	11,493	4,030	0	0	323
Namur	12,212	3	36,636	0	1	12,212	1,355	1	12,212	12,162	»	»	»
Province de Namur . . .		6	71,115	0	1	12,212	12,786	2	23,705	16,192	0	0	323
TOTAL GÉNÉRAL . . .		54	576,557	19,863	20	210,456	56,473	10	107,546	51.826	1	9,969	16,472

(1) Ces chiffres ne sont pas ceux qui ont été proclamés à Bruxelles ; l'erreur, constatée après coup dans l'un des bureaux du canton de Lennick-Saint-Quentin, a été rectifiée.

Hosted by Google

III

Mais il est d'autres questions encore d'une solution plus aisée et d'une importance toute aussi grande : je veux parler de la répression des fraudes et des erreurs en matière électorale.

Tout le monde sait que les listes électorales ne sont pas dressées avec exactitude; dans de nombreuses communes, la revision annuelle se fait dans des conditions déplorables, frauduleuses même.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les plaintes se font entendre; en 1869, à la suite d'abus scandaleux, le législateur enleva aux conseils échevinaux le droit de statuer sur les réclamations électorales et soumit au contrôle des cours d'appel les décisions des députations permanentes qui jusqu'alors avaient jugé ces réclamations en seconde instance. Plus tard, les procès électoraux furent portés directement devant les magistrats de l'ordre judiciaire qui font bonne justice des fraudes qui leur sont signalées. Mais combien en est-il qui échappent aux agents des associations politiques et vicient la composition du corps électoral? Et ce résultat incomplet et insuffisant n'a pu être atteint qu'en arrêtant pendant plusieurs mois, chaque année, le cours de la justice ordinaire.

Aussi s'est-on préoccupé à diverses reprises de porter remède à cet état de choses.

Le 27 février 1878, M. Delcour, ministre de l'intérieur dans le cabinet Malou, déposa un projet de code électoral d'après lequel la juridiction des députations permanentes existant encore à cette époque et la juridiction des cours d'appel étaient remplacées par celle de cours de revision électorale; il devait, d'après ce projet, y avoir dans chaque province une cour spéciale, composée d'un conseiller à la cour d'appel, délégué par la cour, et de deux juges des tribunaux de première instance désignés par le sort. Ces cours de revision dont la composition se serait modifiée chaque année, auraient statué sur les réclamations électorales. La réforme

Hosted by Google

parut trop grosse pour être votée en une fin de session; on se borna à coordonner, en vue des élections de 1878, les dispositions relatives à la votation par bulletins imprimés qui venait, d'être introduite, et ces élections ayant renversé le cabinet Malou, il ne fut plus question du projet de M. Delcour.

La question fut reprise en 1881; le gouvernement avait déposé un projet de loi destituant les députations permanentes de leur juridiction fiscale et électorale. Ce projet remplaçait l'instance devant la députation par une instance devant le collège des bourgmestre et échevins; c'est l'idée qui a été réalisée plus tard, mais à ce moment elle n'eut aucun succès; pendant les débats en sections on y opposa des formules chargeant des juges des tribunaux de première instance de statuer en premier ressort sur les réclamations électorales; mais toutes ces propositions furent noyées dans le grand débat sur la nécessité d'une extension du droit de suffrage qui surgit à cette occasion, et la juridiction des députations permanentes fut supprimée sans être remplacée par une autre.

En 1894, lorsqu'il fallut mettre le code électoral en concordance avec la constitution nouvellement revisée, la question d'une juridiction électorale spéciale revint sur le tapis. Ce fut M. Meeûs, député d'Anvers, qui prit l'offensive contre la façon défectueuse dont se fait le travail de revision des listes électorales. Il reprit l'idée de créer une juridiction spéciale et soumit à la section centrale un projet complet (*Doc. parlement.* de 1893-1894, p. 120) où l'on relève une disposition originale : tout groupe de cent électeurs aurait eu le droit de déléguer un témoin ayant droit d'assister avec voix consultative aux séances de la commission de revision électorale. La commission elle-même aurait été formée de trois membres nommés par le gouvernement sur présentations doubles faites l'une par le tribunal de première instance, la seconde par la députation permanente et la troisième par les bourgmestres du ressort. D'autres propositions se firent jour : on parla de composer la commission de trois magistrats ou d'un juge unique, et M. Meeûs lui-même modifia à plusieurs reprises sa proposition.

Hosted by Google

La section centrale, pour s'éviter l'embarras du choix repoussa toutes les formules qui lui étaient présentées, mais reprenant la proposition faite par le gouvernement de 1881, elle introduisit dans le code des dispositions donnant aux administrations communales le droit de statuer en premier ressort sur les réclamations électorales; on se flattait qu'en obligeant les bourgmestres et échevins à statuer publiquement et par décisions motivées, on les amènerait à avoir plus de conscience et d'exactitude.

Mais devant la Chambre, M. Meeûs revint à la charge, et les abus auxquels il fallait porter remède étaient si criants que la proposition de créer une juridiction spéciale reçut immédiatement de nombreuses adhésions.

A ce moment M. Émile Feron intervint dans le débat pour faire remarquer que l'action individuelle du citoyen était insuffisante pour réprimer les fraudes commises par les administrations communales, qu'il fallait que l'organisme nouveau fût constitué de façon à reviser d'office et spontanément, les listes provisoires; il ajoutait qu'il ne suffisait pas d'être magistrat pour être un juge impartial en matière politique, mais que l'impartialité serait obtenue en faisant représenter les partis dans les commissions de revision électorale.

Quelques jours après, d'accord avec MM. Meeûs et Scholaert, il produisit une formule définitive d'après laquelle les commissions de revision électorale auraient été présidées par un juge du tribunal ou un juge de paix désigné pour la cour d'appel et ayant deux assesseurs, nommés par la Chambre, chaque député votant pour un seul candidat, et les élus devant obtenir seulement un tiers des votes. Par ce procédé on assurait l'élection du candidat de la majorité et du candidat de la minorité. Suivaient de nombreuses dispositions réglant le fonctionnement des conseils de revision électorale. (Voir *Documents parlementaires*, n° 76 et 90 de la session 1893-1894.)

Il s'en fallut de bien peu que cette proposition ne fût adoptée; le gouvernement eut beau représenter, qu'elle n'était pas suffisamment mûrie, que le temps pressait, qu'il fallait que la loi électorale fût votée immédiatement si l'on voulait que les

Hosted by Google

listes d'électeurs fussent prêtes en temps utile. L'amendement ne fut rejeté que par parité de voix, 44 contre 44, et encore y eut-il onze membres qui s'abstinrent, tous sympathiques à l'idée de donner la juridiction électorale intermédiaire a un organisme nouveau et impartialement composé, mais que la question d'opportunité ou les détails de l'organisation proposée empêchaient de se rallier à la proposition formulée par M. Feron.

Quoi qu'il en soit, cette proposition fut rejetée et l'on se rabattit sur la formule de la section centrale obligeant les collèges échevinaux à juger les réclamations électorales publiquement et par décisions motivées.

Innovation funeste, car en fait la publicité n'existe pas — on avait, à la Chambre, l'illusion de croire que de nombreux avocats encombreraient les « audiences » tenues à la maison communale, — et tout ce qui résulte de l'adoption du nouveau principe, c'est le droit pour les administrateurs communaux de frauder impunément; c'est en effet sur le caractère judiciaire donné à leurs décisions que se base l'arrêt de cassation du 24 septembre 1900 (affaire Béthune).

La doctrine de cet arrêt est peut-être contestable; s'il est vrai que les bourgmestres et échevins exercent une judicature lorsqu'ils statuent sur les réclamations électorales et que dès lors les erreurs mêmes volontaires et doleuses qu'ils commettent dans l'exercice de cette fonction ne sont pas des faux punissables; on peut se demander pourquoi les fraudes commises en dressant la liste provisoire — besogne qui est restée purement administrative — ne tombent pas sous l'application de la loi. La Cour de cassation répond : « C'est parce que la liste dressée admistrativement ne crée pas un titre définitif à l'électorat. » Cela semble bien contestable; l'inscription sur la liste provisoire des électeurs crée un titre pour tous ceux dont l'inscription n'est pas contestée; sans cela ils passent de plein droit sur la liste définitive; ils ont si bien un titre qu'il faut que l'on fasse un procès pour l'annuler.

Mais la Cour de cassation en a jugé autrement et la situation est devenue pire que jamais; assurés de l'impunité, les admi-

Hosted by Google

nistrateurs communaux n'ont plus besoin de se gêner, et ils ne se gênent pas. Les diverses fraudes pratiquées à Alost ont été signalées dans un article documenté qu'a inséré le *Bulletin de la ligue nationale de propagande libérale* (numéro de janvier-mars 1902); un rapport présenté à l'assemblée générale de la Ligue belge des droits de l'homme et publié au mois de juin dernier dans le *Bulletin* de cette ligue donne quelques indications sur les fraudes pratiquées dans la partie rurale de l'arrondissement de Bruxelles.

Il en résulte de façon incontestable que, dans certaines communes, des erreurs trop fréquentes pour être involontaires, viennent vicier la composition du corps électoral; systématiquement, on attribue à certains électeurs, pour leur octroyer le double vote, soit des contributions qui doivent se diviser entre eux et d'autres personnes, soit des contributions qui n'existent pas; on change, pour toute une série de jeunes gens, la date de leur acte de naissance; pour d'autres, la date de leur inscription aux registres de population.

Il faut évidemment, si l'on veut que l'origine des pouvoirs publics cesse d'être viciée dans son essence, porter remède à cette situation.

Sera-ce en organisant, comme l'avaient proposé MM. Feron et Meeûs, en 1894, une juridiction spéciale? On pourrait l'essayer; mais les résultats de cette réforme seront toujours incomplets; car l'un des buts indiqués par M. Feron comme devant être atteint, celui d'une revision faite d'office de toute la liste dressée par les administrations communales, n'avait pas trouvé d'application dans l'amendement dont il avait saisi la Chambre : les commissions de revision électorale devaient contrôler, à l'aide des renseignements fournis par l'administration de la dette publique et la caisse d'épargne, la régularité des votes pluraux attribués à ceux qui sont renseignés comme possédant 100 francs de rente sur l'État — besogne qui est faite aujourd'hui par les commissaires d'arrondissement, en vertu de l'article 70 du code électoral. En dehors de cela, les commissions de revision électorale auraient dû se borner à statuer sur les réclamations électorales qu'on leur aurait soumises. C'était l'action populaire qui, en fin de compte,

Hosted by Google

devait veiller, comme aujourd'hui, à la pureté des listes électorales.

C'est donc à faciliter le contrôle de l'action populaire que doivent tendre surtout les efforts du législateur.

Dans son assemblée générale du 15 juin dernier, la Ligue belge des droits de l'homme et du citoyen a voté, à l'unanimité, un ordre du jour préconisant entre autres remèdes l'allocation d'une prime à ceux qui, en exerçant l'action populaire, font rectifier ces erreurs des listes électorales; ils remplissent une mission d'intérêt public; la société peut rémunérer le travail d'utilité sociale auquel ils se livrent, en leur allouant 1 franc, par exemple, pour chaque erreur qu'ils auront fait rectifier.

Ce ne serait du reste pas toujours le trésor public qui devrait supporter cette dépense peu importante en somme; les juges électoraux pourraient mettre le paiement de la prime électorale à charge de la commune, si l'erreur commise est le fait de ses agents, ou même à charge de l'électeur dont le double ou le triple vote dépend de diplômes ou de titres dont il n'a pas révélé l'existence; on nous oblige bien, sous peine d'amende, à déclarer quelles sont les bases d'impôt que nous possédons et nos changements de résidence! Pourquoi ne nous obligerait-on pas à déclarer de même nos droits électoraux? Ce serait une sanction de plus au principe du vote obligatoire; ce serait aussi un moyen d'éviter que, par fraude et par collusion, on ne s'arrange pour obtenir des pouvoirs publics, pour la partager avec l'électeur qui aurait négligé de se faire inscrire au début, la prime que la loi octroyerait au tiers réclamant.

En ce qui concerne les communes, le principe d'une pénalité pécuniaire est plus légitime encore; le projet de code électoral présenté en 1894 proposait de mettre à leur charge les dépends des instances électorales occasionnées par la mauvaise confection des listes, par le défaut ou l'inexactitude des mentions qui doivent permettre de contrôler leur sincérité; cette proposition, défendue avec ténacité par le gouvernement qui essaya même de la reprendre au second vote, ne rencontra que peu d'accueil à la Chambre, et ce fut à une majorité formi-

Hosted by Google

dable qu'on adopta l'amendement de M. Woeste rejetant sur l'État la charge de ces frais.

Mais, maintenant que l'expérience est faite, tout le monde semble admettre qu'il faut recourir à des mesures de coercition pour forcer les administrations communales à une application plus rigoureuse des prescriptions légales.

Le rapport sur le budget de l'intérieur, présenté au Sénat par M. Léger (*Doc. parl.*, n° 68, session de 1901-1902, p. 50), préconise divers moyens pour remédier à la déplorable situation actuelle; il propose notamment de mettre les frais des instances électorales à charge des communes où la revision est faite de façon négligeante.

Mais si la commune peut être rendue d'abord responsable de la négligence ou de la fraude de ceux qui l'administrent, si le juge électoral, qui n'est pas à même de fixer les responsabilités dernières, doit se contenter d'imposer à la commune les frais de l'instance électorale lorsqu'il constate qu'elle a été provoquée par la mauvaise confection de la liste, il n'est que juste de permettre à la commune de réclamer ensuite les frais et indemnités à ceux qui ont commis la faute ou la fraude. Et ce n'est pas seulement ce recours pécuniaire qui doit pouvoir s'exercer contre eux, il faut aussi que des dispositions pénales permettent de frapper énergiquement ceux qui sciemment et doleusement falsifient les listes électorales qu'ils sont chargés de dresser.

Une autre mesure qui s'impose c'est de rendre publics les registres de population, comme le sont déjà les rôles des contributions. Sans cette publicité, il ne sera jamais possible aux particuliers de découvrir tous les cas d'omission ou d'inscription indue.

IV

Mais ce n'est pas seulement dans la confection des listes électorales que des fraudes et des erreurs peuvent se commettre, il s'en produit aussi dans les opérations même du scrutin. Je citerai à titre d'exemple l'erreur invraisemblable qui a été commise aux dernières élections de Bruxelles dans

Hosted by Google

un des bureaux de dépouillement du canton de Lennick-Saint-Quentin.

Dans ce bureau, on avait trouvé dans l'urne 564 bulletins catholiques, contenant 508 votes en tête de liste, 2 votes individuels pour M. Nerincx, 24 pour M. Colfs et 21 pour M. Borginon, et enfin 6 votes pour M. Borginon comme suppléant et 3 pour M. Velge.

Si l'on avait suivi les prescriptions légales, on eût dû transmettre au bureau principal les chiffres suivants : bulletins de liste, 517 (y compris les 9 bulletins donnant des voix aux suppléants); votes individuels : Nerincx 2, Colfs 20, Borginon 21. Au lieu de cela, avec une candeur évidente, les scrutateurs crurent devoir donner comme votes de liste le nombre total des bulletins catholiques, faisant ainsi déjà l'addition que le bureau principal seul doit effectuer. De plus, s'imaginant que, comme sous l'ancien régime, les votes en tête de liste profitent à tous les candidats, les membres du bureau ajoutèrent à chacun des candidats qui avaient obtenu des votes individuels, 508 suffrages, chiffre égal à celui des votes en tête de liste. Le tableau transmis au bureau principal renseignait donc les chiffres suivants : votes de liste, 564; Nerincx 510, Colfs 532, Borginon 529, chiffres qui furent additionnés avec les autres, de telle sorte que ce bureau, au lieu de donner 564 voix aux catholiques, leur en fournit 2,135. Les autres listes furent, du reste, traitées de même, et l'on arriva ainsi à ce résultat stupéfiant qu'un bureau électoral où les électeurs inscrits disposent en tout de 809 votes en apportent au scrutin 2,631.

Et c'est tout à fait par hasard que l'on a pu s'apercevoir de l'erreur commise; mais l'excédent de 1,800 suffrages ainsi apporté au canton de Lennick avait eu pour résultat de faire donner à l'ensemble du canton plus de voix que ce canton ne pouvait en fournir, et c'est en recherchant la cause de ce phénomène extraordinaire que l'on est parvenu à découvrir l'erreur fantastique que je viens de rappeler.

La réclamation qui vient d'être adressée à la chambre contre l'élection de Dinant nous apprend que dans l'un des bureaux dépouillants du canton de Philippeville, un fait ana-

Hosted by Google

logue s'est produit. Là aussi l'addition des chiffres renseignés par le bureau donnait un total plus que double de celui des votes émis.

Mais ce qui s'est passé à Lennick-Saint-Quentin et à Philippeville peut s'être reproduit ailleurs avec une moindre intensité. On a expliqué et répété à satiété aux électeurs que d'après notre nouvelle loi électorale ils votent *pour toute la liste* lorsqu'ils votent pour un de ses candidats; rien d'étonnant dès lors à ce que ceux de ces électeurs qui sont appelés à dépouiller le scrutin croient agir très régulièrement en donnant comme le nombre des votes de liste d'un parti le nombre total des bulletins qui donnent des voix à ce parti, que ce soient des votes dévolutifs ou des votes individuels.

Le résultat de cette erreur que tout invite à commettre, c'est que les votes individuels sont ajoutés deux fois aux votes de liste, une fois dans le bureau de dépouillement et une fois au bureau principal.

Que faudrait-il pour que ces erreurs ne fussent plus possibles? Il faudrait faciliter le contrôle.

Le contrôle des témoins, d'abord. Aujourd'hui la loi exige que les témoins soient électeurs, et tous ceux qui se sont occupés de l'organisation d'une campagne électorale savent avec quelle peine on les trouve. Dans l'arrondissement de Bruxelles, et je suis convaincu qu'il en a été de même ailleurs, il n'est pas un seul parti qui ait essayé d'envoyer des témoins dans tous les bureaux électoraux. Ce n'est pas l'intérêt des partis qui exige que les opérations électorales soient contrôlées, c'est l'intérêt public, la sincérité des élections étant une nécessité de premier ordre; or, les meilleurs témoins, les plus vigilants, ce ne seront pas les hommes de 25 ou 30 ans, ce seront ceux qui se trouvent encore à l'âge des enthousiasmes juvéniles, qui ne cherchent point à se reposer les jours d'élections du souci de leurs affaires quotidiennes. Et puisque je viens de dire que le service des témoins est, en réalité, un service public au même titre que celui des scrutateurs, pourquoi ne seraient-ils pas indemnisés comme eux?

Mais le contrôle des témoins, même facilité et réorganisé, serait encore insuffisant; ce n'est pas dans la fièvre d'une fin

Hosted by Google

de journée électorale qu'on peut espérer une minutieuse et complète inspection des résultats électoraux.

Pour que le contrôle arithmétique puisse s'exercer efficacement, il faudrait que la publicité des résultats et des différents éléments qui les produisent fût plus complète. Si, au lieu d'envoyer au bureau principal les seuls renseignements dont il a strictement besoin, les bureaux de dépouillement avaient l'obligation d'inscrire au tableau qu'ils transmettent tous les chiffres qu'ils actent à leurs procès-verbaux, notamment le chiffre des bulletins dépouillés et le chiffre des bulletins blancs et nuls — ce qu'on ne fait plus depuis qu'il ne faut plus calculer la majorité absolue, — une simple addition permettrait de vérifier la concordance des chiffres. Le total des voix attribuées aux diverses listes ne correspond-il pas exactement au chiffre des bulletins valables, c'est qu'une erreur ou une fraude a été commise quelque part; erreur qu'il est d'autant plus nécessaire de rechercher et de rectifier que sous le régime de la représentation proportionnelle, il suffit fréquemment du déplacement de quelques voix pour changer la répartition des sièges.

Au point de vue de la surveillance des opérations électorales donc, il faut non seulement faciliter le contrôle des témoins en permettant de choisir comme tels des non-électeurs, en n'obligeant plus de les désigner d'avance pour un bureau déterminé, en les rétribuant; il faut aussi faciliter la vérification ultérieure des opérations en décidant que dans tous les bureaux de dépouillement les résultats seront proclamés publiquement, d'une façon complète, et transmis d'une façon complète au bureau principal.

Il y a là tout un ensemble d'améliorations à apporter à notre régime électoral dont les unes peuvent être ajournées peut-être, mais dont les autres sont d'une urgence incontestable et d'une nécessité si évidente qu'il ne semble pas que personne puisse s'opposer à leur adoption. La loi qui les consacrerait ne ne serait certes pas bien longue à faire et à discuter et elle viendrait parer à des nécessités urgentes.

HERMANN DUMONT.

Hosted by Google

NUÉE D'ORAGE

Valentine Bernier à Pierre Renaux.

Le 2 novembre 190...

Mon ami, mon grand ami, au secours! Il m'arrive un gros chagrin tellement inattendu et si profond qu'il me semble n'en pouvoir guérir jamais. La vie est laide, méchante, cruelle... je suis désespérée, je voudrais mourir, et je n'ai personne, ni mère, ni sœur, ni amie sincère à qui confier mon tourment.

Alors j'ai pensé à vous, mon vieil ami d'enfance qui m'avez tant de fois bercée sur vos genoux... vous êtes bon... vous me direz ce qu'il faut faire..., mais par pitié, venez vite..., car je suis bien malheureuse.

VALENTINE.

Pierre à Valentine.

Le 4 novembre.

Eh bien, grande enfant, est-on plus calme aujourd'hui et envisage-t-on la « possibilité de vivre » même après cet épouvantable cataclysme?

Mais non, je ne veux pas railler..., votre détresse est si naturelle en présence d'un fait que votre candeur, votre inexpérience ont étrangement aggravé. Eh quoi... votre mari vous trompe, vous en avez acquis la certitude par une lettre qu'il a — le maladroit — oubliée dans une de ses poches.

Mais, précisément, cette négligence est la meilleure preuve du peu de valeur attaché par lui à cette distraction, qui prend à vos

Hosted by Google

yeux une importance énorme. Rappelez-vous avec quel respect, quelle vénération, quel soin jaloux il gardait, au temps de vos fiançailles vos moindres billets, des fleurs que vous aviez respirées, un ruban nouant vos cheveux blonds. Il y a cinq ans de cela. René vous aime toujours, j'en jurerais, mais dites-vous bien, petite amie, que l'homme, en général et en particulier, est inconstant. Votre mari vous adore et vous trompe. Il n'y a rien là que de très normal et le contraire est plutôt une exception.

Croyez-moi, pardonnez. Pas tout de suite, évidemment, mais ne prolongez pas vos rigueurs au delà des bornes d'une diète tolérable, sinon, vous seule porterez la responsabilité de ce qui pourrait suivre. René doit être désolé de l'aventure et de sitôt ne recommencera pas. Vous voulez le punir? D'accord! Pour cela quittez d'abord votre mine navrée et séchez ces beaux yeux « à la coque » à force d'avoir pleuré! Un mari n'aime guère trouver chez lui une figure boudeuse... et fuirait très vite le *home* silencieux et renfrogné. Donc, prenez l'air indifférent, dédaigneux même, si vous voulez, mais restez ce que vous êtes, une charmante petite femme spirituelle, coquette, jolie, vivante... et avant huit jours d'ici, René, amoureux fou, contrit et repentant se mettra en frais pour reconquérir le trésor perdu... chose très difficile, n'est-ce pas? On lui tiendra la dragée haute, c'est de bonne guerre. Il redoublera de prévenances, d'attentions, de tendresse et, enfin, l'on pardonnera en posant les bases d'un traité draconien où la fidélité la plus rigoureuse sera désormais érigée en axiome. Ainsi finira cet affreux drame. C'est d'ailleurs le seul dénouement possible et digne de ma petite amie.

PIERRE.

Valentine à Pierre.

Le 8 novembre.

C'est mal à vous, mon grand ami, de traiter si légèrement ce « drame », comme vous dites d'un ton de persiflage qui

Hosted by Google

m'irrite et me peine..., car cet... incident que vous balayez avec tant de désinvolture n'en a pas moins détruit ma confiance, bouleversé mon âme, mis au cœur une amertume infinie, imprégné tout mon être d'une lassitude découragée. René me trompait depuis des semaines, des mois peut-être..., et sans cette affreuse lettre je l'ignorerais encore. Il a pu mener d'un front serein cette existence double d'hypocrisie et de fausseté. Songer qu'il m'embrassait de son même air souriant et heureux au sortir des bras d'une autre. Tenez, rien que d'y penser, j'éprouve une telle révolte, un si insurmontable dégoût que plus jamais, non vraiment plus jamais, je ne pourrais subir ses caresses. Ce doute, ce souvenir resteront toujours entre nous... Il joue trop bien la comédie, il me serait impossible de le croire encore sincère... D'ailleurs, qui me prouve qu'aujourd'hui son remords n'est pas uniquement fait du désir d'éviter un scandale et d'avoir la paix chez lui? J'attendais autre chose de vous, Pierre..., et je trouve que vous prenez bien facilement votre parti d'un événement douloureux, mais qui, il est vrai, ne vous atteint pas personnellement.

VALENTINE.

Pierre à Valentine.

Le 9 novembre.

C'est méchant et injuste ce que vous dites pour finir votre lettre, Valentine. Vous savez que je vous aime beaucoup, très sincèrement, et c'est précisément pour cela que je vous prêche raison au lieu de m'apitoyer sur votre sort et vous encourager dans la voie des récriminations... René est coupable, je ne le nie pas, et je comprends très bien le sentiment que vous inspire sa duplicité.

Combien je regrette qu'il n'y ait pas à cette heure auprès de vous quelque chérubin blond et rose qui mette autour de votre cou ses bras potelés, baise vos pauvres yeux gonflés de larmes et vous appelle : maman chérie... Vous verrez alors combien peu comptent les misères qui vous causent aujourd'hui ce pro-

Hosted by Google

fond désespoir. Mais voilà..., il n'y a pas de chérubin blond et rose; il n'y a qu'un chenapan de mari et une petite femme qui a perdu toutes les illusions de sa jeunesse enthousiaste et idéaliste, qui prend le monde en grippe, y compris son vieil ami Pierre, alors que celui-ci donnerait pourtant pas mal de choses pour la voir sourire. Voulez-vous, enfant terrible, venir faire avec moi une promenade au Musée ancien? Nous verrons des chefs-d'œuvre qui éléveront notre âme bien au-dessus des mesquineries ambiantes. Nous causerons, nous chercherons ensemble la meilleure solution d'apaisement. Pourvu que vous soyez heureuse, petite amie, qu'importe le reste? Mais prenez garde de vous laisser entraîner par l'impétuosité d'un premier mouvement de rancune et de colère... Vous avez vingt-trois ans à peine..., la vie est longue... « Tout s'arrange » ici-bas, et le temps est un grand guérisseur...

PIERRE.

Valentine à Pierre.

Le 11 novembre.

Soit, j'irai avec vous au Musée lundi après-midi; êtes-vous libre? Vos mercuriales m'impatientent et les panacées que vous m'offrez n'ont guère de chance de guérir ma blessure... René m'est odieux, je voudrais partir. Le voir m'est un supplice. Vous qui êtes avocat, vous trouverez bien nn moyen de nous libérer, pour le rendre, lui, à ses amours nouvelles, moi, au repos. Je vous jure, Pierre, que je suis à bout de courage... Il faut en finir.

VALENTINE.

Pierre à Valentine.

Le 18 novembre.

Vous étiez bien pâle l'autre jour, Valentine, pendant cette promenade que nous fîmes ensemble et vous paraissiez si lasse, si distraite et si souffrante que mon cœur en a gardé une empreinte d'inquiétude. Seriez-vous réellement assez déraison-

Hosted by Google

nable pour vous rendre malade de chagrin? Ah! cela, par exemple, je m'y oppose formellement et je ferai tout ce que vous exigerez, mais il me faut à tout prix retrouver ma petite amie fraîche et rieuse des bons jours passés. Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez bien gentille? Puisque, vous me l'avez avoué, cela vous console et soulage un peu votre peine de la raconter au vieil ami qui vous aime si tendrement, venez quelquefois, au cours des longues après-dîner d'hiver, tailler une bavette, comme nous disons entre hommes, au coin de mon feu. Nous bavarderons. Je vous consulterai sur d'épineuses questions de droit. Nous discuterons le code et ses marges sinueuses... Pendant ce temps-là vous oublierez votre souci et votre vieux Pierre sera bien content.

PIERRE.

Valentine à Pierre.

Le 18 décembre.

Mon grand ami, vous devez être quelque peu sorcier... car voici que je me reprends à aimer la vie... C'est si reposant, si infiniment paisible et berceur d'être auprès de vous dans ce grand bureau crépusculaire, de vous écouter dire d'une voix grave des choses très raisonnables et bonnes, de voir au travers de vos paroles votre âme loyale, si dévouée... Merci de toute mon amitié fraternelle, de tout mon cœur reconnaissant, merci de m'avoir sauvée de moi-même et appris la vie.

Quel merveilleux éducateur vous faites et comme c'est facile de se laisser diriger par vous; je vous obéis si simplement, sans effort, parce que je comprends que là où vous dites est le vrai devoir. Non, je ne divorcerai pas, ma révolte est la même, mais je n'ai point le droit, pour une faute unique, je veux l'espérer, d'exposer notre vie intime, qui eut des heures exquises, aux éclaboussures de la foule, avide de scandale.

Êtes-vous content? A demain n'est-ce pas? Pour ma peine je m'accorde une heure de congé de plus et j'arriverai à trois heures au lieu de quatre... Au revoir, Pierre.

VALENTINE.

Hosted by Google

Pierre à Valentine.

Le 19 décembre.

Non, petite Valentine, ne venez pas demain; j'ai à plaider un gros procès qui va m'absorber pas mal de jours; sitôt libéré, je vous écris. Soyez sage et à bientôt.

PIERRE.

Valentine à Pierre.

Le 12 janvier.

Je m'ennuie Pierre. Ce procès n'en finit pas. Quand donc reprendrons-nous les chères causeries qui sont à présent toute ma joie ? Le *spleen* me guette et s'abattra de nouveau sur ma pauvre âme si vous ne venez à mon aide.

Ami Pierre, le monde est vide sans vous et votre Valentine si seule, si désespérée. S'il vous plaît, à quand ?

VALENTINE.

Pierre à Valentine.

Le 20 janvier.

Petite amie, je vous supplie d'être raisonnable, ne demandez pas à me revoir maintenant. Il y a de ma part un véritable héroïsme à vous donner ce conseil... Mais puisque vous avez confiance en ma parole, je vous jure qu'il ne faut pas revenir. Pardonnez à René.

Adieu Valentine,

PIERRE.

Valentine à Pierre.

Le 21 janvier.

Pierre, mon ami Pierre, je veux — vous entendez — je veux vous revoir — une fois encore — vous m'expliquerez... je ne comprends pas... Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne puis pas vivre sans vous et que si vous me repoussez, c'est que plus personne au monde ne m'aime... Pourquoi ces réticences, cet

Hosted by Google

adieu en sécheresse qui me navre. Je viendrai demain et il faudra me recevoir, ami Pierre, sinon je ferai quelque irréparable folie et vous en serez la cause.

VALENTINE.

Valentine à Pierre.

Le 22 janvier.

Oh ! Pierre... est-ce possible... vous... moi... C'était donc cela qui nous rendait à la fois si malheureux et ivres d'inexprimable félicité. D'abord quand je vous ai revu, tout ravagé par ces quelques jours d'absence, quelque chose s'est brisé en moi, submergeant mon être des flots d'un bonheur douloureux. Puis, quand vous m'avez parlé de votre âge... de ces quarante-cinq années qui ont semé de givre votre barbe soyeuse et vos cheveux noirs de l'honneur qui met sur les lèvres un implacable sceau... j'ai lu dans vos yeux, mon Pierre, ce que votre bouche ne pouvait dire... je me suis blottie dans vos bras et je vous ai donné le baiser que vous n'osiez prendre...

Après... nous avons sangloté tous les deux... Quel triste adieu fut le nôtre ! J'ai laissé près de vous tout mon cœur adorant, toute ma piété attendrie... Vous avez, ami, gardé le meilleur de moi ce que votre parole avait révélé à mon âme de beauté sublime, d'abnégation stoïque, d'orgueilleux vouloir...

Et je suis partie... A contempler ma faiblesse, une indulgence soudaine m'est venue pour les erreurs des autres... Sans votre héroïque renoncement, j'étais perdue... Vous aimerais-je jamais assez pour reconnaître cela ?

Mon ami Pierre, merci. Quand la route du devoir me paraîtra indécise et obscure, c'est vous que j'évoquerai ; je suis sûre de bien faire en vous obéissant.

Voici mes deux mains qui se tendent vers vous en un appel... et un adieu et je pleure, je pleure en songeant à votre peine que je ne puis consoler.

VALENTINE.

Hosted by Google

Valentine à Pierre.

Le 6 octobre.

Pierre, il naîtra bientôt le chérubin blond et rose que vous souhaitiez à votre petite amie pour la sauver des déceptions trop rudes... Je lui donnerai votre nom et j'espère qu'il aura votre âme.

VALENTINE.

JACK NASSOU.

Hosted by Google

MAURICE MAETERLINCK

La vie littéraire de M. Maurice Maeterlinck est l'une des plus nobles et des plus triomphantes que nous puissions admirer. A 27 ans, l'enthousiasme d'une élite le révélait à la presse du monde entier. On se souvient du retentissant article de M. Octave Mirbeau sur la *Princesse Maleine*. Mais Maeterlinck comprit probablement toute l'hypocrisie de ces vaines apologies. Il ne voulut point devoir sa réputation à un snobisme factice; il dut se dire qu'il n'avait rien fait pour accéder à une gloire aussi rapide et vertigineuse. Maeterlinck quitta Paris et ses décevantes promesses. Il revint à Gand, sa ville natale; il se plongea dans les méditations métaphysiques; il étudia le traité mystique de Ruysbroeck l'Admirable; il relut Pascal, Gœthe, Marc-Aurèle, découvrant en eux des vérités qu'une éducation faussée ne lui avait pas permis d'apercevoir; il s'assimila la philosophie d'Emerson, de Swedenborg, de Novalis, de Hello. Presque chaque année, il donnait quelques pièces de vers, quelques petits drames, ou bien il condensait, en des pages subtiles et charmeuses, le résultat de ses recherches philosophiques. La *Vie des Abeilles* apprit bientôt son nom à la foule inattentive. La publication du *Temple enseveli* le rangea parmi nos meilleurs moralistes et le succès de *Monna-Vanna* vient de lui assurer une gloire définitive. M. Maeterlinck est à peine âgé de 40 ans.

Hosted by Google

I

Quand on relit tous les petits drames de Maeterlinck, on s'aperçoit que tous ils se succèdent logiquement; le développement d'une même idée se continue à travers toutes ces fictions dramatiques. Aussi pour juger avec équité une de ses œuvres isolées, il faut se souvenir avec précision de toutes celles qui l'ont précédée.

Maeterlinck publia d'abord des vers qu'il a réunis sous le titre de *Serres chaudes*. Ses poèmes sont maladifs et pessimistes. Ils révèlent une angoisse suppliciante, une morne lassitude, une vague pitié des misères humaines. Alfred de Vigny, Baudelaire et Edgard Poë exercent une néfaste influence sur la cérébralité ébranlée du jeune poète, tandis que les écrivains symbolistes lui prêtent leurs vocables obscurs et incohérents.

Puis vinrent la *Princesse Maleine,* l'*Intruse,* les *Aveugles,* la *Mort de Tintagiles*. Ces pièces, de valeur différente, évoquent la funèbre puissance de la mort. Tout y est sinistre, inquiétant, inoubliable. La terreur sombre dont semblent incessamment talonnés les personnages hallucinés et hagards communique au lecteur une impression pénible contre laquelle on voudrait réagir, mais qui trouble infiniment. On éprouve un vague malaise à ne pouvoir pénétrer dans la vie psychologique des êtres figurés à nos yeux. La fatalité plane sur ces drames, odieuse, froidement assassine; les avertissements du destin se manifestent dans les moindres faits de la vie. Nos âmes sont désemparées, nous disent ces drames; elles font des efforts considérables pour échapper à la domination des nécessités aveugles; elles s'agitent vainement au sein des plus terrifiantes ténèbres et attendent dans une angoisse inexprimable l'heure noire où passera la faucheuse. Maeterlinck est envoûté du génie de Shakspeare. On a comparé son imagination « à un lac aux eaux mornes et stagnantes, reflétant sans cesse les mêmes paysages noirs,

Hosted by Google

au bord duquel viendraient toujours s'asseoir les mêmes personnages douloureux ». Cela est vrai pour ces quatre premières pièces.

Maeterlinck souffrait lui-même de la hantise de ces funèbres apparitions; il les a fixées dans ces petits drames, afin de mieux analyser l'impression qu'elles lui communiquaient; il a vu que leur puissance n'avait de réalité qu'en lui-même et que l'aspect des choses extérieures changeait selon les prédispositions de nos âmes.

Trois autres drames nous le montrent attentif aux mystères de l'amour : *Pelléas et Mélisande, Alladine et Palomides, Aglavaine et Sélysette.* Souvent, il faut que le lecteur oublie l'exactitude psychologique des caractères; dans bien des dialogues et bien des solilogues, nous remarquons que l'auteur s'éloigne de sa fiction dramatique; au lieu du visage des héros, il fait apparaître la figure éplorée et douloureuse de l'humanité. Parfois, même, nous rencontrons des entretiens d'une subtilité trop raffinée, des caractères d'une complexité trop laborieuse; il est probable qu'à la scène, toutes ces beautés délicates et fines passent inaperçues et peut être prêtent à sourire. Mais, désormais, Maeterlinck quitte les détresses de ses premiers drames et s'achemine lentement vers la plénitude de sa pensée philosophique.

Les âmes obéissent à des sentiments qu'elles ne peuvent approfondir et sur lesquels elles n'ont aucune volonté. Le destin semble se complaire à rapprocher des êtres dont le devoir immédiat est de se fuir. Il y a des lois plus profondes que les ordres chuchotés par notre conscience. Nous devons avoir pitié des pauvres âmes qui s'ignorent. « Les mots n'ont aucun sens, dit quelque part le vieil Ablamore, quand les âmes ne sont pas à portée l'une de l'autre... Il y a un moment où les âmes se touchent et savent tout sans que l'on ait besoin de remuer les lèvres... » La simplicité candide et spontanée d'un petit cœur de femme qui aime s'élève au-dessus de l'autorité énergique d'une amante qui veut faire règner la

Hosted by Google

vérité et la beauté. A certains moments, il n'est rien de plus dangereux que la révélation brutale de la vérité. Pour des âmes débiles et malades, il vaudrait mieux rester dans l'ignorance. « Qu'on est pauvre, ô mon Dieu! s'écrie la belle et volontaire Aglavaine, en face de tous ceux qui aiment simplement!... »

Selon le désir de Maeterlinck, nous ne verrons, dans *Ariane* et dans *Sœur Béatrice,* que des poèmes destinés à fournir des prétextes à développements lyriques. On constatera cependant une complète évolution de la pensée de l'écrivain. Les personnages ont une vie plus intense, plus logique. *Monna-Vanna*, le passionnant chef-d'œuvre, consacre définitivement son génie. On a parlé ici-même de cette belle tragédie; il ne nous reste donc rien à en dire.

Il ne faudrait point croire, comme des critiques se sont plu à le propager, que l'auteur de l'*Intruse* a renié sa noble conception dramatique et qu'il consent lui aussi à se soumettre à la convention. Ce serait une erreur. Maeterlinck a certainement humanisé son art; il s'est dit, avec combien de justesse, que la beauté d'une œuvre ne devait certes pas être sacrifiée à un enseignement moral, qu'il serait peu louable de la dépouiller, dans ce but, du moindre des ses attraits; mais, tout en conservant à son poème sa parure étincelante et pure, l'écrivain a bien le droit de faire servir cette beauté à la propagation d'une idée méconnue et généreuse. On doit évidemment souscrire à une opinion qui satisfera les partisans de l'art pour l'art et de l'art utilitaire.

Monna-Vanna nous montre Maeterlinck affrontant une thèse plus humaine. Il serait puéril de penser que l'auteur du *Trésor des humbles* se soit borné à placer toute la beauté de sa pièce dans une simple affabulation passionnelle. Toute la vérité profonde, toute l'émouvante sublimité du drame réside dans le caractère du vieillard Marco-Colonna. Ce sage juge la vie et l'humanité avec amour et sérénité. Il sait qu'une pudeur de femme est bien peu de chose devant le beau sacrifice que veut accomplir Vanna.

Hosted by Google

Il sait aussi que l'homme qui veut s'élever jusqu'au pur amour — dont l'apparition divine émerveille une âme — doit commander à ses désirs et à ses passions. La connaissance de la vérité, nous ne l'avons point, parce que nous tolérons de criantes injustices, parce nous nous laissons dominer par de grossières erreurs, parce que nous ne savons pas vouloir être bons, secourables et clairvoyants. Notre bonheur prime le bonheur des autres. Et qu'importe que nos frères aient faim, que la populace emplisse les rues de ses supplications et exhibe sa détresse jusque sous les fenêtres de notre palais! Nous pourrions les sauver; mais nous ne voulons point, même une nuit, sacrifier le corps sacré de notre Vanna. Nous consentirions à mourir pour eux, et nous oublions que notre mort serait inutile et qu'une abnégation partielle, mais plus constante et plus durable, assurerait mieux le bonheur de nos frères. Comme Guido Colonna, nous nous écrions dans notre égoïsme heureux : « Pourquoi le sacrifice atteint-il mon bonheur et non celui d'un autre? » Et nous croyons le sauver, en refusant de nous dévouer aux autres, en imposant silence à la voix de l'être intérieur qui parfois parle plus haut et plus sincèrement que la conscience humaine. Nous ne comprenons pas que notre bonheur ne peut durer, parce qu'il est basé sur le mensonge, sur l'égoïsme. Tôt ou tard, les biens matériels dont nous ne voulons point nous séparer et qui nous offrent une vaine apparence de bonheur, nous fuiront sans que nous ne puissions les retenir. La tragédie de Maeterlinck est non seulement, comme on l'a dit, une audacieuse étude passionnelle; elle est aussi une œuvre noblement pensée. A chaque instant, l'âme du spectateur est prise par des sentiments plus élevés que ceux dont la scène l'occupe; des méditations philosophiques troublent son esprit et l'enrichissent de vérités nouvelles.

Telle est, en un rapide aperçu, l'évolution philosophique du théâtre de Maeterlinck. Il conviendrait, pour être complet, de dire un mot de son esthétique.

Hosted by Google

II

Maurice Maeterlinck a conçu une esthétique originale et supérieure. Dans un chapitre du *Trésor des humbles,* « Le tragique quotidien », au cours de quelques pages suggestives de la *Sagesse et de la Destinée* et du *Temple enseveli,* dans la préface de l'édition définitive de son *Théâtre* (1), il exprime sa doctrine artistique d'une façon un peu circonlocutoire, mais merveilleusement lucide tout de même.

Presque toutes les pièces de Maeterlinck sont écrites en vers blancs. Déjà, dans les *Serres chaudes,* le poète se libérait des traditions romantiques et parnassiennes, bien qu'il gardât encore, dans ses poèmes les plus irréguliers, la forme typographique conventionnelle. Si j'en crois M. André Beaunier (2), la *Princesse Maleine* aurait été écrite d'abord en vers semblables à ceux de *Hôpital,* de *Cloche à plongeur,* de *Cloches de verre...* L'auteur aurait supprimé cette transcription pour la facilité des acteurs. En tout cas, Maeterlinck pratique une prose rythmée, comme celle de Chateaubriand et de Hugo; parfois même, nous rencontrons, au milieu de dialogues, d'impeccables alexandrins dépourvus de rimes et élidant simplement les syllabes usuellement muettes, à la façon des vers de Paul Fort. Maeterlinck a obtenu ainsi un langage intermédiaire entre le vers et la prose. Chaque fois que les sentiments et les passions des personnages le lui permettent, il adopte l'une ou l'autre forme. Dans *Monna-Vanna,* il y a des couplets qui, écrits en ce style, ont produit la meilleure impression. On se souvient d'ailleurs du *Cloître* de Verhaeren, où la prose succède à des vers assonnancés.

Maeterlinck possède une imagination à la fois naïve et raffinée. C'est à force d'observation et de *réflexion* qu'il est parvenu à fixer, dans son souvenir, des scènes d'un

(1) Paul Lacomblez, à Bruxelles. Tomes I, II, III.
(2) « La poésie nouvelle », *Mercure de France.*

Hosted by Google

pathétique affolant ou d'une grâce enfantine; seuls les actes et les choses de la vie les lui ont inspirées. Il est parvenu à se créer une âme neuve qui frémit au moindre souffle et qui découvre partout des mystères et des épouvantes. Le moindre geste, la moindre parole, le moindre sourire l'émerveille. Les faits ordinaires ont une signification plus profonde que celle que nous voulons bien y attacher. Maeterlinck trouve des images d'une justesse profonde et d'une poésie exquise. On sent que le poète a renouvelé en soi la vision des êtres et des choses et qu'il découvre, dans la nature, des analogies originales et troublantes. Cette façon nouvelle de voir et de penser est une qualité rare en un temps où les meilleurs poètes se bornent souvent à imiter les poncifs et à voir la vie à travers leurs œuvres. Je cite au hasard des souvenirs : « Je veux la voir en présence du soir... Je veux voir si la nuit la fera réfléchir... » (*Princesse Maleine.*) « J'ai joué comme un enfant autour d'une chose que je ne soupçonnais pas... J'ai joué en rêve autour des pièges de la destinée... » (*Pelléas et Mélisande.*) « Elle a une âme que l'on voit autour d'elle, qui vous prend dans ses bras comme un enfant qui souffre et qui sans vous parler vous console de tout... » (*Alladine et Palomides.*) « Si j'entre seul, il me faudra parler dès le premier moment; ils sauront tout en quelques mots et je n'aurai plus rien à dire, et j'ai peur du silence qui suit les dernières paroles qui annoncent un malheur... Il est bon que la première vague se brise sur quelques paroles inutiles. . » (*Intérieur.*) « Est-ce que la nuit même a la même profondeur dans les yeux d'une sœur ou les yeux d'une amante? » (*Aglavaine et Sélysette.*) « Viens, viens, n'attendons pas que l'aurore envieuse tende ses pièges d'or par les chemins d'azur qui mènent au bonheur... » (*Sœur Béatrice.*) « Laisse-moi voir ton front et plonger dans tes yeux... Oh! tout est resté pur et loyal comme l'eau où se baignent les anges!... Ils n'ont rien pu souiller de tout ce que j'aimais et toutes leurs paroles tombaient comme des

Hosted by Google

pierres qu'on lance vers le ciel, sans troubler un instant la clarté de l'azur ! » (*Monna-Vanna*)

Nos âmes sont impuissantes, soumises à des ordres qu'elles ne comprennent pas. Elles baignent dans l'inconnu ; elles tâtonnent dans les ténèbres. Nos sens sont bornés et, seules, nos âmes pourraient ne pas nous tromper si elles étaient moins ignorantes et moins aveugles. Maeterlinck ne s'efforce donc plus d'analyser l'âme humaine « inclinée aux humbles besognes de la pensée » ; mais il interroge une âme plus profonde, plus mystérieuse, plus inépuisable.

Il y a dans la poésie trois éléments principaux : « la beauté verbale, la contemplation et la peinture passionnées de ce qui existe réellement autour de nous et en nous-mêmes, c'est-à-dire la nature et nos sentiments, et, enfin, enveloppant l'œuvre entière et créant son atmosphère propre, l'idée que le poète se fait de l'inconnu dans lequel flottent les êtres et les choses qu'il évoque, du mystère qui les domine, qui les juge et qui préside à leurs destinées ». Les auteurs actuels se bornent à étudier les sentiments humains dans leurs effets matériels et psychologiques ; or, nous avons un « moi » qui échappe à la domination des passions et des pensées. Les événements graves d'une existence ne se manifestent pas par des cris et des gestes ; bien des artistes ne cherchent que dans le tumulte et le mouvement leurs effets dramatiques. Une âme qui souffre silencieuse et méditative est plus émouvante qu'un personnage qui crie et gesticule. Les paroles qui semblent étrangères à l'intrigue nous aident à découvrir la signification véritable de ses drames. Il ne s'agit plus alors d'un moment exceptionnel de la vie, mais de la vie elle-même.

Les personnages de Maeterlinck sont presque toujours les mêmes : d'humbles créatures inquiètes et passives, silencieuses et languides, semblables aux princesses des légendes du Nord, dont elles empruntent souvent les noms : Maleine, Mélisande, Alladine, Sélysette ; des vieil-

Hosted by Google

lards sages et indulgents, dont l'expérience accède à des vérités inexprimables et dont la mort prochaine les délivre déjà de bien des injustices et de bien des faiblesses humaines : Arkel, Ablamore, le vieil Aveugle, Méligrane, Marco-Colonna; de jeunes héros beaux comme des dieux, auxquels le destin semble sourire : Pelléas, Palomides, Méléandre, Prinzivalle. Tous ces personnages se ressemblent étrangement; seuls, les faits matériels creusent, entre les hommes, des abîmes infranchissables; quand on ne voit que les âmes, on ne voit plus de différence. Nous avons tous les mêmes faiblesses, les mêmes aspirations, les mêmes volontés; les circonstances de la vie, dont nous ne sommes pas toujours responsables, décident seules si nous serons généreux ou injustes.

Les premiers drames de Maeterlinck se déroulent dans des forêts mystérieuses, sur des tours en ruine, au fond d'antiques châteaux moyenâgeux, en des souterrains ténébreux. Le choix de ces décors est caractéristique; il nous évoque le côté terrible et mystérieux de la vie inconsciente au fond de laquelle nos âmes se cherchent errantes et épouvantées. Dans *Monna-Vanna,* Maeterlinck semble revenir à la simplicité et à la sévérité de la mise en scène des tragédies cornéliennes.

Maintenant, nous savons que Maeterlinck rompt avec toutes les traditions classiques; il s'efforce de supprimer le plus possible l'artifice des conventions dramatiques. Pour comprendre la signification ineffable de son théâtre, il faudra nous faire violence et oublier une éducation littéraire de plusieurs siècles. Nous sommes accoutumés à des caractères nets, logiques, déterminés. L'intrigue nous a toujours paru devoir être claire et compréhensible; nous aimions à entrevoir l'influence directrice de l'auteur. Nous étions satisfaits quand le dramatiste nous donnait la plus complète illusion de la vie et nous l'applaudissions quand son habileté, aidée d'un don peut-être supérieur, nous secouait du petit frisson d'une sensation réelle. Rarement cette sensation perdurait au sortir du

Hosted by Google

théâtre. Maeterlinck, au contraire, nous envahit d'une émotion puissante et durable. Son admirable *Monna-Vanna* sait à la fois éveiller en nous la compassion devant la confidence d'une souffrance affreuse, le sentiment de l'infini devant l'inexplicable de la destinée et aussi un désir de nous évader d'une existence inéquitable et stérile. Nous éprouvons donc à la fois une émotion d'ordre intellectuel et une émotion d'ordre moral; notre esprit et notre cœur s'élèvent à la compréhension de la vraie vie. Shakspeare est peut-être le seul qui parvienne à déchaîner en nous les mêmes effets. Il faudra toujours rappeler le souvenir de l'auteur de *Roi Lear,* quand on parlera du génie de Maeterlinck.

L'auteur de *Monna-Vanna* est définitivement célèbre; la beauté de sa nouvelle pièce a suscité les éloges les plus unanimes et les plus enthousiastes. Il est en pleine possession de son art. Avec vigueur, il succédera à Ibsen, le vénérable théoricien de l'âme humaine. Puisse-t-il n'oublier jamais que sa véritable originalité consiste dans l'interrogation inquiète de l'inconnu et qu'il accomplira une œuvre grandiose et immortelle, s'il continue à rendre nos âmes plus attentives, plus belles et plus justes.

III

En relisant les pages qui précèdent, je m'aperçois que j'ai tâché d'exprimer, telle que je l'avais comprise, la signification des drames de Maeterlinck. Cela m'abrège considérablement la besogne au moment où je dois vous entretenir de sa philosophie et de son éthique. On remarquera qu'à l'époque où il écrivait ses pièces les plus bizarres et les plus abstruses, Maeterlinck pensait déjà des choses bien profondes et bien nouvelles; seulement, la méditation n'avait point mûri ses pensées, la vie ne les avait point corroborées de son formidable enseignement, le travail intérieur n'avait pas encore trouvé les mots et les expres-

Hosted by Google

sions précis, capables d'altérer le moins la pureté de ses idées. Maeterlinck a expérimenté sur des marionnettes humaines; il les a laissées s'agiter suivant les désirs de son âme de poète; il a pu de la sorte s'arracher aux lâchetés des passions, à la sujétion des intérêts, au coupable respect des hypocrisies confessionnelles. Voilà surtout pourquoi je le crois supérieur à tous les écrivains actuels; ils sont eux-mêmes trop assujettis à nos faiblesses et à nos préjugés, pour pouvoir en démontrer toute la ricicule insuffisance. De cette observation désintéressée, sont sortis deux livres, le *Trésor des humbles* et la *Sagesse et la destinée*.

Le *Trésor des humbles,* comme le faisait constater M. Eugène Gilbert, est en danger de se tromper d'adresse. Il semble plutôt destiné à des âmes subtiles, affinées, investigatrices, affranchies des ordinaires faiblesses humaines. On y a foi à des puissances invisibles, à des influences inconnues. On voudrait supprimer l'impuissance de notre langage, qui ne sait traduire les avertissements confus de nos âmes; on voudrait posséder l'intuition pénétrante d'un Ruysbroeck dont la merveilleuse ignorance pensait comme la vénérable sagesse des siècles défunts et assister au miracle qui s'accomplit dans les limbes de l'âme. N'est-ce pas, dans le silence, qu'il nous arrive tout ce qu'il y a de grand et de beau dans la destinée? « Qui de nous n'a connu ces minutes muettes qui séparent les lèvres pour réunir les âmes? » Comme Emerson, nous partons « à la recherche de notre moi transcendental »; nous rêvons de posséder une psychologie plus perspicace, plus aiguë, qui nous permette de juger les rapports mystérieux des âmes entre les âmes; nous savons que nos sens sont infirmes et gauches, et déjà, les vrais et graves jugements que l'on porte sur les hommes s'étendent au delà de leurs actes, de leurs paroles, de leurs pensées. C'est reconnaître implicitement l'existence d'un être plus profond, plus intime, plus infini. N'est ce pas la destinée qui gouverne notre vie? Mais cette destinée, l'étoile,

Hosted by Google

nous apparaîtra propice ou néfaste, selon que notre âme aura été charitable ou sans pitié Tâchons d'acquérir la bonté spirituelle qui nous rendra semblables aux âmes les plus humbles et les plus heureuses ; illuminons notre vie de ce sublime culte du beau qui nous sauvegardera des mensonges et des lâchetés. Ce livre est écrit en un style diffus, aux images voilées, et il s'en dégage une impression charmeuse et mélancolique.

Si un critique a pu appeler Maeterlinck « le théologien très éminent de l'athéisme » (1), c'est assurément après une lecture de la *Sagesse et de la destinée.* Livre profond et sincère, auquel on devra de nobles joies intellectuelles. Les mots ne se rencontrent pas toujours précis et nets sous la plume chercheuse de l'auteur. Mais que d'images exquises, de comparaisons lumineuses, de révélations subtiles ! On s'habitue vite aux méandres capricieux des méditations de l'auteur et on sent que cette éthique originale ne pouvait pas encore s'exprimer avec toute la clarté et toute la fermeté des penseurs classiques. L'inviolable refuge contre ce que nous appelons la destinée est la sagesse. « Nous aurons singulièrement affermi notre sécurité, notre paix et notre bonheur, le jour où notre ignorance et notre indolence auront cessé d'appeler fatal tout ce que notre énergie et notre intelligence auraient dû appeler naturel et humain. » Certains malheurs rendent peut-être notre âme plus sujette à la domination de la fatalité ; mais, quand le désastre nous a frappés, il ne dépend plus que de notre volonté que cette désolation même serve à l'amélioration de notre vie intérieure. La sagesse ne réside point dans notre raison, mais dans notre bonté inconsciente. La raison nous inspire d'accomplir un bien et d'en attendre une récompense ; la bonté nous incite à faire le bieu pour le bien, sans rien espérer. La raison nous dit d'être justes envers les autres ; la bonté nous conseille de rendre le bien pour le mal. Nous nous

(1) « Georges Grappe », *Revue bleue*, MAETERLINCK.

Hosted by Google

plaignons souvent de la souffrance; or elle est un élément de la sagesse; la plupart du temps, nous-mêmes nous causons nos propres maux et nous sommes inconséquents en osant nous désoler; si cette souffrance émane d'une volonté supérieure à la nôtre, mais non surnaturelle, la façon dont nous l'accepterons décidera de l'intensité de notre douleur. Il ne s'agit pas de résignation; partout où la lutte est possible, il serait lâche et dangereux de se soumettre; mais quant nous remarquons que notre énergie décuplée n'anéantirait rien de ce qui doit advenir ou de ce qui est consommé, il y a de la grandeur d'âme à savoir se résigner. Il ne faut pas accomplir un devoir moral ou religieux pour se conformer à l'enseignement de certains dogmes irréfutables ou pour obéir à une silencieuse nécessité de notre faible nature; mais il faut approfondir la valeur des actes que l'on pose. Le sacrifice est souvent un égoïsme dissimulé. « Trop d'êtres éprouvent le besoin de détruire, même inutilement, un bonheur, un amour, un espoir qui leur appartient, pour s'apercevoir plus grands à la clarté des flammes de l'holocauste. » Le moindre de nos renoncements doit être utile au bonheur de nos frères, sans quoi il sera ridicule et funeste. Parfois il est plus malaisé de vivre pour ceux que nous aimons que de mourir pour eux. Le livre comprend aussi des méditations sur l'amour que le moindre résumé déflorerait.

Après avoir observé les âmes humblement humaines, Maeterlinck a tourné son attention vers la vie des êtres les plus infimes de la nature et vers les événements quotidiens auxquels nous nous mêlons presque inconsciemment. Deux livres ont noté les résultats de ses recherches scientifiques et psychiques : la *Vie des abeilles* et le *Temple enseveli*.

La *Vie des abeilles* a été pour plusieurs la révélation du talent de Maeterlinck. Quelques chapitres sont destinés à devenir classiques. C'est justice. Nous y trouvons des notations de la plus scrupuleuse exactitude et des pages de la plus lumineuse poésie. La langue est pure, harmo-

Hosted by Google

nieuse et solide. C'est à la fois œuvre d'artiste et de savant. L'existence des plus faibles bestioles mérite de retenir notre attentive observation; elle comprend en raccourci les destinées de l'humanité (1). Aussi Maeterlinck, qui a toujours eu une admiration particulière pour le labeur infatigable des abeilles, ne se lasse-t-il de nous initier au mystère de la ruche. Il nous décrit de main de maître les multiples occupations des vaillantes ouvrières; il s'efforce de découvrir la raison profonde et inconnue qui les fait agir. On a eu beau l'appeler instinct, lutte pour la vie, loi de sélection naturelle. Ces mots constatent le fait, mais ne l'expliquent point.

Le bonheur de l'individu est immolé au bonheur de la multitude perpétuelle dont il fait partie. L'amélioration de l'espèce ne semble s'accomplir qu'au détriment des droits et de la liberté de l'individu. Dans la ruche, nous voyons que l'avenir de la colonie nécessite les renonciations différemment douloureuses des abeilles. Dans l'intelligence de ces travailleurs, qui accomplissent une œuvre vraiment merveilleuse, se manifeste un atome de cette matière indéfinissable qui tient en suspens la puissance des nécessités aveugles; les abeilles luttent contre la fatalité et lui opposent de vives résistances. A une époque déterminée, un ordre mystérieux parcourt la ruche et l'essaimage commence. Quelle volonté supérieure a pu inspirer à ces jeunes abeilles de laisser ces richesses, ces provisions de miel et de cire, pour aller tenter autre part les hasards d'une nouvelle colonisation? Maeterlink ne se borne pas à nous conter la vie, si intéressante pourtant, des abeilles, à attirer notre attention sur les énigmes de leur existence; en moraliste sincère et clairvoyant, il tire de son examen minutieux des conclusions qui visent notre humanité. L'inconnu se révèle dans la vie des plus humbles bestioles. Pourquoi ne constaterions-nous pas dans nos âmes

(1) C'est ce qu'avait déjà exprimé Pascal dans une *Pensée* célèbre sur le ciron et l'homme.

Hosted by Google

des coins mystérieux? Étudions les existences les plus infimes; les exemples de labeur, d'énergie et de désintéressement qu'elles nous donnent peuvent nous être salutaires et les enseignements que nous y puiserons contribueront à nous éclairer sur notre propre destin. Ne considérons point exclusivement les manifestations de haine et de cruauté auxquelles nous assistons parfois dans l'étude des vies inférieures; d'abord, nous ignorons les volontés secrètes de la nature et, ensuite, nous oublions un peu légèrement que, s'il était donné à un démiurge de juger les épisodes de la vie sociale avec autant de hauteur et d'impartialité que l'investigateur de la ruche, les résultats de son observation ne seraient guère favorables à la société. La *Vie des abeilles* est un livre qui séduit, qui retient et qui fait penser; il précède excellemment le dernier ouvrage de Maeterlinck : le *Temple enseveli*.

On doit renoncer à vous fournir une étude complète d'un pareil livre. A peine pourrai-je vous dire toutes les passionnantes questions qu'il aborde et résout souvent. Il faut constater que, dans cette nouvelle œuvre, l'auteur du *Trésor des humbles* est parvenu à la maturité de son talent et à la plénitude de sa pensée. Plus d'hésitations, plus de lenteurs. Il dit bien tout ce qu'il faut dire; il pénètre avec aisance au fond des cas de conscience les plus ardus; il éveille en nous la voix de la vérité et en même temps il dégage notre pensée de tout ce qui l'affaiblit et l'avilit. Le *Temple enseveli* est le refuge sacré où s'élabore notre amélioration morale, où se manifestent les motivations confuses de nos pensées et de nos actes, où notre personnalité prend son origine et où notre volonté immédiate n'a guère d'influence encore : c'est le fond inconscient de tout être humain. Or, si nous voulons être heureux, équitables, bons, tâchons à pénétrer plus avant dans ce temple mystérieux et à connaître les trésors magnifiques dont nous sommes volontairement privés. Voyons d'abord ce que notre intuition nous dit de la *Justice*. La nature a mis au cœur de l'homme un instinct de justice qui approuve ou

Hosted by Google

désapprouve toutes nos actions. Cette justice intérieure, vainement nous la recherchons autour de nous, dans la nature, dans l'humanité, dans les superstitions. Avant d'accuser d'inégalité la nature dont nous ne pouvons d'ailleurs comprendre les destinées disproportionnées aux nôtres, sachons voir les causes morales des misères humaines, au lieu d'en accuser seulement les effets physiques; sachons avouer que bien des maux de notre société sont dus à notre injustice flagrante à laquelle nous coopérons tous plus ou moins. Si même nous concevons un vaste idéal de justice et si nous avons le désir d'être justes, pitoyables et bons, nous remarquerons que, sortis à peine de notre solitude méditative, nous devrons nous mêler fatalement à l'immense inégalité anonyme. Ne nous décourageons pas pourtant : efforçons-nous de mettre d'accord notre bonne volonté et notre générosité intérieure et nous connaîtrons le vrai bonheur « qui n'est autre chose que la face de la bonne pensée et du bon sentiment qui rayonne vers le dedans de nous-mêmes ». Tout ce sentiment de la justice dépend beaucoup de notre conception du *Mystère*. Nous accordons beaucoup d'importance à ce que nous ignorons; le mystère a une décisive influence sur notre vie morale. Au lieu de chercher la justice immanente dans les manifestations des divinités, nous tendons à les découvrir dans les causes et les effets de la vie expérimentale; le mystère a quitté le domaine surnaturel pour se fixer dans le domaine matériel d'où le chasse petit à petit la science. Et on s'est aperçu bientôt « que la différence est notable, du mystère qui précède ce que nous ignorons au mystère qui suit ce que nous avons appris ». Est-ce à dire que nous devons nous soumettre au *règne de la matière?* Au contraire, puisque c'est notre justice intuitive qui nous différencie des autres animaux de la nature; il faut chercher notre unique raison de vivre, dans la pensée.

Point d'ascétisme néanmoins; il rend notre organisme inapte à penser sainement, parce qu'il l'éloigne de ses

Hosted by Google

origines naturelles... Maeterlinck passe ensuite à un autre ordre d'idées et examine les diverses façons dont la fatalité se manifeste aux hommes. Ces articles sont surtout intéressants par l'analyse des faits commentés avec une admirable lucidité. Nous sommes généralement soumis aux forces du *Passé*. On regrette ce qui a été ou ce qui aurait pu être. On se borne à des plaintes et à des mélancolies, selon que notre âme, au moment du souvenir, est faible et débile. Les hommes de volonté organisent leur vie selon les enseignements douloureux du passé et savent renaître chaque jour. La fatalité est revêtue d'une force n'émanant que de nous-mêmes; elle pourra nous vaincre si elle ne nous trouve pas « veillant et luttant ». Nous le voyons pour le passé qui est intimement soumis à nos impressions et à notre état d'âme momentanés.

Voyons pour l'*Avenir*. La chance joue-t-elle un rôle dans la vie de certains hommes? Certes. Mais il est probable qu'on démontrera un jour qu'elle aussi puise sa force dans la force inconsciente de leur être. Nous avons arbitrairement divisé le temps en passé et en avenir, pour y comprendre quelque chose. Or, nous ne sommes point les uniques témoins des événements de l'univers. Donc ce que nous appelons avenir a dû forcément exister avant d'être connu de nous. Croirons-nous, comme les bouddhistes, que le temps n'existe que dans l'immuable présent? Pourtant notre être inconscient pressent l'avenir; mais cette connaissance n'a pas encore pu parvenir jusqu'à une conscience normale. Des faits d'ordre psychique viennent nous prouver la réalité de ces pressentiments. Des communications insolites ont lieu à la suite de certains troubles pathologiques. Devons-nous nier le pouvoir divinateur de quelques visionnaires? Ce serait téméraire. Il est établi que d'autres êtres peuvent découvrir en nous des sentiments que nous cachons à tous, y réveiller des souvenirs complètement oubliés, préciser même des intentions fugitives que nous n'avons pas encore bien soumises à notre volonté, prédire des événements heureux ou mal-

Hosted by Google

heureux que nous ne prévoyons que dans un vague désir ou dans une appréhension furtive. Le rôle des pythonisses s'est borné à nous exprimer ce que nous savions déjà d'avance, mais que nous ne pouvions pas encore dire. D'ailleurs, il ne faut pas nous dissimuler que la connaissance matérielle de l'avenir ne changerait en rien les destinées de l'humanité. Le sage vivrait de même, puisque sa raison prévoit déjà l'avenir avec une certitude morale vraiment satisfaisante; quant aux autres hommes, « ils négligeraient les conseils de l'avenir, comme ils entendent, sans les suivre, les avis du passé ».

VIII

Voilà l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck. J'ai passé à la relire des moments précieux et inoubliables. Le dramaturge s'est intéressé aux passions humaines dont il saura nous démontrer toute l'inconséquence et la petitesse; il n'a pas cependant renoncé à sa noble conception dramatique. Le philosophe et le moraliste « nient pieusement l'existence de Dieu », croient à l'existence de la justice idéale et en font le but de l'humanité; l'un et l'autre attendent avec impatience l'avènement de la vérité totale. Maeterlinck nous a délivrés de bien des préjugés absurdes, il nous a montré l'inconsciente hypocrisie de certains de nos actes; il a éveillé en nous plus d'ardeur et plus d'énergie. On doit lui être profondément reconnaissant.

D. HORRENT.

Hosted by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

L'EXPOSITION CONSTANTIN MEUNIER

Un véritable triomphe, cette exposition de Constantin Meunier au Cercle artistique! L'artiste, certes, n'avait pas besoin d'une consécration nouvelle, mais ce n'en a pas moins été une admiration étonnée et générale devant la diversité et la grandeur de l'œuvre de toute cette vie laborieuse. Dans la grande salle du cercle, dont les murs se décorent de ces évocations picturales du Pays noir, qui ont commencé la réputation de Meunier, c'est un peuple de statues, de bustes, de bas-reliefs, représentations successives de la vie ouvrière, qui conduisent à ce magnifique aboutissement : le *Monument au travail.*

Ce qui fait l'exceptionnelle beauté de l'exposition et de la carrière de Meunier, dont elle est l'expression complète, c'est son unité. « Une belle vie, a dit je ne sais quel philosophe, c'est une pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. » C'est ce que nous représente l'existence laborieuse et toujours fidèle à elle-même de ce grand artiste. Ce *Monument au travail,* qui, placé dans le fond de la salle, nous apparaît comme le couronnement de sa carrière. Il était en puissance dans ses premières œuvres. Il *fallait* qu'il le fît. Chacune de ses statues ou de ses tableaux antérieurs semble une étude pour cette expression définitive de la conception particulière qu'il eut de la Beauté.

Il est assez vain de chercher à établir une hiérarchie dans les différents rêves esthétiques que les artistes formulent. C'est un

Hosted by Google

passe-temps de philosophe. Taine, sans y croire beaucoup, nous dira que l'étalon suivant lequel on peut classer les œuvres d'art, c'est le degré de généralité et de bienfaisance du caractère dominant; Schopenhauer, dogmatiquement, affirmera que c'est la force avec laquelle elles nous arrachent « au torrent douloureux des désirs », à « l'empire de la volonté », pour nous jeter dans la pure contemplation de l'objet en soi; les Nietzschéens lui demanderont d'exalter la vie dans sa variété, sa diversité et sa cruauté infinie; les dévots y voudront voir l'exaltation de Dieu. Chacun admirera avec plus ou moins d'enthousiasme suivant que l'objet de son admiration flattera plus complètement ses instincts, ses idées ou son humeur du moment. Cependant, devant les œuvres de Constantin Meunier, il y a, de la part du public le moins averti, un sentiment confus de l'importance exceptionnelle de cet effort d'art. Il n'est point de spectateur, si incompréhensif qu'il soit, qui ne sente que cette vision de beauté est particulièrement représentative de notre temps, de nos émotions, de nos manières de voir et de sentir.

« Quoi d'étonnant? me dit un de ces démocrates naïfs qui croient que l'évolution nécessaire des sociétés amènera sous peu la ruine irréparable d'une bourgeoisie chargée de vices et d'injustices et le triomphe définitif du prolétaire vertueux et humain, Meunier exalte la noblesse du travail, la pitié pour ces vaincus héroïques, pour ces éternels révoltés que sont les ouvriers de l'usine, ferment de la prochaine révolution sociale, force mystérieuse et profonde du monde à venir. » Ainsi se formule l'opinion socialiste. Là-dessus, les bonnes gens qui craignent toujours que les harangues de meeting ne compromettent leurs rentes s'effarent et se révoltent, et cela conduit à d'absurdes discussions sur un talent qui n'a rien de dogmatique, de systématique, ni de prêcheur, à qui la revendication sociale est, au fond, assez indifférente. Certes, il y a dans l'art de Meunier, à côté d'un goût d'artiste plastique pour un pittoresque et une beauté sculpturale nouvelle, un pitié généreuse pour le peuple de souffrants où il trouve ses modèles, une tendresse ardente pour la race rude, laborieuse et vaillante dont il

Hosted by Google

s'est plu à découvrir la beauté et à exprimer la vie particulière. Mais de là aux soucis propagandistes, il y a loin. Art social, art pour l'art, art pour Dieu, art moral ou immoral, tintamarre des mots où s'amusent les esthéticiens — qui ressemblent souvent aux esthètes de cabaret — et dont les artistes créateurs doivent garder leurs oreilles. L'art, manifestation d'un instinct primordial et vénérable trouve en lui-même sa pleine justification. Social? Mais il est toujours social, si vous entendez par là qu'il exprime les préoccupations, les idées, les espoirs, les instincts dominants d'une société. Quant à vouloir lui faire représenter votre petite vérité, votre dogmatisme étroit, vos systèmes myopes, c'est un non-sens, et les malheureux artistes que des philosophes, des savants ou des politiciens égarent dans la contrée desséchée de la dialectique s'y étiolent peu à peu et finissent par y mourir.

Dans un temps que les questions ouvrières préoccupent, troublent et passionnent, Constantin Meunier a eu le bonheur de dégager ce qu'il y avait de beauté et de grandeur dans l'effort sans cesse renouvelé et sans cesse grandissant du labeur industriel. C'est pour cela, peut-être, que son œuvre très actuelle en ce sens est pour nous si profondément émouvante; mais il y a dans cette œuvre quelque chose d'éternel, quelque chose qui est au-dessus de nos préoccupations du moment : c'est le culte de l'effort même, de l'effort patient, continu, de l'effort qui ne cherche pas le repos, qui se contente soi-même..., peut-être par résignation. C'est là un des instincts les plus profonds de l'humanité, une de ses forces vitales essentielles. Elle se trouve exaltée, célébrée dans tout l'œuvre de l'artiste, et si l'on adopte le principe de classification de Taine, on pourra par raison ranger l'œuvre de Meunier à la place éminente que notre sentiment lui assignait. Nulle inspiration artistique ne peut, en vérité, avoir de caractère plus général et plus bienfaisant.

Aussi bien, si l'on examine les diverses écoles de sculpture notables aujourd'hui en Europe, on demeurera d'accord que, parmi tant de statuaires de talent, Rodin et Meunier ont été seuls à apporter une expression plastique nouvelle : Rodin, la

Hosted by Google

sensualité forcenée, fiévreuse, maladive, délicate et brutale à la fois de cette époque névrosée, la splendeur de l'instinct vital dans sa force débordante, inconhérente et dominatrice; Meunier, la beauté austère du travail fécond et douloureux, la noblesse résignée de l'effort patient. Que d'autres aient été plus parfaits, plus séduisants, plus agréables peut-être, c'est possible. Nul comme ces deux artistes n'eut le don d'émouvoir, nul ne fut plus représentatif.

C'est dans le *Monument au travail* que cette valeur représentative de l'art de Constantin Meunier s'exprime avec le plus de force; c'est le couronnement de son œuvre, le terme final et nécessaire de son labeur. On connaît ce projet grandiose : un bloc de pierre illustré de quatre grands hauts-reliefs, symbolisant l'Industrie, la Mine, le Port et le Travail de la terre, surmonté de la figure symbolique du Semeur et orné aux angles de quatre statues de travailleurs. Plusieurs fragments de cette œuvre gigantesque ont été exposés; on en a dit les beautés particulières, il n'y faut pas revenir. Mais, de leur réunion, on peut se faire une idée précise de l'allure générale du monument, on peut se figurer quel serait son effet décoratif, quelle serait sa puissance d'émotion.

Aussi cet ensemble a-t-il produit sur tous ceux qui l'ont vu l'impression très nette que le pays se doit à lui-même d'exécuter cette œuvre. On sait que la commande n'en est point faite; le gouvernement se dit favorable; il y a eu des promesses vagues; les personnages officiels qui ont été consultés ne se montrent point chiches de leur admiration, et cependant, on traîne, on tergiverse; un richissime industriel danois, M. Jacobsen, a déjà manifesté le désir d'acquérir l'œuvre pour l'offrir à la ville de Copenhague; d'autres propositions du même genre seront certainement faites, et n'était le désir formel de l'artiste que le monument soit élevé dans son pays, il irait décorer quelque cité étrangère.

En vérité, cela ne se peut souffrir. Il serait peu honorable qu'une œuvre qui exprime si complètement et si puissamment un moment de notre développement national, — ce temps de fièvre laborieuse que nous venons de traverser, — la beauté

Hosted by Google

particulière de notre pays industriel, de nos plaines fécondes, de nos ports prospères, s'en aille exalter l'énergie d'un autre peuple. C'est véritablement dans le cas présent que l'intervention est un devoir pour l'État. Une œuvre comme celle de Meunier est vraiment nationale; elle est faite pour tous, elle appartient à tous; elle enrichit le patrimoine commun d'une haute leçon de beauté et d'une impression de conscience et le gouvernement qui, hésitant plus longtemps à l'acquérir, obligerait l'artiste, quel que soit son désir, à le donner à un autre pays, mériterait le blâme universel et durable qui ne manquerait pas de le poursuivre.

L. DUMONT-WILDEN.

Hosted by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

LA PASSERELLE, de Mme Fred. Grésac et M. Francis de Croisset au théâtre du Parc.

La *Passerelle* pourrait presque passer pour une pièce féministe; c'est une carrière nouvelle qu'elle offre aux jeunes filles sans fortune, et si les faux pas sont toujours à craindre sur cette planche légère et quelque peu périlleuse jetée entre le célibat et le mariage, une femme habile y marchera néanmoins sans vertige, et atteindra l'autre bord saine et sauve, ou à peu près. C'est même cet *à peu près* qui est une des choses amusantes, et il y en a beaucoup, de la pièce de Mme Grésac et de M. de Croisset.

Roger de Gardenne a failli être pris en flagrant délit avec Hélène, sa maîtresse, une femme mariée; ou plutôt, pour être précis, il a été pris en flagrant délit, mais sans l'être vraiment, et voici comment. Au moment où le commissaire frappait les trois coups menaçants, Roger a eu le temps de s'enfuir par la fenêtre, d'enjamber le balcon, d'entrer dans l'appartement voisin et de descendre tranquillement par l'escalier, tandis que le magistrat faisait le constat devant la seule Hélène. Mais dans sa précipitation il a perdu son portefeuille bourré de cartes de visites qu'un agent a retrouvé sur le palier. Ce n'est pas une preuve, l'escalier n'étant pas la chambre du délit; mais c'est un indice dont le mari pourrait profiter pour empêcher le mariage de Roger et d'Hélène, puisque la loi interdit aux complices de convoler en justes noces.

Hosted by Google

Roger va compter ses peines à son ami Bienaimé, un avoué très parisien, dans les bras duquel vient précisément de tomber sa filleule Jacqueline, une orpheline ruinée et charmante, encore jeune puisqu'elle a 29 ans et qu'elle est jolie, qui cherche dans le monde une situation honorable. L'homme de loi montre à Roger les dangers du mariage avec Hélène; la seule publication de leurs bans transformerait en certitudes les soupçons du mari, toujours en possession du malencontreux portefeuille, et, le code en main, il empêcherait ce mariage. Bienaimé lui conseille alors d'épouser Jacqueline; mais ce ne sera qu'un mariage de parade; le soir de la cérémonie, Hélène prendra le train en tiers dans ce groupe étrange; Jacqueline s'arrêtera dans une villa que Roger lui donne au bord du lac de Genève, et les deux amants voyageront seuls pendant deux ans, au bout desquels, après le divorce de Jacqueline et de Roger, celui-ci pourra enfin sans danger épouser Hélène. En échange de ce petit service Roger constituera à Jacqueline une dot de 300,000 francs, ce qui lui permettra enfin de chercher un mari moins platonique et qu'elle aimera vraiment.

Mais avant le délai conseillé par l'avoué les deux amants sont énervés, exaspérés, horripilés; ils en ont assez de leur continuel tête-à-tête en wagon, en bateau, au restaurant, à l'hôtel; ils finiront par se détester si le mariage ne vient pas, à bref délai, leur donner la liberté à chacun. Ils arrivent donc tous deux chez Jacqueline pour négocier les circonstances du divorce et y retrouvent Bienaimé. Cependant les moyens de divorcer sont plus compliqués à trouver qu'on ne le penserait, surtout lorsqu'on est d'accord pour se séparer. Enfin, après bien des hésitations, Bienaimé leur suggère le divorce par refus du devoir conjugal. Aux yeux des domestiques Roger revient d'un long voyage; Hélène n'est qu'une amie en visite. Le soir, Roger se montrera ostensiblement tendre et Jacqueline ouvertement rebelle à ses caresses, les témoins arriveront aux cris qu'elle poussera et le motif sérieux sera enfin établi.

Ce moyen est dangereux pourtant, car Jacqueline est bien jolie, bien tentante, et Roger commence à se lasser d'Hélène. Dans le calme du soir leur conversation prend une autre tour-

Hosted by Google

nure que celle qui était convenue d'abord, et quand, fatigués d'attendre, Bienaimé et Hélène veulent entrer pour savoir ce qui se passe, ils se heurtent à la porte de la chambre à coucher solidement verrouillée contre leur importunité. Le lendemain tout s'arrange, après mille péripéties folles sur lesquelles je passe; Roger reste l'époux de Jacqueline qui a pris goût à sa nouvelle situation; Hélène furieuse retournera sans doute à son premier mari qu'elle regrette un peu et qui la regrette beaucoup, et Bienaimé aura ainsi assuré le bonheur de sa nièce qu'il adore.

La *Passerelle* est une comédie gaie, alerte, vivante, spirituelle, assez leste parfois, mais toujours élégamment. C'est Mlle Sandry qui avait assumé la grande responsabilité de reprendre le rôle de Jacqueline, admirablement créé à Paris par Réjane; elle y a fort bien réussi tout en rajeunissant peut-être un peu trop parfois le caractère du personnage. C'est dans la voix surtout qu'elle a souvent des gamineries enfantines qui s'expliquent peu chez une jeune fille de 29 ans, même très gaie.

Quant à MM. Paulet et Gorby, ils sont excellents dans les rôles de Bienaimé et de Roger. Pourtant, et ceci est moins un reproche qu'une constatation intéressante, le côté vaudeville de cette comédie est un peu forcé peut-être dans l'interprétation que nous donne le théâtre du Parc. A Paris, où j'ai eu l'occasion d'applaudir deux fois la *Passerelle*, à la première et à la centième, la gaieté restait plus fine, plus souriante; c'était une comédie; aujourd'hui on nous la donne plus bouffonne, plus grosse; c'est un peu plus un vaudeville.

ROBERT SAND.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Les Chambres sont réunies, et notre prochaine chronique aura à s'occuper de leurs débats, s'ils offrent un intérêt législatif, au lieu de s'épuiser en colloques, interpellations et discussions vaines. Mais peut-être n'en sera-t-il pas autrement que par le passé!

La besogne sérieuse ne fait pourtant pas défaut. Sans parler de tous les projets de loi, qui se morfondent dans les cartons et parmi lesquels il en est de très urgents — celui sur la réparation des accidents du travail, par exemple — on prévoit qu'au cours de cette session devront être examinées toute une série de questions financières, que le désordre des budgets et la mauvaise assiette des impôts rendent douloureusement actuelles; d'autre part, voici qu'il va être procédé à l'exploitation du sous-sol des provinces septentrionales du pays et statué sur les demandes de concession déjà déposées par des groupes industriels; puis ce sera la loi électorale, qui aura à subir de nouveaux assauts; puis il faudra bien qu'on se décide à légiférer en matière d'enseignement moyen; puis... que sais-je encore!

Il est presque puéril d'espérer que la session prochaine nous apportera toute satisfaction sur autant de points. Estimons-nous heureux si les interminables débats, que provoque toute initiative parlementaire un peu importante, aboutissent à la confection d'une ou deux honnêtes lois, qui ne renferment ni les obscurités, ni les contradictions, ni les omissions de tant d'autres, votées depuis quelque vingt ans! Les antinomies de partis vont encore apparaître dans leur plus belle lumière, lorsqu'on discutera la réparation des accidents du travail, ou

Hosted by Google

bien lorsque des concessions minières seront votées. Déjà MM. Denis et Vandervelde annoncent l'intention de demander l'exploitation par les soins de l'État de ces nouvelles sources de richesse publique, et déjà à droite, et aussi à gauche, on a entamé de beaux cantiques sur les bienfaits de l'initiative privée.

Je dois avouer que cette littérature dont nos consœurs libérales se sont, elles aussi, régalées, m'a paru singulièrement fade et vieillotte. On peut dire des entreprises individuelles tout le bien et tout le mal imaginable; on ne peut contester leur marche plus aisée et plus rapidement progressive; on ne peut non plus nier qu'elles soient beaucoup moins cruellement indifférentes et beaucoup moins oppressives pour l'ouvrier qu'il y a cinquante ans. Jusque-là et même au delà de ces constatations, je suis délibérément pour les œuvres indépendantes de la direction ou de la tutelle souveraine de l'État.

Où je cesse d'être d'accord avec le principe des entreprises privées, c'est lorsque je vois le scandaleux commerce d'argent dont les valeurs particulières, représentant tout ou partie du capital de tant d'affaires, sont quotidiennement l'objet. L'agio est une des hontes de notre temps, et je ne connais rien de plus immoral, de moins *libéral* en ce sens, que ces enrichissements ou ces appauvrissements soudains, dus à des fluctuations de bourse, qui ne correspondent même pas toujours à la marche ascendante ou descendante d'une entreprise industrielle. Les seuls désastres de l'initiative privée suffisent déjà à refroidir le zèle de ses défenseurs quand même; les contrecoups immérités qu'ils peuvent avoir ne font qu'augmenter notre défiance, et que dire du mal ayant son unique origine dans la soif de spéculation et l'improbité financière?

Un gouvernement qui s'est ému du péril cent fois moindre de nos cercles de jeu laissera-t-il se poursuivre indéfiniment cette œuvre de brigandage, qui a la quatrième page de maint journal pour complice et pour appeau? Espérons que non et qu'une pensée de haute moralité et le désir de régler ses actes sur ses principes lui suggéreront quelques bonnes et promptes mesures.

* * *

Hosted by Google

De bonnes mesures seraient celles qu'on prendrait contre les abus de la mainmorte. M. J. Warnant fils vient, dans un livre récent (1), très sincèrement conçu et très documenté, de rappeler à notre indifférence quels sont ces abus et où ils tendent. Quelques chiffres seront jugés édifiants : il y avait, en 1846, en Belgique 779 couvents; il y en a maintenant 2,221, et le nombre des religieux est monté de 11,968 à 37,684, parmi lesquels 6,913 étrangers.

Les données de M Warnant sur la fortune de ces religieux sont forcément un peu vagues; mais il est constant qu'ils possèdent pour plus d'un milliard de propriétés mobilières et immobilières chez nous et que les œuvres dites hospitalières, leurs ateliers et leurs écoles constituent autant de *blok-houses*, d'où ils surveillent la contrée et assoient, sur des bases de plus en plus définitives, leur puissance politique et morale. Voilà un thème peu commun qui s'offre aux réflexions des libéraux, et, quoiqu'on puisse regretter que M. Warnant n'ait pas toujours été assez rigoureux dans ses déductions, ni assez systématique dans son exposé, que la polémique se mêle trop assidûment, dans son livre, à l'exposé strict des idées et des faits, il n'en est pas moins fait pour rendre de très grands services à nos amis politiques.

M. WILMOTTE.

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres. — Le principal événement du mois musical a été la représentation, au théâtre de la Monnaie, de la *Fiancée de la mer*, de J. Blockx. De la couleur locale, beaucoup de couleur locale, une interprétation remarquable, enfin une mise en scène supérieure; en faut-il plus pour assurer une vogue?

La musique du maëstro anversois reste la même, avec ses sonorités originales, son mélange de force et de langueur, ses vulgarités des cuivres et aussi cet art d'entrelacer les vieux airs dans un fouillis

(1) *Des dangers de la mainmorte en Belgique*, Liége, imprimerie de *la Meuse*.

Hosted by Google

orchestral où la polyphonie wagnérienne a laissé des marques profondes. Quant au poème, il est bien composé, graduant l'intérêt avec art, sauf peut-être au dernier acte, qui nous a paru quelque peu languissant. Les principaux rôles sont tenus de façon magistrale par Mmes Paquot et Strasy, MM. Dangès et Forgeur.

Plus récemment, et dans le cours d'une même semaine, la Monnaie a donné une première, le *Légataire universel,* de MM. Adenis et Bonnemère, pour les paroles, et de M. Pfeiffer, pour la musique, ainsi qu'une reprise de *Tristan et Isolde,* le chef-d'œuvre de Wagner.

On peut se demander si l'opéra-bouffe, mis en musique par M. Pfeiffer, est bien écrit pour un cadre aussi vaste que celui de notre première scène lyrique. Non pas que la partition soit mal venue. Elle est au contraire fort bien adaptée au sujet et renferme de beaux ensembles et plus d'une romance agréablement tournée. Mais, il faut le dire, l'effet est en partie détruit par le milieu. Ceci n'est donc pas un blâme, un regret tout au plus. Nous l'exprimons très discrètement, tout en reconnaissant que l'interprétation, aussi bien de la part de l'orchestre que de celle des chanteurs, a été tout à fait supérieure.

Quel contraste avec Tristan! En l'écoutant hier encore, nous avons retrouvé cette impression de charme profond ressentie il y a deux ans, lorsque, pour la première fois, l'œuvre a été exécutée sous la direction de maître Dupuis. L'orchestre, de plus en plus initié à la musique de Wagner, s'est surpassé. Il serait difficile de rendre avec une justesse d'expression approchant de plus près de la perfection les sentiments de passion intense qui dominent tout le drame musical.

Les deux principaux interprètes, Mme Litvinne et M. Dalmorès, qui furent de la création, nous sont revenus. La première est une Isolde admirable, le second, un Tristan fort en progrès. Dans le rôle de Kurvenaal, M. Albers, malgré toute sa bonne votonté, n'a pas su nous faire oublier Seguin. Quant à Mme Bastien (Brangaene), sa voix ne porte pas et le voisinage de sa redoutable partenaire fait ressortir davantage encore ce qu'il y a de défectueux dans son organe. Il est vrai qu'ici aussi nous avons l'obsession d'un souvenir : celui de Brema.

R.

Hosted by Google

LES POÈTES A FONTAINEBLEAU

I

En compulsant les bibliothèques et les archives du palais et de la ville de Fontainebleau pour assembler les matériaux d'un livre qui va bientôt paraître, j'ai mis la main sur un grand nombre de poèmes dont les uns sont peu connus, dont les autres sont inédits ou ignorés. Ces vers, par leur rythme et leur nombre ou par les souvenirs qu'ils évoquent, m'ont procuré quelque agrément, au cours de recherches parfois arides. J'espère qu'ils n'en procureront pas moins aux lecteurs de cette revue.

On peut dire de Fontainebleau que c'est, avec Versailles, le lieu où l'histoire de France a marqué par les événements les plus caractéristiques. Le palais a vu François Ier accueillir Primatice, Benvenuto Cellini, Vinci et Jean Goujon et recevoir, avec des attentions, d'une chevalerie peut-être excessive, Charles-Quint, lorsque cet empereur obtint passage de son rival pour aller réprimer la révolte des Gantois. Henri II a construit une galerie magnifique à la gloire de sa maîtresse Diane de Poitiers. Catherine de Médicis, François II, Charles IX ont donné des fêtes éblouissantes. Henri IV faisait au palais de longs séjours. Il y a aimé Gabrielle d'Estrées, Henriette d'Entragues et Charlotte de Condé. C'est à Fontainebleau qu'il fit arrêter le maréchal de Biron qui le trahissait au profit du duc de Savoie. Louis XIII y est né. Richelieu y déjoua la première conspiration de Chalais. Sous

Hosted by Google

la régence d'Anne d'Autriche, la reine Christine de Suède fit assassiner, dans la Galerie des Cerfs, son écuyer le marquis de Monaldeschi, aventure ténébreuse où la galanterie et la politique s'entreheurtent pour choir enfin dans le sang. Louis XIV s'éprend de La Vallière à Fontainebleau. Plus tard, il y révoque l'édit de Nantes. Sous Louis XV, on donne au théâtre du palais la première représentation du *Devin de village*, opéra comique composé par Jean-Jacques Rousseau. Sous le premier empire, Napoléon tient captif à Fontainebleau le pape Pie VII. C'est dans la cour du château qui, de cette époque, a pris le nom de Cour des Adieux, qu'il adressa son dernier discours aux grenadiers de sa vieille garde, avant son départ pour l'île d'Elbe. Louis-Philippe qui, sous prétexte de restaurations, a gâté quelques-uns des plus beaux appartements, faillit être assassiné, dans le parc, par un garde général révoqué du nom de Lecomte. Napoléon III et l'impératrice Eugénie passèrent, presque tous les ans, les mois d'août et de septembre au palais. Bref, depuis la fin du XV^e^ siècle jusqu'à nos jours, c'est une profusion de galas, de meurtres, d'intrigues politiques ou amoureuses. Quiconque aime à ressusciter, selon ses rêves, le charme mélancolique des choses accomplies, trouve ici de quoi se satisfaire largement. Si, par surcroît, les vers des poètes qui ont célébré Fontainebleau reviennent chanter dans la mémoire du songeur, les prestiges du passé l'enveloppent d'une brume irisée où flottent de vagues musiques. Il s'évade du réel quotidien. Il vit, pour un temps, dans l'illusion, ce qui est, probablement, la plus sage façon de vivre.

Suivons donc les poètes.

A tout seigneur tout honneur : voici d'abord Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois et l'un des premiers poètes de France. Son principat dans le royaume des lyriques a été contesté par les pédagogues du Parnasse. Malherbe le traitait

Hosted by Google

avec dédain et le jugeait avec une rigueur que nous trouvons, aujourd'hui, quelque peu drôlatique. Tallemant des Réaux rapporte à ce sujet une anecdote qui, fût-elle exagérée, témoigne des sentiments de Malherbe touchant l'œuvre de son glorieux prédécesseur : « Il avait effacé plus de la moitié de son Ronsard et en notait à la marge les raisons. Un jour, Yvrande, Racan, Coulomby et quelques autres de ses amis le feuilletaient sur sa table, et Racan lui demanda s'il approuvait ce qu'il n'avait pas effacé. « Pas plus que le reste, » dit-il. Cela donna sujet à la compagnie, et entre autres à Coulomby, de lui dire que si on trouvait ce livre après sa mort, on croirait qu'il aurait pris pour bon ce qu'il n'aurait point effacé. Sur quoi il lui répondit qu'il disait vrai et, tout à l'heure, il acheva d'effacer tout le reste. »

Quelle superbe! On ne peut s'empêcher de penser que si quelque vengeur de Ronsard faisait subir à Malherbe le même outrage, ce ne serait que justice. Et pourtant Malherbe a de beaux vers ; nous le verrons bientôt ; mais comme ils pâlissent au regard de ceux que forgeait le Vendômois!

Il y eut aussi Boileau pour mépriser Ronsard. Je ne citerai pas les vers où il condamne sans appel le grand poète. Tout le monde les connaît. Et à se les rappeler, on se sentirait quelque irritation contre l'auteur de l'*Art poétique* si l'on ne savait qu'il visait à critiquer la queue de la pléiade et surtout que les protagonistes d'une nouvelle école littéraire se montrent toujours injustes à l'égard de l'école qui les précéda.

Quoi qu'il en soit, Ronsard, de nos jours, fut remis en honneur. On a passé condamnation sur ses erreurs et ses défauts pour admirer, sans réserves, la beauté de ses métaphores et l'ampleur de son rythme.

L'œuvre de Ronsard contient un certain nombre de poèmes qui ont rapport aux séjours des rois et des reines de France à Fontainebleau. Mais, chose singulière, lui qui a si bien chanté la forêt de Gastine, notamment dans les vers célèbres où il interpelle les bûcherons, assassins des vieux arbres, c'est à peine s'il évoque, çà et là, en passant, la forêt de Fontainebleau. Pourtant il aurait pu lui dire comme aux futaies qui

Hosted by Google

embellissaient son terroir natal : « *Forêt, haute maison des oiseaux bocagers* ». Il aurait pu, comme au pays de Vendôme, saluer « *les nymphes qui vivaient dessous la rude écorce* » et admirer « *les frondaisons dont l'ombrage incertain lentement se remue* ».

D'autre part, les fêtes données dans les jardins et les salles du palais lui ont inspiré quelques-uns de ses plus beaux vers — non pas, comme on pourrait le croire, des cantates pour cérémonies officielles, mais des strophes aimables et légères telles que celle-ci :

Quand verrons-nous par tout Fontainebleau
De chambre en chambre aller les mascarades?
Quand verrons-nous, au matin, les aubades
De divers luths mariés à la voix
Et les cornets, les fifres, les hautbois
Les tabourins, violons, épinettes
Sonner ensemble avecque les trompettes?
Quand verrons-nous comme balles voler
Par artifice un grand feu dedans l'air?
Quand verrons-nous sur le haut d'une scène
Quelque Janin, ayant la joue pleine
Ou de farine ou d'encre, qui dira
Quelque bon mot qui nous réjouira?
Quand verrons-nous un autre Polynesse
Tromper Dalinde?...

Ces vers sont extraits du *Bocage royal* et adressés à Catherine de Médicis pour qui toutes ces fêtes étaient un moyen de séduction auquel ni les chefs des protestants ni certains des futurs ligueurs ne surent résister. Janin était, au dire du commentateur Pierre de Marcassus, un « excellent farceur de ce temps ». Quant à Dalinde et Polynesse, c'étaient deux personnages d'une tragi-comédie intitulée *Genièvre* et tirée de l'Arioste. Le sujet est à peu près le même que celui du conte de Bandello dont Shakspeare emprunta l'intrigue de sa comédie : *Beaucoup de bruit pour rien.*

Nous trouvons encore, dans l'œuvre de Ronsard, une *Bergerie* comprenant onze cents vers environ et où les premiers

Hosted by Google

personnages de l'époque tinrent des rôles. En voici la distribution et l'ordonnance en toute leur naïveté :

LES PERSONNAGES :

Le premier joueur de lyre dira le prologue. S'ensuit après le chœur des bergères.

ENTRE-PARLEURS : *Orléantin, Angelot, Navarrin, Guisin, Margot.*

Puis : *le premier pasteur voyageur, le second pasteur voyageur.*

Puis : *le second joueur de lyre.*

Puis : *deux pasteurs dedans un antre, l'un représentant la reine et l'autre la duchesse de Savoie.*

Orléantin, c'est Henri d'Orléans, qui sera Henri III; Angelot, c'est François, duc d'Anjou; Navarrin, c'est le roi de Navarre, qui sera Henri IV; Guisin, c'est le duc Henri de Guise; Margot, c'est Marguerite, fille de François Ier, mariée au duc de Savoie (1565).

Ronsard, glorieux d'être récité par d'illustres amateurs, prend bien soin de nous avertir, dès le prologue, que :

Ce ne sont pas bergers d'une maison champêtre,
Mais de haute famille et de race d'aïeux.

L'épilogue fut déclamé par Michel de Castelnau, seigneur de Mauvisière, homme fort grave, diplomate avisé, qui en prit occasion pour moraliser. Ses *Mémoires* contiennent, en effet, le passage suivant sur la *Bergerie* dont nous venons de parler : « Après la comédie, qui fut admirée d'un chacun, je fus choisi pour réciter, en la grande salle, devant le roi (Charles IX), le fruit qui se peut tirer des tragédies esquelles sont représentées les actions des empereurs, rois, princes, bergers et toutes sortes de gens qui vivent en la terre, le théâtre commun du monde, où les hommes sont les acteurs, et la fortune est bien souvent maîtresse de la scène et de la vie. Car tel aujourd'hui représente le personnage d'un grand prince, demain joue celui d'un bouffon, aussi bien sur le grand théâtre que sur le petit. »

Hosted by Google

Voici maintenant quelques-uns des vers de cet épilogue :

Ici la comédie apparaît un exemple
Où chacun de son fait les actions contemple,
Le monde est le théâtre et les hommes acteurs ;
La fortune, qui est maîtresse de la scène,
Apprête les habits et, de la vie humaine,
Les cieux et les destins en sont les spectateurs...

L'un vit comme un pasteur, l'autre est roi des provinces,
L'autre fait le marchand, l'autre s'égale aux princes,
L'autre se feint content, l'autre poursuit du bien ;
Cependant, le souci de sa lime nous ronge,
Qui fait que notre vie est seulement un songe (1)
Et que tous nos destins ne finissent en rien...

La beauté règne au ciel, la vertu, la justice;
En terre on ne voit rien que fraude et que malice,
Et bref, tout ce monde est un publique marché :
L'un y vend, l'un dérobe et l'autre achète et change,
Un même fait produit le blâme et la louange
Et ce qui est vertu semble à l'autre péché...

Il ne faut espérer être parfait au monde,
Ce n'est que vent, fumée, une onde qui suit l'onde :
Ce qui était hier ne se voit aujourd'hui ;
Heureux, trois fois heureux, qui au temps ne s'oblige,
Qui suit son naturel et qui, sage, corrige
Ses fautes en vivant par les fautes d'autrui (2).

Les beaux vers! Quelle vigueur dans le rythme et comme les sentences, « pressées au pied nombreux de la poésie », y prennent une netteté de médailles sans bavures. Est-il rien de plus vif et de plus imagé, par exemple, que le vers :

Cependant, le souci de sa lime nous ronge.

C'est à de telles métaphores qu'on reconnaît les grands poètes. Et, certes, il y là de quoi faire pardonner à Ronsard,

(1) Comparez à Pindare, qui a dit : « L'homme est le rêve d'une ombre », et à Shakspeare, qui a dit : « Nous sommes faits de la même étoffe que nos songes. »

(2) L'épilogue porte ce titre : *Vers récités sur le théâtre par le seigneur de Mauvisière, sur la fin de la comédie représentée à Fontaine-Bleau.*

Hosted by Google

même par le rèche Despréaux, quelques hellénismes malgracieux.

L'élégie a aussi sa part dans les vers que Ronsard conçut à Fontainebleau. Le noble poète, peu enclin à se mêler de politique, admirait la beauté, la culture et le gentil esprit de Marie Stuart. Il voulait ignorer que les Guise, oncles de cette reine, pressuraient la France et qu'elle-même, toute dévouée à cette famille pillarde, bouchait, cependant, de ses fines mains, les yeux de son « petit mari », le scrofuleux François II. Ronsard, dans le *Premier livre des poèmes*, a dédié plusieurs morceaux à *très illustre et très vertueuse princesse Marie Stuart, reine d'Écosse.* Le plus pénétrant de ces poèmes, c'est celui qu'il composa après la mort du roi, lorsque Marie Stuart, veuve, poursuivie par la haine de Catherine de Médicis et près d'être renvoyée dans sa rude patrie, errait tristement sous les ombrages mélancoliques du parc. Le poète semble touché d'un pressentiment. Il entrevoit, dirait-on, de laides intrigues, les amours avilissants où cette reine de 18 ans se perdit par la suite, et, peut-être, l'échafaud où elle finit sa vie. Il la suit d'un regard apitoyé, tandis qu'elle embellit, fleur funèbre, les parterres et les allées. Il nous la montre, enveloppée « *d'un crêpe long, subtil et délié,* » et il s'écrie :

De tel habit vous étiez accoutrée
Partant, hélas! de la belle contrée
Dont aviez eu le sceptre dans la main,
Lorsque, pensive, et baignant votre sein
Du beau cristal de vos larmes roulées,
Triste, marchiez par les longues allées
Du grand jardin de ce royal château
Qui prend son nom de la beauté d'une eau...

Mais elle reste si belle en son deuil que Ronsard, débordant de lyrisme, la divinise :

Lors les rochers, bien qu'ils n'eussent point d'âme,
Voyant marcher une si belle dame,
Et les déserts, les sablons et l'étang,
Où vit maint cygne habillé tout de blanc,

Hosted by Google

Et des hauts pins, la cime de vert peinte,
Vous contemplaient comme une chose sainte,
Et pensaient voir (pour ne rien voir de tel)
Une déesse en habit d'un mortel
Se promener, quand l'aube retournée
Par les jardins poussait la matinée,
Et vers le soir, quand déjà le soleil
A chef baissé s'en allait au sommeil...

Les cygnes errent toujours sur les bassins du parc; les rochers n'ont pas cessé de tourner vers le château leurs faces sévères; les pins bruissent et le soleil couchant envoie, parmi les feuillages, de longs rayons d'or appâli. Sans doute que l'ombre du poète glisse encore sur le sable des allées où Marie Stuart pleura, tandis que s'éteignait au crépuscule son beau rêve de royauté sans soucis.

III

Nous qui avons été nourris de la moelle du lion romantique, nous avons tenu longtemps Malherbe en piètre estime. Nous ne pouvions digérer le fameux : « *Enfin Malherbe vint* », de Boileau, car nous en voulions au rimeur de l'*Art poétique* d'avoir immolé tant d'abondants lyriques à la gloire d'un poète dont la veine est si mince. Pourtant, prenant la peine de relire Malherbe, on découvre chez lui quelques beautés qui veulent être rappelées.

Pour moi, je fus d'abord ému par un passage de ses *Stances sur la mort de Henri le Grand*. Le poète suppose, contrairement d'ailleurs à toute vérité historique, que la reine Marie de Médicis, navrée du coup de couteau de Ravaillac, ne cesse d'appeler son défunt époux. Puis, il s'écrie :

Quelque soir, en sa chambre, apparais devant elle,
Non le sang à la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Hosted by Google

Viens-y tel que tu fus quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener,
Ou tel qu'à Saint-Denis, parmi nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Ces deux stances sont vraiment d'une fière allure. Mais je goûtais surtout cet *Hymen en robe d'or* qui semble sortir d'un tableau de Rubens. D'ailleurs, Malherbe avait beaucoup écrit à Fontainebleau et ce m'était déjà un motif suffisant pour lui donner place en cette étude.

Par exemple, ce ne sera point à cause de ses vers amoureux. Il est difficile d'être plus sec et plus froid. André Chénier eut raison de dire : « Les vers d'amour que Malherbe a faits pour autrui valent mieux que ceux où il chante les siens. » Citons cependant, pour ne pas l'admirer, le *Sonnet fait à Fontainebleau pour Madame d'Auchy en* 1608. Au dire de l'épistolier Guez de Balzac, c'était celui de ses sonnets que Malherbe considérait comme le plus accompli. Cette préférence prouve qu'on ne se juge jamais bien soi-même. En effet, oyez :

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matière et d'ouvrages divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers,
Aux miracles de l'art fait céder la nature;

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture;

Lieux qui donnez au cœur tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si, parmi vos plaisirs,
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas
Mais quoique vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

Non, décidément, ce quatorzain ne vaut pas le diable. C'est à la fois fade et ampoulé. Et quelle gaucherie dans la pointe

Hosted by Google

finale ! Voilà du mauvais Malherbe, de celui qui apostrophait, plus tard, Louis XIII en ces termes incohérents :

Prens ta foudre Louis, et va, *comme un lion*,
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion...

Mais où Malherbe est vraiment louable, c'est dans certains vers qu'il fit pour célébrer les amours de grands seigneurs tels que Bellegarde et même ceux d'Henri IV. Les circonstances qui motivèrent quelques-uns de ces poèmes valent d'être rapportées.

A 56 ans, Henri IV s'éprit « d'une passion forcenée et qui ne se pouvait contenir dans les bornes de la bienséance » pour Charlotte de Montmorency, une enfant de 16 ans dont l'éclatante beauté ravissait tous les cœurs. Cette passion lui fit commettre mille extravagances. « Pour plaire, dit Tallemant des Réaux, il courait la bague avec un collet de senteur et des manches en satin de Chine. Il allait, avec une fausse barbe, à des chasses où la princesse devait être. Pour la voir, en passant, il se déguisa en postillon, un grand emplâtre sur la moitié du visage... Il obtint une fois d'elle qu'elle se montrerait tout échevelée sur un balcon avec deux flambeaux à ses côtés. Il manqua de s'évanouir quand il la vit. Et elle dit : — Jésus, qu'il est fou ! »

Espérant qu'une fois mariée, elle cesserait de lui être cruelle, Henri IV lui fit épouser Henri de Bourbon, prince de Condé, « lequel aimait mille fois mieux la chasse que les dames ». Mais il arriva que Condé s'éprit de sa femme et ne voulut point du tout souffrir les assiduités du roi. Comme Charlotte, flattée sans doute à la longue de ce royal amour, montrait quelque penchant à s'humaniser, le prince prit un parti décisif. Il enleva sa femme de Fontainebleau et la conduisit à Bruxelles, moitié en carosse, moitié en croupe d'un de ses gentilshommes. Quand il apprit cette fuite, le roi entra dans une violente colère. Il voulait intenter un procès de lèse-majesté à Condé, et ce ne fut pas trop de toute l'éloquence de Sully pour le dissuader de commettre une aussi scandaleuse folie. Alors le

Hosted by Google

roi somma l'archiduc d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, de lui livrer la princesse. Comme l'archiduc lui répondait par des défaites entourées d'infinis respects, il faillit lui déclarer la guerre et envahir les Pays-Bas. Il fut assez longtemps avant de se calmer et de se résigner. Condé ne ramena d'ailleurs Charlotte en France qu'après la mort du roi. Tant que dura sa ferveur amoureuse, Henri IV commanda à Malherbe nombre de poèmes où la princesse était chantée sur tous les tons. Malherbe ne se fit pas prier d'autant qu'il y trouvait son compte. Il écrivait à son ami Pairesc : « Mon fils vous fera voir des vers que j'ai faits pour le roi. Il les a si extrêmement loués que je crains qu'il ne pense que nous soyons quittes. Ce n'est pas là comme je l'entends, car s'il trouve des vers qu'il m'a commandés de nouveau aussi bons que les précédents, je suis résolu de lui parler de paraphe, c'est-à-dire d'une pension. »

La pension fut accordée et le fait méritait d'être noté, car le roi se montrait assez serré d'habitude et payait difficilement. Mais il avait affaire en Malherbe à un Normand qui entendait ses intérêts et les soutenait avec dextérité.

Quant aux vers, ils sont fort honorables. La manière dure et sèche de Malherbe s'y adoucit et l'on dirait presque qu'un peu de la vivacité amoureuse du roi y a passé. Un de ces poèmes a pour titre : *Stances. Le grand Alcandre se plaint de la captivité de sa maîtresse Oranthe* (1609). Comme on le devine, Alcandre signifie le roi et Oranthe la princesse. Ces noms présagent l'*Astrée* et les romans de Mlle de Scudéry. Voici, à mon avis, les deux meilleures strophes :

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses,
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort,
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire
Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire
Sans désirer la mort!

Comme la nuit arrive et que par le silence
Qui fait des bruits du jour cesser la violence
L'esprit est relâché,

Hosted by Google

Je vois de tous côtés, sur la terre et sur l'onde,
Les pavots qu'elle sème assoupir tout le monde
Et n'en suis point touché...

Enlevez ce *sur la terre et sur l'onde* qui est une coupable cheville, la seconde strophe surtout a beaucoup de grâce.

Mais le meilleur de ces poèmes, c'est celui qui s'intitule : *Stances pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontainebleau* (1609). Il est daté du moment où Condé, qui s'était d'abord retiré dans ses terres, fut obligé de ramener sa femme à Fontainebleau. Trois strophes, entre autres, sont louables pour le sentiment et pour le paysage assez bien esquissé qu'elles décrivent :

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue
Ont eu grâce des cieux.

Avecque sa beauté toutes beautés arrivent;
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout,
Tant l'extrême pouvoir des grâces qui la suivent
Les pénètre partout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle,
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci
Et même ces canaux ont leur course plus belle
Depuis qu'elle est ici.

Voilà qui est bien. Mais nous trouvons mieux encore dans une *Chanson* où Malherbe apparaît transfiguré. On y dirait que le souffle du printemps a passé sur le front du poète. Ses yeux s'illuminent : il *voit* la forêt que, d'ordinaire, il indique à peine et il nous la révèle pleine d'ombre, de chants d'oiseaux et de rumeurs amoureuses. Afin que vous gardiez une bonne impression de Malherbe, je la citerai presque tout entière :

Sus debout, la merveille des belles,
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

Hosted by Google

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents gardent leurs bouches closes
Et le soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On dirait à lui voir sur la tête
Ses rayons, comme un chapeau de fête,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Pénée.

Toute chose aux délices conspire,
Mettez-vous dans votre humeur de rire,
Les soins profonds d'où les rides nous viennent
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud, mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre
Où nous ferons, parmi les violettes,
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous, sur les branches voisines,
Des genêts, des houx et des épines,
Le rossignol déployant ses merveilles
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être, à travers les fougères,
Verrons-nous, de bergers à bergères,
Sein contre sein et bouche contre bouche,
Naître et finir une douce escarmouche...

Remarquez la souplesse du rythme et comme les vers de neuf syllabes se marient élégamment aux vers de dix syllabes.

En mémoire de cette jolie chanson, les dryades et les naïades de Fontainebleau enguirlanderont de lierre et de myosotis le buste de Malherbe, cependant qu'au paradis des poètes, le chantre du Grand Alcandre et de la jeune Oranthe respirera un air *plein d'une haleine de roses*.

IV

Si je m'étais astreint à l'ordre chronologique, j'aurais dû mentionner, avant Malherbe, les poètes Bertaut et Desportes,

Hosted by Google

qui l'ont précédé dans la carrière poétique. Mais j'ai voulu tout d'abord placer face à face Ronsard et son détracteur. D'ailleurs, Desportes et Bertaut, quoique non dépourvus de mérite, ne possèdent pas l'envergure du premier ni même du second.

Bertaut eut le malheur d'être un poète de transition. Mi-formé à l'école de la Pléiade, mi-influencé par les réformes de Malherbe, il manque d'une personnalité bien tranchée. Ronsard lui reprochait d'être « trop retenu pour un jeune poète »; Mathurin Régnier disait de lui : « c'est un poète trop sage »; Malherbe en parlait comme d'un écrivain qui donnait quelques espérances. Enfin, Boileau l'a félicité d'être *plus retenu* que Ronsard.

Plus retenu! Ce n'est pas là un éloge dont on aime à voir gratifier un lyrique. En somme, il ressort de ces jugements que Bertaut, avec des qualités, ne marqua pas suffisamment pour s'attirer des critiques ou des louanges décisives.

Bertaut était d'Église. Présenté à la cour par son ami Desportes, il obtint la charge de précepteur du comte d'Angoulême, bâtard de Charles IX et de Marie Touchet. Il devint ensuite secrétaire et lecteur de Henri III. Après la mort de celui-ci, il se retira quelque temps à l'abbaye de Bourgueil, en Touraine; puis il revint à la cour quand Henri IV fut devenu roi de France, et il eut part aux conférences qui précédèrent l'abjuration du roi.

Ses vers sont d'une valeur fort inégale. Quelques-uns, simples amusements d'un prêtre mondain, ne nous retiendront pas. Je ne ferai aussi que mentionner son poème de circonstance intitulé : *Panarète ou bien fantaisie sur les cérémonies du baptême de Monseigneur le Dauphin* (1606). Ce sont des vers officiels d'un très médiocre relief. Il vaut mieux citer, sans trop le louer cependant, certain sonnet qu'il composa *Sur les figures de marbre et de bronze qui sont au petit jardin de Fontainebleau :*

> Toi qui vis affamé de voir un bel ouvrage,
> Assouvis maintenant ta généreuse faim,
> Voici les plus beaux traits dont le ciseau romain
> Ou la fonte grégeoise ait orné le vieil âge.

Hosted by Google

Là, de Laocoon la douloureuse rage
Fait plaindre le métal par un art plus qu'humain;
Ici gît Cléopâtre : ô qu'une docte main
A vivement portrait la mort en son visage!

Là, Diane chemine; ici le Tibre ondeux
Verse des flots de bronze, arrêtant auprès d'eux
Le passant transformé de merveille en statue.

Aussi raviraient-ils l'esprit le plus brutal,
Et qui n'est point ému d'une si rare vue,
Il est certes comme eux de marbre ou de métal.

Nous retrouvez, n'est-ce pas, ici comme un écho affaibli des fiers accents coutumiers à Ronsard. Ce n'est pas mauvais, mais ce n'est pas très bon. Je feuillette Bertaut et je ne découvre que de beaux vers isolés parmi de la grisaille. Par exemple cette image magnifique :

J'ai vu souventes fois
Le ciel dans l'Océan secouer ses étoiles...

Ailleurs cette pensée, qui est piquante chez un prélat :

La mémoire des morts leur sert d'une autre vie.

Puis cette sentence sceptique :

Rien ne sèche plus tôt qu'une larme de femme,
Pleurât-elle de l'âme.

Enfin, ce vers :

Oui l'épée est sans nom qui ne doit rien au livre...

On peut l'apparenter au distique d'Alfred de Vigny :

Car j'ai mis au cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.

Desportes possède un peu plus de personnalité que Bertaut. Il eut une jeunesse fort agitée. Après bien des aventures, il devint secrétaire de l'évêque du Puy qui l'emmena en Italie. Là il s'imprégna de Pétrarque, de Bembo et de l'Arioste —

Hosted by Google

surtout de ce dernier. Revenu en France, il publia des traductions ou des imitations de *Roland furieux*, *la mort de Rodomont*, les *Complaintes de Bradamante*, *Angélique*, etc.

Par la suite, il vint à la cour et s'attacha complètement au futur Henri III, alors duc d'Orléans. Ce prince le traitait en camarade et, monté sur le trône, lui donna une demi-douzaine d'abbayes. En retour, Desportes, qui aimait sincèrement le roi et qui a toujours soutenu qu'on l'avait calomnié, lui dédia ses meilleurs vers, entre autres, une *Complainte pour le roi Henri III, étant à Fontainebleau, lieu de sa naissance.*

M. Jacques Madeleine, qui goûte fort Desportes — après tout, il a raison —, a donné de ce poème une analyse si intéressante qu'il faut absolument la citer.

« C'est le roi lui-même que Desportes fait parler en ces termes.

Lieux de moi tant aimés, si doux à ma naissance,
Rochers qui des saisons dédaignez l'inconstance,
Francs de tout changement,
Effroyables déserts et vous, bois solitaires,
Pour la dernière fois soyez les secrétaires
De mon deuil véhément.

« Il y a là une note d'élégie tout moderne. Le temps des fêtes est passé. L'heure n'est plus de chanter et d'aimer et de rire, ainsi qu'aux années qui se sont envolées si vite. Le roi a vieilli, s'est assombri, et il lui semble que tout se soit assombri autour de lui, avec lui, en même temps que lui :

Je ne suis plus celui dont la grâce et la vue
Rendaient cette contrée en tous temps si pourvue
D'amours et de plaisirs,
Qui donnait à ces eaux un si plaisant murmure,
Tant d'émail à ces prés, aux bois tant de verdure,
Aux cœurs tant de désirs.

« Cette marche parallèle du deuil de la nature avec le deuil humain a été dite bien des fois. Mais le roi, par la bouche du poète, va plus loin et jusqu'à penser que si les fleurs sont

Hosted by Google

mortes, si les sources ne chantent plus, c'est à cause de lui, c'est par son influence, c'est par horreur de lui :

Quand j'approche de vous, belles fleurs printanières,
Votre teint se flétrit; les prochaines rivières
Cherchent d'autres détours;
Je fais tarir l'humeur de ces fontaines claires
Qui craint que de mes yeux les sources mortuaires
Ne tarissent son cours.

J'ai le cœur si comblé d'amertume et d'oppresse!...

« Il sied de noter, en passant, un détail pittoresque, bien exact et local, où l'on voit se dresser les silhouettes arides de quelques-uns des monts de la forêt, visibles des fenêtres du château :

Plût au Ciel dont les lois me sont si rigoureuses,
Que je fusse, entre vous, grandes masses pierreuses,
Un rocher endurci!...

« L'ode se clot sur une belle strophe :

Nymphes de ces forêts, mes fidèles nourrices,
Tout ainsi qu'en naissant vous me fûtes propices,
Ne m'abandonnez pas
Quand j'achève le cours de ma triste aventure :
Vous fîtes mon berceau, faites ma sépulture
Et pleurez mon trépas.

« Oui, cette fin de règne est sinistre. Joyeuse, Quélus, Saint-Mégrin, Maugiron sont morts. Toutes les créatures des Valois ont disparu; le pouvoir est tiraillé entre les ligueurs et les huguenots; un prince jeune et vivace, que tout désigne, prépare déjà l'ère nouvelle près de s'ouvrir et ce qui fut debout va s'effondrer lamentablement; Henri III succombe sous les coups d'un assassin et les nymphes de Fontainebleau ne dresseront pas son tombeau. »

(*A suivre.*) ADOLPHE RETTÉ.

Hosted by Google

LES FEMMES ET L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

EN ALLEMAGNE

On se souvient, sans doute, de deux manifestations de la jeunesse universitaire allemande contre la présence des femmes dans les universités de l'empire. Elles ne sont pas encore bien anciennes; il suffira, en tête de ces lignes, de les résumer en deux mots.

A Berlin, pendant un cours de M. le professeur Behrend sur *la prostitution*, qui était suivi avec beaucoup d'intérêt — nous voulons croire de véritable intérêt — par la jeunesse masculine de l'université, un groupe d'étudiants se permit, suivant la coutume universitaire germanique, de témoigner sa désapprobation, de ce qu'une femme s'était glissée dans l'auditoire, en frottant vigoureusement les pieds sur le plancher de la salle. Ce bruit désagréable se renouvela jusqu'à ce que M. le professeur Behrend eut donné satisfaction aux mécontents en priant l'auditeur du beau sexe de se retirer, tout en promettant de refaire son cours devant un auditoire féminin au semestre suivant.

A Halle, les élèves de la faculté de médecine — quelques étudiants, serait plus juste, — lancèrent un manifeste s'élevant contre l'admission des femmes dans les laboratoires et les salles de dissection. Ces jeunes gens parlaient même au nom de la morale et de leur sentiment de pudeur qui ne leur permettaient pas certaines études en compagnie de personnes d'un autre sexe.

Hosted by Google

Je n'ai nullement l'intention de critiquer : ni la manière de s'exprimer avec les pieds qu'ont choisie les étudiants de Berlin, ni le sentiment de pudeur blessée de leurs camarades de Halle. Si j'ai rappelé ces faits, c'est simplement pour montrer combien — même dans la jeunesse, qui devrait avoir des sentiments généreux et chevaleresques à défaut d'équité, — on est peu favorablement disposé envers les femmes quand il s'agit de les admettre à la concurrence professionnelle.

Si la jeunesse — que l'on dit toujours novatrice —, se montre ainsi antiféministe, on peut se figurer sans peine quelle doit être la position prise par les vieux professeurs, dont la science n'exclut pas toujours l'étroitesse de vues, et par les gouvernements de l'Allemagne.

Cette attitude est, sinon nettement hostile, du moins extrêmement réservée et nous pensons qu'il peut être intéressant, d'après des documents tout au moins officieux, de montrer quels progrès la question des études supérieures pour femmes a pu faire en ces dernières années.

I

Il est tout naturel de commencer cet examen par les établissements qui préparent aux études universitaires : les gymnases.

Il existe à l'heure actuelle plusieurs *Mädchengymnasien*, gymnases de jeunes filles, plus ou moins identiques par le nombre de classes et le programme. L'enseignement de ces établissements d'instruction a pour but de préparer les élèves aux études supérieures de l'université, dont la porte s'ouvre devant la présentation d'un diplôme de « bachelier », *Maturitätszeugnis*.

Nous prendrons comme type de ces établissements, le *Mädchengymnasium* de Karlsruhe (1); ce qui justifie notre préférence, c'est qu'il est le plus ancien, le plus complet et aussi le

(1) Je tiens à remercier, encore une fois, ici Mlle le Dr Gernet, du gymnase de Karlsruhe, pour tous les détails qu'elle m'a fournis si aimablement.

Hosted by Google

seul qui soit officiel. Fondé par la société féministe : *Frauenbildung*, *Frauenstudium*, il est maintenant adopté par la ville ; il est devenu une institution de la commune et il a « tous les droits des gymnases de garçons ».

Les jeunes filles entrent, dès leur douzième année révolue, dans cet établissement en quittant les écoles supérieures ordinaires. Elles n'ont donc que six ans — puisqu'en Allemagne, comme ailleurs, l'examen de baccalauréat ou de maturité se fait à dix-huit ans —, pour parcourir le programme obligatoire d'étude des langues anciennes qu'elles abordent à ce moment-là ; pour les autres branches, elles sont déjà préparées dans les classes des écoles supérieures qu'elles ont visitées, et ne font que continuer dans le même sens. Les élèves, en ce qui concerne les langues anciennes : le latin et le grec, doivent donc acquérir en six ans une somme de connaissances que les garçons mettent neuf ans à s'assimiler.

Voici, à ce propos, le tableau de la moyenne d'heures de leçons par semaine pour chaque classe du gymnase de Karlsruhe :

	6e.	5e.	4e.	3e.	2e.	1re.
Religion . . .	2		2		2	
Allemand . .	3		3		3	
Français . . .	3	3	2		2	
Latin	10	10	8	8	8	
Grec	—	—	8	8	8	
Histoire . . .	2		2		3	
Géographie . .	2		—		—	
Sciences . . .	2		2		2	
Mathématiques.	4	4	3	3	4	
Dessin . . .	2		—		—	
Gymnastique .	2		2		2	

Et n'allez pas croire que l'obligation de parcourir le programme classique, en moins de temps que n'en ont les garçons, nuise à la valeur du travail des jeunes filles. La preuve, c'est qu'un bon nombre des élèves de l'école ont subi avec succès leur *Mäturitätsexamen* (on dirait à Paris : leur baccalauréat).

Hosted by Google

En 1899, quatre élèves se sont présentées à cet examen, aux mêmes conditions que les garçons, cela va sans dire, et ont parfaitement réussi. En 1900, il n'y eut aucune bachelière, car la classe supérieure ne comptait pas d'élève. Pendant l'été de 1902, sept élèves ont conquis avec succès leur diplôme. Et il en a été de même, dans d'autres villes d'Allemagne, pour bon nombre de jeunes filles.

Le *Mädchengymnasium* de Karlsruhe avait, au printemps 1900, trente-cinq élèves, et, dès l'automne de cette année-là, les six classes se trouvèrent au complet. En juillet 1902, il a clos son année scolaire avec soixante-seize élèves, dont six internes. Les élèves venues du dehors, en effet, moyennant 600 marcs par an, soit 750 francs, reçoivent leur logement et la pension dans la maison. Les autres élèves payent une redevance annuelle de 81 marcs, soit 101 fr. 25 c.

Mais nous l'avons déjà dit, à côté de ce gymnase de jeunes filles de Karlsruhe, il existe d'autres établissements similaires.

Ce sont les gymnases de Berlin, Stuttgart et Königsberg. Ceux-ci, il est vrai, ne sont pas officiels; ils ont été créés et sont dirigés par la société *Frauenbildung, Frauenstudium.* A Cologne, aux Pâques prochaines, un nouveau gymnase doit encore s'ouvrir; il sera dû à une société privée qui s'intitule : *Verein zur Gründung eines Mädchengymnasiums in Cöln.* Enfin, il existe des institutions moins complètes, ce qu'on appelle des *Gymnasial Curse* (cours gymnasiaux). Ces cours se donnent dans les villes de Berlin, Leipzig, Hannovre et Francfort-sur-Mein. Les élèves ne sont admises à les suivre qu'après avoir achevé toutes les classes d'une école supérieure. A Baden-Baden, on a fondé également un *Progymnasium*, annexe de l'école supérieure de la ville, qui prépare jusqu'aux dernières classes exclusivement. Pour recevoir l'enseignement de ces classes, les élèves du *Progymnasium* de Baden-Baden doivent se rendre à Karlsruhe. Il faut remarquer, en passant, que c'est le grand-duché de Bade qui est à la tête du mouvement libéral en faveur des études supérieures pour femmes; nous aurons l'occasion de le rappeler en parlant des universités.

Hosted by Google

Voilà donc tout ce que l'Allemagne possède d'établissements préparant les femmes au baccalauréat et aux hautes études ; c'est déjà beaucoup, si l'on songe que ces innovations sont dues à l'initiative privée. Que de courage, de persévérance et de dévouement il a fallu de la part de femmes distinguées pour arriver à ce résultat notable ! Il faut ajouter que d'autres villes se préparent à organiser des gymnases ou des cours gymnasiaux du même ordre pour les jeunes filles ; nous avons déjà cité Cologne, mais tout fait prévoir que cet exemple sera suivi.

II

Nous avons à examiner maintenant quelle est la position faite aux femmes dans les universités elles-mêmes. Pour cela, nous nous servirons surtout d'une enquête due à Mlle Käthe Schirmacher ; c'est elle qui nous fournira les données principales. Cette enquête n'est point toute récente ; elle fut faite à la fin du printemps 1899 ; néanmoins, les renseignements qu'elle nous apporte ne sont modifiables que sur un ou deux points de détail, car les progrès de la cause féministe ne sont jamais, nulle part, très rapides !

Mlle Käthe Schirmacher, qui est doctoresse, devait présenter, au Congrès de Londres, un rapport sur la question des études supérieures pour femmes en Allemagne ; elle envoya aux recteurs des vingt universités de l'empire un questionnaire, auquel ceux-ci répondirent pour la plupart avec bonne grâce. Ce sont ces réponses (1) — officielles, par conséquent, quant à l'autorité qui fournit les renseignements — qui nous offrent les données que nous allons exposer.

Quelques-unes de ces lettres sont curieuses à lire. J'ai dit que la plupart des recteurs répondirent avec bonne grâce, mais ce n'est pas le cas pour tous. Ainsi, le recteur de l'université de Giessen ne se donna pas même la peine d'écrire une

(1) Elles ont été publiées intégralement dans *Die Frauenbewegung* (Berlin), numéros des 15 janvier, 1er février et 1er mars 1900.

Hosted by Google

ligne et de dire, par exemple, comme celui de Berlin, qu'il n'avait pas sous la main les éléments nécessaires à une réponse, ou, comme celui de Königsberg, que « le ministère interdit toute correspondance, sans sa permission, avec l'étranger en ce qui concerne les affaires universitaires » ! Sa Magnificence le prorecteur de Göttingen fit mieux encore : il chargea simplement son secrétaire de faire savoir à Mlle Schirmacher « que les renseignements désirés ne peuvent point être communiqués ». Un point, c'est tout.

La réponse de l'université de Halle ne figure pas non plus dans cette liste, car Mlle Schirmacher, qui habite Paris, après avoir payé deux fois 1 franc d'amende pour les réponses non affranchies et envoyées, avec la mention *officiel*, de Breslau et de Königsberg, refusa la troisième de ces lettres qui lui parvenait ainsi, grâce « au manque de connaissances géographiques et juridiques des bedeaux de ces universités ».

Et maintenant, nous allons grouper les données que nous pourrons extraire de ces lettres, de celles qui contiennent quelque chose, tout au moins.

Les femmes ne peuvent être immatriculées comme *étudiantes* régulières que dans les deux seules universités du grand-duché de Bade : à Heidelberg et à Fribourg en Brisgau. Cette mesure est d'ailleurs toute récente; au moment où Mlle Schirmacher faisait son enquête, on s'en occupait déjà; cependant, aucune décision n'avait encore été prise par le gouvernement. Mais, à partir du 1er avril 1900, les femmes furent admises, au même titre que les autres étudiants, dans les auditoires des deux universités badoises, à la seule condition d'être bachelières. Nous ne pouvons que féliciter ici le gouvernement grand-ducal de Bade pour sa largeur de vues. Ce petit État est, en effet, le seul de l'empire qui possède un gymnase officiel de jeunes filles et qui ouvre les portes des universités toutes grandes aux femmes.

A l'extrême opposé des universités badoises se place — heureusement seule de son espèce — l'université de Iéna, où les femmes ne sont pas même admises comme *auditrices*. Cette haute école a fermé jalousement les portes du sanctuaire

Hosted by Google

de la science devant la profanation d'Ève et garde « une position expectative » dans la question des études des femmes. Jusques à quand gardera-t-elle cette position? Nul ne le sait, mais cela pourrait durer longtemps encore.

Partout ailleurs les portes s'entre-bâillent, laissant passer quelques privilégiées; mais même ces privilégiées ne sont pas admises à tous les cours, ni sans difficultés. Il faut, presque dans chaque université, le consentement du professeur dont l'auditrice désire suivre l'enseignement.

A Leipzig, par exemple, il faut d'abord obtenir l'autorisation du gouvernement, du ministère de l'instruction publique et des cultes, et ensuite il faut encore celle du professeur, qui a le droit de refuser son consentement, malgré la permission du ministère.

Au Landtag bavarois, dans la session du mois d'avril 1900, on a discuté assez vivement la question des études universitaires des femmes. Le député socialiste Vollmar a vaillamment défendu le droit de ces dernières, mais ce fut d'ailleurs en vain. N'oublions pas que nous sommes dans l'ultramontaine Bavière. La seule chose qui puisse consoler les féministes, c'est la faiblesse des arguments des adversaires de cette réforme. Le ministre de l'instruction publique, M. von Landmann, a déclaré que les professeurs en grand nombre y étaient opposés, parce qu'ils ne peuvent pas donner leurs cours comme ils veulent (?) lorsque des femmes y assistent. Le ministre a ajouté — ce n'est pas une plaisanterie — qu'à Munich on manque de place à l'université; or, si l'on accordait l'immatriculation aux femmes, le résultat immédiat serait d'en attirer beaucoup trop. D'ailleurs, les autres États de l'Allemagne n'accordent pas l'immatriculation aux Bavaroises; pourquoi la Bavière l'accorderait-elle aux Allemandes d'autres parties de l'empire? Toute l'argumentation de M. von Landmann a cette valeur-là (1).

Mais enfin — sauf à Iéna — les femmes sont pourtant déjà admises, comme auditrices, à suivre certains cours; car tous

(1) Voir *Gazette de Francfort*, des 24 et 25 avril, comptes rendus du Landtag bavarois.

Hosted by Google

les cours ne leur sont point ouverts; certaines facultés, celles de théologie ou de médecine, par exemple, les éloignent sévèrement de leurs mystères.

Les femmes en sont donc réduites à suivre principalement l'enseignement des facultés de philosophie : histoire ou langues, mathématiques ou sciences naturelles. Il faut remarquer que la plupart de ces auditrices sont de nationalité allemande. On comprend aisément qu'aucune étrangère — ou fort peu — n'aille perdre son temps en démarches auprès de tel gouvernement ou de tel professeur pour n'obtenir l'autorisation que de suivre un ou deux cours isolés. Les étudiantes étrangères s'en vont, en Suisse ou en France, chercher leur nourriture spirituelle et préparer leurs examens.

Le plus grand nombre des auditrices allemandes sont des institutrices qui se préparent à l'examen d'*Oberlehrerin* et qui cherchent à compléter ainsi leur savoir sur certains points seulement; elles sont donc, dans la généralité des cas, plus âgées que ne le sont d'ordinaire les étudiants et les étudiantes.

La plupart des universités ne se déclarent point, en principe, opposées à toute tentative plus généreuse en faveur des femmes; dans chacune, il se trouve des esprits novateurs et équitables, qui comprennent ce que l'on doit à notre époque et à la justice égale pour les deux sexes; mais on y rencontre aussi bon nombre d'intelligences routinières, de vieux rats de bibliothèques qui ne voient pas plus loin que leurs notes marginales ou leurs gloses embrouillées; ceux-là sont incurablement antiféministes.

Il faut ajouter, à cette catégorie de professeurs, tous ceux qui craignent la concurrence; nommons les médecins qui, en ce domaine-là détiennent le record de l'étroitesse et de l'égoïsme. Médecins pratiquants, comme au congrès de Wiesbaden en 1898, professeurs dans les facultés de médecine de l'empire, tous ils refusent également d'ouvrir leurs laboratoires aux femmes. Il faut toutefois mentionner que les Allemandes, qui ont achevé leurs études à l'étranger, sont admises à se présenter aux examens d'État et obtiennent ainsi le brevet de

Hosted by Google

médecin, qui leur permet de pratiquer leur art avec les mêmes droits que les hommes.

Il va sans dire que le nombre de femmes qui étudient dans les universités allemandes est fort restreint, et cela se comprend dans de telles conditions. Ce n'est pas pour rien qu'elles s'effrayent de toutes les barrières qu'on élève devant leurs pas sur la route de la science. Il semble que les défenseurs du droit exclusif des hommes aux études ont la même conception de la science que les sectateurs des cultes païens avaient des rites de leurs cultes qu'ils entouraient d'innombrables mystères, n'admettant que, lentement et difficilement, de nouveaux initiés. Mais cette attitude est ridicule, au seuil du XX^e^ siècle; elle cadre mal même avec l'espoir de quelques-uns qui, voulant faire de la science la seule directrice et la seule consolatrice des hommes, rêvent de la substituer à toute forme religieuse.

Dans le discours du député Vollmar au Landtag de Bavière, on trouve, pour l'année 1900, un chiffre rond de 700 étudiantes dans les différentes universités d'Allemagne.

Il est difficile d'établir en l'espèce un compte exact. Quelques-unes des universités ne font pas aux femmes l'honneur de les inscrire dans le catalogue de leurs élèves, ainsi que l'université de Munich l'annonçait, par exemple, à M^lle^ Schirmacher. Voici cependant pour les universités bavaroises les chiffres indiqués par M. Vollmar au mois d'avril de l'année 1900 : *Munich*, 20; *Wurzbourg*, 1; *Erlangen*, 5.

Pour les autres universités nous nous en tenons aux chiffres indiqués dans les lettres des recteurs à M^lle^ Schirmacher, lettres datant du mois de mai de l'année 1899. Il est évident qu'il n'a pas pu se passer de grands changements dans ce domaine depuis lors, puisque les conditions sont restées aussi défavorables que par le passé, sauf dans le grand-duché de Bade. Et maintenant voici ces chiffres :

PRUSSE : *Berlin*, point de réponse à ce propos; *Bonn*, 45 au semestre d'été et 25 au semestre d'hiver; *Breslau*, 27; *Göttingen*, point de réponse; *Greifswald*, 3; *Halle*, pas de réponse; *Kiel*, 17 au semestre d'hiver; l'année précédente : 22 en hiver et 21 en été; *Königsberg*, 20, *Marburg*, 10 à 15.

Hosted by Google

SAXE : *Iéna*, point ; *Leipzig*, 9.

WURTEMBERG : *Tübingen*, 5.

BADE : *Fribourg en Brisgau*, 1 ; *Heidelberg*, point d'indication. Il est certain que, depuis lors, dans ces deux universités, il en va autrement, puisque les femmes peuvent y être immatriculées. Toutefois, le nombre des étudiantes y est faible, d'après des renseignements que nous avons recueillis sur place pendant l'hiver 1902.

HESSE : *Giessen*, pas de réponse.

MECKLEMBOURG : *Rostock*, 7.

ALSACE : *Strasbourg*, pas d'indication.

En relisant ces chiffres qui n'arrivent pas à la deuxième centaine, on se demande si celui de 700 étudiantes, pour 1900, indiqué par Vollmar est bien exact (1). Il parait plutôt singulièrement exagéré, bien qu'il ne soit pas considérable, si on le compare aux chiffres d'étudiantes en d'autres pays. Ainsi la statistique officielle du ministère de l'instruction publique, en France, accusait en janvier 1899 : 817 femmes parmi les 28,264 étudiants de France ; à la même époque, en Suisse, la seule université de Genève comptait 369 étudiantes dans ses auditoires.

En ce qui concerne l'empire d'Allemagne, nous n'avons pas de statistiques toutes récentes pour la bonne raison que les femmes ne sont pas encore partout considérées comme des élèves dignes d'être inscrites sur les listes universitaires. Le nombre des femmes a cependant augmenté, en une certaine mesure très appréciable, dans les hautes écoles allemandes, si nous en jugeons d'après les chiffres suivants, qui se rapportent à l'université de Berlin. Celle-ci comptait, au semestre d'été 1902, environ 400 auditrices, contre 303 l'été précédent, et 40 pendant l'été 1896. Au semestre d'hiver de 1901-1902 — c'est le plus haut chiffre atteint —, leur nombre s'éleva à 611. Nous empruntons ces détails à la revue féministe : *Die Frau*, numéro de juillet 1902.

Au nombre des points soulevés par Mlle Schirmacher dans

(1) *Frankfurter Zeitung*, 24 avril 1900.

Hosted by Google

son questionnaire, il en est un qu'il faut encore relever. Elle demandait si l'on avait remarqué que la présence de femmes, dans les auditoires, eût donné lieu à des faits regrettables ou inconvenants. Toutes les universités qui ont pris la peine de répondre ont été obligées d'avouer qu'il ne s'y était rien passé de semblable. Je crois d'ailleurs que les adversaires des études des femmes seraient embarrassés de citer des faits de ce genre. Tout se passe toujours de la plus correcte façon entre étudiants des deux sexes. Et nous, qui avons suivi bien des conférences et des cours universitaires où les femmes se trouvaient même en plus grand nombre que les étudiants, nous n'avons jamais remarqué le moindre geste, entendu le moindre mot que l'on pût critiquer.

Tel est, rapidement esquissé, l'état de la question en Allemagne. Dire qu'il y a lieu d'être satisfait serait se contenter de bien peu. Pour un grand pays de science et de culture, qui a toujours développé soigneusement, et même jalousement, ses institutions d'enseignement supérieur, l'Allemagne occupe une situation plutôt humiliante dans le grand débat dont il s'agit, et l'on s'étonne qu'elle puisse rester si déplorablement figée dans la routine injuste des inégalités entre sexes. Pourtant il n'est pas probable qu'il s'y opère un changement important, d'ici à longtemps, dans ce domaine. L'Allemagne, si complètement hiérarchisée, ne fait point preuve, pour le moment, de tendances libérales; les puissants dans le Parlement et auprès de l'empereur, ce sont les officiers, les hauts fonctionnaires gouvernementaux, les nobles propriétaires terriens, peut-être même les grands et richissimes industriels et les représentants du *Centre* catholique. Les « intellectuels », en ce temps de militarisme, ne sont plus guère écoutés. On augmente la flotte de guerre, on protège le commerce, on favorise l'industrie nationale dans le monde entier; mais on censure ou on dépose tel professeur qui ose dire sa pensée trop haut ou qui pense trop hardiment, au gré des pouvoirs publics.

Et pourtant, ouvrir le chemin des hautes études aux femmes, leur permettre d'exercer certaines professions qui semblent

Hosted by Google

faites pour leur sexe — ainsi l'exercice de la médecine et l'enseignement —, est-il rien de plus juste et même de plus nécessaire au bien-être de l'humanité?

Si les femmes deviennent les conseillères du peuple et des petits comme médecins, comme avocats, ne verrons-nous pas l'hygiène et les soins de la santé progresser partout, surtout dans les classes inférieures de la société, vers lesquelles leur cœur généreux — parce que toujours maternel — les conduira infailliblement? Ne verrons-nous pas le cabaret diminuer d'attrait et des mesures énergiques être prises contre le fléau de l'alcoolisme? Ne verrons-nous pas, peut-être, — ceci importe davantage encore — de tout petits enfants, qui meurent par milliers, sauvés par les soins de mères plus éclairées?

Et si toutes ces raisons, si toutes ces promesses de meilleur avenir, si le droit de la femme à se développer librement comme elle l'entend, à employer tous ses talents pour le bien de l'humanité, ne suffisent pas comme arguments, il en est encore un autre, point exempt d'égoïsme, si l'on veut, mais que l'on peut aussi faire valoir justement.

L'homme ne désire-t-il pas une compagne intelligente et dévouée, capable de comprendre son travail, de l'encourager et de l'aider dans sa tâche? Celle qui doit vivre, toute une vie, de la même existence que lui et tout près de lui, ne doit-il pas la désirer mieux préparée aux luttes de la vie qu'elle ne l'est généralement et plus apte à devenir sa compagne de tous les instants, à répondre à ses questions, à suivre ses pensées, à l'aider et à le soutenir chaque jour?

Un écrivain, sévère envers les femmes, sévère sans qu'il apporte d'arguments véritables, — il ne fait que ramasser les vieux et mesquins reproches d'inconstance, de manque de profondeur et de sérieux, — a écrit pourtant cette phrase très juste : « On doit, au moment d'entrer en ménage, se poser cette question : crois-tu bien pouvoir t'entretenir avec cette femme jusqu'à ta vieillesse? Tout le reste du mariage est transitoire, mais la plus grande partie de la vie commune est donnée à la conversation. »

Si les hommes voulaient un peu méditer cette pensée de

Hosted by Google

Frédéric Nietzsche (1), ils se montreraient certainement moins intransigeants et ouvriraient plus largement aux femmes les portes des sanctuaires de la Science et de l'Art : ils contribueraient ainsi à préparer non seulement des femmes utiles à la société, à l'humanité toute entière, mais aussi, plus simplement, des compagnes dignes d'eux et avec lesquelles, au long de la vie, ils puissent goûter les joies du travail et celles du repo dans une complète communauté d'esprit.

ROGER BORNAND.

(1) « *Humain, trop humain* », Ire partie. Traduction Desrousseaux, p. 355.

Hosted by Google

UNE VISITE A FREDERIK VAN EEDEN

J'ai eu parfois la sensation qu'il serait intéressant de révéler au public de langue française le mouvement intellectuel et littéraire de la Hollande tout à fait contemporaine, qu'il serait curieux d'étudier l'évolution qui s'est opérée là-bas du naturalisme au mysticisme. En y regardant de près, on voit que certaines tentatives ont été faites, mais que la généralité des « lettrés » ne s'en est pas souciée.

Aujourd'hui je m'occuperai de F. Van Eeden, dont l'œuvre et la personnalité sont presque inconnues en France et dans notre Wallonie; en Allemagne et en Angleterre, au contraire, la réputation du poète hollandais s'est, depuis longtemps déjà, affirmée. On a publié dans le 4e volume de l'*Humanité nouvelle* les deux premiers chapitres du *Kleine Johannes*, mais le traducteur en est resté là (1). Alors que les éditeurs allemands ou anglais se présentent d'eux-mêmes pour publier dans leur langue les œuvres nouvelles de F. Van Eeden, afin que l'ouvrage original et les traductions puissent paraître en même temps, il reste étranger aux lecteurs de Paris.

J'avais lu le *Kleine Johannes* à la Haye en 1897, au moment où, en Hollande, il passait pour un des plus beaux livres publiés dans le dernier quart de siècle. Je l'ai relu depuis et toujours avec le même intérêt, mais c'était, à peu de chose près, tout ce que je connaissais de F. Van Eeden.

(1) L'adaptation remarquable que nous publions ci-après est la première version complète de ce chef-d'œuvre. L'original ne se prête guère à une traduction et M. Léon Paschal, dans son travail, tout en respectant scrupuleusement l'esprit et les tendances de l'œuvre, s'est permis les libertés que pouvait, jusqu'à un certain point, réclamer son propre tempérament et que pouvaient exiger aussi les manières de sentir d'un lecteur français. (*N. d. l. R.*)

Hosted by Google

La tendance philosophique de l'œuvre semble être un panthéisme religieux ; la langue est simple, pure et limpide, et le procédé artistique consiste surtout dans l'évocation, par la répétition et le symbole, des sentiments d'angoisse, d'admiration ou de piété.

F. Van Eeden s'y révèle un peintre très délicat, un fervent admirateur de la nature dont il rend les aspects intimes avec un impressionisme remarquable et dont il interprète la vie d'une manière personnelle et poétique. Un trait caractéristique aussi semble être son mépris pour l'homme enlaidi par notre civilisation ; sa pitié pour les malheureux qu'abrutit l'industrie moderne ; sa haine pour les villes, son amour pour les plantes, les animaux, les dunes, le ciel, la mer et, par-dessus tout, le soleil. Les épisodes isolés sont d'une interprétation assez aisée. Rappelons le bal dans le terrier du lapin où défile devant nous toute une galerie de types, tout un coin de la comédie humaine et où « danser est une chose sérieuse et pas du tout une affaire qui prête à rire ».

Il y a le ver luisant, supérieur à tous les êtres, parce qu'il donne la lumière ; il a perdu sa bien-aimée et attend la mort pour la retrouver au ciel, après avoir, lui aussi, déclaré que tout ici-bas est vanité. Il y a l'histoire du jeune hanneton qui n'a pas de but dans la vie, qui ne comprend pas le sens du mot vocation, mais qui sent seulement que cela a quelque rapport avec l'estomac, et l'histoire des fourmis pacifiques qui, pour la possession d'une relique, partent en guerre contre les fourmis belliqueuses.

Mais dans le détail, bien des phrases sont énigmatiques, bien souvent on cherche l'intention du poète et on n'est jamais sûr de tenir le sens précis, l'interprétation exacte du symbole.

Le *Kleine Johannes* passe de la foi panthéiste au désir ardent de tout connaître. Ce sont les deux premiers stades. D'abord c'est l'enfant qui prête une vie à tout ce qui l'entoure, s'étonne que les arbres demeurent immobiles le long des routes, caresse de la main leur rude écorce, tandis que les bons géants lui répondent par le bruissement de leurs feuilles. C'est le petit garçon rêveur qui n'a pas d'ami en classe, mais seule-

Hosted by Google

ment des camarades, et ne se sent « chez lui » qu'avec son chien, couché dans l'herbe au bord de l'étang, en adoration devant le coucher de soleil.

Sa communion avec la nature est complète; il comprend ce que disent toutes choses, et, pour lui, les fleurs ont des visages et lui expriment leur confiance et leur amitié. Ce sentiment de communion avec la nature, cette intelligence qu'il semble que l'homme a perdue et qu'il cherche en vain à reconquérir, tout cela est personnifié dans un être ailé, une libellule bleue (Liseron). C'est en sa compagnie que Jeannot visite le lapin, c'est après le baiser d'initiation de Liseron que la souris lui parle et que la rose devient le gardien de sa petite clef : une belle vie, toute de révélation confiante au milieu des êtres de la nature qui lui sont supérieurs.

Puis, son caractère d'homme l'emporte : il veut savoir. Et ceci est déjà une grande faute. Le manque de confiance porte en soi son châtiment : la nature lui est hostile, fermée. Les roses « ne parlent pas avec les hommes », il est seul. C'est le second stade personnifié en *Wistik*, le lutin qui lit les livres sacrés de tous les animaux, dans l'espoir de trouver enfin la *Bible* qui contient la vérité. Car la bible des hommes n'est évidemment pas la bonne, le vrai livre sacré devant nous apporter la paix et le bonheur, que nous ignorons encore.

Puis, de ce désir ardent de tout savoir, Jeannot descend à la recherche scientifique pure; il cherche sans savoir pourquoi, sans savoir quoi, uniquement préoccupé de noter en chiffres le résultat de ses expériences. C'est un temps d'angoisses terribles, sans la moindre lueur d'espoir. Un amour a passé dans sa vie d'enfant et maintenant il a disséqué l'amour comme il a disséqué son ami, le brave lapin, et il est dégoûté de l'amour; la somme de souffrance, de laideur, de misère qu'il découvre, l'écrase comme un trop lourd fardeau. Depuis qu'il désire savoir, il a aperçu la mort, il aime trop les hommes pour jouir seul de la nature; cependant il ne peut guère s'empêcher de les mépriser.

Jésus ni Dieu ne peuvent le consoler; ce furent des symboles admirables; mais on en a fait des images grossières. Qui veut

Hosted by Google

trouver la vérité doit renoncer à la chercher en eux. Tous les sentiments naturels s'éteignent ainsi dans son cœur, l'obscurité s'y fait complète, l'homme est fait pour chercher sans savoir quoi, sans savoir pourquoi et pour noter en chiffres le résultat de ses recherches. Mais quand son maître impitoyable, le docteur *Chiffre*, veut disséquer son père, Jeannot lutte contre son maître, essaie de le vaincre et est délivré. Mais il n'arrivera à la vérité que par la mort.

D'une lecture captivante, l'ouvrage se prête mal à être résumé; les plus beaux passages, les pages que chacun a présentes à la mémoire demeurent dans l'ombre, tandis que l'explication donnée matérialise et accentue fâcheusement le symbole jusqu'à le fausser. Il vaut la peine de signaler combien ce procédé d'évocation se rapproche de la manière des poètes français contemporains. Mais la préoccupation morale et sociale est déjà dans Jeannot à côté des angoisses métaphysiques, et cette préoccupation va s'affirmant de plus en plus dans la vie et l'œuvre de F. Van Eeden.

Quand on pense que la jeune littérature hollandaise avait, à de certains moments, adopté la formule de Zola, il vaut la peine de noter la transformation d'art dont l'œuvre de Van Eeden est le curieux symptôme.

La caractéristique des réformateurs hollandais, c'est que chez eux l'idée éveille tout un cortège de sentiments, ou plutôt, que les préoccupations morales et sociales préexistent et l'emportent, que la notion ne demeure pas intellectuelle, qu'elle se traduit en fait. Le réformateur prêche parfois, mais il commence par se réformer soi-même et se mettre en harmonie avec sa doctrine.

***

Je suis allé à Bussum voir F. Van Eeden dans sa colonie de Walden.

Bussum est un gros village, à mi-chemin entre Amsterdam et Hilversum, non loin de la petite ville de Naarden. Cette dernière, enserrée dans ses fortifications, dans sa double enceinte de fossés très larges et de remparts, est reliée à la terre par des passerelles de bois étroites. Les maisons y sont basses et

Hosted by Google

monotones, la petite ville semble végéter sans luxe, même sans confort, attentive seulement à se défendre en cas d'attaque. Bussum est un village enchanteur sur un sol privé, il est vrai, du pittoresque d'une nature accidentée, mais où, en mettant à profit toutes les découvertes modernes, l'homme a respecté les arbres, en sorte que les routes sont des promenades, le village paraît sous bois et n'est guère composé, dans sa partie nouvelle, que de villas charmantes. A une vingtaine de kilomètres d'Amsterdam on a ainsi une magnifique station de verdure, d'où l'on peut aller et où l'on peut revenir matin et soir. La gare est éclairée à l'électricité, les réverbères des routes ont des becs Auer, les moindres magasins possèdent le téléphone; la route de Bussum à Naarden est desservie par un tram et éclairée par des lampes à incandescence (1). Les chemins du village ne sont pas en ligne droite, les villas nullement monotones, mais agréablement éparpillées.

A la gare on sourit quand vous demandez le chemin de Walden, on parle de la colonie et des « fous du Dr Van Eeden », mais comme s'il s'agissait d'un sanatorium où reposent des malades, sans méchanceté et presque avec bienveillance. Il est bon d'ajouter que la colonie existe depuis trois ans et qu'elle prospère, et que nous sommes, d'autre part, chez un peuple extrêmement conservateur dans l'essence, extrêmement curieux de toutes les nouveautés dans le dehors. Traditions historiques, foi, mœurs et climat, tout prédispose ici aux lenteurs d'une sage évolution.

Je ne connaissais qu'un portrait de F. Van Eeden, celui de Jan Veth dans l'édition originale du *Kleine Johannes;* une tête soucieuse de penseur, un front que l'intensité habituelle de la méditation semble avoir contracté pour toujours; les traits

(1) Bussum fut constitué en commune aux dépens de Naarden en 1762 ;son développement ne date que de 1874 et eut pour origine le passage de la voie ferrée Amsterdam-Hilversum ; il y a actuellement dix-huit trains par jour vers Amsterdam, vingt-deux vers Hilversum, dont dix-huit avec correspondance vers Utrecht. Le mètre carré de terrain a monté de 25 centimes, en 1875, à 40 francs, en 1902; l'accroissement annuel de la population est de 6,670; le village comptait 1,450 habitants en 1877; actuellement il y en a près de 8,000; on y compte quatorze établissements d'instruction.

Hosted by Google

énergiques paraissent immobiles, le regard est fixe, toute l'attention concentrée. On croit lire sur cette figure la trace d'une longue préoccupation, d'une souffrance qui vient peut-être d'avoir trop pensé, il semble que le poète ait gardé de cette interrogation passionnée de l'inconnu, de cette souffrance aussi, quelque chose de sérieux, de triste et d'obstiné.

Et tandis que je cherchais là-bas à Bussum, dans le jardin de la colonie, qui ressemble bien un peu à celui décrit au commencement du *Kleine Johannes*, — tant il y a d'abris et de cloisons de toute nature — je fus cordialement apostrophé par un grand diable hâlé, en pantalon de velours, comme en portent nos terrassiers, en blouse de toile bleue retroussée aux manches, les pieds dans de gros sabots et, sur la tête, la « cap » anglaise, le jockey d'étoffe.

C'était lui.

L'homme de toutes les délicatesses, le poète recherché, le peintre impressioniste m'apparaissait sous la figure d'un jardinier barbu, au regard droit, au verbe clair, joyeux et bien portant. Et pendant qu'il achevait une conversation avec un ami, je m'en fus m'asseoir dans la salle de lecture. Sur la table, des livres et des revues, depuis le *Gids* jusqu'à la *Theosophical Review*, sans parler du journal de la colonie et des manifestes.

Là se trouve aussi une dame hollandaise, une « capitaliste », qui est venue passer huit jours dans le phalanstère. Nous parlons du Maître et de son œuvre. Avec une sincérité absolue, la jeune dame, qui tout à l'heure travaillait au jardin et qui maintenant est installée devant un panier de linge, avoue ne pas être en état de résider dans la colonie. Elle a des enfants et se doit à eux et à son mari. Mais elle ne cache pas son admiration, ni son désir intime de vivre ici. La colonie est une tentative pratique et sérieuse de réforme. « Que penser, me dit la dame, des prétendus amis du peuple qui continuent à vivre aux dépens des autres? Ici, chacun se rend utile et tâche de traduire en acte une doctrine qu'il croit juste. »

C'est le même esprit de sincérité envers soi-même si fréquent ici dans la jeunesse (du moins dans une certaine jeunesse), c'est le même sens moral qui tendent à restituer une nouvelle vigueur au protestantisme hollandais. Il s'y mêle, comme chez

Hosted by Google

les Anglo-Saxons, une grande indifférence pour le ridicule. Ruskin, Tolstoï, les féministes, les défenseurs de la croix bleue ou de l'étoile blanche, jusqu'aux végétariens et à l'Armée du Salut, ont en Hollande de fervents adeptes et leur appel y est entendu parce qu'il répond aux préoccupations intimes de la race.

Mais F. Van Eeden arrive et, tout en causant, nous visitons la colonie. Je parcours 13 hectares de terrain sablonneux, déboisé et cultivé avec soin et, paraît-il, avec profit. La maison principale loge une douzaine de colons non mariés; chaque ménage a sa maisonnette bâtie en bois, éparpillée dans le domaine, meublée simplement, mais avec un grand souci d'art et un confort tout hollandais. En passant auprès du père des poules, qui soigne les poussins et la jeune volaille, F. Van Eeden me montre deux bambins pleins de santé, nés à la colonie.

Ils sont végétariens, comme en général tous les colons; F. Van Eeden est végétarien depuis dix ans. Il m'explique pourquoi son choix s'est fixé sur ce domaine. D'abord il a eu l'occasion de le faire acquérir, mais surtout la situation était favorable entre deux gros villages fort riches, à proximité de Naarden et d'Amsterdam, avec un écoulement assuré pour tous les produits agricoles. Le fumier peut venir par eau d'Amsterdam, tandis qu'une grosse charrette de légumes s'en va tous les matins au village. Déjà, la colonie produit et expédie des biscuits, elle se propose d'installer l'an prochain un dépôt à Amsterdam. Tout cela semble posé et combiné avec beaucoup de sens pratique. Nous saluons au passage les colons au potager ou à la basse cour; puis F. Van Eeden nous conduit dans son domaine d'activité propre à la colonie, dans le coin des ruches. Son atelier : une cabane contenant les accessoires; à l'entrée, deux buches sur l'une desquelles le poète s'assied en devisant familièrement de son sujet favori. A l'autre bout du domaine, à côté de sa maison particulière que j'entrevois très artistique et très bien conçue, une cabane encore, sous bois, constitue son cabinet de travail. Coupée en deux par une tenture, elle comporte d'une part un lit, d'autre part une table devant la fenêtre, telle qu'un ermite pourrait la meubler.

Je vois un petit portrait de Guido Gezelle, que F. Van Eeden

Hosted by Google

déclare le plus grand poète néerlandais après Vondel et, rangés à côté de la table : *The sacred books of the East*, de Max Muller, la *Critique de la raison pure*, de Kant, en allemand, l'*Imitation* et *Meister Eckart* dans le texte original. « C'est, dit Van Eeden, en me désignant ce dernier livre, mon maître spirituel. » Et je note avec soin cette déclaration, car je découvre par là que la tendance mystique d'une partie de l'œuvre de F. Van Eeden est voulue et consciente.

Je le quitte au moment où l'écrivain va s'habiller pour prendre son repas à la colonie. En rentrant à Amsterdam, j'ai relu le programme des réformateurs et leur manifeste. Je n'ai ni la compétence nécessaire pour les discuter ni les sentiments de bienveillance ou d'hostilité qu'il faudrait pour les attaquer ou les défendre; je me contenterai de les résumer.

Il s'agit, en groupant les bonnes volontés, d'anéantir le capitalisme, et du même coup le salariat, par la possession du sol en commun, la suppression des privilèges et la disparition des intermédiaires. Il faut réorganiser la production; déjà une fédération existe, plusieurs colonies sont fondées qui pourront lutter avec avantage contre le système capitaliste qui les environne. Sans s'opposer aux socialistes qui attendent le salut d'une réforme par voie d'autorité, la fédération pense que la transformation doit venir d'en bas par la volonté libre et consciente des colons. Chaque centre se développe comme une cellule, choisissant le genre d'activité qui lui convient le mieux, et l'ensemble se groupant en un organisme complet. Le but semble être le renoncement aux privilèges existants et la suppression de l'esclavage d'homme à homme.

Les organisateurs ont étudié les groupements établis précédemment, les succès obtenus et les échecs subis; ils veulent profiter de l'expérience acquise.

Il est remarquable qu'on ne renonce ici à aucun avantage de la civilisation actuelle, qu'au contraire tout est mis en action pour faire œuvre de progrès. Le reproche adressé aux sociétés coopératives existantes, c'est de reposer sur le système capitaliste, de distribuer comme eux des dividendes et de s'interdire ainsi toute marche décidée vers une autre organisation sociale. Ici les intérêts seront accumulés, consacrés

Hosted by Google

aux dépenses générales d'art ou d'éducation et surtout à élargir le champ d'action, à agrandir le domaine, à augmenter le nombre des colonies. Mécontents du régime actuel, il ne suffit pas aux colons de se plaindre ou de disserter sur les avantages de la pauvreté, la haine aussi leur semble néfaste et les palliatifs proposés par le législateur insuffisants. Ils veulent une réforme et se mettent à la faire. C'est un effort sincère, loyal et, je le souhaite, fécond pour faire entrer dans la réalité des idées généreuses. Devant un tel programme, on a mauvaise grâce à se montrer sceptique, et pourtant on ne peut guère faire autrement.

La mission que F. Van Eeden remplit semble donc moins celle d'un littérateur que celle d'un apôtre. Il est vrai que jamais, peut-être, l'homme de lettres n'a été aussi passionné pour les problèmes de son époque que depuis un quart de siècle. La plupart des grands noms de la littérature contemporaine incarnent un grand effort d'émancipation philosophique, morale ou sociale, la plupart représentent des tendances âprement combattues, vaillamment défendues, la plupart sont un peu des apôtres, des prophètes ou des lutteurs.

Des circonstances d'hérédité, surtout le vieux fond de sérieux germanique et protestant, font que les littérateurs hollandais, si mal connus chez nous et si intéressants, passent de la théorie à l'application. Au lieu d'écrire le *Choix d'une carrière* ou les *Lettres à Françoise*, Gorter fait du socialisme militant et F. Van Eeden a fondé la colonie à Walden.

Il semble qu'il y ait là comme une réaction de l'esprit de prosélytisme, un retour offensif de la nature d'apôtre chez des hommes du XX^e^ siècle, devenus médecins ou littérateurs, initiés à tous les raffinements du monde moderne, artistes et doués de l'esprit sérieux de leur race, mais qui sont tout au fond des hommes du Nouveau testament, un peu égarés dans notre monde, à moins qu'ils n'y soient un levain nécessaire et bienfaisant.

Amsterdam, août 1902.

J. LHONEUX.

Hosted by Google

JEANNOT

A MA FEMME.

I

Je vais vous entretenir de Jeannot. Son histoire ressemble fort à un conte de fée, quoiqu'elle ne relate rien que de véridique. S'il vous arrivait d'être incrédule aux merveilleuses aventures de mon jeune héros, fermez aussitôt ce livre, car ce serait signe que vous n'êtes pas de ceux pour qui j'ai écrit ces pages. Il se pourrait que, dans la vie, le hasard mît Jeannot sur votre chemin. Gardez-vous bien de lui laisser entendre que vous connaissez son passé; vous lui causeriez un inutile chagrin et, quant à moi, je serais au désespoir d'avoir été indiscret.

Jeannot habitait une vieille demeure, entourée d'un vaste jardin, maison grande à s'y égarer avec ses paliers obscurs, ses escaliers, ses chambrettes, ses greniers servant au débarras.

Dans le jardin, partout des enclos et des serres; au fond, le Paradis, une pelouse environnée de broussailles, endroit naturellement plein de délices au delà duquel s'étendaient les dunes. Un étang, dont les roseaux bruissaient doucement dans le vent, le baignait de ses eaux dormantes d'où émergeaient des lis. Sans jamais y trouver le temps long, Jeannot, couché dans l'herbe drue, se plaisait, pendant les tièdes crépuscules d'été, à rêver. Ses regards glissaient entre les hautes feuilles agitées de la roseraie jusqu'aux sommets des dunes lointaines. Il se préoccu-

Hosted by Google

pait de la profondeur du silence, du mystère des eaux. Ah! qu'il devait faire bon au milieu des plantes marines, dans cette étrange clarté glauque; puis encore sa pensée errait parmi les nuées du ciel aux teintes éclatantes. Quel inconnu les nuages couvraient-ils ? Quand le soleil venait de se coucher, l'amoncellement des nuées figurait le seuil d'une grotte embrasée. Cet horizon voilait-il un mystère, se demandait Jeannot, et jamais n'en pourrait-il sonder l'immensité? Ah! des ailes! des ailes!

Mais, il lui suffisait de prononcer ce souhait pour qu'immanquablement la grotte s'écroulât en décombres, se dispersât en noirs flocons. Une fraîcheur humide descendait sur les bords de l'étang et Jeannot devait retourner à sa chambrette obscure, dans la vieille demeure.

Son père était pour lui plein de sollicitude! Jeannot avait aussi un chien du nom de Presto et un chat, Simon. Comme de soi, Jeannot chérissait par-dessus tout son père sans pour cela juger Presto ni Simon si au-dessous de lui-même que l'eût fait une grande personne. Même il confiait plus volontiers ses secrets à Presto qu'à son père et, quant à Simon, Jeannot ressentait pour lui une déférence profonde. Rien de surprenant. Simon était un grand matou au pelage noir et lustré, à la queue ample et fournie. Au premier aspect, on le devinait imbu de son importance et de sa sagesse. Jamais il ne se départait de son air compassé, même lorsqu'il lui arrivait de jouer avec un bouchon ou de déchiqueter une tête de hareng trouvée derrière un arbre. En assistant aux transports éperdus de Presto, Simon abaissait avec dédain ses paupières sur ses prunelles vertes, en se disant : « C'est vrai, ces chiens ne savent rien faire de mieux. »

Comprenez-vous maintenant que Simon en imposât? Avec Presto, le petit chien au poil brun, Jeannot se sentait beaucoup plus à l'aise. Presto était dépourvu de toute beauté et de tout prestige, mais il était bon, sagace et ne pouvait s'éloigner à plus de deux pas de son maître dont il écoutait patiemment les histoires. Superflu de vous dire jusqu'où allait l'attachement de

Hosted by Google

Jeannot pour Presto. Pourtant, dans le cœur de l'enfant, il y avait de la place de reste et il ne vous étonnera point qu'il aimât aussi sa chambrette toute sombre avec ses vitres étroites, sa tapisserie à grandes fleurs parmi lesquelles, quand il les considérait longuement, surgissaient des visages. Il tenait fort à l'unique petit tableau pendu au mur : de raides promeneurs y erraient dans un parc plus raide encore, le long d'étangs tout unis couverts de cygnes où des jets d'eau se dardaient jusqu'au ciel. Mais, par-dessus tout, il préférait l'antique horloge. Il la remontait avec soin et le jugeait une politesse requise que de lui jeter un regard quand elle se prenait à sonner. Négligée, l'horloge s'arrêtait-elle, Jeannot se sentait coupable et il lui adressait ses plus humbles excuses. Vous n'eussiez pas manqué de rire en l'entendant s'entretenir avec les meubles et autres objets. Remarquez combien il vous arrive souvent de parler en vous-même et ce travers ne vous parut jamais dérisoire. D'ailleurs, Jeannot, convaincu que ses auditeurs le comprenaient, se passait de leurs réparties.

Des camarades, il ne lui en manquait pas. Jeannot prenait part à leurs jeux, tramait avec eux toutes sortes de complots, s'enrôlait dans leurs bandes de brigands, mais il ne se trouvait vraiment à l'aise que chez lui en compagnie de Presto. Il ne concevait d'autre désir que de se sentir libre et tranquille.

Son père était un homme sensé et d'humeur grave qui souvent prenait Jeannot avec soi en de longues promenades à travers les forêts et les dunes. Ils parlaient peu. Jeannot suivait à dix pas en arrière de son père, adressant des bonjours aux fleurs du chemin et aux vieux arbres qu'il caressait en effleurant de sa petite main leur écorce rugueuse, et les bons géants, de toute la rumeur de leur feuillage, le remerciaient.

Parfois son père traçait avec sa canne des lettres dans le sable et Jeannot épelait les mots ainsi formés ; d'autres fois encore son père s'arrêtait pour enseigner à Jeannot le nom d'une plante ou d'un insecte.

De toutes les énigmes qu'il surprenait autour de lui, Jeannot

Hosted by Google

demandait l'éclaircissement. Souvent ses questions étaient un peu sottes : « Pourquoi la terre est-elle ronde ? Pourquoi faut-il que meurent les fleurs et les bêtes ? Arrive-t-il des miracles ? » Mais le père de Jeannot était un homme de sens ; il ne disait pas tout ce qu'il savait et Jeannot, de son côté, ne s'en trouvait pas plus mal.

Le soir, avant de se mettre au lit, Jeannot priait longuement ; sa bonne lui avait appris d'agir ainsi. Il parlait à Dieu de son père, de Presto (Simon, lui, n'en avait que faire d'une prière). Il parlait aussi de lui-même et, tout au bout, il exprimait le vœu d'assister un jour à un miracle. Après avoir prononcé « ainsi soit-il », il promenait autour de lui un regard inquiet sur les dessins de la tapisserie qui apparaissaient plus singuliers dans la pénombre du soir et il considérait le bouton de la porte, l'horloge par où, croyait-il, devait commencer le prodige. Mais l'horloge continuait son incessant tic-tac, le bouton ne remuait point. La nuit devenait noire et Jeannot s'endormait frustré du miracle qu'il attendait.

Mais, un jour, il en était persuadé, la merveille s'accomplirait.

II

Dans la torpeur du crépuscule d'été, l'étang sommeillait. Le soleil, las, semblait un moment se reposer sur la crête lointaine des dunes avant de sombrer. Il se reflétait tout entier dans les eaux tranquilles. Le feuillage du hêtre qui croissait sur la rive mettait à profit le calme de l'heure pour se contempler dans le miroir éclatant. Un héron solitaire, juché sur une patte entre les nénuphars, oubliait qu'il sortait à la chasse des grenouilles et, profondément pensif, contemplait le bout de son long bec.

Voici Jeannot qui vient sur la pelouse admirer la grotte d'or des nuages. Plomp ! Plomp ! Des grenouilles font le plongeon, l'onde se ride, la face du soleil se brise en longues moires et les feuilles du hêtre murmurent, contrariées, car elles n'avaient pas fini de se mirer.

Hosted by Google

Attachée à une racine dénudée, flottait là une vieille barque. Jeannot avait reçu la formelle défense d'y entrer, mais jamais l'attirance n'avait été aussi forte que ce soir ! Déjà les nuées érigeaient au ciel un porche triomphal, des nuages se rangeaient, bardés d'or, pour faire au soleil une escorte. La surface de l'eau resplendissait et de pourpres étincelles rasaient, pareilles à des volées de flèches, les roseaux de la berge.

Lentement Jeannot dénoua l'amarre. Oh ! cingler parmi cette magnificence ! Presto avait déjà bondi dans la barque et, avant même que son maître en eût conçu le vœu, les joncs s'écartèrent et la barque glissa vers le soleil.

Jeannot était couché à l'avant. Avoir des ailes! des ailes! rêvait-il en contemplant les splendeurs du crépuscule.

Le soleil disparu, les nuages continuaient de flamboyer. A l'horizon opposé, le ciel était d'un bleu turquin sur quoi le feuillage étroit et pâle des saules, en files au bord de l'étang, ressortait comme une splendide dentelle d'un vert léger.

Chut ! qu'y a-t-il ? Un friselis errait sur le miroir, pareil à un souffle plissant les eaux. Cela venait des dunes, des nuées...

Jeannot en se retournant aperçut, sur le bord de la barque, une libellule bleue. D'aussi grande, certes, il n'en avait jamais rencontrée. Immobile, les ailes de l'insecte ne cessaient de vibrer et il sembla à Jeannot que leurs pointes traçassent un nimbe de lumière.

« Ce doit être un papillon de feu, se dit-il, l'espèce en est fort rare. »

Pourtant le cercle que formaient les ailes en frémissant s'agrandissait et Jeannot ne distingua plus qu'une lueur vaporeuse où peu à peu se mirent à briller deux yeux sombres et un elfe surgit, d'azur vêtu. Ses cheveux blonds s'enguirlandaient de liserons blancs et, à ses épaules, il portait deux élytres qui se diapraient dans la lumière.

Jeannot frissonna de ravissement. Un miracle ! c'était un miracle !

« Soyons amis? » fit-il hardiment. Quoi ! oser une telle

Hosted by Google

offre quand, pour la première fois, on adresse la parole à un étranger! Mais Jeannot, malgré l'insolite de la rencontre, avait le sentiment d'avoir déjà vu ce petit personnage étrange tout habillé de bleu.

« Je veux bien, Jeannot », répondit l'elfe.

La voix ressemblait aux frôlements des roseaux dans la brise du soir, au bruissement de la pluie dans les frondaisons de la forêt.

« Quel est ton nom ? demanda Jeannot.

— Je suis né dans la corolle d'un liseron. Appelle-moi Liseron. »

Et Liseron sourit à Jeannot, d'un sourire si confiant que celui-ci en éprouva dans son cœur une aise infinie.

« Je fête aujourd'hui mon anniversaire, dit l'elfe, je naquis dans ces parages du premier rayon de la lune et du dernier rayon du soleil. Le soleil est mon père; il est d'ailleurs le père de toutes choses et ce nom est le seul qui lui sied. »

Jeannot prit le ferme propos, le lendemain à l'école, de dire « le père de toutes choses » en parlant du soleil.

« Et vois, au ciel se montre le pâle visage de ma mère. O! mère, comme tu me parais à la fois douce et affligée ! »

Il se tournait vers l'horizon. La lune en son plein s'élevait dans la grisaille du crépuscule, derrière la dentelure des saules qui se dessinait en noir sur le disque de lumière. Vraiment elle semblait attristée.

« Voyons mère, ce n'est rien. Ne puis-je donc pas me fier à lui ? »

L'elfe agita avec allégresse ses ailes qui s'émaillaient de mille feux. Entre ses doigts, il tenait un calice d'iris dont il effleura amicalement la joue de Jeannot.

« Vous êtes le premier homme que j'approche et ma mère trouve mal que je l'aie fait. Mais vous m'inspirez confiance et je sais que jamais, au grand jamais, vous ne prononcerez mon nom ni ne parlerez de moi; faites-en le serment.

— Non, Liseron, je le jure, » dit Jeannot.

Hosted by Google

Cette rencontre le prenait tellement au dépourvu, il se trouvait si ineffablement heureux, que la peur le dominait de perdre son bonheur. Était-ce un rêve ? — A son côté, sur le banc, Presto, étendu, dormait d'un calme sommeil et, à sentir contre soi le souffle chaud de son chien, Jeannot se tranquillisa. Des essaims de moucherons, tout comme jadis, dansaient dans l'air tiède, au-dessus des eaux. Les choses environnantes avaient une telle apparence d'être réelles que Jeannot ne pouvait se croire la dupe d'un mirage, et constamment reposait sur lui le confiant regard de Liseron.

De nouveau chanta la voix caressante :

« Souvent, caché au fond de l'étang, je vous considérais à travers l'enchevêtrement des plantes marines. D'autres fois parmi les roseaux épais, embusqué dans un nid moelleux de fauvette, je vous guettais. »

Ravi, Liseron se berçait sur le bord de la barque, et il agitait sa fleur vers les moucherons.

« Et maintenant me voici près de vous. Ah ! elle est bien monotone votre existence. Soyons amis. Je vous ferai de longues histoires qui valent infiniment plus que celles que vous rebat votre maître d'école, lequel est d'ailleurs d'une crasse ignorance. Si vous demeurez incrédule, je vous ferai voir, entendre, toucher du doigt les merveilles. Je vous emmènerai.

— Quoi ! Liseron, vous pouvez m'emporter là-bas ? » s'écria Jeannot, et il montrait le ciel où tantôt le soleil avait resplendi parmi les nuées d'or. Déjà elles se fondaient et s'éteignaient, quoiqu'un éclat d'une pourpre pâlie rayonnât encore du fond d'abîmes lointains.

Liseron contemplait ces lumières, leurs reflets doraient son visage et sa blonde chevelure. Doucement il secoua la tête.

« Pas encore, pas encore ! N'ayez pas, Jeannot, d'emblée tant d'exigences. Moi-même je ne suis jamais allé auprès de mon père.

— Moi je ne me suis jamais éloigné du mien, répondit Jeannot.

Hosted by Google

— Il n'est pas votre père. Nous sommes frères tous deux et mon père est aussi le vôtre. Mais la terre vous servit de mère et de là vient que nous différons tant. Vous êtes né dans une maison parmi les hommes, moi au cœur d'une fleur; mon berceau est assurément meilleur, mais il n'empêchera pas que nous nous entendions à souhait. »

Alors Liseron sauta dans la barque et posa un baiser au front de Jeannot qui en ressentit un émoi inconnu.

Le paysage prit un aspect nouveau. La lune souriait aimante et les lis d'eau tournaient vers Jeannot leur visage étonné et pensif. Il entendait les confidences des roseaux. Les arbres sur la berge regrettaient doucement le soleil en allé.

« O! Liseron, merci. Que de délices, que de joies nous partagerons ensemble !

— Tendez-moi une main », dit Liseron en déployant ses ailes aux changeantes nuances, et il hala de la sorte la barque entre les feuilles luisantes des nénuphars. Sur quelques-unes, s'accroupissait une grenouille. Mais maintenant, à l'approche de Jeannot, au lieu que la peur les fît sauter dans l'eau, elles lui tiraient leur révérence en disant : « couac ! » Jeannot répondait poliment et saluait, — il tenait par-dessus tout à ce qu'on ne le crût pas infatué de son nouvel état.

Ils s'étaient approchés des roseaux. La barque entière y disparut sans qu'elle pût aborder à la rive. Jeannot se cramponna à son guide et, après une pénible escalade, ils mirent pied à terre.

Jeannot se figurait être devenu plus petit et plus léger. Sans doute se forgeait-il cette idée ; pourtant il ne se souvenait point d'avoir jamais grimpé le long d'une tige de roseau.

« Ouvre bien tes yeux à ce que tu vas voir », dit Liseron.

Ils cheminaient entre les hautes herbes, sous des broussailles touffues que perçait çà et là un rayon argenté.

« Avez-vous parfois le soir écouté les grillons dans les dunes, demanda Liseron? On croirait un concert. N'allez pas vous figurer que les grillons chantent ainsi pour se divertir. Non c'est

Hosted by Google

l'école que vous entendez où des centaines de petits apprennent tout haut leur leçon... Taisez-vous, nous en sommes proches. »

Crrri...! Crrri...!

Les broussailles s'éclaircissaient. Et comme Liseron se servait de sa fleur d'iris pour écarter les brins d'herbe, Jeannot découvrit une clairière où, parmi le maigre genêt des dunes, se tenait la classe.

Crrri...! Crrri...!

Le maître, un gros grillon, écoutait. L'un après l'autre, les écoliers venaient, d'un saut, se planter devant lui, puis, la leçon dite, d'un bond en arrière, allaient reprendre leur place. Qui se trompait devait se mettre en pénitence sur un champignon.

« Écoutez, dit Liseron, et tirez profit de ce que vous allez entendre. »

Jeannot comprenait très bien les réponses des grillons; mais cet enseignement ne ressemblait en rien à celui qu'il avait reçu. Des cinq parties du monde, les grillons ignoraient tout. On leur demandait les noms de vingt-six dunes et de deux étangs. Des contrées situées au delà nul ne pouvait, assurait le professeur, rien savoir et les récits qu'on en faisait étaient de la pure fantaisie. Ensuite la botanique eut son tour. Dans cette branche, les grillons étaient très ferrés. Mais la zoologie déconcerta Jeannot. Les animaux se trouvaient rangés selon qu'ils volaient, sautaient ou rampaient. Les grillons ayant des ailes et des pattes étaient les tout premiers. Avec force témoignages d'horreur, les oiseaux furent déclarés nuisibles et dangereux. Enfin l'on s'occupa des hommes. C'étaient des êtres malfaisants placés en somme assez bas sur l'échelle et formant une espèce dont les individus étaient assez rares. Un jeune grillon, encore quelque peu novice, reçut trois coups de férule, pour avoir, par erreur, cité l'homme parmi les animaux utiles.

Pour la première fois, Jeannot entendait de pareilles choses.

Soudain, le maître cria : « Silence! exercices d'assouplissement! »

Les petits grillons, d'un coup, cessèrent de réciter leur leçon

Hosted by Google

et se mirent, avec une agilité surprenante, à jouer au saut de mouton, le gros maître d'école en tête. Spectacle si divertissant que Jeannot, de plaisir, battit des mains. A ce bruit, toute la classe, en un clin d'œil, se dispersa et la clairière reprit sa tranquillité coutumière.

« Cela ne pouvait manquer, s'écria Liseron. Il n'est pas difficile de voir que vous êtes né parmi les hommes. Quand donc, Jeannot, cesserez-vous d'être aussi maladroit?

— Je suis au désespoir et je tâcherai de ne plus recommencer, mais je trouvais ça si drôle...

— La suite ne le sera pas moins, » ajouta l'elfe.

Après avoir franchi la petite pelouse, ils gravirent la dune. Oh! quelle lassitude que de piétiner dans le sable; — mais dès que Jeannot eut saisi l'elfe par le bas de se robe bleue, il s'éleva aussi léger et rapide qu'un souffle. A mi-chemin s'ouvrait un terrier. A l'entrée, était couché un lapin. Son museau et ses pattes seules dépassaient le seuil. Les roses des dunes fleurissaient encore et leurs délicates senteurs se mêlaient aux haleines des thyms qui croissaient au sommet.

Jeannot souvent avait vu des lapereaux effrayés se clapir dans leur trou et il s'était dit : « que ne puis-je les suivre, voir à combien ils y sont et s'ils s'y trouvent à l'aise! » Aussi sa joie fut-elle grande en entendant Liseron demander au lapin de pouvoir visiter sa demeure.

« Pour ma part, je n'y vois guère d'inconvénient, répondit-il, mais vous tombez mal; ce soir, j'ai cédé mon terrier pour une fête de charité, de sorte que je ne suis plus le maître chez moi.

— Serait-il arrivé quelque catastrophe?

— Hélas, dit le jeune lapin d'un air désolé, une vraie calamité, et plus d'un an nous sera nécessaire pour réparer le dommage. A un millier de bonds d'ici, des hommes accompagnés de chiens ont bâti leur logis. Depuis, sept membres de ma famille ont été massacrés et un nombre trois fois plus grand a été arraché vivant à ses foyers. La tribut des souris et des taupes n'est guère mieux partagée. Les crapauds aussi ont eu beaucoup

Hosted by Google

à souffrir. Nous avons donc organisé une fête au bénéfice des survivants. Chacun y est allé du sien, moi je prête mon terrier, il faut bien faire quelque chose pour son prochain.

Le lapin compatissant poussa un soupir et, d'un coup de patte, ramena son oreille sur son museau pour y essuyer une larme. Chez le lapin, l'oreille fait l'office de mouchoir.

Un frémissement passa dans les genêts. Une forme lourdaude avançait pesamment vers le terrier.

« Voici, s'écria Liseron, venir tout égrillard le père crapaud. Décidément tu n'aimes pas à te laver et je te vois toujours également gras de la peau, crapaud! »

La bête fit la sourde. Depuis si longtemps on la brocardait sur son nom pour la faire endêver. Sans hâte, le crapaud déposa devant le seuil un lourd épis soigneusement enroulé dans une feuille sèche, puis, en passant adroitement par dessus le dos du lapin, il se coula dans le terrier.

« Pouvons-nous entrer? demanda Jeannot qui ne se tenait de curiosité. Je vous donnerai ce que j'ai. »

Il se rappelait avoir dans sa poche un petit biscuit rond de Huntley et Palmers. En voulant le prendre, Jeannot, pour la première fois, constata combien sa taille était rapetissée. Il lui fallait ses deux mains pour soulever le biscuit et il ne parvenait à comprendre comment la poche de sa culotte avait pu le contenir.

« Quelle rare et précieuse offrande! » s'écria le jeune lapin.

Respectueusement, il s'effaça pour permettre à Jeannot et à son compagnon de passer. A l'intérieur, il faisait obscur et Jeannot, par prudence, marcha le second. Bientôt ils aperçurent une lumière verdâtre qui s'approchait. C'était un ver luisant qui s'offrit obligeamment à les éclairer.

« Tout annonce une soirée charmante, dit le ver luisant en les précédant. Beaucoup d'invités sont déjà là. Vous êtes des elfes à ce qu'il me semble? » Ce disant, le ver luisant dévisageait Jeannot d'un air soupçonneux.

« En effet, considérez-nous comme tels, répondit Liseron.

Hosted by Google

— Vous savez que votre roi est des nôtres ? continua l'insecte.

— Vraiment ! Obéron est ici ? Cela me fait le plus grand plaisir ; nous sommes, lui et moi, très liés.

— Oh ! bégaya la bestiole, je ne savais pas... je ne pouvais prévoir que j'eusse l'honneur... » Et sa petite lanterne s'éteignit presque d'émoi.

« Sa Majesté, dit Liseron, n'aime pas de s'enfermer entre quatre murs, pourtant quand il s'agit de bienfaisance, elle ne se fait jamais prier. Votre fête ne peut manquer d'être splendide. »

La grande salle était parée avec magnificence ; le sol battu se jonchait de thym. En travers de l'entrée, pendait une chauve-souris qui annonçait à pleine voix les invités tout en servant en même temps de draperie. Les parois étaient embellies de feuilles sèches, de toiles d'araignée et de guirlandes de petites chauves-souris. D'innombrables vers luisants erraient jusque sur le plafond et répandaient une mouvante lumière du plus ravissant effet. Au bout de la salle, s'érigeait un trône fait de petits morceaux de bois vermoulu et phosphorescent.

Il y avait foule. Jeannot, ne se sentant guère à l'aise dans cette cohue étrange, se pressait contre Liseron. Maintes choses le déroutaient. Une taupe discutait vivement avec un mulot sur l'éclairage et le décor de la salle. Dans un coin, deux crapauds, face à face, déploraient, en hochant la tête, la sécheresse persistante. Une grenouille au bras d'un lézard s'efforçait de parcourir la salle. Cela n'allait guère ; dans son affairement, la pauvre faisait des enjambées énormes et heurtait parfois les murs au grand détriment des accessoires qui y pendaient.

Sur le trône était assis Obéron, entouré de quelques elfes qui abaissaient des regards légèrement dédaigneux sur l'entourage. Le roi, selon la coutume des princes, était on ne peut plus aimable et s'entretenait familièrement avec ses hôtes. Il rentrait d'un voyage en Orient et portait un costume singulier fait de pétales éclatants. Un calice bleu sombre frais cueilli le coiffait, autour duquel flottaient encore des senteurs. En guise de

Hosted by Google

sceptre, il élevait dans sa main le pistil d'une fleur de lotus. « Ici ne croissent point de telles fleurs, » pensa Jeannot.

A l'envi, les assistants célébraient la bonté du souverain. N'avait-il pas fait l'éloge du clair de lune qui rayonnait sur les dunes, et assuré aux vers luisants qu'ils égalaient en éclat les lucioles des pays chauds ? D'un regard satisfait, il avait considéré les murailles et une taupe l'avait même surpris hochant la tête en signe d'assentiment.

« Suivez-moi, dit Liseron, je vais vous présenter. »

Ils se frayèrent à travers la foule jusqu'au fauteuil du roi.

Obéron, plein de joie en reconnaissant Liseron, lui ouvrit les bras et l'accola. Un murmure s'éleva dans l'assistance et les elfes eurent des regards d'envie. Les deux gros crapauds, dans leur coin, grommelaient : « Flagorneurs... courtisans... faveurs éphémères... », puis échangèrent un clin d'œil, en gens avertis.

« Votre main, Jeannot, demanda le roi ; les amis de Liseron sont aussi les miens. Partout où je le pourrai, je vous protégerai, et permettez-moi de vous donner un gage des liens qui désormais nous unissent. »

Obéron détacha de son collier une clef d'or et la remit à Jeannot, qui la reçut avec la plus profonde déférence et la garda serrée dans sa main.

« De cette clef, peut dépendre votre bonheur, continua le roi. Elle ouvre un coffret qui contient le plus précieux des trésors. Mais où est ce coffret, je ne saurais vous le révéler. Vous devez le chercher sans relâche et, pourvu que vous soyez, pour Liseron et moi, un ami constant et fidèle, vous finirez par le trouver. »

Ensuite le roi des elfes salua cordialement. Jeannot, au comble du ravissement, lui exprima toute sa reconnaissance.

Alors deux rainettes, assises sur un tertre de mousse humide, préludèrent à une valse lente ; des couples se formèrent. Un petit lézard vert, sans cesse à courir à droite et à gauche en se dandinant, remplissait de son mieux l'office de maître de céré-

Hosted by Google

monie et faisait reculer vers les coins la foule de ceux qui ne dansaient pas, au grand dépit des deux crapauds qui se plaignaient de ne rien voir.

Le spectacle était vraiment réjouissant. Chacun valsait à sa manière, se figurant naturellement qu'il était le seul à le bien faire. Les souris et les grenouilles sautaient haut sur leur arrière-train; un vieux rat tournoyait avec tant de frénésie qu'il obligeait tout le monde à se garer; un escargot bien gras se laissa inviter par une taupe, mais bientôt il renonça sous le prétexte d'un point de côté; la vraie raison, c'est qu'il ne connaissait pas la valse.

Tout s'accomplissait avec une solennelle gravité. Chacun dansait de son mieux pour l'acquit de sa conscience et guettait le visage du roi afin d'y surprendre un signe approbateur. Mais le roi, dans la crainte de causer du dépit, regardait indifféremment devant soi. Sa cour, elle, le jugeait au-dessous d'elle de s'intéresser à la fête.

Jeannot avait réussi à garder longtemps son sérieux ; mais, quand il vit un petit crapaud valser aux pattes d'un long lézard qui le soulevait de terre en le faisant tournoyer dans les airs, il ne put se contenir et sa gaieté éclata bruyamment.

Grand émoi! L'orchestre se tait. Le roi courroucé se retourne. Le maître de cérémonie accourt ventre à terre, sus au rieur et lui intime de respecter au moins les convenances.

« Danser est une affaire d'importance, dit-il, nullement dérisoire. Vous vous trouvez ici en bonne compagnie. Personne n'y tient à être la risée des autres. Agir comme vous le faites est une grossièreté. En outre, cette fête se donne dans un but charitable et à la suite de circonstances douloureuses. Il faut ici se comporter honnêtement et non comme l'ont accoutumé de le faire les hommes entre eux. »

Jeannot eut peur. Partout se dardaient sur lui des yeux hostiles. La faveur que lui témoigna le roi avait dépité beaucoup de gens. Liseron le tira à part :

« Il vaut mieux que nous partions, Jeannot, dit-il à voix

Hosted by Google

basse. Vous venez encore une fois de commettre un impair; voilà ce que c'est que d'avoir été élevé chez les hommes! »

Prestement ils se glissèrent sous les ailes de la chauve-souris et arrivèrent dans le noir vestibule. Le ver luisant les y attendait.

« Vous êtes-vous bien amusés? demanda-t il. Avez-vous parlé au roi Obéron?

— Oh! oui, c'est une fête vraiment réussie, fit Jeannot; mais pourquoi restez-vous dans ce couloir obscur?

— Je le fais, répondit le ver luisant d'un ton désolé et plein d'amertume, parce que je suis revenu de ces vains plaisirs.

— Voyons, voyons, vous le dites et n'en croyez rien...

— Si, je parle sincèrement. Autrefois... autrefois, il fut un temps où je courais les fêtes, où je dansais, entiché de toutes ces frivolités. Mais j'ai souffert, mon âme s'est exaltée et maintenant... »

Il était si remué qu'à nouveau sa lanterne s'obscurcit. Par bonheur, l'on était près du seuil. Le jeune lapin se rangea et un rayon de lune pénétra.

Dès qu'ils furent dehors, Jeannot demanda :

« Allons, conte-nous ton histoire, ver luisant.

— Hélas! soupira-t-il, elle est tout unie, bien triste et ne vous divertira guère.

— Racontez quand même, dirent en chœur Liseron, Jeannot et le jeune lapin.

— Vous savez tous que nous sommes des créatures tout à fait à part et nul n'osera, je crois, contester que les vers luisants soient ici-bas des êtres supérieurement doués.

— ...Supérieurement doués? fit le jeune lapin, et pourquoi donc, je l'ignore?

— Pouvez-vous, demanda avec dédain le ver luisant, répandre de la lumière?

— Ça non, dut reconnaître le lapin.

— Nous rayonnons; et notre flamme, nous la faisons resplendir ou nous l'étouffons à notre gré. La lumière n'est-

Hosted by Google

elle pas le plus bel apanage, la répandre la plus haute destinée à laquelle puisse atteindre une créature ? Quelqu'un niera-t-il encore notre prééminence? Nous, les mâles, nous possédons en outre des ailes et nous nous transportons à des lieues de distance.

— De cela, j'en suis tout autant incapable, avoua le jeune lapin humblement.

— Grâce à ces faveurs dont Dieu nous combla, tous les animaux nous vénèrent, et aucun jamais ne songerait à nous attaquer. Un seul, il est vrai, le plus vil de tous, le monstre le plus abject de la terre, nous poursuit et nous capture. »

A ces mots, Jeannot regarda Liseron comme s'il ne comprenait pas; mais Liseron sourit en lui faisant signe de se taire.

« Un soir, je voltigeais, lueur errante, entre les noirs arbustes. Je l'aperçus, au bord d'un fossé, sur une motte d'herbe humide où elle avait sa demeure. Elle rayonnait dans le gazon, suprêmement belle, pareille à une pâle émeraude et sa vue émerveilla mon jeune cœur. De son sourire, allait dépendre tout mon bonheur. O! joie, elle remarqua l'effet qu'avait produit sur moi sa vue et pudiquement baissa sa lumière. Tremblant d'émoi, j'allais joindre en prière le bout de mes ailes et me laisser choir aux genoux de mon amante, quand un fracas retentit dans les airs, des masses sombres s'approchaient. Des hommes! Précipitamment je pris la fuite. Ils me poursuivirent, tentant de me saisir; mais mes ailes étaient plus agiles que leurs lourdes jambes. »

Ici le conteur se sentit pendant un long moment si affecté qu'il dut s'interrompre. Nous demeurions silencieux et pleins de déférence. Enfin il reprit :

« Vous devinez le reste. Ma tendre fiancée, elle la plus resplendissante entre toutes, n'était plus. Des hommes, dans leur scélératesse, l'avaient emportée. Sa place favorite au bord humide du fossé était déserte et ténébreuse, la motte d'herbe si paisible jadis était piétinée. Je me trouvais désormais seul au monde. »

Hosted by Google

Ici le jeune lapin à l'âme compatissante rabaissa son oreille pour sécher un pleur.

« Depuis ce soir funeste, je ne suis plus le même. Les futiles divertissements m'inspirent de la rancœur. Mes pensées vont toutes à celle que j'ai perdue et je ne me préoccupe que de l'heure où je la rejoindrai.

— Quoi, vous avez cet espoir ? interrompit le jeune lapin, réjoui.

— Bien plus, j'en ai la certitude. Là-haut, je retrouverai mon amante.

— Mais... voulut dire le jeune lapin.

— Lapin, fit le ver luisant, je puis admettre que les animaux qui errent dans les ténèbres soient en proie au doute; mais cette infirmité m'est toujours demeurée une énigme chez ceux dont les yeux voient la lumière. Voilà..., et le ver luisant levait fervemment ses regards vers le ciel étincelant d'étoiles, voilà mes aïeux, mes parents et mon amante aussi qu'environne un éclat plus radieux encore qu'ici-bas sur terre. Hélas! quand pourrai-je m'évader de cette vile existence et m'élever jusqu'à elle, qui m'appelle ? Quand, hélas ? Quand ? »

Profondément affligé, le ver luisant laissa ses auditeurs et rentra dans le sombre terrier.

« Pauvre créature, dit le lapin, pourvu qu'il ne se leurre point !

— Je l'espère aussi, ajouta Jeannot.

— J'ai quelque crainte du contraire, dit Liseron, mais son histoire était fort touchante.

— Cher Liseron, fit Jeannot, je suis las et je tombe de sommeil.

— Venez près de moi, je vous couvrirai de mon manteau. »

Liseron défit son manteau d'azur et l'étendit sur Jeannot et sur lui-même. Ainsi ils se couchèrent dans la mousse embaumée, au penchant de la dune, doucement enlacés.

« Vos têtes sont un peu basses, cria le jeune lapin, voulez-vous que je vous serve de chevet ? »

Hosted by Google

« Bonsoir, maman », dit Liseron à la lune.

Jeannot serrait dans sa main la clef d'or ; il reposa sa tête contre le poil soyeux du jeune lapin et s'endormit.

III

Dis, Presto, où est-il ? — Où est donc le maître ? — Quelle ne fut ta peur en te réveillant dans la barque, seul, abandonné, au milieu des roseaux ! Il y a vraiment de quoi être agité. Depuis des heures, tu cours çà et là en jappant. — Pauvre Presto ! — Qu'as-tu fait pour dormir si profondément et ne pas sentir que ton maître te quittait ? Autrement, au moindre de ses mouvements, tu t'éveilles.

A peine peux-tu reconnaître l'endroit de la rive où il a abordé et maintenant tu as entièrement perdu sa trace. O ! tu as beau flairer de tous côtés. Quel désespoir ! Ton maître est perdu. Allons, cherche, Presto, cherche...

Là, droit devant toi, sur la pente de cette dune, n'aperçois-tu pas quelque chose de noir ? Cours-y voir.

Un instant, le chien reste immobile, le nez au vent, les yeux dardés. Tout d'un coup, il avance la tête, bondit, vole de toute la force de ses petites pattes vers la tache noire sur la dune.

Et, quand il apparut que cette tache était son jeune maître dont l'absence l'avait tant soucié, il ne sut plus comment donner cours à son allégresse. Il agite la queue, se roule, tord tout son petit corps, saute, glapit, aboie, lèche son maître qui, sentant un bout de museau tout froid contre ses joues, crie, encore ensommeillé :

« Couche ! Presto, à ton panier ! »

Que lui prend-il à son maître ? Dans tous les entours, aussi loin que portent les yeux, pas de panier à voir.

Avec lenteur, l'aube s'épanouissait dans l'âme du petit dormeur. Devant son esprit flottait encore un songe aux images légères, où des elfes, parmi le clair de lune, erraient, songes pareils aux brumes sur les dunes, et Jeannot avait peur que la

Hosted by Google

brise glacée ne dispersât ses chimères. « Gardons les yeux fermés, pensa-t-il, sans quoi je m'en vais, comme de coutume, retrouver la vieille horloge et la tapisserie. »

Mais il se sentait couché de façon incommode, sans couverture. Lentement, prudemment, il ouvrit ses paupières.

Splendeur sereine! voûte d'azur! nuées...

Alors écarquillant les yeux, il s'écria : « C'était donc vrai! »

Oui, il se trouvait étendu au milieu des dunes. Le joyeux soleil le réchauffait et il humait avec délice l'air frais du matin. Dans l'éloignement, une buée voilait les forêts. La cime du grand hêtre et le toit de sa maison émergeaient des verdures. Des insectes, des abeilles entouraient Jeannot de leurs fredons.

Au-dessus de sa tête, une alouette chantait en s'essorant dans le ciel clair. Au lointain, retentissaient des aboiements et l'on devinait les rumeurs confuses de la ville prochaine. Pas d'erreur! le monde était réellement tel que Jeannot le voyait.

Mais alors comment faire le départ du songe et de la vérité? Qu'étaient devenus Liseron et le jeune lapin?

Il ne les découvrait ni l'un ni l'autre. Seul, Presto était près de lui, sur son séant, en attente. Non loin, béait un terrier; mais il y en avait tant, de terriers, dans les dunes. Jeannot allait se lever afin de considérer ce trou... mais que serrait-il dans sa main? Un frisson le secoua des cheveux aux orteils quand écartant les doigts, il vit briller la clef d'or.

Un long moment, il demeura sans voix.

« Presto, s'écria-t-il enfin, des larmes plein les yeux, c'est quand même vrai! »

Presto se mit à bondir, s'efforçant, par ses aboiements, de faire comprendre qu'il avait faim et qu'il voulait rentrer.

Rentrer, de cela Jeannot ne s'était guère préoccupé et, au fond, il en témoignait peu d'envie. Bientôt il entendit des gens l'appeler par son nom. Il envisagea enfin que sa conduite avait gravement manqué aux convenances et qu'après des libertés telles que les siennes, il devait s'attendre chez lui à un accueil plutôt froid.

Hosted by Google

Peu alors s'en fallut que ses larmes de ravissement ne devinssent du coup des larmes d'angoisse et de remords. Mais le souvenir de Liseron, qui était son ami et son confident, lui revint à la pensée, il songea à la clef d'or dont lui fit don le roi des elfes, se pénétra de la réalité des événements qu'il venait de traverser et, calme, préparé à tout, prit le chemin de sa maison.

Il avait été loin de se douter que son escapade dût causer de pareilles transes. Il lui fallut solennellement s'engager à ne plus recommencer. Ici, Jeannot reconquit la maîtrise de lui-même: « Je ne puis le promettre », répondit-il bravement. Ces mots surprirent. Vainement on l'interrogea en recourant tantôt aux prières, tantôt aux menaces. Mais il fit appel à Liseron et demeura inébranlable. Que lui importaient les châtiments, pourvu qu'il gardât l'amitié de Liseron, et que n'endurerait-il pour elle? Il pressait la clef d'or contre sa poitrine, serrait les lèvres et ne répondait qu'en haussant les épaules : « Je ne puis rien promettre ».

Son père conclut : « Laissons-le. Il doit lui être survenu quelque aventure; il finira bien par nous la révéler. »

Jeannot sourit. En silence, il mangea ses tartines et monta à sa chambrette. Il y coupa un morceau au cordon du store, y noua la précieuse clef d'or qu'il suspendit à son cou, sous sa chemise. Ensuite, l'âme tranquille, il prit le chemin de l'école.

Jeannot ne sut pas sa leçon et fut constamment distrait. Avec peine, il parvenait à accepter qu'un favori d'Obéron, le roi des elfes, pût être obligé de faire des calculs et de conjuguer des verbes. Sans cesse ses pensées s'évadaient vers l'étang et il repassait les scènes miraculeuses de la veille. Impossible de douter d'elles, et pourtant qu'il s'avisât de les raconter et personne ne voudrait les admettre, pas même le maître qui le regardait d'un air rogue et le traitait de cancre. D'un cœur léger, il supporta toutes les avanies.

« Qu'ils m'injurient s'il leur plaît, se dit-il, je n'en suis pas moins l'ami de Liseron et je tiens plus à lui qu'à eux tous, sans oublier le maître! »

Hosted by Google

Jeannot manquait décidément de respect, mais on peut alléguer à sa décharge que son estime pour son semblable avait beaucoup baissé depuis qu'il avait dû en entendre tant de mal.

Pourtant, comme il advient souvent, il ne fut pas assez avisé pour mettre à profit sa sagesse ou, pour mieux dire, il ne sut se taire.

Quand le maître enseigna que l'homme est la seule créature que Dieu ait douée de raison et chargée de régner sur l'univers, Jeannot éclata de rire. Ceci lui procura une mauvaise note, plus une verte réprimande. Et, quand son voisin dut traduire : « *En présence d'une chose étonnante, on dit parfois qu'on n'a jamais rien vu de pareil sous le soleil* », Jeannot s'empressa de crier : « *Sous le père de toutes choses.* »

Il fut la risée de la classe, et le maître, déconcerté par une stupidité si crasse — c'étaient ses propres mots —, mit Jeannot en retenue en lui imposant d'écrire cent fois :

En présence d'une chose étonnante, on dit parfois qu'on n'a jamais rien vu de pareil sous le soleil, et l'on peut en dire autant de ma bêtise.

Les écoliers étaient partis; Jeannot demeurait seul. Le soleil allègrement resplendissait au dehors. Ses rayons, où vibraient mille poussières, dessinaient sur le mur crépi des taches resplendissantes qui se déplaçaient avec lenteur au gré de l'heure. Le maître s'était en allé en battant la porte derrière lui, et Jeannot, pour la cinquante-deuxième fois reprenait : *En présence d'une...* quand une souris agile aux yeux vifs comme jais, aux petites oreilles soyeuses sortit du coin le plus éloigné et accourut sans bruit le long du mur. Jeannot fit le mort afin de ne pas apeurer la jolie bête. Nullement farouche, elle s'approcha, darda un instant ses yeux vifs autour d'elle et, d'un bond, sauta prestement sur le pupitre où Jeannot écrivait.

Il avait assisté déjà à bien des merveilles, mais en plein jour, et cela dans la classe, une souris! c'était à ne pas y croire.

« Hé! hé! fit-il, pour une souris, tu ne manques pas d'audace.

Hosted by Google

— Qu'aurais-je donc à craindre, dit-elle d'une voix grêle, et elle retroussa ses lèvres comme en un rire.

— Viens-tu de la part de Liseron ? demanda-t-il très doucement.

— Non, je viens seulement vous dire que le maître n'était point dans son tort et que vos cent lignes, vous ne les avez vraiment pas volées.

— Quoi! Liseron n'a-t-il pas assuré que le soleil devrait s'appeler : le père de toutes choses !

— Soit ! mais il importe peu que d'autres le sachent. N'entretenez jamais les hommes de ces matières trop délicates pour leur esprit obtus. Les hommes sont des êtres d'une malfaisance et d'une grossièreté rares; ils broient tout ce qui leur tombe sous les semelles. Nous en savons quelque chose, nous autres les souris.

— Mais que continuez-vous à demeurer dans leur voisinage ? Pourquoi ne pas fuir vers les routes lointaines et les bois ?

— Hélas ! nous ne le pouvons, habituées que nous sommes à la nourriture des villes, et, ma foi, en se garant prudemment de leurs pièges et de leurs lourds talons, il n'est pas trop difficile de vivre parmi les hommes. Nos pattes par bonheur sont agiles. Le pire est que notre ennemi, pour réparer son défaut de malice, a conclu une alliance avec le chat; mais dans les bois, se rencontrent des hiboux, des éperviers et, au reste, ne devons-nous pas tous mourir ? Donc, Jeannot, souvenez-vous de mon conseil... J'entends venir le maître.

— Encore un instant. Demandez à Liseron ce que je dois faire de la clef d'or. Je l'ai suspendue à mon cou, sur ma poitrine. Mais samedi soir on me met une chemise propre et j'ai bien peur qu'on ne découvre ma clef d'or. Dites-moi où je la puis mettre en sûreté ?

— Sous terre, rien que sous terre. Là, les objets sont le mieux à l'abri. Voulez-vous que je la garde ?

— Non, pas ici à l'école.

Hosted by Google

— Enterrez-la dans les dunes. Je dirai à mon neveu, le mulot, de veiller sur elle.

— Merci, petite souris. »

Plof ! Plof ! Ainsi retentissaient les pas du maître qui approchait. Le temps pour Jeannot de plonger sa plume dans l'encrier et la souris avait disparu. Le maître à qui il tardait sans doute de rentrer, fit grâce à Jeannot des quarante-huit lignes restantes.

Deux jours durant, Jeannot ne passa un moment qui ne fût sans angoisse. Constamment on avait sur lui les yeux pour qu'il ne vît le moyen de fuir dans les dunes. Le vendredi vint et toujours il portait sur lui la clef d'or. Le lendemain on le changeait, on allait trouver son trésor, le lui enlever ! Cette pensée le transissait. Ni dans la maison, ni dans le jardin, il ne connaissait de cachette sûre.

Au tomber du crépuscule, Jeannot était assis à sa fenêtre, ses regards attristés de désirs, au delà des verdures, cherchaient les sables lointains.

« Liseron, murmura-t-il anxieux, venez à moi. »

Près de lui passa un frémissement d'ailes, des senteurs de lis flottèrent dans la brise et tout à coup il entendit une voix douce et familière.

Liseron était debout sur l'appui de la fenêtre. Il balançait dans sa main une tige fleurie.

« Est-ce enfin toi, dit Jeannot, j'ai tant langui après ta venue.

— Accompagne-moi, nous allons enterrer la clef d'or.

— Je suis obligé de rester ici, » soupira Jeannot désolé.

Liseron le prit par la main et il se sentit devenir aussi léger que le duvet d'une semence ; il plana dans le soir calme.

« Liseron, dit Jeannot, je t'aime au point que, pour toi, je donnerais, je crois, tous les hommes et Presto par-dessus...

— Et de Simon, le chat, que ferais-tu ? demanda Liseron.

— Oh ! Simon se soucie peu que je l'aime. Il juge, semble-t-il, la tendresse une affaire trop puérile. Seule la marchande

Hosted by Google

de poisson lui tient au cœur et encore pour autant qu'il ait faim. Penses-tu que Simon soit un chat comme les autres, Liseron?

— Non, autrefois il fut homme. »

Hon... on... on... bom! Un gros hanneton vint se heurter contre Jeannot.

« Ne pouvez-vous ouvrir les yeux, gronda l'insecte. Ces elfes vraiment, ils volent comme si tout l'espace du ciel était à eux, ils flânent, désœuvrés, encombrant le chemin de ceux qui, comme moi, accomplissent leur tâche. »

Avec un grand bruit d'ailes, le hanneton continua son vol.

« Nous en veut-il que nous n'accomplissions pas la nôtre? demanda Jeannot.

— Leur unique tâche aux hannetons est, croient-ils, de manger et de manger sans répit. Veux-tu, pour preuve, que je te raconte l'histoire d'un jeune hanneton?

— Oh oui!

— C'était une bestiole qui venait de sortir de terre en rampant. Le monde l'émerveillait. Un an entier, elle était demeurée ensevelie, dans l'attente du premier soir de printemps. Quand elle éleva sa tête à ras du sol, les verdures et les herbes qu'inclinait la brise, la déconcertèrent. Que faire? Du bout de ses antennes, elle tâta les brindilles autour d'elle. Ses pattes étaient noires et luisantes, son ventre bien gras et poudreux et son torse lisse comme un miroir. Par bonheur, elle aperçut non loin de là un hanneton qui ne l'égalait pas en beauté mais qui, pour avoir pris son essor le jour auparavant, était déjà très vieux. Timidement, elle l'appela.

« Que te faut-il, mon ami? dit celui-ci en la regardant de haut. Cherches-tu ton chemin?

— Non, répondit-elle poliment; mais je ne sais à quoi m'occuper. En somme, que viens-je faire sur la terre?

— Comment, tu l'ignores! s'étonna l'autre. Je ne puis t'en faire un reproche, car j'ai commencé par partager ta simplicité. Écoute : l'essentiel dans notre existence est de manger. Non

Hosted by Google

loin d'ici, tu trouveras une haie de tilleuls qui n'est là que pour que nous en mangions avec tout le zèle possible.

— Qui a planté la haie à cet endroit? demanda le jeune hanneton.

— Un être de stature gigantesque qui nous prodigue ses bontés. Chaque matin, il vient jeter un coup d'œil et ceux qui ont fait de leur mieux, il les emporte dans une maison resplendissante de lumière où les hannetons vivent en commun dans la béatitude. Celui qui passerait la nuit à voler risquerait fort d'être happé par la chauve-souris.

— Je ne connais pas cette bête; quelle est-elle? s'enquit le novice.

— Un monstre effroyable aux dents aiguës qui nous assaille par derrière et qui nous broie entre ses mâchoires. » Au prononcer de ces mots, ils entendirent au-dessus d'eux un cri perçant qui les morfondit jusqu'aux moelles. « Brrr! la voilà cria le hanneton. Sois sur tes gardes, mon jeune ami. Sache-moi gré de t'avoir prévenu à temps. Tu as toute une nuit devant toi, ne la perds pas à ne rien faire. Moins tu mangeras, plus tu courras chance de tomber entre les dents de notre ennemie. Par contre, ceux qui accomplissent leur devoir sont accueillis dans la demeure de lumière, ne l'oublie pas. »

Le vieux hanneton s'éloigna à travers le gazon, laissant son cadet profondément perplexe. Son devoir! Connais-tu ce qui s'entend par là, Jeannot? Non. Le jeune hanneton n'en savait pas davantage. Il s'agissait de manger, c'était la seule chose qu'il comprit. Mais comment s'y prendre pour atteindre la haie de tilleuls?

Tout à côté de lui s'érigeait un robuste brin d'herbe que berçait la brise du soir. Du bas, il paraissait une cime sourcilleuse et escarpée. Mais le hanneton n'entendait point renoncer. « Ce doit être mon devoir », se dit-il et, bravement, il embrassa de ses six pattes cagneuses le brin d'herbe. Il n'avançait guère, souvent il glissait; enfin, après beaucoup d'efforts, il atteignit au sommet. La tigelle en se balançant

Hosted by Google

l'emportait avec elle. Il croyait découvrir sous lui la terre tout entière. Quel délice de voir autour de soi s'éployer de vastes étendues! Avidement, il rassasia sa faim à même l'herbe. Une aise délicieuse le combla. Plus haut encore! Plus haut!

Dans son ravissement, il souleva ses élytres, fit vibrer ses fines membranes. Plus haut! Encore plus haut! De nouveau, ses ailes frémissent, ses pattes abandonnent leur soutien. O joie! il vole plein d'allégresse dans le soir ardent...

— Et puis? demanda Jeannot.

— La suite manque de gaieté. Je te la raconterai une autre fois. »

Ils venaient de franchir l'étang. Deux petits papillons blancs attardés voltigeaient de conserve avec eux.

« Elfes, où allez-vous?

— Vers ce grand rosier qui fleurit au penchant de la dune, répondit Liseron.

— Nous t'accompagnons, » dirent les papillons.

Déjà le rosier apparaissait, étalant toutes ses fleurs aux corolles soyeuses. Les boutons rougissaient et les roses blanches épanouies avaient gardé, du temps de leur enfance, un peu d'écarlate au bord retroussé de leurs pétales. Le rosier croissait paisiblement dans la solitude et répandait ses senteurs si douces dont se nourrissent les elfes des dunes.

Les papillons donnèrent à chaque fleur un baiser.

« Nous venons te confier un trésor, dit Liseron. Consens-tu à avoir soin de lui?

— Pourquoi pas? murmura le rosier. Faire la garde ne m'ennuie guère et je ne pense pas quitter cet endroit à moins qu'on ne m'en arrache de force. J'ai d'ailleurs de puissantes épines pour me défendre. »

Alors se présenta le mulot, un neveu de la souris de l'école, qui creusa la terre sous les racines et y enfouit la clef d'or.

« Si tu la désires, appelle-moi, dit le mulot, en la voulant reprendre toi-même, tu ferais du mal à la plante. »

Le rosier tressa ses tiges acérées autour du trou et fit solen-

Hosted by Google

nellement le serment de veiller sur la clef d'or. Les papillons servirent de témoins.

Le lendemain matin, Jeannot se réveilla dans son lit, auprès de Presto, de l'horloge, dans sa chambre tapissée de papier à fleurs. Le cordon qu'il avait suspendu à son cou ainsi que la clef d'or avaient disparu.

(*A suivre.*) LÉON PASCHAL.

D'après *De Kleine Johannes*,
par FREDERIK VAN EEDEN.

Hosted by Google

LENBACH

Ayant appris par les journaux qu'une exposition d'œuvres de Franz von Lenbach était ouverte à Munich, je ne pus résister à la tentation de revoir cette ville, si riche en trésors artistiques, et je l'inscrivis immédiatement dans mon itinéraire de vacances. Pour éviter le banal express Francfort-Munich qui traverse un pays peu intéressant, je pris la route de Baden, Triberg, Constance, pour franchir l'Arlberg en voiture et atteindre la capitale bavaroise par Innsbruck et Rosenheim. Cela faisait quelques jours de voyage, au lieu de quelques heures. Mais comment regretter le temps passé dans les riantes perspectives de la Forêt-Noire et devant le superbe spectacle des Alpes neigeuses? De plus, cette tournée avait l'avantage de me distraire complètement de la vision des œuvres picturales de Cologne et de Francfort et de me préparer à des impressions plus fraîches, plus spontanées que celles que l'on éprouve dans la visite ininterrompue des galeries de diverses villes. L'œil a besoin de ces repos verdoyants.

J'ai retrouvé le Munich luxueux et grandiose, connu depuis de longues années et toujours impressionnant. Mais — est-ce là chose personnelle? — il m'a paru y régner une atmosphère artistique nouvelle qui, l'an passé encore, n'existait pas, ou du moins n'était pas aussi enveloppante. Certes, les quelque deux mille tableaux de l'exposition annuelle et les efforts vers le neuf des sécessionnistes assurent à la vie artistique de Munich une activité réjouissante, que la proximité des chefs-d'œuvre

Hosted by Google

du passé maintient dans des limites d'heureuse tradition. Mais pourtant, l'atmosphère dont je veux parler n'est point celle créée par tout cet art aux nombreux représentants, elle a quelque chose de plus personnel : le caractère imposé par un talent impérieux qui se réfléchit sur beaucoup d'autres, plus modestes, et fait école, irrésistiblement et... sans le chercher.

La musique moderne est baignée dans une atmosphère analogue : le wagnérisme.

Sous l'empire d'un talent spécial, qui se limite volontairement dans un genre, le portrait, l'éducation du public et des artistes se poursuit vers un but bien déterminé, et l'atmosphère est créée. Le lenbachisme existe ici et ne sera pas long à se répandre partout.

Et ce, du reste, en vertu d'un phénomène naturel. La vie artistique comme les faits physiques sont régis par la loi du pendule. Un corps dérangé de sa position d'équilibre, tend à la reprendre par un mouvement pendulaire, qui lui fait atteindre, l'une après l'autre, des positions opposées. On n'avance, en art, qu'en passant successivement d'un extrême à l'autre. A la Renaissance, après le réveil du sensualisme, est venu Savonarola, qui a été de nouveau suivi d'une période d'expansion. Si nous considérons la période d'ivresse coloristique que l'art a traversée dans les dernières années, nous devons nous attendre à une réaction en faveur du dessin. Au plein air succède le travail d'atelier. Lenbach personnifie ce retour vers l'art classique dont il emprunte et revivifie les procédés et les tendances. Ce n'est donc point une mode passagère qui donne un intérêt si général à ses œuvres et leur fait atteindre des prix inattendus. Lenbach résume un besoin du temps présent, de la période artistique où nous entrons. Il répond à la loi générale à laquelle nous faisions allusion tantôt : telle est la grande force de son art.

La Belgique possède peu de ses œuvres. A part un portrait de Frère-Orban et celui du peintre De Haas, qui ne sont pas accessibles au public, je ne connais (1) que deux toiles, au

(1) J'espère qu'il y en a davantage.

Hosted by Google

Musée moderne de Bruxelles. Ce sont des œuvres, anciennes déjà, et qui ne donnent guère une idée exacte de la manière actuelle du peintre. Le portrait de l'évêque Strossmaier est un peu sec; dans celui du chanoine Doellinger, on trouve au moins cette caractéristique générale des œuvres de Lenbach : l'importance donnée à l'expression des yeux. Il y met un regard profond, fascinateur souvent, et quand on analyse le dessin, on est surpris de voir la sobriété du rendu et de constater que, presque toujours, les deux yeux sont absolument différents l'un de l'autre. Cette différence est certes copiée d'après nature; mais tandis que beaucoup de peintres régularisent celle-ci, Lenbach profite, au contraire, des asymétries, pour renforcer l'expression. Un imitateur, doué de moins de tact, deviendrait caricaturiste...

Dans le même portrait, on remarque aussi que la figure seule — j'allais dire : les yeux seuls — est achevée, tandis que tout le reste n'est qu'esquissé à la brosse, en traits décidés et larges. Encore une loi naturelle : quand nous regardons notre prochain, comme le doit faire un peintre, jusqu'à l'âme, nous ne voyons bien que l'œil. Tout le reste devient trouble. Les contours se fondent, les couleurs s'affaiblissent, l'œil seul nous apparaît, précis, dessiné, coloré. Faites-en l'expérience sur le premier venu, et vous verrez que Lenbach a raison. Seulement, il faut regarder ses toiles comme on considérerait les personnages eux-mêmes : les yeux dans les yeux, et non point chercher les traits de pinceau dans les coins (1).

L'occasion était excellente, en ce mois d'août 1902, pour se faire une idée complète des tendances de l'artiste. Au *Künstlerhaus*, une exposition de trente-cinq de ses œuvres sollicitait l'attention vers des portraits dont quelques-uns sont à peine secs; à l'exposition annuelle du Palais de Cristal, une

(1) Maints journaux allemands ont publié des œuvres de Lenbach, en noir ou en couleurs. Citons entre autres la *Jugend*, portraits de Bismarck, de Nansen, de Moltke, de Wilhelm Busch, de Yella Lenbach, son enfant, de Louis II de Bavière, que l'on peut se procurer pour la somme modique de 30 pfennigs pièce, ainsi qu'une belle tête de Bismarck, publiée par Seemann, à Leipzig, pour 1 marc.

Le premier numéro d'octobre de *Kunst für Alle* (1 marc) renferme aussi de nombreuses et intéressantes reproductions d'œuvres toutes récentes.

Hosted by Google

salle spéciale lui était réservée, comme d'habitude. Enfin, la galerie Schaack — et l'atelier même du peintre (1) — complétaient largement la centaine d'œuvres à étudier.

Historiquement, il faut commencer par la galerie Schaack. C'est là que se trouvent les copies d'après le Titien et d'autres maîtres, que Lenbach, tout jeune encore, exécuta en Italie et en Espagne et qui eurent sur toute sa carrière une influence décisive.

Ayant eu la chance de ne passer par aucune académie où sa personnalité se fût amoindrie sous la férule d'un professeur, Lenbach se forma à l'exemple des grands maîtres, pénétra leur technique et mit en œuvre leurs procédés (2), en les appropriant à notre modernité et à son but spécial.

Un *self made man* dans toute l'acception du terme, caractère puissant, original, Lenbach ne pouvait guère plaire au public vers le commencement de sa carrière, en 1860. La couleur brunâtre, sa recherche de têtes puissamment modelées, ses effets de clair-obscur allaient à l'encontre de la mode du temps, qui était à la peinture rose et léchée. L'œil d'aujourd'hui est plus habitué aux tons rembrandtesques, aux simplicités de Velazquez, qui prédisposent à admirer Lenbach.

Il eut donc beaucoup de peine à faire admettre ses premières œuvres. Wagner se trouvait en ce temps à Munich : cet autre excommunié de la mode d'alors fut un de ses premiers modèles, ainsi que les artistes de son entourage : Liszt, Bülow. Plus tard, Lenbach devint le peintre de Bismarck, grâce à la prestesse de son travail — car le chancelier de fer n'était guère patient. Il en a fait d'innombrables portraits, dans toutes les poses et tous les costumes, en robe de chambre et en grande tenue. Mais c'est surtout son âme qu'il

(1) Situé Louisenstrasse, près des Propylées. Le public y est admis tous les jours, de 2 à 3 heures, contre un pourboire au concierge.

(2) Lenbach est né en 1836, près de Munich. Son origine est des plus modestes. Il avait le démon de la peinture et dès l'âge de 15 ou 16 ans, il vécut de son pinceau. Le comte Schaack l'envoya copier divers tableaux; ces copies se trouvent dans la galerie Schaack, propriété de l'empereur allemand et actuellement accessible au public.

Hosted by Google

a peinte, depuis la volonté tenace et irrésistible que l'histoire enregistre jusqu'aux tendres émotions que quelques-uns connaissent, en passant par tous les stades de la tragédie de sa grandeur et de sa chute... Lenbach est pour Bismarck ce que Velazquez fut pour Philippe IV. Dans son atelier, de nombreuses esquisses (1) — bien plus nombreuses encore que les tableaux exécutés — le représentent dans toutes les poses, avec toutes les expressions d'une âme à facettes, que nul psychologue n'a encore approfondie et qui a été trop souvent jugée en bloc, c'est-à-dire de la façon la plus fausse.

Une vie d'artiste ne peut être qu'une perpétuelle évolution. L'âme varie avec l'âge, autant que la technique. Lenbach, en sa jeunesse, n'a peint que des têtes de caractère. Puis, la grâce féminine l'a séduit. Le brun foncé un peu rébarbatif de sa palette s'est orné de jaunes insinuants. Et enfin, à la naissance de ses deux filles, Marion et Gabrielle, il a trouvé la fraîcheur des blancs éclatants, sans perdre rien de l'atmosphère sombre et un peu dramatique dont il enveloppait ses créations. Aujourd'hui, il a donc une palette complète (2), il

(1) Beaucoup de ces esquisses sont des dessins au crayon noir, sur carton d'emballage. Ce carton est généralement propre en Allemagne et présente une belle teinte grise. Les lumières et les ombres sont indiquées par quelques traits de pastel, en blanc, brun, rouge, bleu. Celui qui essaie de travailler avec ce matériel si simple reconnaîtra bientôt les avantages de cette étude. En peu de temps, on acquiert une grande sûreté et l'on fait vivre ses dessins avec une facilité étonnante. Bien entendu, il faut épargner le pastel et tendre vers un art d'évocation, qui exclut absolument un rendu méticuleux.

(2) Il est difficile de donner des renseignements techniques très précis sur la palette d'un peintre. Les artistes aiment le secret. Et puis, ils changent. Qu'il me soit pourtant permis de citer un procédé qui doit être, à très peu de chose près, celui que Lenbach emploie si magistralement.

Palette : momie (de Windsor et Newton, Londres, que nous désignerons par W), terre d'ombre naturelle, ocre foncée, ocre d'or, terre de Sienne naturelle, ocre pâle, cadmium citron, blanc d'argent, le tout de Césare Musini (H. Schmincke & Cie, Düsseldorf, désigné par M). Ce blanc est fort transparent, couvre peu et sèche assez lentement. Blanc de Cremnitz (W), couvre fort et s'emploie pour les lumières les plus vives et les empâtements. La présence de deux blancs mérite d'être notée. Cadmium orange (M). Chinese vermillon et scarlet vermillon (W), deux couleurs très différentes; rouge anglais, terre de Sienne brûlée, laque de garance foncée, bleu de cobalt foncé, outre-mer foncé, vert émeraude et noir de raisin, le tout de Musini. Comme siccatif, les nos 2 et 3 de Musini.

Hosted by Google

est à l'apogée d'une carrière glorieuse. Ses œuvres actuelles sont le résumé de toute une vie d'art somptueuse et productrice qui fait penser à celle des maîtres de la renaissance italienne.

Ce qui frappe dans les expositions de cette année, c'est l'absence de pastels. Lenbach semble avoir renoncé à ce genre où il s'était pourtant créé une manière si originale, si différente des élégances mauves et roses des artistes français. Son atelier ne comprend non plus, en fait de pastels, que des esquisses anciennes. Mais dans sa technique à l'huile, on remarque immédiatement le pastelliste. Je n'en veux comme exemple que cette charmante composition, exposée au *Künstlerhaus,* qui représente Mme Lolo Lenbach penchée sur la petite Gabrielle encore au maillot. Un trait au crayon pour le profil, un peu de brun dans les cheveux, un soupçon de rouge aux joues et quelques larges coups de brosse en blanc transparent pour figurer le coussin où repose l'enfant, le tout se détachant sur le fond gris du carton préparé — c'est une idylle charmante, un vrai « pastel à l'huile », d'une fluidité, d'une évocation exceptionnelles.

Quel contraste — voulu, évidemment, — avec le portrait du prince-régent de Bavière, tout noir, à l'exception de la tête, qui ressort en empatements puissants, en couleurs bilieuses et vibrantes, avec des yeux de vieillard, tout petits et où brille pourtant un regard de bonté et d'humour. Quelle différence encore avec le portrait de Mme Knorr, tout étincelant de pierreries, de dentelles, de soies jaunes avec des transparents de

Lenbach peint surtout sur carton. On prépare celui-ci en l'enduisant à l'endroit d'une couche de colle de menuisier mélangée de craie, et à l'envers d'une couche de colle seulement. La toile serait éventuellement préparée de façon analogue.

Le dessin est exécuté au crayon noir très dur, car la mine de plomb tendre salirait la couleur. Souvent, Lenbach emploie très peu de couleur, agit par glacis et ménage les transparences à la façon des aquarellistes. Le crayon reste alors visible lorsque l'œuvre est terminée. Il faut, pour agir ainsi, une sûreté de dessin peu commune. Vers la fin de sa carrière, Velazquez avait aussi adopté une technique analogue, qui permet un travail excessivement rapide. D'après la légende, certaines des œuvres de Lenbach, même de dimensions considérables, ont été exécutées en un seul jour, tel le portrait de Johann Strauss.

Hosted by Google

tulle blanc. Il est pourtant exceptionnel que Lenbach peigne l'accessoire. La plupart de ses portraits le négligent ou l'évoquent sans le préciser. Exemple : le portrait de Mlle Fuchs, un fin profil tout en glacis, d'un charme pénétrant, d'une transparence merveilleuse. Ici, le blanc n'a certes été employé que pour le visage, et encore il est si ténu, si ambré, d'un modelé si doux que le visage charmant de la jeune fille devient éthéré, angélique, une apparition de rêve...

Par exception, Lenbach expose également une Vénus aux chairs fortes, bistrées, au dessin solide et plastique, au teint méridional et coloré, qui rappelle ses copies d'après le Titien, bien que le type du visage n'ait rien de ce maître, qui affectionnait d'exagérer l'écartement des yeux.

Nous l'avons dit, les « morceaux d'exécution » sont rares dans l'œuvre de Lenbach. Il se plaît aussi à négliger les mains, à les faire deviner, grâce à son art d'évocation si spécial, qui trouvera difficilement d'habiles imitateurs. Les mains sont peu individualisées et dans beaucoup de cas on ne distingue que le geste et non l'organe. Pourtant, lorsque la main se rapproche du visage, elle prend un dessin précis, elle entre en lumière. Ces négligences voulues, ces inattentions calculées ont toujours pour but de concentrer la lumière et l'attention sur la tête, sur les yeux, d'où rayonne l'expression.

Lenbach est trop peu peintre d'apparat pour devenir peintre de cour. Il ne connaît pas la flatterie, par trop opposée à sa nature, à la fois timide et indépendante. Sa réputation croissante l'a pourtant amené à peindre bon nombre de souverains, mais au lieu de rechercher la pompe et la pourpre, il a représenté les hommes que le hasard a fait princes. Et quelques-uns de ses portraits sont presque des indiscrétions. Tel celui de Guillaume Ier, au Musée communal de Leipzig (1). C'est une ruine, corporellement et moralement, cet homme vieux et cassé, les mains réunies dans une attitude de prière, l'œil pâli, le teint jaune, l'attitude souffreteuse, ployé sous le

(1) Des portraits exécutés d'après la même étude se trouvent à Hambourg et à Francfort-sur-Mein, mais ils sont d'un coloris plus terne et d'une expression moins poignante.

Hosted by Google

poids des détresses morales, de la maladie de son fils le Kronprinz Frédéric.

Lenbach n'a jamais peint Guillaume II.

Mais il a cherché de tous temps à avoir pour modèles les hommes grands par le talent : artistes, écrivains, savants de tous les pays. Emerson, Helmholtz, Paul Heyse, Houston St. Chamberlain, Hermann Lingg, Gabriel von Seidl, Eleonora Duse, Pettenkofer, le comte de Waldersee, Frère-Orban, Wilhelm Busch, cent autres — y compris Yvette Guilbert — ont inspiré son pinceau éclectique, et dans chaque physionomie il a su mettre un caractère, faire vibrer une âme.

En examinant son œuvre, on trouve une iconographie saisissante de notre époque. Si Holbein, Van Dyck, Velazquez nous ont conservé la caractéristique du coin de terre où ils vivaient, du milieu spécial où le hasard les avait fait entrer, Lenbach, grâce au progrès de son temps, a vu toutes les classes de la société, toute l'étendue de l'Europe et les personnalités les plus marquantes du monde entier. Son œuvre a une universalité qui n'était pas possible avant le siècle de la machine à vapeur. Elle fera revivre dans l'avenir, non le galbe de quelques potentats plus ou moins intéressants, mais bien l'élite de l'âme moderne, personnifiée par les artistes et les savants dont le nom et les œuvres sont la gloire de notre temps.

Dr DWELSHAUVERS-DERY.

Hosted by Google

L'ART ET LA VIE [1]

VI

Au fond de toute critique dogmatique, disions-nous, se retrouve le moralisme. La tendance à l'intolérance artistique nait directement de la tendance à l'intolérance morale. Les passions qui conduisent à l'esprit de système et se manifestent quand les intérêts directs des hommes sont en jeu, se prolongent dans l'art. Admirer une œuvre, c'est, en effet, manifester une opinion morale précise, puisque cette admiration sous-entend toujours une intime concordance entre les idées, les sentiments, l'individualité du contemplateur et les idées et les sentiments exprimés par cette œuvre. Ce qu'un homme trouve beau, il le trouve en même temps utile et bienfaisant, capable de réaliser en lui une expansion de vie supérieure. Un dogmatisme artistique prend la valeur d'un dogmatisme moral. C'est pourquoi chez Ruskin, par exemple, le critique des œuvres devient nécessairement critique des mœurs, des idées et des faits sociaux.

Il y a donc une réelle impossibilité à accorder toutes les opinions artistiques tant que subsistera le désaccord d'intérêts, de politique, de philosophie, entre les hommes. Toutes les divisions des sociétés se réflètent exactement dans l'art : il existe un art socialiste et un art catholique, un art bourgeois et un art aristocratique, au même titre qu'il existe un art

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1902.

Hosted by Google

païen et un art chrétien, un art italien et un art flamand, un art antique et un art moderne. Un art universel est une utopie, parce qu'un tel art ne pourrait s'inspirer que des idées, des sentiments, des opinions communes à tous les hommes indistinctement. Or, ces idées et ces sentiments sont en nombre si restreint que l'art qui les emploierait comme éléments exclusifs resterait toujours incapable d'émouvoir profondément et serait dans l'obligation de se répéter sans cesse.

Il faut donc admettre comme légitimes les diversités d'appréciations artistiques. Elles traduisent les compétitions perpétuelles qui surgissent au sein de l'humanité. La tendance au moralisme est un phénomène dont la raison se découvre dans les conditions mêmes de l'existence. On comprend pourquoi est si grande son intensité, pourquoi elle veut se manifester à la fois dans toutes les branches d'activité. Or, dans la vie, elle prend un caractère d'intolérance très prononcé. Chacun croit excellentes ses idées et absolus ses jugements. Il travaille à les imposer à ses semblables, soit pour s'en faire des auxiliaires ou des complices, soit pour les soumettre à son autorité. C'est cette intolérance qui se manifeste dans l'art sous le masque du dogmatisme. Chaque individu est en droit de résister à la propagande des opinions esthétiques comme il est en droit de résister à la propagande des théories morales, et d'affirmer nettement sa personnalité aussi bien par ses opinions artistiques que par ses opinions politiques et philosophiques. S'il admet une doctrine critique sans admettre la doctrine morale qui lui correspond — et l'admettre en ses actions — il se met réellement en contradiction avec lui-même, et dans l'imposibilité de formuler désormais un jugement sincère. Or, comme les hommes se défient moins du dogmatisme artistique que du dogmatisme éthique, ils cèdent plus aisément au premier qu'au second, soit par inertie d'esprit, soit par snobisme ou besoin d'imitation. Ils n'aperçoivent pas leur fondamentale indentité. C'est ce qui explique pourquoi se recontrent tant de compréhensions fausses. Ce phénomène d'influence a pris de nos jours une telle proportion qu'on en est arrivé à ne plus se rendre compte de la fonction

Hosted by Google

vraie de l'art. Presque tous les gens cherchent à juger les œuvres en appliquant une formule apprise plus ou moins péniblement; personne ne cherche à être ému.

Cette insincérité du public est un mal réel pour l'activité artistique. Elle empêche les artistes de s'orienter librement. A leur tour ils deviennent dupes des formules intellectuelles, admettent les canons reconnus et perdent ainsi non seulement leur originalité, mais le pouvoir d'intéresser fortement les sensibilités auxquelles ils s'adressent. L'hypocrisie esthétique est le plus souvent la cause véritable des décadences artistiques.

Cette ignorance de la fonction réelle de l'art — si répandue aujourd'hui grâce aux dogmatismes de tous genres — a permis aux moralistes de la nier et de prétendre lui en attribuer une autre. La plupart des doctrines contemporaines offrent ce caractère — qui fut aussi, semble-t-il, celui des théories antiques — d'attribuer, à l'activité esthétique un rôle social, éducateur. Ces théories répondent à un certain état d'esprit démocratique à propos duquel il est, je crois, inutile d'insister longuement. C'est une idée acceptée généralement aujourd'hui que moraliser les foules est une œuvre bienfaisante au point de vue des intérêts généraux de l'humanité. Cette idée, nous n'avons pas à la discuter ici. Remarquons seulement qu'il est étrange d'attribuer une fonction aussi périlleuse et aussi délicate aux artistes. Tandis que les métaphysiciens, les économistes, les sociologues ne parviennent pas à s'accorder sur la solution des problèmes politiques ou moraux, comment veut-on que les artistes, sans éducation spéciale, requis par des préoccupations d'un tout autre ordre, soient à même de discerner les intérêts véritables de leur époque et de les servir!

Les théories de l'art social, bien que formulant des conclusions semblables, peuvent se rapporter à deux types bien distincts. Pour les uns, l'art est moralisateur en vertu de sa fonction esthétique; il est social *par nature*. C'est la théorie défendue par J.-M. Guyau dans son livre l'*Art au point de vue sociologique*. Pour les autres, qui proclament son immo-

Hosted by Google

ralité naturelle, l'art doit être social *par obligation*. C'est la doctrine de Tolstoï, développée dans son livre *Qu'est-ce que l'art?* Avant de montrer la poétique illusion sur laquelle se fonde la seconde, il est nécessaire de réfuter les principes de la première, celle-ci possédant un caractère exclusivement esthétique.

On sait que J.-M. Guyau opposa, au principe « d'agresivité » de Nietzsche, le principe adverse de « sociabilité ». De même que le penseur allemand, le philosophe français reconnaît que l'individu est légitimement porté à chercher partout et par tous les moyens une expansion de vie individuelle plus complète. Mais il s'en sépare nettement quant au problème de la direction et de la qualité de cette expansion. Pour Nietzsche, c'est par la lutte seule, la lutte sans merci et sans trêve, que l'homme peut donner à son existence l'abondance et l'ampleur qu'elle réclame. Le surhomme est nécessairement un agressif, un dominateur, un conquérant. Pour Guyau, au contraire, l'expansion supérieure se manifeste en sociabilité, par une tendance à se répandre en sympathie, en altruisme, en amour. « La vie, comme le feu, ne se conserve qu'en se communiquant. Cela tient à la loi fondamentale fournie par la biologie : la vie n'est pas seulement nutrition, elle est production et fécondité. » Elle est « généreuse » par essence, non par accident ou obligation. Ainsi, « l'égoïsme, loin d'être une réelle affirmation de soi, est une mutilation de soi ».

Toutes les formes supérieures de la vie, la religion, la métaphysique, la morale, revêtent, selon Guyau, un réel caractère de sociabilité. Elles établissent entre les hommes l'union des intelligences et des volontés. C'est la fonction de l'art d'établir, lui, la communauté des sensations et des sentiments. Il complète l'œuvre des trois premiers organismes sociaux. « L'émotion artistique est essentiellement sociale. Elle a pour résultat d'agrandir la vie individuelle en la faisant se confondre avec une vie plus large et universelle. » Le génie sera donc « une sorte de vision des formes possibles de la vie », « l'évocation des objets d'affection, des sujets vivants avec lesquels

Hosted by Google

nous pouvons entrer en société ». Les génies d'art meuvent les âmes; ils modifient les idées et les mœurs : « sorti de tel ou tel milieu, le génie est un *créateur* de milieux nouveaux ou un *modificateur* des milieux anciens ». Car « l'art est d'autant plus grand qu'il réalise mieux les deux conditions essentielles de l'union des sentiments : la supériorité des idées et des émotions qu'il contient, et leur extension au plus grand nombre d'hommes possible ».

On aperçoit distinctement les caractères originaux de cette doctrine : elle fait du génie un éducateur des foules, capable d'influences profondes au sein de ses ambiances, et fournit un *critère* du beau : la supériorité — c'est-à-dire le degré de sociabilité — des sentiments propagés par l'œuvre. Ce critère a la prétention d'être purement esthétique, car, remarquons-le, l'*Art au point de vue sociologique* n'introduit aucun argument d'ordre moral; il ne prétend pas soumettre l'activité artistique à la domination des lois extérieures à elle-même.

En réalité, cependant, cette doctrine introduit l'argument d'ordre purement moral. Les conclusions de Guyau ne sont pas pleinement justifiées par les prémisses qu'il pose. Il y a contradiction évidente entre « Les problèmes de l'esthétique contemporaine » et sa pensée sociologique. Nous avons montré, par une citation, que, dans sa conception primitive, le penseur français refusait catégoriquement à l'artiste un rôle moralisateur : « les vérités scientifiques, disait-il, pour devenir poétiques, ont besoin d'une condition essentielle : il faut qu'elles soient devenues *assez familières* au poète lui-même *et à ses lecteurs pour pouvoir prendre la forme du sentiment et de l'intuition. Le poète doit suggérer, non enseigner...* »

Ainsi que Guyau, nous avons admis, en cette étude, l'expansion de la vie comme principe essentiel de la beauté. Mais est-il vrai de prétendre que cette expansion, en ce qu'elle a de supérieur, arrive à prendre un caractère social? Faut-il opter pour l'agressivité ou la sociabilité? Il serait imprudent, je crois, d'adopter entièrement l'une ou l'autre de ces théories, parce qu'elles n'ont rien d'absolu. Toutes deux peuvent également se vérifier par l'observation des hommes et des sociétés; elles

Hosted by Google

traduisent deux aspects, nullement inconciliables, de la tendance à l'expansion vitale, deux faces du *pari moral*. Il est possible d'imaginer une société idéale où toutes les énergies se déploieraient librement, sans rencontrer le moindre obstacle, où tous les besoins seraient satisfaits, où la constitution harmonieuse de tous les organismes et de toutes les institutions permettrait l'universel bonheur. Là, la théorie de Guyau deviendrait expérimentale. Mais, appliquée à l'art, elle serait vaine, car sous un tel régime, l'art perdrait sa fonction. L'expansion totale étant réalisée par l'existence même, « l'art ne ferait qu'un avec la vie », et le besoin ne se ferait plus sentir d'une expansion artificielle. Ce qui crée la beauté artistique, non réelle, c'est la contrainte, ne l'oublions pas. Cette contrainte est un fait actuel, et il est impossible de n'en point tenir compte. La doctrine de Guyau est une utopie esthétique : elle signifie uniquement que, la sociabilité devenant un caractère de la vie, elle deviendrait en même temps un caractère de l'art. Sa conclusion logique est une confirmation de la théorie du milieu, loin d'en être la négation. Elle reconnaît la rationalité réelle des faits artistiques. Or, puisque l'art n'est point *spontanément* social, c'est que sa fonction essentielle n'est point sociale.

Mais, dira-t-on, l'art contemporain est spontanément social. Il suffit d'observer son évolution actuelle pour s'en convaincre.

Ce caractère est-il bien évident, et le mot social ne prête-t-il pas à quelque confusion fâcheuse? Car on peut lui donner deux significations fort différentes. Ainsi, la littérature de notre époque, avec Barrés, Adam, Brieux, de Curel, Zola, Mirbeau, est qualifiée de littérature sociale. Est-ce à dire littérature à tendances moralisatrices? Pas le moins du monde. Nos temps ont été vivement préoccupés par les problèmes économiques, et ceux-ci ont soulevé une foule de problèmes moraux. L'art a reflété naturellement cette gestation pénible d'une société nouvelle, il a pris parti dans un sens ou dans un autre; mais il n'a jamais été qu'un simple *reflet*, il a traduit l'un des principaux aspects de ses ambiances, il s'est *adapté* à la vie nouvelle des esprits et des consciences, non en vue de réagir à son tour sur la vie économique ou morale, mais pour

Hosted by Google

rester fidèle à sa fonction. Dira-t-on qu'il a créé le mouvement démocratique, et que le *Travail* de Zola, la *Clairière* de Donnay et Descaves, l'*Au-dessus des forces humaines* de Bjornson, le *Monument au travail* de Meunier apportent des arguments nouveaux ou renforcent les arguments anciens en faveur de telle ou telle conception sociale? Pour qu'une œuvre d'art puisse convertir, il est d'abord nécessaire qu'elle plaise, et elle ne plaira qu'à la condition expresse de ne contredire aucun sentiment ou aucune idée déjà admise. C'est-à-dire qu'elle ne prêche que des convertis.

Il est, je crois, absolument impossible de légitimer le critère moral sans sortir de l'esthétique pure. Aucune définition de l'art, basée soit sur l'observation directe des faits, soit sur les principes d'une psychologie scientifique, ne l'autorise. Ainsi, nous voyons Tolstoï lui-même, dans *Qu'est-ce que l'art?* échouer complètement dans une semblable prétention. L'art, pour le philosophe russe, est essentiellement un moyen de communication de sentiments. Or, cette conception ne conduit d'aucune façon à reconnaître que « l'art est d'autant plus élevé que les sentiments qu'il communique sont moraux ». Bien au contraire, elle aboutit directement à cette proposition toute différente : « l'art est d'autant plus grand que les sentiments qu'il exprime sont plus profonds, plus intenses » et l'on sait que, d'une façon générale, les penchants égoïstes, les passions individuelles et violentes sont plus fortement enracinés au cœur des hommes que les penchants altruistes et sociaux. Remarquons que, définissant l'art *a priori*, sans produire à l'appui de sa thèse le moindre argument philosophique, Tolstoï pouvait, bénéficiant de cette complète absence de méthode, adapter en tout arbitraire sa conception esthétique à sa conception éthique. Il n'a pas su y parvenir, et s'est vu forcé, de même que Guyau, d'*imposer* réellement le critère moral, au nom de principes supérieurs aux principes esthétiques. Du reste, le fait même que l'auteur de la *Guerre et la Paix* a dû condamner Wagner, Hauptman, Baudelaire, Verlaine, Beethoven, Mallarmé, démontre à l'évidence que son système est absolument anti-artistique.

Hosted by Google

Ce que Tolstoï a fait réellement, ce n'est point de répondre à cette question : « Qu'est-ce que l'art? » mais bien à cette autre : « Qu'est-ce que la morale? ». Nous sommes donc amenés à discuter sa pensée au point de vue exclusivement moral.

A ce point de vue nouveau, sera-t-elle légitime? Peut-on prétendre, avec M. Brunetière, que « l'art est une force dont l'emploi ne saurait être réglé par elle-même et par elle seule? » Je ne le crois pas. L'art ne peut se mettre au service de la propagande moraliste sans nier sa fonction vraie, sans cesser d'être lui-même. Il résiste aux systèmes philosophiques avec toute la puissance qu'il rencontre en sa rationalité. Quel que soit l'intensité du mouvement social, et l'autorité des critiques qui veulent l'asservir à leurs théories, il ne se soumettra jamais qu'à la *moralité réelle* et pratiquée, à la règle des actions, non à la *morale idéaliste, systématique, utopique*, règle des esprits, parce que celle-ci est une chose sans consistance, fruit des imaginations métaphysiques. En un mot, l'art est toujours ce que sont les hommes, ni meilleur ni pire. Si on le déforme pour en faire le véhicule de hautes et pures pensées, un instrument de prêche et de propagande de vérités scientifiques, il deviendra autre chose que l'art — et, dès lors, il est illogique d'y ajouter ce terme : social.

C'est une illusion de croire que, fût-il même capable d'une influence éducatrice quelconque, l'art donnerait un résultat appréciable, engagé dans cette voie « sociale ». On oublie trop facilement que les systèmes moraux ne sont point tous de mêmes caractères. Les uns placent l'obligation dans l'idée divine, les autres dans l'idée humaine; d'autres encore nient toute obligation. Les définitions qu'ils donnent du devoir varient avec l'esprit religieux ou philosophique qui les inspire. De sorte qu'ils arrivent à se contredire mutuellement et à se combattre. Or, comme ils reposent tous sur de pures hypothèses, comme ils sortent de la compétence scientifique, ils peuvent tous prétendre à l'absolue logique sans que l'on puisse être en droit de la contredire.

Quelle sera l'attitude de l'artiste en face de cette diversité

Hosted by Google

des doctrines? Il choisira, déterminé par ses convictions personnelles ou cédant à l'influence des critiques. Mais tous les artistes n'adopteront point le même système et fatalement l'anarchie, qui règne dans la philosophie, apparaîtra dans l'art. L'éducation de la foule sera faite tantôt dans un sens, tantôt dans un autre sens; tantôt on lui prêchera l'ascétisme chrétien, tantôt la liberté rationaliste. Si bien que, moraliseé de toutes les façons, cette foule ne sera point moralisée du tout. Appellera-t-on la censure à la rescousse? Et pourquoi ne pas ajouter, à cette censure, l'obligation de fréquenter les salles de spectacle, les salons de lecture et les musées? Croit-on donc que la masse se prêtera très volontiers à ces tentatives éducatrices? Ce qu'elle demande à l'art, c'est d'être fidèle à sa vraie fonction, de procurer, par son magique pouvoir, l'expansion nécessaire à l'équilibre vital. Si l'on détourne l'art de sa fonction, un autre art va se créer pour répondre aux besoins permanents un instant oubliés, et cet art nouveau triomphera aisément de l'art à formule sociale. Car jamais on ne parviendra à concilier cette mission réelle et cette mission moralisatrice : elles s'opposent catégoriquement l'une à l'autre.

Mais supposons — pour un instant — que l'art social parvienne à s'imposer fortement, et trouve réalisées les meilleures conditions de succès. C'est une erreur de penser qu'il lui sera possible d'influencer la vie selon ses caprices et ses volontés. Les philosophes octroient volontiers à la propagande morale — par le livre, le journal, la conférence, etc. — un pouvoir qu'elle ne possède point. Ils semblent ne point s'apercevoir que l'action des doctrines sur les esprits ou les sentimentalités est une action vaine, non prolifique. Si les hommes se combattent avec âpreté et violence, ce n'est point pour obéir à certains instincts ataviques, mais bien parce que l'organisation même de la société oppose les intérêts des individus et les contraint à la lutte. L'immoralité n'est pas une infirmité mentale, mais une infirmité sociale. Chacun se forge des règles de vie en concordance avec son tempérament et sa situation dans la société. Le rapport est intime; changer cette situation, c'est modifier en même temps cette moralité indivi-

Hosted by Google

duelle qui en est le reflet. Mais une modification de cette moralité restera sans effets réels. Elle mettra l'être en désaccord avec lui-même, et la réaction de la conscience ne tardera pas à se produire, rétablissant l'ordre normal des choses. La propagande morale répand donc uniquement des théories; elle peut convaincre, mais non déterminer des actions, *le mobile de celles-ci n'étant pas une conviction, mais une nécessité vitale.* Le véritable moralisateur n'est point l'homme qui prêche ni celui qui écrit, mais l'homme qui agit, qui s'applique à faire disparaître les causes mêmes des anomalies morales et coupe le mal dans sa racine. C'est pourquoi, si l'artiste veut se donner une mission de régénération sociale, qu'il se la donne d'abord en tant qu'homme; qu'il agisse au nom de ses théories. Le monde ne manque point de moralistes; bien au contraire. C'est un métier facile, et la considération qui s'y attache attire vers lui beaucoup de gens. Mais le monde manque un peu d'apôtres...

En admettant la possibilité pour l'œuvre d'art de revêtir une forme moralisatrice, nous avons prétendu que son influence serait vaine. Mais une telle forme, peut-elle la prendre?

Oui, répondront Tolstoï et M. Brunetière (1). L'art dispose d'une force de conviction dirigeable à volonté dans un sens ou dans l'autre. *Puisqu'il peut démoraliser, il peut donc moraliser.*

M. Brunetière s'est appliqué à établir que « dans toute forme d'art, il y a comme un principe ou un germe secret d'immoralité ». Et à ce propos il cite un compte rendu de Diderot, selon lui caractéristique de cette tendance. Voici cette citation :

> Il y a quinze ans que nos théâtres étaient des lieux de tumulte; les têtes les plus froides s'échauffaient en y entrant... La pièce commençait avec peine, était souvent interrompue, mais survenait-il un bel endroit, les *bis* le redemandaient sans fin; on s'enthousiasmait. On était arrivé avec chaleur, on s'en retournait dans l'ivresse; *les uns allaient chez les filles,* les autres se répandaient dans le monde; c'était

(1) *L'art et la morale,* par F. BRUNETIÈRE.

Hosted by Google

comme un orage qui allait se perdre au loin, et dont le murmure durait longtemps après qu'il s'était écarté.

Excitation à la débauche! clame M. Brunetière. Soit. Mais où l'immoralité — si immoralité il y a — se rencontre-t-elle? S'est-elle communiquée de l'œuvre au spectateur en vertu de quelque pouvoir de l'art sur sa sentimentalité, ou bien était-elle latente déjà chez ce spectateur? L'art a-t-il fait autre chose que remplir fidèlement sa mission? A-t-il *créé* le sentiment en question, ou l'a-t-il fait simplement *réapparaître* dans le champ de la conscience? Il est certain qu'il y a là uniquement un phénomène de revivance, car un sentiment ne se crée ni en une heure ni en un jour. Il faut absolument ignorer les lois de la psychologie pour en croire aisée la communication d'un homme à un autre homme. Quand, dans le *Siegfried* de Wagner, le nain Mime explique au héros ce qu'est la peur, cette explication n'apprend rien au jeune vainqueur du dragon Fafner. Un sentiment est un état organique que les mots ne feront jamais connaitre si les phénomènes cérébraux qu'ils symbolisent ne sont déjà, grâce à de primitives expériences, enchaînés aux phénomènes qui constituent l'émotion. Ce n'est point Mime, mais l'amour qui fait connaître la peur à Siegfried. Ce n'est point l'art, c'est la vie elle-même qui nous révèle notre sensibilité.

Ainsi, si l'œuvre théâtrale dont parle Diderot a déterminé des actes que réprouve la morale austère de M. Brunetière, l'art n'en a pas la responsabilité; il fut le prétexte, l'occasion. On ne peut pas en conclure qu'il possède une force quelconque de conviction. Une œuvre « sociale », prêchant abondamment l'amour du prochain, eût-elle poussé à d'éclatants sacrifices? Non, sans doute. Il est, du reste, une observation très facile à faire à ce propos de l'influence, ou plutôt du manque d'influence de l'art sur les actions et la moralité. Tel homme qui, au spectacle des misères et des infortunes peintes en un sombre mélodrame, montrera des signes de très sincère émotion, ne sera, dans la réalité, ni charitable, ni sympathique à de réelles infortunes. Croit-on que les honnêtes gens seuls

Hosted by Google

applaudissent au triomphe classique de la vertu... dans les romans bourgeois? A ce compte, ces romans auraient peu de succès. L'expansion vitale n'est pas contrariée dans l'art; elle atteint ses plus hauts degrés d'intensité en toute liberté, soit dans le sens moral, soit dans l'autre sens. Dans la vie les obstacles se dressent à chaque pas, et pour les vaincre chaque individu trouve légitimes les moyens qui s'offrent à lui; il est immoral par obligation même, c'est-à-dire individuellement moral.

Il est vain de vouloir diriger les hommes par l'intermédiaire de l'art. Jadis, M. Brunetière le reconnaissait lui-même. N'a-t-il point, en une étude sur *Le naturalisme au XVII^e siècle* écrit ceci : « Je crois fermement qu'en art et en littérature, c'est une erreur que de vouloir prêcher la morale. Avant tout et par-dessus tout, l'artiste a besoin de liberté, c'est-à-dire de ne se voir opposer aucun autre principe que ceux qui gouvernent son art même. L'art n'a pas pour mission de nous apprendre à nous conduire. » Du reste, tous les efforts des moralistes échoueront toujours contre ce fait : l'œuvre développant des vérités métaphysiques ou scientifiques dans le but d'éduquer la foule blessera les préjugés et les sentiments de cette foule, et par conséquent ne recueillera aucun succès. Or, comme le succès est — d'une façon générale — une *condition d'existence* pour l'artiste, il est intéressé à s'abstenir de toute tentative moralisatrice. Les œuvres prétendument sociales de certains auteurs contemporains — de M. Brieux, par exemple — ne sont sociales qu'en apparence. La théorie *purement esthétique* du milieu en explique seule la vogue. Loin de contredire les idées et les sentiments du public, elles les reflètent, au contraire, et les reflétant, elles ne possèdent aucun caractère éducateur. Si elles sont morales, c'est que le public qu'elles émeuvent est lui-même moral — au moins en ce qui concerne les pensées et les actes que ces œuvres expriment.

L'art social — en entendant ce mot dans le sens de moralisateur — est une pure utopie. L'artiste qui s'engage dans cette voie particulière, qui, de porteur de lyre, veut devenir porteur

Hosted by Google

de torches, se prépare de fâcheux revers et de pénibles échecs. Et puisque, sur cette question, l'autorité de Dumas ne sera contestée par personne, je terminerai cette étude par une citation de l'auteur de *Denise* et de la *Dame aux camélias,* citation à cet égard éloquente. Voici ce que Dumas confessait dans la préface de l'*Étrangère :*

« L'auteur dramatique qui n'est pas seulement un faiseur de tours d'esprit plus ou moins ingénieux, qui a cru à son art, qui l'a honoré et aimé, qui aurait voulu en faire non seulement un plaisir, mais un enseignement pour les hommes, se sent pris entre son idéal et son impuissance. Il comprend que ce n'est pas à la forme dont il s'est servi que l'humanité demandera jamais la solution des grands problèmes qui l'agitent, bien qu'il croit l'avoir trouvée pour lui-même, que ce qu'il rêve est irréalisable sur le terrain fleuri, mais étroit et mouvant, où il s'est tenu longtemps en équilibre à force de souplesse et d'agilité, et il sent qu'il va y avoir un irréparable malentendu, dont il sera lá victime s'il veut y bâtir le monument de ses dernières pensées. »

LÉON WÉRY.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Il y a des mois où ma tâche est particulièrement douloureuse, et vous remarquerez que ce sont ceux pendant lesquels siège le Parlement. Lorsque la politique belge se résume dans un débat législatif, il y a neuf chances sur dix pour qu'elle se rapetisse, se ratatine et se décolore; je n'ose dire toute ma pensée, et pourtant il est de stricte vérité que, dans la bouche de certains députés, les idées politiques touchent à l'ordure et au scandale.

Donc nous avons eu, à la Chambre, des incidents scandaleux et quelques propos orduriers. Tout cela sous prétexte d'assainir moralement notre pays! Intention louable, assurément. Mais croyez-vous qu'on soit près d'aboutir? On a légiféré contre les cabarets, et jamais on n'a avalé autant d'alcool; on a légiféré contre les tripots, et jamais la dame de pique n'a compté autant de fervents. Faudra-t-il, en dernière analyse, que la nouvelle invention de nos vertueux députés soit un renforcement des immoralités de librairie et de presse?

La duperie, c'est de croire à l'efficacité de telles lois; les libéraux n'ont eu garde de tomber dans ce travers, et si certaines mesures, dirigées contre les excès de la dévotion, c'est-à-dire les captations d'héritage et la mainmorte qui en découle, ont tourné contre le désir de leurs auteurs, c'est parce que, libéraux sincères, ceux-ci avaient, un jour, oublié d'être libéraux logiques. Cela ne veut pas dire pourtant qu'il faille se désintéresser totalement du domaine moral, lorsqu'on

Hosted by Google

a charge d'âme collective. Mais cela implique que la nature collective de la matière gouvernable hérisse toute initiative de cette sorte de difficultés, qui n'existent point lorsqu'il s'agit de réglementer les rapports individuels, ou les rapports sociaux envisagés au point de vue physique; il serait absurde de vouloir châtier l'ingratitude d'un fils, de punir le mari qui cesse d'aimer sa femme, la mère qui cesse de chérir ses enfants. Attendons les uns et les autres à certains actes, dont le contre-coup n'émeut plus seulement la conscience, mais atteint et offense des intérêts. Des intérêts, oui, c'est le mot, et c'est l'excuse aussi de notre intervention dans le privé d'une famille; encore faut-il, d'ordinaire, que celle-ci demande l'appui du magistrat, à cause de l'impuissance où elle est de s'accommoder elle-même.

Sans doute on s'est écarté plus d'une fois de cette sage conduite; on a voulu pénétrer dans le for intérieur, le bâillonner, le redresser ou le morigéner pour le plus grand bien de chacun et de tous. Calvin, à Genève, avait institué une censure qui portait la suspicion et la sévérité des lois jusque dans l'alcôve; nuit et jour, ses enquêteurs avaient le droit de pénétrer dans les maisons, d'y fouiller bahuts et couchettes; on alla jusqu'à défendre aux nouveaux mariés de danser le jour où ils s'épousaient; une femme fut emprisonnée pour avoir été coiffée « à la chien »; un homme qui avait un jeu de cartes à la main fut pris sur le vif et attaché au poteau d'infamie; il fut défendu de rire au sermon sous des peines graves. Voilà le ridicule où choit toute législation qui exige de nous que nous soyons vertueux. Bossuet a pu conseiller quelque chose de pareil à Louis XIV, et Fénelon, le doux tyran de Cambrai, rêvait d'un gouvernement où les bonnes mœurs seraient obligatoires comme le port d'un vêtement ou l'usage de l'eau. C'était encore et toujours le rêve de Calvin, réalisé une fois à Genève, et qui hantait les cervelles théologiques un siècle plus tard. Pendant ce temps, l'archevêque de Paris, Mgr de Harlay, digne successeur de Retz, prenait gaîment la vie et faisait aux joies mondaines, même aux pires, la part qui convenait. Et c'était lui qui avait raison contre l'austérité et le mysticisme.

Hosted by Google

On a vivement critiqué M. Demblon qui, voulant mettre le nez du catholicisme dans son cas, avait cousu ensemble une douzaine d'obscénités, tirées du *Manuel des confesseurs* et de quelques livres de théologiens. La méthode est vieille ; elle n'a pas changé ; elle était mauvaise chez Pascal, s'attaquant aux molinistes et les flagellant à l'aide de leurs autorités, plus ou moins reconnues ; elle n'est point meilleure aujourd'hui, et le style a plutôt empiré. Mais par là-même que Pascal, et, après lui, les polémistes réformés, et, après eux, les encyclopédistes et leur précurseur Bayle, en ont largement usé, il est sot de s'indigner d'une escrime, qui vaut les escrimes adverses et n'a rien à faire avec le sang-froid résigné du savant.

Le premier coupable dans ce tournoi regrettable où l'on s'est heurté sans grâce ni adresse, ce fut trop manifestement l'auteur de la proposition votée par la Chambre. M. Woeste est un grand avocat, mais il a surtout pris de la profession les tendances à la casuistique, l'art de rétorquer un argument et de pousser la fameuse botte oratoire, qui culbute l'adversaire. Ainsi plaidait un basochien du XV^e^ ou du XVI^e^ siècle, indifférent à l'éloquence généreuse, à l'élan d'une conviction, dont on voudrait qu'elle fût partagée et qu'à cause de cela on élargit, on décore et on rend accessible, en quelque sorte, aux bonnes volontés. Vaincre lui importe, convaincre, pas. N'a-t-il pas toujours, à l'avance, le crédit de ses amis? Ne s'adresse-t-il pas toujours à des adversaires, qu'il ne cherche qu'à abattre, ou à des croyants de sa sorte, dont il est superflu de cheviller davantage la conviction? Aussi, y a-t-il du théologien chez M. Woeste, ou plus exactement le résidu un peu aigre du théologien, qui a laissé évaporer toute la belle et bouillante liqueur de jadis.

*

Je ne voudrais pas laisser passer la date du 14 décembre, sans consacrer deux mots élogieux à l'anniversaire professoral de M. Vanderkindere. Pour cela, il me suffira de rappeler qu'on a fêté tout ensemble le savant et le politique, et qu'on a estimé qu'ils étaient inséparables dans cette commé-

Hosted by Google

moration. Heureuse université que celle où la pensée libre s'assied à tous les banquets et où l'art de faire des livres et de former des disciples s'associe ouvertement à celui de dire tout haut et de propager sa pensée! De plus en plus, les universités de l'État tendent à se désintéresser du présent, à se cantonner dans le platonisme des pures spéculations, oublieuses qu'elles sont d'une loi de vérité, suivant laquelle ce qui est détaché de la vie s'étiole et meurt fatalement. Et quand un de leurs membres s'avise de rompre avec cette silenciense uniformité, il sait ce que lui coûte son audace, non pas tant de la part gouvernementale, mais dans la considération et l'estime sociale de ses placides collègues.

Et pourtant n'est-ce pas une anomalie étrange, que celle dont on a doté notre pays, en fermant la carrière politique aux professeurs de l'État et en l'ouvrant à ceux des universités libres, c'est-à-dire en remettant le soin de défendre l'enseignement public à des hommes qu'un très légitime instinct de concurrence rend naturellement hostiles aux privilèges de cet enseignement? Certes, il n'est pas désirable que le Parlement soit peuplé de fonctionnaires, que son indépendance en souffre, si sa compétence a tout à y gagner. Mais que de biais possibles, soit qu'on limite le nombre de ces exceptions utiles, soit qu'on les admette à titre consultatif dans les conseils de la Couronne, soit qu'on leur réserve, comme dans d'autres pays, plus éclairés il est vrai, une représentation particulière dans la haute assemblée!

La carrière de M. Vanderkindere, comme celles de certains collègues de Louvain, MM. Vandenheuvel et Nyssens entre autres, plaide éloquemment contre le système en vigueur aujourd'hui. Elle démontre les services qu'on est en droit d'attendre de savants, doublés d'hommes experts en choses politiques; les professeurs de Liége et de Gand eussent été, pour ces parlementaires distingués, d'utiles collaborateurs, et tous ensemble, ils eussent peut-être prévenu bien des maux et empêché bien des fautes.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Théâtre royal de la Monnaie. — Le mois qui vient de s'écouler a été plus mouvementé peut-être que les précédents. Pas de *première* sensationnelle, il est vrai, car *La Korrigane* a des qualités trop menues et une portion d'originalité trop restreinte pour qu'on puisse s'extasier sur son avènement à Bruxelles ; mais, en revanche, d'excellentes reprises qui valent des nouveautés. Toujours éclectiques, les directeurs de notre opéra ont voulu, dirait-on, contenter tout le monde en nous rendant *Carmen*, d'une part, et, de l'autre, le *Crépuscule des dieux*. Nietzsche avait, on le sait, pour l'opéra de Bizet une adoration jamais lasse ; il voyait en lui la plus parfaite expression du génie lyrique de la France. Et, de sa « demeure dernière », il doit être content de cette glorification de la petite cigarière de Mérimée, tandis que son ennemi, Richard Wagner, sourit, dans le Walhalla bavarois, des soins quasi dévots dont on a entouré l'une des plus intégrales et des plus intransigeantes créations de son génie. En mars, Mme Litvinne, qui va nous rendre encore la *Walkyrie,* reviendra parmi nous et nous nous grouperons encore autour d'elle pour entendre ses adieux à la mythologie païenne, aux dieux et aux héros des forêts teutonnes.

Dans *Carmen*, on a retrouvé le coloris si vivement touché de l'adorable musique de Bizet. Une interprétation de grand opéra (avec Mlle Friché, si *forte* chanteuse, et M. Imbart, si complet artiste) a accentué davantage le dramatique de l'œuvre, tandis que de lumineux décors l'encadraient noblement et chassaient les derniers grains de poussière attachés à sa gloire. Puis, M. Clément et Mme Landouzy sont venus susurrer les douceurs mignonnes de *Lakmé*, c'est-à-dire d'une Inde de féerie, et croquer les sucreries parfumées de *Manon,* c'est-à-dire d'un XVIIIe siècle en chocolat. Ce furent d'autres voluptés, moins vives certes, mais plus douces et plus fondantes. Heureux théâtre qui les procure ! Heureux public qui les goûte !

R.

Hosted by Google

Les livres. — MAURICE PALÉOLOGUE, *Rome, notes d'histoire et d'art.* — Sous ce titre, M. Maurice Paléologue, dont les délicats ont souvent goûté les études raffinées de littérature et de psychologie, publie aujourd'hui chez Plon un livre attrayant et de lecture aisée. C'est une suite d'esquisses, de réflexions, de souvenirs, auxquels les sites romains, la légende, l'art, l'histoire ont tour à tour servi de thème. Un sentiment très poètique anime ces pages. Depuis Stendhal et Taine, c'est la première fois qu'une étude de ce genre est consacrée à la Ville éternelle. Par l'abondance des renseignements qu'il contient, ce volume constitue, en outre, le meilleur des guides à Rome.

ABEL CHEVALLEY, *L'héritage d'Édouard VII. — Victoria.* (In-18, Ch. Delagrave, Paris.) — Au moment où l'attention du monde entier se trouve attirée sur l'Angleterre, voici un livre débordant de faits. L'histoire de la Grande-Bretagne au XIX^e^ siècle y sert de cadre à la vie de la reine Victoria et à celle de la famille royale anglaise. La mère d'Édouard VII a longtemps été considérée comme une reine quasi fainéante, son rôle, comme une longue abstention. M. Abel Chevalley nous la montre, au contraire, sous son vrai jour : personnalité puissante et parfois tyrannique, au moins dans sa vie privée ; dominatrice d'instinct ; dirigeant, par exemple, ou contrôlant toute la politique étrangère du siècle ; risquant deux fois la plus complète impopularité ; sauvée deux fois ; finissant, grâce à Beaconsfield et à l'impérialisme, dans une sorte d'apothéose ; constamment bonne et honnête, d'ailleurs, au cours de son long règne.

Sous le titre de *Curiosités révolutionnaires,* M. Camille Laurent vient de publier à Charleroi (L. Surin, éditeur) une série de notes sur des points obscurs ou contestés de l'histoire de la révolution française. M. Laurent n'a pas les préoccupations de l'historien impartial, et il suffit de parcourir son étude, d'y lire ce qu'il dit des juifs, des francs-maçons et des protestants, pour être convaincu qu'il ne contresignerait pas le beau et sain livre de M. A. Leroy-Beaulieu sur les trois *Anti.* Médiocre admirateur de 1789, encore plus de 1792 et 1793, M. Laurent écrit ceci : « La grande piperie des mots n'abuse que les « naïfs. La république n'est qu'un gouvernement comme un autre. « Tant valent les hommes, tant vaut le régime : les principes « servent trop souvent à masquer les pires combinaisons. En réa- « lité, *la force est le dernier mot de tout ;* les républiques n'échappent pas « à cette loi. On le voit, en ce moment, aux Philippines et ailleurs. » Il y a toutefois, dans cette série de considérations, étayées souvent, avec un peu de promptitude, sur des faits, des témoignages ou des jugements de portée et de valeur inégales, une saveur de sincérité et

Hosted by Google

de vivacité spirituelle qui sauvent les *Curiosités* de la monotonie et en justifient le titre, sinon la méthode.

Sous ce titre : *Private Wohlfahrtspflege für Fabrikarbeiter, Beamte und ihre Familien,* etc., MM. Georg Kolleck et Franz Ziegler viennent de publier, à Berlin, chez Bruer et Cie, un livre dont la documentation est très sérieuse et qui rendra de nombreux services. Il s'agit, comme le titre l'apprend, des soins privés à donner aux employés et ouvriers de fabrique et à leurs familles, le tout mis en rapport avec la législation sociale de l'empire d'Allemagne. C'est la Société du « bien public » des comtés de Berg et de la Mark qui a patronné cette publication, où l'on trouvera des exemples caractéristiques, tirés de la pratique quotidienne des soins privés et publics à donner à ces intéressantes catégories de travailleurs. Une première partie est consacrée à l'industrie métallurgique des dits comtés; une seconde décrit les institutions de bienfaisance dont bénéficient les employés et ouvriers, en ce qui concerne leur organisation, les cotisations, etc., et les résultats obtenus; dans la troisième partie, on procède par voie d'exemples et on montre pratiquement la conduite à suivre en cas d'accident, d'infirmité, de mort, etc., tant de la part de la bienfaisance publique ou privée que de ceux qui ont recours à elle. Il ne manque ni les formulaires à cet effet, ni les textes officiels, et ce livre, qui est un *vade mecum* pour les régions industrielles dont il s'agit, peut, grâce aux soins dont il a été entouré, à la précision et à l'abondance de ses renseignements, intéresser et instruire nos industriels belges, particulièrement ceux des bassins de Liége et de Charleroi.

Gustave Fagniez, *Le duc de Broglie* (Paris, Perrin, in-18). — Notice intéressante, quoique trop uniformément laudative (parce qu'académique), sur l'un des plus remarquables représentants de l'école catholique (nous ne disons pas cléricale) dans le domaine de l'érudition historique. Fils du duc Victor de Broglie, dont Sainte-Beuve a écrit qu'il était « un des esprits les plus originaux, un des esprits les plus curieux, les plus compliqués dans leur formation et dans leur mode de pensée », l'auteur de *L'Église et l'empire romain au* IVe *siècle* parcourut, avec beaucoup moins d'éclat, la carrière politique et diplomatique où s'était signalé son père; il fut, lui, avant tout écrivain, et, sans se désintéresser des questions actuelles, il s'attacha de préférence au passé historique. Peut-être est-ce pour cela qu'il ne fut jamais un sectaire intraitable à la de Bonald, à plus forte raison un polémiste à la Veuillot; écrivain à manchettes, il mit beaucoup de mesure à combattre l'ordre nouveau, qui lui causait, en France, plus de peine que de crainte. En lisant, dans le *Correspondant*, ses études toujours très richement documentées sur des thèmes

Hosted by Google

actuels, on pense involontairement à un Émile de Laveleye à rebours. La même urbanité et la même vigueur de raisonnement, si pas toujours la même information, s'y observent; mais il y a en plus de l'onction et même un peu de ce tranchant dans l'affirmation qui jaillit d'une forte conviction, entée dans le dogme, en vertu d'un tour nécessaire de pensée. Dans ses travaux d'histoire, le duc Albert de Broglie ne sut pas se soustraire toujours à des suggestions du même ordre, et il lui arriva, d'autre part, de donner le pas à l'épisodique, sinon à l'anecdotique, sur l'essentiel des faits. Des livres tels que *L'alliance autrichienne, Le secret du roi, Le dernier bienfait de la monarchie,* etc., n'en restent pas moins dignes d'être consultés, comme l'*Église et l'empire romain au* IVe *siècle* s'impose encore à notre attention. Quant au *Malherbe*, au *Voltaire* (celui-ci pris d'un point de vue particulier) et à d'autres études littéraires, un confrère, doublé d'un coreligionnaire, ne pouvait confesser qu'elles sont d'une singulière faiblesse et que si Sainte-Beuve reconnaissait, en 1850, à Victor de Broglie quelques-uns des dons du critique, il est douteux qu'il eût fait à son fils cet enviable et précieux compliment. W.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

Pages.

Une enquête sur la réforme de l'enseignement moyen en Belgique. *(Suite.)* 5
Albert Giraud. Alfred de Vigny. *(Fin.)* 21
C. Vanlair. Les chasseurs de microbes 34
Jean Laenen. Le pèlerinage de Notre-Dame d'Hanswyck 53
Eugène Hins. Un cinquantenaire : Léon Tolstoï 61
Léon Wéry. L'art et la vie. *(Suite.)* 73
M. Wilmotte. Le mois politique. 87
Chronique bibliographique 90

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

La Reine Marie-Henriette 93
Une enquête sur la réforme de l'enseignement moyen en Belgique. (*Suite.*) 95
Albert Mockel. Un romancier impressionniste : M. Willy et les trois Claudine 110
C. Vanlair. Les chasseurs de microbes. (*Fin.*). 126
Antonio Fogazzaro. Notre siècle 147
H. Pergameni. La Compagnie d'Ostende 155
Louis Dumont-Wilden. Au Salon de Gand 178
Robert Sand. Chronique dramatique 185
M. Wilmotte. Le mois politique 191
Petite chronique. 193

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

Une enquête sur la réforme de l'enseignement moyen en Belgique. (*Fin.*) 197
Goblet d'Alviella. Lacs et châteaux de Bavière 212
Hermann Dumont. Questions électorales 236
Jack Nassou. Nuée d'orage 257
D. Horrent. Maurice Maeterlinck 265
L. Dumont-Wilden. Chronique artistique 283
Robert Sand. Chronique dramatique. 288
M. Wilmotte. Le mois politique. 291
Petite chronique 293

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

Adolphe Retté. Les poètes à Fontainebleau 295
Roger Bornand. Les femmes et l'enseignement supérieur en Allemagne. 312
J. Lhoneux. Une visite à Frederik Van Eeden 325
Léon Paschal. Jeannot 334
Dr Dwelshauvers-Dery. Lenbach 361
Léon Wéry. L'art et la vie. *(Fin.)*. 369
M. Wilmotte. Le mois politique. 382
Petite chronique. 386

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 5179